



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

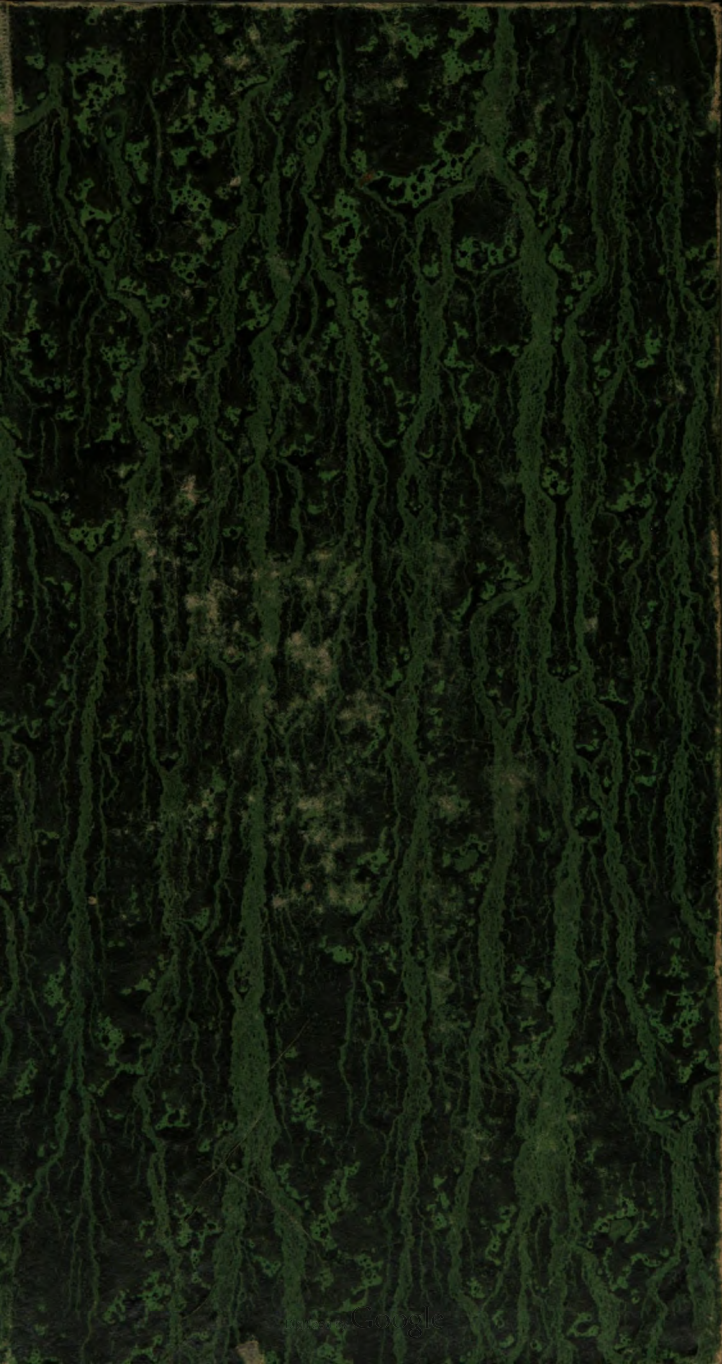
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

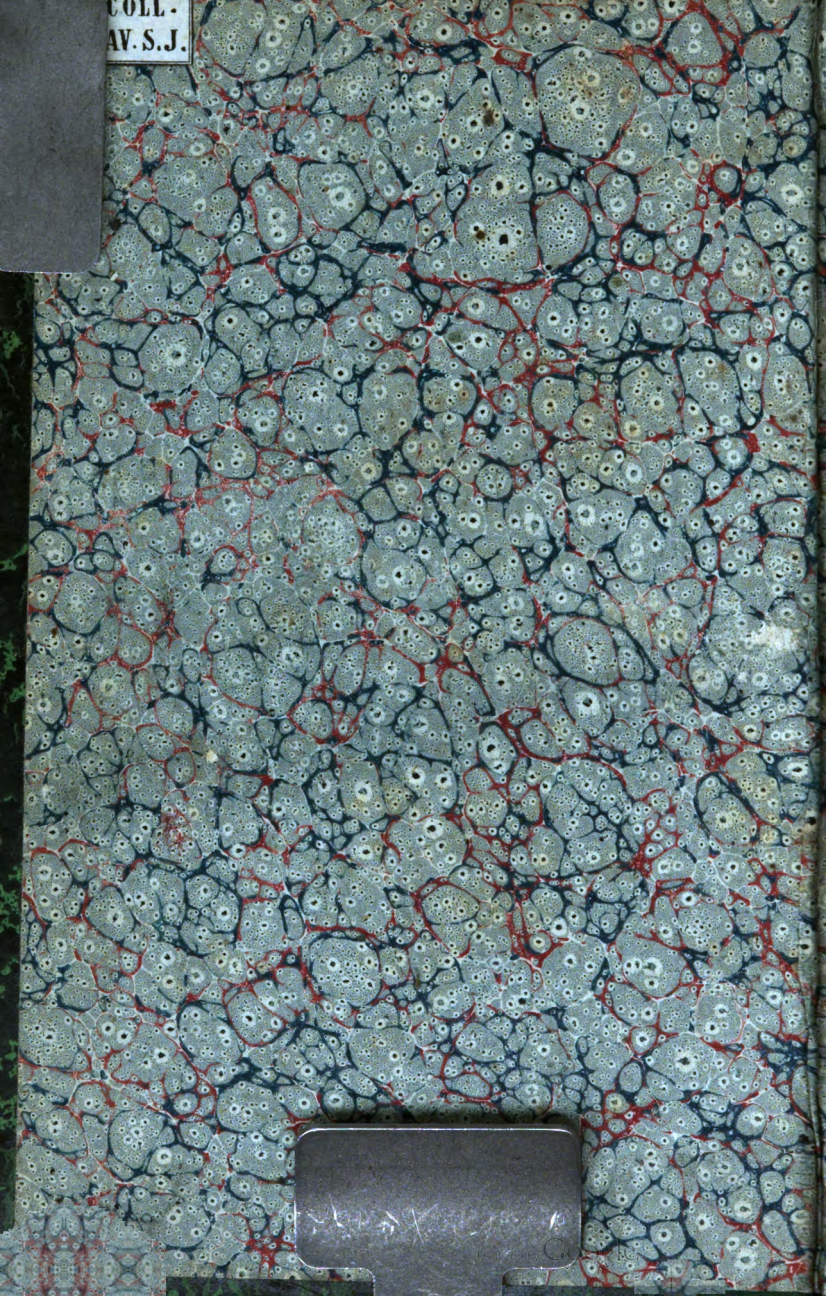
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



COLL.
AV. S. J.





TH 440/6

A CEUX QUI DOUTENT

A CEUX QUI CROIENT



PROPRIÉTÉ.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A BESANÇON,	chez Turbergue, libraire.
LYON,	— Girard et Josserand, libraires.
—	— Perisse frères, libraires.
—	— Briday, libraire.
—	— Bauchu, libraire.
MONTPELLIER,	— Séguin fils, libraire.
—	— Malavialle, libraire.
ANGERS,	— Lainé frères, libraires.
—	— Barassé, libraire.
NANTES,	— Mazeau frères, libraires.
METZ,	— M ^{me} Constant Loiez, libraire.
LILLE,	— Lefort, libraire.
—	— Quarré, libraire.
DIJON,	— Hémery, libraire.
ROUEN,	— Fleury, libraire.
NANCY,	— Thomas, libraire.
—	— Vagner, imprimeur-libraire.
TOULOUSE,	— Léopold Cluzon, libraire.
LE MANS,	— Gallienne, libraire.
RENNES,	— Hauvespre, libraire.
—	— Verdier, libraire.
ROME,	— Merle, libraire.
MILAN,	— Dumolard, libraire.
—	— Boniardi-Pogliani, libraire.
TURIN,	— Marietti (Hyacinthe), libraire.
MADRID,	— Bailly-Ballière, libraire.
—	— J. L. Poupart, libraire.
LONDRES,	— Burns et Lambert, libraires, Port- man street, Portman square.
GENÈVE,	— Marc-Mehling, libraire.
BRUXELLES,	— H. Goemaere, libraire.

— CORBEIL, typographie de CRÈTE. —

LE
CATHOLICISME

PRÉSENTÉ

DANS L'ENSEMBLE DE SES PREUVES

PAR

Ferdinand
F. BAGUENAUT DE PUCHESSE † 1859

of Hunter V, 1657

OUVRAGE APPROUVÉ PAR M^{OR}. L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

TOME PREMIER

PARIS
GAUME FRÈRES ET J. DUPREY
Éditeurs, rue Cassette, 4.

ORLÉANS
A. BLANCHARD, LIBRAIRE
Rue d'Escures, 9.

1859

Droits de traduction et de propriété réservés.

APPROBATION.

Monseigneur l'Évêque d'Orléans a bien voulu adresser à l'auteur la lettre suivante :

« Orléans, le 22 mars 1859.

« MONSIEUR ET BIEN EXCELLENT AMI,

« Quoique mon extrême fatigue ne me permette pas de lire, un
« attrait auquel je n'ai su résister m'a entraîné plus loin que je n'au-
« rais dû peut-être ; et je veux vous confesser que j'ai lu, avec le
« plus grand plaisir, plusieurs pages du volume que M. Desnoyers
« vient de déposer entre mes mains.

« J'ai les meilleures espérances du grand bien que pourra faire cet
« ouvrage.

« Dans la peine que j'éprouve en ce moment, c'est une consolation
« pour moi de vous écrire ces lignes.

« Vous savez mon profond et religieux attachement.

« † **FÉLIX**, Évêque d'Orléans. »

En outre, Monseigneur a donné à l'ouvrage cette appro-
bation :

Félix-Antoine-Philibert DUPANLOUP, par la
miséricorde divine et l'autorité du Saint-Siège apostolique,
évêque d'Orléans,

Vu le rapport suivant et très-favorable de M. l'abbé

Desnoyers, notre vicaire général, sur l'ouvrage de M. F. Bague-
nault de Puchesse, intitulé : *Le Catholicisme présenté
dans l'ensemble de ses preuves* :

« MONSIEUR ,

« La lecture, faite avec le plus grand soin, de l'ouvrage de
« M. Bague-nault de Puchesse, m'a laissé la conviction que ce travail,
« fruit de longues et intelligentes études, de patientes et habiles re-
« cherches, est appelé à produire le plus grand bien.

« Il offre un excellent résumé, un tableau complet des preuves les
« plus fortes de la vérité du Catholicisme : et ces preuves forment,
« dans leur heureuse et savante brièveté, un faisceau de lumière qui
« devra éclairer toute âme de bonne foi et attentive. La méthode avec
« laquelle l'auteur a su grouper les démonstrations diverses qu'il a
« extraites des meilleurs apologistes est très-bonne : rapide mais pleine ;
« courte, mais animée, elle donne un précieux ensemble qui satisfait
« sans fatigue, contente pleinement l'intelligence et le cœur. »

Nous sommes heureux d'approuver ledit ouvrage et d'of-
frir à l'auteur nos vives félicitations ; Nous souhaitons que
son excellent livre ait tout le succès qu'il mérite ; et en
même temps Nous faisons des vœux pour que les hommes
du monde, qui ont le bonheur d'avoir la Foi, consacrent
ainsi leurs loisirs et leurs talents à la défense de la Vérité
catholique, et viennent, à l'exemple de M. de Bonald, de
M. de Maistre, de M. Nicolas et de bien d'autres, fortifier les
rangs des auxiliaires laïques de l'Église, au dix-neuvième
siècle.

Orléans, le 23 avril 1859.

† **FÉLIX**, Évêque d'Orléans,

Par Monseigneur,

RABOTIN, Chanoine Secrétaire.

INTRODUCTION

Depuis que les progrès des sciences et des arts ont si merveilleusement étendu le domaine de l'intelligence de l'homme ; depuis que l'industrie, par le savant calcul de toutes les jouissances, lui a enseignés les douceurs si enivrantes de la vie ; les grandes vérités religieuses ont perdu bien de leurs attraits pour son esprit, les lois sévères de la morale chrétienne ont été de plus en plus mises en oubli par l'indifférence de son égoïsme, ou renversées par l'entraînement de ses passions. Et cependant, la vérité, pour avoir rencontré sur sa route les mœurs qui résistent et les opinions qui changent, n'en est pas restée moins immuable. Chaque jour de notre époque, comme dans les plus beaux siècles de ses triomphes, elle n'en convoque pas moins tous les hommes à l'examen de ses doctrines et à la pratique de ses lois. Elle se fatigue à leur rappeler que l'atmosphère de rai-

sonnements et de discussions dans laquelle ils vivent leur facilite les moyens et leur impose le devoir d'examiner les motifs, les règles, les obligations de leur croyance. Elle les conjure, au milieu des séductions du luxe et du bien-être qui les entourent, de ne pas fouler aux pieds des enseignements si féconds pour la vie présente, si riches en espérances d'avenir. Elle en appelle à leur raison pour discuter, avant d'en appeler à leur foi pour croire. Elle leur dit, avec un des plus grands apôtres de l'Évangile : « Que votre obéissance soit raisonnable ¹. » Car le Catholicisme, cette merveilleuse lumière qui a paru dans le monde, a toujours par son seul éclat fait fuir au loin les ténèbres. Loin de redouter l'examen, il l'a provoqué jadis ; il l'invoque aujourd'hui de tous ses efforts. Il défie la seule raison humaine, non-seulement de s'élever à la hauteur de ses enseignements, mais de ne pas se déclarer satisfaite de ses preuves ; et il justifie admirablement ce que demandait le grand Leibnitz, quand il disait : « Une révélation doit être revêtue de caractères de crédibilité pour qu'on puisse être certain que ce qui y est renfermé et qu'on y découvre, est la volonté de Dieu, et non point l'illusion d'un mauvais génie ou

¹ S. Paul, *Rom.*, xii, 1.

une fausse interprétation de notre part. Car, ajoutait-il, il est digne de la sagesse divine, et aucun législateur prudent n'y a manqué, de notifier suffisamment la volonté de celui qui ordonne ; et la droite raison, interprète naturel de Dieu, a le droit de juger de l'autorité des autres interprètes de la Divinité, avant de les admettre ¹. »

Un des plus grands orateurs catholiques² va plus loin encore ; il nous déclare, avec une sorte d'exagération, que ne pas vouloir raisonner, c'est manquer de la plénitude de la foi ; car c'est reconnaître qu'on craint, ou de ne pas trouver dans l'examen des raisons convaincantes, ou de rencontrer dans les objections des difficultés insurmontables. Or, ajoute le même orateur, la foi chrétienne n'est pas un pur acquiescement à croire, ni une simple soumission de l'esprit ; mais un acquiescement et une soumission raisonnables.

Fidèle à ces vrais principes, suivant la route tracée par ces grands maîtres, nous en appellerons à la conscience et à la bonne foi de tous. A ceux qui refusent de croire, nous dirons que c'est au moins un devoir pour eux de discuter et de se justifier à eux-mêmes leur incrédulité et leurs résistances. A ceux dont le doute vient par-

¹ Leibn., *Syst. théolog.* — ² Bourdaloue.

fois troubler les convictions sincères, nous dirons qu'il leur faut creuser jusque dans leurs dernières profondeurs leurs motifs de croire, pour s'établir solidement sur la base inébranlable de la certitude.

Nous n'irons pourtant pas chercher l'homme au point où on le prend d'ordinaire, au point de départ de l'incroyance absolue, pour ensuite le faire revenir à travers tous les obstacles et toutes les résistances jusqu'au dogme catholique. Ce travail, plus rationnel théoriquement, peut-être, et entrepris déjà par tant d'écrivains éminents, nous ferait dépasser notre but à la fois plus précis et plus simple. Les longues discussions éloignent les hommes de nos jours, trop indifférents ou trop légers. Nous n'entendons entreprendre qu'un simple et rapide résumé de la démonstration catholique; c'est l'ensemble des preuves de la Religion dont nous voulons composer un faisceau puissant, qu'aucune force ne pourrait rompre, qu'aucune habileté ne saurait délier. Trop souvent une seule objection a éloigné du Catholicisme. Une idée que l'esprit a entrevue, un aperçu de lumière à travers les ténèbres, une seule preuve convaincante parfois y ont ramené. L'ensemble de toutes les preuves réunies formera

une masse imposante et formidable à laquelle nul ne devra résister.

Pour nous donc, *à priori*, le Catholicisme existe ; dans lui, dans lui seul se trouve la vérité. Remontant de Jésus-Christ à Moïse à travers les lois et les traditions des Hébreux, et de Moïse à la première communication de Dieu aux hommes d'où est sortie la loi naturelle, il forme la seule religion qui s'élève jusqu'à la naissance du monde, qui ait sa date certaine, son origine connue, et qui de là redescende avec tant de magnificence dans les temps à travers tous les pays et tous les peuples. De nos jours jusqu'à nos premiers pères, dans l'espace de six mille ans qu'a déjà vécu le monde, c'est un admirable enchaînement de preuves qui, toutes, se lient, se coordonnent, se fortifient l'une par l'autre ; c'est une magnifique synthèse où, à travers les épreuves de la plus rigoureuse critique, et sous toutes les phases les plus diverses, se montre partout triomphante la vérité. Ainsi, Loi Naturelle qui, une fois révélée, conserve sa base dans la conscience et dans la raison de l'homme même déchu ; Loi Mosaique, arche merveilleuse jetée entre la chute primitive et la rédemption ; Loi Chrétienne, dernier et sublime terme de rapport entre l'homme coupable et la bonté de

Dieu ; ces trois lois distinctes, et pourtant n'en formant qu'une seule, constituent, avant, pendant et depuis l'établissement du Christianisme, l'unité magnifique qui est à la fois son plus beau titre de gloire et son plus puissant motif de crédibilité.

C'est ce travail d'une démonstration catholique, travail le plus grave de tous, puisque, comme la Religion, il répond à tous les besoins et règle tous les devoirs de l'homme, que nous avons entrepris de tracer dans un tableau abrégé et rapide.

Nous diviserons nos études en six parties qui comprendront tour à tour les preuves *naturelles*, *historiques*, *scientifiques*, *dogmatiques*, *morales*, *philosophiques* du Catholicisme.

1° LES PREUVES NATURELLES feront voir la première révélation prouvée par la nature de l'homme malgré même sa déchéance et par les traditions du genre humain¹, et le besoin d'un réparateur rendu évident par la corruption intellectuelle et morale du monde antique.

2° LES PREUVES HISTORIQUES, les plus importan-

¹ Nous plaçons les traditions dans les preuves naturelles, parce qu'elles se rapportent à l'homme encore sous l'influence de la religion naturelle et en dehors des révélations plus immédiates de Dieu.

tes de toutes, nous démontreront à la fois l'existence de Moïse et l'authenticité de ses récits, les prophéties et les figures de l'ancienne loi appliquées en Jésus-Christ, le caractère de la mission du Rédempteur, les miracles dont il l'appuie et les hommes auxquels il en délègue l'accomplissement.

3° Les PREUVES SCIENTIFIQUES nous révèlent l'accord rendu chaque jour plus manifeste de la Religion et de la science, et surtout l'impossibilité où est celle-ci d'arguer de faux aucun des grands faits religieux.

4° Les PREUVES DOGMATIQUES nous découvrent la sublimité et la certitude du dogme catholique, en même temps que sa perpétuité appuyée sur celle de l'Église qui triomphe, dans tous les temps, de tous les dangers et de tous les ennemis.

5° Les PREUVES MORALES nous font connaître les perfections surhumaines de la morale catholique, qui instruit l'homme de tous ses devoirs, répond à tous ses besoins comme à tous ceux de la famille, de la société, et a produit tant de faits sublimes de courage et de dévouement.

6° Enfin les PREUVES PHILOSOPHIQUES révéleront l'immense supériorité de la Religion sur toutes les philosophies et donneront, comme par

surcroît, la solution de quelques objections de détail, qui, même laissées à l'écart, resteraient sans force contre l'ensemble de la démonstration catholique.

Ainsi, au milieu des incertitudes de la vie, le Catholicisme s'offre à nous comme un temple majestueux, qui, seul debout parmi les ruines des religions, des cultes, des systèmes, conserve dans son sanctuaire le dépôt des grandes révélations, et accueille dans son auguste enceinte les représentants de toutes les époques et de tous les pays. Chaque nouvelle preuve qui se joint aux autres forme dans la composition de l'édifice une de ces pierres sacrées, fournies par Dieu, reconnues par l'homme et cimentées d'une manière immuable pour le temps et pour l'éternité. Bien des ouvriers ont, depuis l'origine du monde, apporté, à leur tour, quelques-uns de ces matériaux divins ; théologiens, savants, philosophes, ennemis même ont concouru à l'œuvre providentielle par leurs généreux efforts, comme par l'impuissance de leur haine et par leurs aveux. Chacun ainsi, souvent même sans le savoir, a fourni sa pierre au monument, et Dieu, qui dirige à son gré l'intelligence et les actions des hommes, s'est servi de la bonne volonté des uns, comme de l'opposition des au-

tres, pour leur faire à tous prendre leur part dans le travail commun.

Pour nous, simple metteur en œuvre venu à la suite de tant d'illustres travailleurs, notre tâche sommaire et modeste a dû se réduire à constater les efforts de nos devanciers, à admirer et redire comment, assise par assise, s'est élevé l'édifice sacré, à dénombrer chaque pierre qui le compose depuis ses inébranlables fondements jusqu'à son sommet qui se perd dans les cieux. Aussi, dans l'impuissance où nous étions, par nos seules forces, de rien ajouter aux magnifiques proportions du monument, nous avons appelé à notre secours, nous avons invoqué comme les compagnons, comme les guides, comme les auteurs même de nos travaux ¹, les grands apologistes,

¹ Nous leur devons la plupart des pensées de ce travail, nous avons souvent emprunté jusqu'à leurs expressions, croyant qu'ici le seul but, comme le seul mérite, doit être, en dehors de toute revendication personnelle, de donner le plus de relief et d'éclat possible à la vérité. Nous avons parfois, et malgré nous, omis de citer quelques-uns de ces emprunts qui se trouvaient confondus dans notre texte et étaient devenus méconnaissables pour nous-mêmes : nous tenions à faire cette déclaration pour être à l'abri du reproche d'avoir voulu nous approprier ce qui a évidemment beaucoup moins de valeur en nous appartenant personnellement.

les célèbres écrivains qui, depuis deux siècles surtout, ont si glorieusement défendu la cause religieuse, les Bossuet, les Leibnitz, les Pascal ; Fénelon, le cardinal de la Luzerne, Bergier, Chateaubriand, de Maistre, de Bonald, Frayssinous, de Genoude, Gerbet, Riambourg, de Champaigny, Nicolas, Maret, Lacordaire, Ventura, Wiseman, Newman, Döllinger, Balmès, etc., et tant d'autres dont l'érudition et l'éloquence ont si noblement contribué au triomphe de la vérité et de la religion.

Voici donc, en un mot, le but que nous nous sommes proposé : nous avons voulu remplir, sous la forme d'un résumé court et suffisamment complet, une place à la fois modeste et utile entre les deux sortes d'œuvres religieuses dont les unes, toutes spéciales, se bornent à approfondir un des seuls côtés de la démonstration, et les autres, très-étendues, s'attachent à développer dans leurs plus minutieux détails tout l'ensemble des diverses preuves.

Cet ouvrage pourra ainsi, nous l'espérons, rendre quelques services à un plus grand nombre de lecteurs, aussi bien aux hommes occupés qui ont peu de temps à consacrer à l'étude, pour tant si importante, de la Religion, qu'aux hommes

de loisir, qu'effrayent et rebutent bien vite le longues recherches intellectuelles.

Si quelques semences de vrai ou de bien étaient ainsi jetées dans un seul esprit ou dans un seul cœur, notre travail aurait atteint son meilleur résultat et gagné sa plus douce récompense.

LE CATHOLICISME

PRÉSENTÉ

DANS L'ENSEMBLE DE SES PREUVES

PREMIÈRE PARTIE

PREUVES NATURELLES

CHAPITRE PREMIER

Loi naturelle ou première révélation, prouvée par la nature de l'homme et par la tradition du genre humain.

La vérité, aussi réelle que le monde, aussi ancienne que l'homme, n'est pas née, un jour, de la raison d'un philosophe ou du génie d'une nation. Dès l'origine des choses, avant tous les hommes et tous les peuples, la vérité était; et, au milieu de son éternelle splendeur, elle n'a pas attendu, pour éclairer l'univers, que l'intelligence humaine vint fournir l'aliment de son foyer divin. Le suprême Auteur du monde, auteur lui-même, ou plutôt personnification de la vérité, en même temps qu'il a créé l'homme avec la raison

pour discerner le vrai, avec la conscience pour pratiquer le bien, lui a révélé les grands principes qui devaient faire la lumière et la règle de sa vie; dons merveilleux, qui, aussi indispensables à l'homme que sa propre existence, faisaient comme une partie intégrante de son être, et constituaient, en les sanctionnant, ses relations avec Dieu, la connaissance de ses destinées, l'étendue de ses obligations, le caractère de sa grandeur. La raison le faisait s'approcher de la vérité infinie, la conscience lui faisait trouver son devoir et sa joie dans l'obéissance aux ordres de son Créateur.

Si, ensuite, riche de tant de bienfaits reçus, l'homme a pu être assez ingrat pour violer la loi source même de son bonheur, s'il a pu faire une première faute et tomber, la condescendance de Dieu envers lui a été encore assez grande pour que, même après sa chute, il gardât une partie des faveurs éminentes et des hauts enseignements qui lui avaient été primitivement donnés. Assez de raison lui a été conservée pour qu'il pût unir son intelligence aux lumières qu'il avait retenues. Assez de conscience et de sentiment lui ont été laissés en partage pour qu'il pût subordonner ses inclinations aux devoirs qui lui étaient encore prescrits : vérité et morale qui, émanant ainsi de

Dieu et de ses premières communications, se composaient d'un petit nombre de principes, simples, clairs, précis, et trouvaient leur base et leur point d'appui dans le sens intellectuel et moral de l'homme.

Envisagée ainsi, la loi naturelle n'est pas une loi gravée d'une manière absolue au fond des cœurs, une loi que, sans le secours d'aucune communication, les premiers hommes auraient pu se créer à eux-mêmes, et leurs successeurs inventer ou retrouver au besoin. Elle est, a dit un grand saint qui était à la fois un grand philosophe, Thomas d'Aquin, elle est une participation de la loi éternelle dans la créature raisonnable ¹. Elle n'est donc pas distincte, elle n'a pas une existence séparée de cette loi divine dont elle est l'image et le reflet. Elle ne vient donc directement ni du fond même de l'esprit de l'homme comme une idée innée, ni de l'observation des phénomènes extérieurs comme les idées qui naissent par les sens. Les grands principes qu'elle recèle n'ont pas été plus conçus originairement par la seule force de l'intelligence humaine, qu'ils n'ont été acquis par la puissance matérielle des seules sensations; émanés d'un pouvoir supérieur à tout

¹ *Quæst. xcl, art. 2.*

effort humain et communiqués primitivement aux hommes avec le souffle même de la vie, ils ont été pour les générations suivantes un précieux héritage qui a dû leur être transmis fidèlement comme la lumière de leur intelligence et l'aliment de leur cœur.

Ainsi donnée dès l'origine, puis enseignée et acquise, la loi naturelle trouve en même temps sa raison d'être dans les facultés de l'homme faites pour comprendre et sentir la justice et la vérité.

Dieu avait été l'instituteur de notre premier père créé à l'état d'homme fait; les descendants du chef de la race humaine ont eu à leur tour pour institutrices la famille et la société.

Le premier homme a accueilli la vérité en la voyant et l'adorant. Les autres, pour y parvenir, ont besoin de l'apprendre et de l'accepter. De la communication personnelle faite à notre premier père, le germe divin de cette vérité, descendant de génération en génération, est resté comme déposé dans la conscience générale du genre humain; chaque homme peut venir l'y prendre pour le féconder et en tirer des fruits de lumière et de vie.

Mais, quels que soient l'aptitude et l'effort de l'intelligence individuelle, la manière même dont la connaissance arrive à l'homme au milieu et par

l'intermédiaire des influences légitimes de filiation et de dépendance auxquelles il est providentiellement soumis, dont il ne peut se séparer, et qui constituent pour lui une véritable nature, établit avec évidence qu'il ne doit pas s'arroger à lui seul la conquête directe de la vérité. Dieu, si plein de bonté dans ses desseins sur le gouvernement du monde, par le mode de transmission qu'Il a rendu nécessaire dans la constitution de l'homme, lui a fait une loi d'appuyer sa faiblesse personnelle sur les forces réunies de la famille et de la société ; Il a voulu que nous fussions destinés à recevoir et à attendre des autres les secours intellectuels aussi bien que les soins physiques, et que nos pères, qui ont pu nous transmettre leurs fautes, nous léguassent aussi leurs plus nobles enseignements.

Et il y a là, disons-le, une économie merveilleuse de la Providence qui a entendu ainsi rattacher ensemble tous les hommes par l'esprit comme par le sang, par leurs devoirs comme par leurs besoins, et consacrer avec l'unité de leur origine le double point de départ de leurs connaissances et de leurs obligations.

En un mot, sortie directement de Dieu, ou transmise ultérieurement en son nom, la loi natu-

relle retourne à son Auteur par les facultés de compréhension et d'acquiescement qu'Il a mises en nous. Loin d'être distincte de la révélation, elle en est l'auguste et légitime produit ; c'est de ce tronc vivifiant qu'elle tire son aliment et sa fécondité. Quand des philosophes ambitieux ont voulu établir théoriquement son origine humaine, ils se sont égarés dans les rêves trompeurs de leur orgueil et ont été forcés, pour se former une loi à leur guise, de glorifier des lambeaux épars arrachés à la révélation qu'ils insultaient. La saine raison, par le seul sentiment de sa propre impuissance et la connaissance du peu d'étendue de ses limites, se rend témoignage à elle-même qu'elle ne peut inventer la vérité ; mais elle sait aussi, lorsque cette vérité est descendue de Dieu sur l'homme, que l'homme a l'intelligence pour la reconnaître et le raisonnement pour la démontrer ; et, à ce dernier point de vue, aussi lumineux que profondément chrétien, la loi primitive porte à juste titre le nom de religion naturelle.

Dieu donc est pour nous la source de toute lumière et le principe de tout bien. La loi naturelle émane directement de Lui. Tout nous le révèle ; nous le lisons partout en caractères éclatants : c'est l'ordre souverain de la Providence, c'est la loi que

Dieu se plaît à suivre dans ses libéralités envers le monde, c'est l'accord nécessaire et intime de la première révélation avec les deux qui la suivent et dont elle est le prélude et la préparation ; c'est le récit de Moïse et l'autorité irrécusable de la Bible, ce sont les enseignements si sublimes et si vrais du dogme catholique.

Cette existence et cette conformité de la loi naturelle et de la première révélation ¹, suffisantes sans la faute originelle pour consommer la justice et le bonheur de l'homme, mais placées depuis la chute trop au-dessus de notre atteinte, vont plus particulièrement nous apparaître et se développer dans deux ordres de preuves à la fois rationnelles et simples, prises dans les conditions actuelles internes et externes de l'humanité : d'une part la nature humaine, de l'autre la tradition du genre humain : la nature de l'homme qui nous le montre impuissant malgré toute son intelligence à tirer le bien de son propre fonds, la tradition qui ne nous révèle nulle part, depuis l'origine des choses, le travail primitivement créateur

¹ Comme notre thèse, ici, n'est pas philosophique, mais religieuse, nous ne parlons de la religion naturelle qu'en tant qu'elle se confond avec la première révélation.

de l'humanité ; la première qui démontre que, dans l'état actuel de l'homme déchu, logiquement la religion naturelle n'a pu être inventée ; la seconde qui prouve qu'en fait le point de départ de la loi ne s'est jamais rencontré sur la terre et que la vérité, depuis la naissance du monde, a toujours été seulement conservée plus ou moins fidèlement en dépôt : l'une enfin qui fait constater à l'homme lui-même son impuissance si tristement acquise, l'autre qui le montre, à mesure qu'il perd la grande voie de la vérité, entraîné par une pente irrésistible dans le double abîme de la dégradation intellectuelle et de la dégradation morale.

CHAPITRE II

Nature de l'homme, suffisante théoriquement pour lui faire admettre quelques principes de vérité et de morale, mais impuissante, en réalité, pour lui faire tirer le vrai de lui même et pratiquer le bien.

L'homme, au point de vue de sa primitive nature, a, il faut le dire, reçu de Dieu de nobles facultés, et, s'il n'a pas su les conserver dans leur intégrité première, il lui en reste pourtant encore de glorieux débris : son intelligence peut s'élever aux plus sublimes conceptions ; son cœur recèle le germe des plus précieux et des plus purs sentiments : double bienfait intellectuel et moral qui, comme le guide du présent et l'espérance de l'avenir, lui a été donné en partage dans cette vie. Par sa raison, brillant flambeau qui tire son éclat de la raison même de Dieu et le met comme en communication avec l'Auteur suprême de toute lumière, de toute science, de toute règle, il est ca-

pable, idéalement au moins, d'atteindre aux connaissances premières de l'infini, de l'existence de Dieu, de la spiritualité de l'âme, de la vie future; et ce privilège, qui ne pourrait sans doute être jamais que celui du bien petit nombre, n'en consacre pas moins, en en marquant le principe et le point de départ, la puissance et la valeur de la raison. A l'aide de cette éminente faculté, quand l'enseignement qui la développe est venu surtout lui montrer la voie, l'homme reconnaît, accepte et admire la vérité; il la retient, la suit dans ses conséquences, en jouit en la comparant à l'erreur. Il sent qu'il a l'usage de sa volonté, qu'il possède dans son libre arbitre l'instrument qui fait à la fois tout son mérite et toute sa grandeur, distingue la nature et l'étendue de ses devoirs, et reconnaît que le Dieu qui l'a créé et qui lui a donné sa loi a droit également à sa gratitude, à ses hommages, à son obéissance. Il sait que les hommes ses frères, unis à lui par des liens communs, réclament ses secours aux mêmes titres que son affection, et comprend enfin qu'il se doit à lui-même de ne pas abuser pour son malheur des bienfaits que la main de la Providence a répandus sur lui pour le rendre heureux. S'élevant dès lors dans une sphère supérieure aux devoirs et aux

intérêts de l'individu, il saisit la nécessité de l'ordre moral, pour que la société, cette grande et naturelle extension de la famille, puisse s'établir et se perpétuer sur la terre.

En même temps que l'intelligence de l'homme démontre qu'il y a des vérités accessibles à son examen, reconnaissables à ses recherches, les sentiments qui agitent son cœur sont une preuve irrécusable qu'il existe aussi pour lui des devoirs, qu'il a reçu en lui-même le pouvoir de les aimer ; et le sens moral qui le suit dans toutes ses actions est un témoignage toujours subsistant des obligations que lui a imposées son Créateur.

L'homme aurait-il trouvé dans son cœur tant de compassion pour ses semblables, s'il n'avait été obligé de leur tendre une main secourable dans leurs dangers et dans leurs chutes ? Aurait-il admiré avec tant d'enthousiasme la vertu, si elle n'avait dû être qu'une belle et inutile théorie ? Aurait-il eu une horreur si profonde de l'injustice, s'il n'avait senti en lui-même l'instinct qui la lui faisait repousser ? L'éternelle notion de la différence du bien et du mal aurait-elle touché si intimement son cœur, si elle n'avait dû régler sa conduite ? Aurait-il enfin prêté une oreille si craintivement attentive à la voix intérieure de sa con-

science, si elle n'avait été le guide qui devait lui marquer sa route à travers les difficiles sentiers de la vie ? Non ; Dieu n'aurait pas voulu mettre une opposition aussi constante entre nos instincts et le bien réel ! Il n'aurait pas creusé un tel abîme entre notre nature et les hauteurs de la souveraine justice !

Ces vérités morales sont revêtues d'une telle évidence, leurs rayons pénètrent si profondément dans la nature de l'homme, qu'elles ont été, toujours et de tout temps, le phare lumineux qui a dirigé la conduite de l'humanité. Les législateurs les admettaient en fondant leurs lois sur les principes sacrés de la justice ; les peuples les reconnaissaient en y soumettant leurs mœurs ou au moins leurs opinions ; ceux même qui adoraient des dieux impudiques ou voleurs admiraient la continence et la probité : « Le vice armé d'une « autorité sacrée descendait en vain du séjour « éternel, » dit Rousseau, avec cette éloquence qu'il met parfois, comme malgré lui, au service de la vérité, « l'instinct moral le repoussait du « cœur des humains. Les plus méprisables divini- « tés furent souvent servies par les plus grands « hommes, et la sainte voix de la nature, plus « forte que celle des dieux, se faisait respecter

« sur la terre et reléguait dans le ciel le crime
 « avec les coupables¹. » Les scélérats eux-mêmes
 n'ont-ils pas toujours accordé à ce sentiment un
 involontaire hommage ? et par leurs remords, par
 la justice même qu'ils se rendent, par leur respect
 pour la vertu qu'ils ne pratiquent pas, ne témoi-
 gnent-ils pas d'une manière éclatante que leur con-
 science, d'accord avec le jugement des hommes et
 les leçons qu'ils ont reçues de la société, les con-
 damne à leur propre tribunal, et venge sur eux-
 mêmes la sainte cause de la morale outragée ?

L'homme recèle donc en principe dans sa na-
 ture les qualités nécessaires pour reconnaître la
 vérité et pour avoir conscience de la vertu. Le vrai
 et le bien sont, il le sent, le but de sa vie, le besoin
 de son intelligence, l'aspiration de son cœur.
 C'est là un témoignage déjà glorieux sans doute,
 auquel l'humanité a droit, qui l'élève, l'ennoblit,
 et qu'il serait aussi triste qu'injuste de lui refuser.

Mais d'autre part, l'homme a-t-il jamais pu,
 en fait, arriver par ses propres forces à la per-
 fection de ses fins ? a-t-il pu tirer du chaos de son
 être, faire surgir de lui-même les principes aux-
 quels il sait si bien qu'il doit être soumis ? et le

¹ *Émile*, liv. IV.

sens intellectuel et moral qu'il tient de Dieu lui suffit-il, seul et indépendamment de tout secours, pour le diriger sûrement au milieu des ténèbres qui l'aveuglent et des penchants qui l'entraînent? Grave question, indécise peut-être si l'homme jouissait encore de la plénitude de ses primitives facultés; mais question qu'il est tristement facile de résoudre, quand on porte ses regards sur l'état actuel de l'humanité: car, dans la nature présente de l'homme déchu, trop d'observations et de faits viennent lui révéler son incapacité effective à établir aucune règle précise, aucun précepte certain.

Son sens intime, tout d'abord, qui lui donne la conscience de sa raison, lui fait reconnaître en même temps combien elle est impuissante et fragile. Que de fois il lutte en vain pour conquérir la vérité! Il étend les bras comme dans un rêve pour saisir un fantôme qui disparaît à son approche. Les obstacles de toutes parts l'entourent; l'imagination l'égare; les passions l'entraînent; les préjugés le détournent; les maladies l'accablent et lui enlèvent souvent une partie de cette intelligence dont il est si fier. Il reconnaît parfois malgré lui une étrange opposition entre sa nature et le bien suprême. Quand, dans l'ordre de la raison et de la vérité, tout semble le porter vers

Dieu et vers la justice, dans l'ordre de ses penchants et de ses instincts, tout l'en éloigne !

Non moins complètement que son sens intellectuel, son sens moral s'altère et se pervertit. Tous les jours il se voit entraîné, comme malgré lui, à des actes qu'il réproouve. Ballotté de chute en chute, il ne se relève que pour retomber encore. Parfois même, au milieu de l'atmosphère de fautes et de crimes qui l'entoure, il lui semble douter de son libre arbitre ; et la pente qui l'entraîne au mal lui paraît être la fatalité presque irrésistible de sa nature dépravée.

Cette triste impuissance dont l'homme, par son sens intime, se rend si bien témoignage, les faits et le raisonnement viennent encore, non moins victorieusement, la lui démontrer.

Dans l'ordre des faits, les individus comme les peuples se déclarent tour à tour incapables de découvrir les grands principes intellectuels et moraux de l'humanité.

Par des circonstances aussi fortuites qu'heureusement peu communes, quelques individus ont été rencontrés, isolés de tout rapport avec leurs semblables, sans autre guide que la voix de leurs instincts, réduits à la seule nature pour se faire leur éducation. Eh bien ! ces malheureux, trouvés ainsi

à l'état sauvage, le dernier état où l'homme puisse tomber, n'ont pu donner le moindre développement à leur intelligence, ni arriver à la conquête d'aucune vérité. Bornés à la seule vie animale, ils ne connaissaient ni Dieu, ni eux-mêmes ; et la simple notion du bien et du mal, ce premier fruit de la culture de l'âme, était restée, comme un germe infécond, enfouie au milieu de leurs grossiers instincts.

Si, de ces individus dégradés, on reporte les regards sur quelques-unes des peuplades barbares perdues dans des points reculés du monde, séparées par les océans et les déserts de presque toute communication avec le reste des hommes, et qu'on vienne à écouter ce que racontent d'elles l'histoire et les récits des voyageurs, on ne rougira pas moins pour la dignité humaine de l'état d'abrutissement où ces malheureuses peuplades sont tombées. D'autres, moins déshéritées, sans doute, ne sont pas ainsi descendues au plus profond de l'abîme ; mais, ayant laissé s'égarer leur sens moral, lui ayant donné une funeste interprétation, sacrifiant un principe pour rendre à un autre une justice outrée, elles ne se sont pas moins éloignées de plus en plus des voies tracées par la sagesse divine, et ont été également se perdre au mi-

lieu du dédale des plus incroyables erreurs.

Même au milieu de nos sociétés modernes, existe une classe d'hommes dont l'intelligence est tristement impuissante, par le seul défaut de leur conformation physique, à acquérir la connaissance d'aucune grande vérité; et les instituteurs éminents qui se sont dévoués avec tant de succès au soulagement de ces malheureux ont tous reconnu que, sans l'éducation, sans le secours extérieur porté à leur raison qui a besoin d'être aidée, il n'est pour les sourds-muets ni idée morale, ni devoirs sociaux et religieux.

Ces faits, quelque conviction qu'ils entraînent, sont en petit nombre, sans doute; ils ne représentent heureusement qu'un faible côté de l'humanité, parce que, sur presque tous les points de la terre, les hommes ont primitivement reçu la communication providentielle de la vérité, et n'ont pas été dans la fatale et comme impossible obligation de l'inventer.

Mais, non moins que les faits, le raisonnement nous démontre que jamais l'homme isolé, réduit à ses seuls efforts, n'eût eu la force de conquérir les grands principes nécessaires à l'intégralité de sa vie intellectuelle et morale.

Une simple hypothèse, par sa seule impossibi-

lité matérielle, va résoudre tout d'abord et victorieusement la question. Supposons que, par l'effet du plus prodigieux des hasards, par une merveille plus surprenante que le plus incroyable des miracles, l'homme se soit rencontré un jour, formé seul, et sans le secours d'aucun être supérieur à lui et veillant sur ses besoins. Admettons encore qu'il ait franchi, d'un seul bond, tous les âges intermédiaires, pour se trouver immédiatement en plein âge viril; car, sans cette supposition, sa fin fût arrivée avec le commencement même de sa vie; que jeté ainsi dans le monde sans avoir originairement reçu ni vérité, ni morale, ni parole, il ait été abandonné à ses propres forces. Par l'effet d'un second hasard non moins prodigieux, adjoignons-lui, pour qu'il puisse se perpétuer, une compagne semblable à lui, ayant les mêmes aptitudes et les mêmes besoins; puis mettons-les tous les deux à l'œuvre sans connaissance préalable, sans expérience, sans instruction, aussi tristement novices que l'imaginaire et impossible statue de Condillac, n'ayant que cette pensée incertaine et confuse qui chez eux aurait été à peine une pensée; et qu'on nous dise ensuite comment cet homme, qui n'aurait eu ni l'instinct, ni la force, ni les ressources de l'animal, au-

rait pu se procurer, sans les avoir connus d'avance, les aliments nécessaires à la nourriture de sa compagne et à sa propre vie? comment il aurait pu se vêtir, en ignorant les premiers principes de l'industrie? comment il aurait pu élever ses enfants sans connaître ni leurs besoins, ni leur tempérament, ni leurs maladies? comment il aurait pu formuler même sa pensée, en manquant de toute base d'appréciation et de jugement? A bien plus forte raison, combien de temps, combien d'efforts, combien de générations il aurait fallu, avant que ce même homme, ou quelqu'un de sa race, n'inventât Dieu, son âme, la morale, la société? Si la philosophie, qui croit à la toute-puissance humaine, reste muette en présence de ces difficiles questions, Platon se chargera de lui répondre: « Ces choses, » dit cet illustre philosophe, parlant des grandes vérités qui régissent le monde, « ces choses « s'apprennent aisément et parfaitement, si quel-
 « qu'un nous les enseigne; mais nul ne nous en in-
 « struira à moins que Dieu ne lui montre la route¹. »

Même de nos jours, au sein d'une civilisation si avancée, avec nos ressources de tout genre, ressources de la science, de l'observation, de l'expé-

¹ *Epimen., Op.*, t. IX.

rience, que les siècles ont accumulées, que d'erreurs dans les opinions ! que de faussetés dans les jugements ! que de variations dans les idées ! Les hommes qui n'ont foi que dans leur intelligence s'égarerent et se divisent sur les notions les plus élémentaires, sur les plus simples vérités. Et tous les peuples de la terre, avec leurs différences si profondes de mœurs et de climats, auraient dû merveilleusement s'accorder pour parvenir à la fois, malgré leur éloignement et en dépit de tous les obstacles, aux mêmes découvertes ! pour inventer ensemble Dieu que repoussent tant de philosophes ! l'âme que nient tant de savants ! les lois religieuses dont ne veulent pas les passions ! la morale qu'il est si doux et si facile de borner au seul intérêt ! Ici la philosophie romaine pensera comme la philosophie grecque ; et Cicéron, à l'exemple de Platon, à l'exemple de tous les esprits les plus éminents, reconnaîtra cette impuissance de l'homme et nous dira : « Il n'y a point d'esprit assez pénétrant pour découvrir par lui-même des choses « aussi sublimes, si elles ne lui sont montrées¹. »

Ainsi ces grands principes, par le fait, demeuraient dans une zone inaccessible aux efforts de

¹ *De Orat.*, lib. III, c. xxxi.

l'humanité ; et, comme pour manifester plus clairement sa faiblesse, l'homme, livré à lui seul, n'aurait pu même découvrir l'admirable instrument qui lui sert de principal et peut-être d'unique point d'appui pour atteindre à la hauteur de ces connaissances qui lui ont été permises : nous voulons parler du langage.

Ici une double question se présente, embrassant à la fois les deux origines de la pensée et de la parole. La parole, disons-le, c'est sans doute plus qu'un vain bruit, plus qu'un son perdu dans les airs ; c'est l'expression sensible, c'est le corps animé et vivant de la pensée. Ainsi il faut savoir penser pour exprimer aux autres le phénomène perçu dans l'intelligence. Mais d'autre part, la pensée elle-même, la pensée complète, quelle est-elle ? Elle n'est pas non plus une abstraction vide d'objet et de sens ; elle s'appuie également sur quelque chose de positif et de réel ; elle n'est, en un mot, que la parole intérieure de l'esprit avec lui-même, que l'énonciation précise et définie qui se fait au dedans de l'âme ; et nul n'a jamais été en possession complète de sa pensée, s'il n'a été maître en même temps du langage. Les enfants ne se développent, ne forment leur pensée que par les mots et à mesure des mots

qu'ils apprennent. Nous-mêmes pouvons-nous nous rendre compte de nos idées en dehors de la parole ? Quel autre symbole avons-nous pour en revêtir les phénomènes de l'intelligence ? Nous avons besoin d'un vocabulaire pour faire naître, développer, différencier nos pensées et leurs mille nuances : c'est là la loi de l'esprit humain, qui a dû s'accomplir à tous les âges de l'humanité. De même qu'au sortir des mains de Dieu, le premier homme, créé dans la plénitude des dons de l'esprit et du corps, a dû recevoir et a reçu en effet instantanément, pour comprendre, remercier, adorer son Auteur, la possession entière et simultanée de la pensée et de la parole, ces deux formes inséparables de l'intelligence ; de même ses descendants, qui naissent enfants et reçoivent de l'enseignement et de l'éducation leur développement successif, durent trouver et trouvèrent en effet graduellement au sein de la famille ce que le premier homme puisa tout d'abord au sein de Dieu : cette parole, don merveilleux et nécessaire, sans lequel, dans la confusion de nos idées premières, nous ne pouvons ni percevoir et reconnaître nettement la lumière de la vérité, ni remplir notre mission de la communiquer aux autres. Cette solution, qui nous est désormais acquise, après avoir

été soupçonnée par Platon qui a touché à tous les grands problèmes de la vie humaine, après avoir été manifestée par l'Évangile qui, dans le Verbe, a confondu avec la parole la Suprême Intelligence, a été enfin, de nos jours, invinciblement établie par deux hommes dont les noms peuvent s'étonner à juste titre de se retrouver ensemble : Rousseau, dans un discours célèbre ¹, a soutenu que les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, comme ils ont eu besoin de la pensée pour trouver l'art de la parole ; et un philosophe non moins pénétrant et plus pur, M. de Bonald, avec sa raison si haute, éclaircissant, développant et popularisant cette grande question, a surabondamment prouvé que les premiers hommes, incapables aussi bien que nous d'inventer le langage, n'ont pu le recevoir que de leur Auteur et l'ont transmis ensuite à leurs descendants avec le germe de toutes les extensions que devait lui apporter le progrès des besoins, des mœurs et des usages.

Ainsi, pour résumer tous ces principes, soit qu'on consulte le sens intime, l'observation, ou le raisonnement, l'homme, incapable de rien créer

¹ *Sur l'orig. et les fond. de l'inégalité, etc.*

comme être indépendant et par sa vertu intrinsèque, n'a rien tiré de lui-même, pas plus la vérité, la morale ou la parole que la vie matérielle et les dons du corps. Ayant reçu en partage les qualités suffisantes pour reconnaître le juste et le vrai, possédant la liberté pour y consentir, la raison pour les discuter et en jouir, il n'en a pas moins été dans l'impossibilité effective de procéder par un travail direct et spontané; et ce n'est pas, on peut le dire, le seul effort de son esprit qui l'a victorieusement conduit aux magnifiques découvertes dont il s'est parfois montré si fier. Tout ce qu'il a ne lui est venu que de deux sources : ou de Dieu, directement par la révélation, indirectement par les facultés qu'Il a mises en lui; ou du monde extérieur, famille, société, tradition, organes aussi de Dieu. Créature faible, sujet à l'erreur, il n'a rien tiré de son propre fonds, il ne doit rien à lui seul¹. Appréciant donc son impuissance personnelle, qu'il se tourne avec reconnaissance vers Dieu qui lui a révélé les grands principes, titres même de sa gloire, vers la société qui

¹ Ceci n'est point opposé au spiritualisme, qui est vrai, mais non exclusif; accorde beaucoup à l'homme, mais parce que Dieu lui a beaucoup donné et ne le place pas en dehors des conditions que Dieu même lui a faites.

les lui a transmis, et qu'ainsi, convaincu par l'étude même de sa propre nature, s'inclinant devant les augustes enseignements de la Bible sur les mystérieuses communications faites à nos premiers parents, il reconnaisse cette religion naturelle, qui, donnée par Dieu aux hommes comme les prémices de ses bienfaits, a reçu et mérite justement le titre de première révélation.

CHAPITRE III

Tradition du genre humain contenant le dépôt de la vérité.

Si donc l'homme qui a le besoin et la conscience de la vérité n'a pas pu par lui seul la découvrir ; si, en même temps qu'il a la faculté de reconnaître ses devoirs, l'obligation de les remplir, il n'a pas pu cependant se les imposer à lui-même ; si, en un mot, le raisonnement et les faits, suivant la voie tracée par les livres saints, démontrent qu'il y a une religion primitive, communiquée à l'homme dès son origine, comme le motif de sa conduite et la règle de sa créance, on doit sans aucun doute retrouver, dans tous les pays et chez tous les peuples, des traces communes et certaines de cette première révélation.

Pénétrez, en effet, chez les nations les plus barbares ; perdez-vous au sein des régions les plus explorées ; allez visiter les habitants engourdis du

pôle, revenez respirer l'air dévorant des tropiques ; à l'exception de quelques bien rares peuplades qui n'ont presque rien conservé de l'humanité, partout vous rencontrerez des usages dont nul ne connaît l'origine, partout vous retrouverez des traditions qui s'enfoncent dans la nuit des temps et remontent jusqu'aux premiers aïeux.

Si, vous élevant dans une sphère supérieure aux considérations de localité et d'individu, et embrassant d'un coup d'œil général l'ensemble de l'humanité, vous voulez découvrir la marche de la vérité à travers le monde, tournez vos regards vers la brillante région qu'ont chantée les poètes et visitée les sages ; et voyez, à une époque au delà de laquelle rien ne remonte en histoire, la vérité apparaît tout à coup dans un point unique, et sortir toute formée de la terre d'Orient, ce glorieux berceau que les faits et la Bible donnent à la fois au genre humain. De là, comme un astre vivifiant, elle répand ses rayons autour du pays qui l'a vue naître, se propage dans l'Inde et dans la Chine, revient dans l'Égypte et dans l'Asie Mineure et envahit enfin la Grèce et l'Italie. De proche en proche, la lumière se communique ; la civilisation fait le tour du monde. Parfois elle laisse dans l'ombre quelques régions où elle n'a pu

pénétrer ; parfois son flambeau pâlit ou s'éteint dans les pays qu'elle vient de parcourir. Alors les peuples qui ont perdu en partie la trace de son éclat premier, ou qui ne l'ont entrevue qu'au sein d'un épais nuage, n'ont pu se développer loin de la salutaire influence de ses rayons. Ceux qui ont entièrement fermé les yeux à sa lumière et à qui nul ne l'a plus communiquée, sont tombés, de chute en chute, dans un abîme où ils restent dévoués à une éternelle dégradation.

Sachant bien que ce n'étaient pas eux qui avaient inventé les grands principes qui régissent le monde, les hommes les plus éminents de tous les pays ont toujours rappelé les peuples à l'étude de l'antiquité, aux souvenirs et aux exemples des aïeux. Les législateurs, quand ils ne supposaient point une révélation personnelle, invoquaient la grande et primitive révélation ; ils la suivaient aux traces qu'elle avait imprimées sur son chemin. « La vérité n'est point une plante de cette terre, » disait Zoroastre, en donnant aux Perses les sages lois qui ont fait à la fois sa gloire et leur bonheur. Un des génies les plus élevés et les plus purs des temps antiques, Confucius, qui vivait six siècles avant notre ère, écrivait, au milieu d'immortels traités de morale, ces belles paroles : « Quant à

« moi, pour n'errer pas, je méditerai les mœurs
 « et les doctrines de nos ancêtres ; l'antiquité, je
 « l'étudie toujours ; mon esprit s'attache à l'idée
 « des anciens ; grande, éclatante et belle est la
 « doctrine que les sages nous ont transmise ¹. »

A l'exemple de ces deux illustres législateurs, l'antiquité tout entière plaçait la vérité dans la tradition. Elle estimait le plus ce qui était le plus ancien et ce qui se rapprochait davantage du berceau du monde. Elle regardait le nouveau comme suspect d'erreur par sa nouveauté même. Elle était volontiers de l'avis de ces prêtres de Memphis et de Saïs, répondant aux sages de la Grèce qui venaient chercher la vérité dans leurs antiques sanctuaires : « O vous, qui êtes des enfants
 « et dont l'esprit toujours jeune n'a point été
 « nourri des opinions anciennes, transmises par
 « l'antique tradition, vous n'avez pas de science,
 « car elle n'a pas été consacrée par le temps ². »

Ce n'était ainsi de toutes parts qu'un accord unanime pour rechercher et suivre les voies sacrées de la tradition. Les hommes les plus remarquables, les philosophes les plus distingués étaient ceux qui lisaient le mieux dans

¹ *Chou King*, ou *Liv. par excell.* Panthéon littéraire.
 — ² Plat., in *Timæo*, Oper., t. IX.

la mémoire du genre humain. Et souvent ceux même qui, au milieu du labyrinthe des erreurs, croyaient se diriger seuls dans le droit chemin, ne faisaient, par un effort de souvenir appelé, à juste titre, du génie, que retrouver et saisir un fil trop longtemps égaré. De toutes les régions et dans tous les siècles, il fallait se retourner vers le berceau du monde d'où les auteurs des premières familles humaines, conservant les grands principes qu'ils avaient reçus, les avaient emportés avec eux dans les pays nouveaux où ils étaient allés établir leurs foyers. Là, gardées comme un saint dépôt que le temps altérerait sans doute, mais qu'il ne détruisait pas, ces vérités premières, par une admirable destination de la Providence, étaient restées comme un précieux germe qui, sous l'action de l'intelligence de l'homme, devait, quand le temps en serait venu, grandir et se développer.

Aussi, parties d'un point unique, les traditions chez tous les peuples viennent se rapporter à un type uniforme et commun; et à mesure qu'elles se dérouleront devant nous, nous les verrons reconstituer dans leur ensemble les enseignements de nos Livres Sacrés, retracer les vérités primordiales, expli-

quer nos fautes, justifier nos misères; puis, quand elles se particulariseront de plus en plus, elles feront pressentir la promesse, elles prépareront l'avènement de la dernière et plus sublime révélation.

CHAPITRE IV

Traditions générales : Dieu, l'âme, devoirs de l'homme, peines et récompenses d'une autre vie.

Parmi toutes les traditions répandues dans le monde antique, il en est sans doute quelques-unes qui, à la fois plus générales et plus précises, ont dû rester gravées plus longtemps dans l'esprit de l'homme, parce qu'elles entraient plus profondément dans sa nature et formaient pour lui un patrimoine dont, à moins de renoncer à ses titres les plus glorieux, il lui était comme impossible de se dessaisir. Ces vérités, qui avaient entouré le berceau des nations, répondaient trop bien à leurs sentiments les plus intimes pour pouvoir disparaître entièrement, quelque triste transformation que, par la suite des temps, elles eussent pu subir. L'homme vertueux en avait trop besoin pour justifier sa conduite ; le méchant, pour expliquer

sa conscience. Aussi ne pourrait-on, parmi tous les peuples, en citer aucun qui ait laissé s'éteindre le souvenir d'un être supérieur, créateur du monde, rémunérateur de la vertu, vengeur du crime !

« Tous les hommes ont une idée de Dieu, dit Aristote, et cette notion leur est transmise par une tradition qui remonte à la plus haute antiquité¹. » Plutarque, qui se fait avec tant de charme l'écho des opinions générales, assure que toujours les Grecs et les Barbares ont attribué à une intelligence suprême la formation de l'univers². « Entre tous les peuples, dit Cicéron, il n'en est point de tellement étranger à l'humanité qui ne sache qu'il doit y avoir un Dieu, bien qu'il ne connaisse pas exactement sa nature³. » « Il n'y a jamais eu aucun Barbare, dit Élien, qu'il soit Indien, Celte ou Germain, qui n'ait respecté la Divinité ou révoqué en doute si elle prend soin des choses d'ici-bas⁴. »

A la voix des philosophes s'unit celle des anciens oracles, déclarant par l'organe des sibylles qu'il y a un seul Dieu et qu'il n'y en a pas d'autres que lui⁵. Au témoignage des historiens se joint l'inspiration des poètes. Orphée chante Dieu,

¹ *De mundo*, cap. v. — ² *De Isi et Osir.* — ³ Cic., *De legibus.* — ⁴ *De var. hist.*, lib. II, cap. xxxi. — ⁵ Lact., lib. I *Inst.*

le premier-né, avant qui rien n'était, le père de toutes choses, le créateur du ciel et de la terre ¹. Hésiode célèbre le Dieu unique, le Dieu suprême de la nature ². Sophocle, s'indignant que les hommes dressassent des statues de pierre ou d'or, ose proclamer sur le théâtre d'Athènes qu'il n'y a qu'un Dieu qui a formé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ³.

Ainsi de toutes parts s'élève vers Dieu, comme un témoignage de reconnaissance, le cri unanime de l'humanité. Mais, en même temps, plus on remonte vers l'origine des peuples, plus on voit les principes qui éclairent leur berceau briller d'une lumineuse précision et d'une surprenante simplicité. Lucien nous apprend qu'originellement les Égyptiens n'avaient pas de statues dans leurs temples ⁴. Plutarque ajoute que le dogme de l'unité de Dieu était même jadis enseigné par leurs prêtres, et que, remontant par la grande voie de l'Orient à la source de la vérité, Solon, Thalès, Pythagore, Platon, étaient allés s'instruire auprès d'eux des anciennes traditions religieuses, qui s'effaçaient de plus en

¹ Lact., lib. I, cap. v. — ² *Poème des trav. et des jours.*
— ³ Euseb., *Præp. evang.*, lib. XIII. — ⁴ Luc., *De deâ Syr.*

plus ¹. Varron assure que ceux qui établirent l'usage des idoles chez les Romains enseignèrent une erreur inconnue avant eux ².

Ce n'est pas seulement la civilisation antique qui proclamait ainsi solennellement l'existence et l'unité primitive de Dieu ; les peuples qu'elle appelait barbares, ou dont elle ignorait jusqu'au nom, ne conservaient pas des notions moins pures et moins élevées.

L'ancienne religion des Brachmanes s'explique nettement sur l'unité et la puissance de Dieu ³ ; et les savants modernes ont été, par leurs remarquables travaux, amenés à reconnaître que, chez les Indiens, le culte, pur dans l'origine, ne fut que plus tard corrompu ⁴. Les Chinois, depuis les commencements si reculés de leur empire jusqu'aux temps de Confucius, adoraient le créateur de l'univers. Les Sabéens ne reconnaissaient qu'un Dieu suprême, en se prosternant devant les étoiles qui sont son ouvrage. Les Persans le personnifiaient dans le soleil, qui était à leurs yeux sa plus splendide manifestation ⁵. Les Arabes appuyaient leurs antiques

¹ *De Isi et Osir.* — ² *Cité de Dieu*, lib. IV. — ³ *Quest. sur l'Encyclopédie.* — ⁴ *Sainte-Croix, Observ. sur l'Ezourvédam.* — ⁵ *Quest. sur l'Encyclop.*

croyances sur leurs traditions paternelles, et semblent par elles avoir conservé la mémoire de la création du monde et des autres premiers événements qui servent à établir la foi à un Dieu invisible et la crainte de ses jugements ¹. Enfin, si l'on s'en rapporte à Garcilaso de la Véga, longtemps avant la domination des Incas, les habitants de l'Amérique croyaient à un Dieu suprême, conservateur de toutes choses.

Ainsi donc, aussi haut qu'on remonte dans l'histoire des peuples, aussi loin qu'on s'écarte des régions qui furent le berceau du genre humain, toujours et partout on retrouve, plus ou moins pures, plus ou moins intactes, les grandes croyances à Dieu, à son pouvoir créateur, à sa providence. Les monuments publics l'attestent ; les témoignages particuliers le redisent. Les usages le révèlent ; la conscience le proclame. Les législateurs, trouvant ces vérités enseignées avant eux, les rappellent à la mémoire des peuples comme leurs plus anciennes traditions. Les Grecs sous la liberté de leur république comme les Asiatiques sous le despotisme de leurs rois, les anciens Chaldéens sous leur beau ciel comme les Egyptiens au milieu de leurs sables brûlants, les

¹ Boulainvilliers, *Vie de Mahomet*, liv. II.

Gaulois et les Germains dans leurs forêts comme les Bretons au sein de leur île battue des vagues, tous reconnaissaient qu'il existe un Dieu supérieur aux autres êtres et source de toute intelligence. Ils avaient appris par la tradition, ils croyaient par l'expérience de leur nature que sa providence veille au salut des hommes, gouverne les empires, domine les événements, règle le présent et décide l'avenir.

De tout temps, chez toute nation, c'était un devoir inviolable de célébrer les fêtes des dieux. On redoutait leur courroux dans les calamités publiques ; on invoquait leurs noms au milieu des horreurs de la peste, dans les angoisses de la guerre, en ces anciens temps, si impitoyable. Au sein des douleurs et des incertitudes de la vie, on tournait sans cesse les regards vers la Divinité ; on consultait l'avenir dont on la savait la toute-puissante régulatrice ; on cherchait, par des moyens parfois insensés, trop souvent coupables, à pénétrer dans ses redoutables secrets ; et les historiens de l'antiquité qui rapportent tant de honteuses et étranges superstitions, ne s'aperçoivent pas qu'elles n'étaient que les ruines d'un culte que le temps avait dégradé.

En vain quelques hommes, même dans les

temps antiques, avaient-ils le triste courage de douter de Dieu ou de nier la Providence. Leurs concitoyens, avec une impitoyable logique, les envoyaient en exil, quand ils ne les condamnaient pas à la mort; et au nom de la conscience du genre humain, Platon indigné leur répondait : « Com-
« ment se voir sans douleur réduit à parler sur
« l'existence des dieux ; oui, nous éprouvons mal-
« gré nous, pour ceux qui nous y forcent encore,
« je ne sais quel sentiment de colère et de haine.
« Des hommes qui, longtemps dociles aux leçons
« religieuses sucées dès leur naissance avec le lait
« de leurs mères, les retrouvaient dans les prières
« des sacrifices, dans les imposantes cérémonies,
« dans les chants sacrés, toutes les fois que leurs
« parents venaient implorer ces dieux immortels
« auxquels ils rendaient aussi hommage ; des
« hommes qui depuis ont vu tous les Grecs et tous
« les Barbares, dans la prospérité comme dans le
« malheur, se prosterner et adorer les dieux, sans
« que jamais aucun peuple ait révoqué en doute
« la Divinité ; des hommes qui osent ainsi s'élever
« contre tout le genre humain, nous laissent-ils
« assez de modération et de sang-froid pour nous
« contenter de leur donner des leçons¹ ? »

¹ *Lois*, liv. X, trad. de M. Leclerc.

Mais en même temps que les hommes adoraient le Dieu créateur et invoquaient sa providence, ils reconnaissaient aussi qu'il leur impose des devoirs; et ils admettaient à la fois, comme la sanction nécessaire de l'obéissance, l'immortalité de l'âme et la croyance à une autre vie. L'antiquité s'attachait à cette consolante doctrine avec non moins de force et d'ardeur qu'à celle même de la Divinité.

Timée le pythagoricien félicite Homère d'avoir reconnu dans ses poèmes l'antique croyance des nations sur l'âme et son immortalité ¹. On en retrouve en effet partout le souvenir consacré dans les vers sublimes du prince des poètes; et, après lui, le premier des philosophes, Platon, dont on ne peut se lasser de citer les belles paroles, dit avec plus de précision encore, « Qu'il faut croire
« aux opinions anciennes et sacrées qui enseignent
« que l'âme est immortelle, et qu'après cette vie
« elle sera jugée et punie sévèrement, si elle n'a
« pas vécu comme il convient à un être raison-
« nable ². » Cicéron assure également que l'immortalité de l'âme est une opinion commune aux auteurs les plus graves, et qu'on peut invoquer en sa faveur le témoignage de l'antiquité, qui,

¹ Athénée, *Traité de l'âme du monde*. — ² *In Phæd.*

plus rapprochée de la divine origine de la race humaine, voyait avec plus de certitude la vérité ¹. La Mythologie elle-même, ce souvenir impur de la vérité primitive, enseignait aux hommes qu'après la mort ils trouveraient un lieu de jouissance et de supplice, récompense ou punition de la vie que sur la terre ils auraient menée. La poésie, en écho fidèle des mœurs et des traditions, redisait le bonheur des héros et des sages qui avaient vécu suivant la justice, et retraçait les supplices, et même les supplices éternels, des contempteurs des dieux et de la vertu :

..... Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus..... ².

Enfin, au rapport de Grotius, les Scythes et les Indiens, comme les Gaulois, les Germains et les Bretons, c'est-à-dire tout le monde connu des anciens, croyaient que les âmes étaient immortelles et que les hommes passaient de cette vie à une autre qui ne devait plus finir ³.

Les Juifs, avec l'autorité que leur donne le caractère de leur divine mission, viennent, quoi qu'en aient dit certains philosophes, ajouter une

¹ *Tuscul. quæst.*, lib. I. — ² Virg., *Eneid.*, lib. VI. —
³ Grot., *De ver. rel. Christ.*, lib. I.

preuve de plus à ce dogme universel de l'immortalité. Non inscrite, il est vrai, en tête des Tables de la Loi, cette vérité primordiale se révèle dans de nombreux et remarquables passages des Livres Saints. Qu'était-ce en effet que l'homme créé à l'image de Dieu ? que les patriarches allant se réunir à leurs pères, même sans avoir une sépulture commune avec eux ? Qu'était-ce que cette fin, tant souhaitée, des justes et de ceux qui s'endorment dans le Seigneur ? que ces âmes de ceux qui n'étaient plus, apparaissant parfois aux vivants, et appelées par eux dans de lugubres évocations ? Qu'était-ce que cette mort admirable des sept frères Machabées s'écriant : Dieu nous donnera par la perte de notre corps une vie immortelle, il nous rendra les membres qu'on nous a déchirés ; nous possédons, au-dessus de nos tyrans, l'espérance d'une vie meilleure et l'attente du ciel que nous voyons ouvert devant nous ¹ ? Et même avant le temps où l'on a pu dire que les Hébreux avaient reçu ces vérités des autres peuples, qu'était-ce que cette exclamation d'espérance s'échappant de la bouche de Job : « Je sais que mon

« Rédempteur est vivant, que je sortirai de terre

« au dernier jour, et qu'alors, reprenant ma dé-

¹ Machab., liv. II, ch. VII.

« pouille, je rentrerai dans ma chair et je verrai
 « mon Dieu ¹. » Quel témoignage enfin plus
 éclatant que celui des prophètes ? d'Isaïe mena-
 çant les coupables jusque dans leurs tombeaux ² ?
 de Daniel s'écriant avec toute l'autorité de l'in-
 spiration : « Un temps viendra, temps redoutable,
 « où sera sauvé quiconque aura été inscrit dans
 « le livre de vie : alors tous ceux qui dorment dans
 « la poussière se réveilleront, les uns pour en-
 « trer dans la vie éternelle, les autres pour tom-
 « ber dans l'éternel opprobre ³. »

Tacite lui-même, malgré son mépris pour les
 Juifs, rend à leur croyance un hommage mêlé
 d'admiration et d'envie. « Ils regardent, dit-il, les
 « âmes comme immortelles ; de là leur désir de
 « transmettre la vie, et le mépris avec lequel ils
 « bravent la mort ⁴. »

S'il fallait citer ici tous les témoignages que
 nous ont conservés la philosophie, l'histoire et
 la poésie profanes ; s'il fallait énumérer toutes les
 preuves de cette antique tradition recueillies, dans
 tous les pays du monde, par les apologistes chré-
 tiens, depuis les temps d'Eusèbe, de saint Justin et
 de Lactance, jusqu'à ceux du célèbre Huet, de

¹ Job., xix, 25 et 26. — ² Isaïe, xxvi, 21. — ³ Da-
 niel, xii, 1 et 2. — ⁴ Tacit., *Hist.*, v, 5.

Léland et du docte Bergier, on entasserait les textes sur les textes, on accumulerait les autorités sur les autorités ; mais ces courtes et simples citations devront suffire sans doute pour porter la lumière dans les esprits qui consentent à se laisser éclairer.

Ainsi voilà des peuples, placés à toutes les latitudes du globe, dans tous les degrés de la civilisation et de la barbarie ; voilà des hommes de tous les caractères et de toutes les positions, qui s'accordent ensemble pour proclamer, ici avec clarté et précision, là d'une manière plus obscure, quoique toujours parfaitement distincte, un petit nombre de principes essentiels sur les grandes vérités de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la notion du devoir, des peines et des récompenses d'une autre vie. Et de toutes parts, en même temps, chez les mêmes peuples, par les mêmes hommes, on nous déclare que nulle nation n'a imaginé ces principes, nul législateur ne les a découverts, nul philosophe ne les a inventés.

D'où vient donc cette voix unanime du genre humain ? d'où vient ce cri de toutes les consciences, cet accord de toutes les raisons ? Est-ce le hasard qui aurait produit ce prodigieux ensem-

ble ? serait-ce du sein de la seule faiblesse et de la corruption de la terre que seraient sorties ces immortelles vérités ? ou plutôt n'est-il pas ici évident qu'il y a eu à l'origine une primitive révélation ? qu'elle était nécessaire aux hommes ? qu'ils y ont puisé les grands principes de la loi naturelle si universellement conservés par eux comme le patrimoine de leurs ancêtres, et comme la sauvegarde de leurs obligations dans le présent et des espérances de leur avenir ?

CHAPITRE V

Traditions se rapportant plus spécialement au dogme catholique.

A mesure qu'on pénètre plus profondément dans les traditions des peuples, qu'on en appelle à leurs plus vieux souvenirs pour chercher dans leurs mythes et leurs symboles les traces de leurs antiques croyances, les observations deviennent plus curieuses et plus précises ; les faits de plus en plus se particularisent. On dépasse les grandes vérités qui semblent être le domaine général de tous les peuples ; et, chose merveilleuse, on arrive à un ordre de traditions qui, commentant la Bible et préparant l'Évangile, nous ouvre l'entrée et nous fait pénétrer jusqu'au parvis même du sanctuaire catholique.

Les hommes se reportent, par delà les temps, à l'origine du monde. Ils ont une vue rétrospec-

tive d'un bonheur inconnu ; ils gardent la mémoire d'une chute terrible, éprouvée par leurs premiers parents ; ils sentent le besoin d'une expiation pour cette antique faute qui semble, de sa fatale influence, les entourer encore. Une triste alternative d'espérance et de crainte les fait user et abuser des sacrifices. Ils comprennent qu'ils sont redevables vis-à-vis de la Divinité ; et impuissants par eux-mêmes ou craignant d'être pris pour victimes, ils appellent un réparateur, ils l'attendent confusément à des époques qu'ils entrevoient d'avance ; ou même, sans se rendre un compte précis de toutes ces vérités, obéissant seulement à de lointains et confus souvenirs, ils n'en laissent pas moins reconnaître qu'en se séparant dans l'origine, ils ont emporté à leur insu ces notions communes de faute, d'expiation, d'espérance, dont on retrouve des traces ineffaçables dans leurs lois, leurs maximes et leurs cultes.

I

Chute de l'homme. — Traces de la faute primitive.

La pente au mal, malheureux attribut de la nature corrompue de l'homme, dont il est contraint de se rendre à lui-même un si triste témoi-

gnage, que rien ne justifie, que rien ne fait comprendre, si ce n'est la merveilleuse et fatale explication donnée par la chute primitive, est une de ces grandes indications qui reposent profondément appuyées sur la foi de tous les peuples.

« La croyance que l'homme est déchu et dégénéré se trouve, dit Voltaire, chez toutes les anciennes nations¹. » La Phèdre antique se plaignait par la bouche d'Euripide des faiblesses de l'humanité et de son entraînement vers le mal². Ovide jetait un regard en arrière vers le berceau du monde et célébrait, dans ses *Métamorphoses*, les temps heureux où l'innocence régnait sur la terre. L'âge d'or, ce premier de tous les âges, qu'était-ce autre chose que le souvenir, non encore complètement effacé, de la pureté primitive et du bonheur qui l'accompagnait? Venait trop tôt ensuite la décadence de l'âge de fer, où la Divinité, justement irritée contre l'homme, l'accablait sous le poids de tous les travaux et de toutes les misères. Dans la poésie antique, les furies, les mauvais génies, les dieux méchants qui effrayaient les imaginations et aveuglaient les consciences, qu'était-ce encore, sinon une rémi-

¹ *Essai sur les mœurs*, chap. iv. — ² *Hippolyt.*, act. II, sc. II.

niscence plus ou moins obscure de ces anges apostats, ennemis des hommes, auteurs de leur perte, et appliqués sans cesse à leur nuire?

Ainsi les poètes, qu'on peut regarder comme les organes vivants des peuples, les poètes qui, autant et souvent plus que les prêtres, avaient formé les anciennes mythologies, gémissaient sur les faiblesses de l'homme et lui reprochaient éloquentement sa dégradation. Puis après eux venaient à leur tour les philosophes, rendant leurs oracles au nom de la raison, ou plutôt, mieux instruits et plus sages, redisant les leçons meilleures de la tradition et des souvenirs. « L'âme est ensevelie dans le corps comme dans un tombeau en punition de quelque péché, » rapportait Philolaüs le pythagoricien¹. « La nature et les facultés de l'homme ont été changées et corrompues dans son chef dès sa naissance², » disait le plus beau génie de la Grèce. Cicéron qui, venu plus tard, a recueilli une grande partie des vérités éparses dans la philosophie ancienne, nous raconte que les anciens interprètes des mystères divins expliquaient les erreurs et les calamités de la vie humaine, en assurant que nous n'étions nés dans cet état de misère que pour expier quelque grand crime, com-

¹ Clément d'Alex., *Strom.*, liv. III. — ² Platon, *Timée*.

mis dans une vie supérieure : « Et il me paraît, ajoute-t-il de son propre chef, il me paraît qu'ils ont vu quelque chose de la vérité à cet égard ; » puis il loue cette pensée d'Aristote qui compare nos âmes unies à nos corps aux malheureux qu'on liait vivants face à face avec des cadavres ¹.

Ce n'était pas seulement la Grèce et les peuples civilisés qui avaient gardé ces anciens souvenirs ; ils existaient plus purs et plus précis encore chez les peuples de l'Orient, toujours si stationnaires dans leurs mœurs, souvent si conservateurs dans leurs croyances. Parfois, en ouvrant leurs livres sacrés, en remontant le cours de leurs traditions, on croit lire une page de nos Livres Saints ; on croit assister à une des scènes de la Genèse ; tant les tableaux se ressemblent ! tant les portraits, jusque dans leurs plus minutieux détails, attestent une étroite parenté ! Les Égyptiens avaient leur mauvais génie, nommé Typhon, représenté quelquefois sous la figure d'un serpent ailé ; ils disaient que, puni lui-même pour ses crimes, il avait, par sa malignité et son envie, rempli de maux la terre et la mer ². Quelle tradition vivante et déjà presque entière de l'histoire du paradis terrestre.

¹ Hortensius, *Sive de phil. fragmenta*. — ² Plut., *De Isi et Osir.*

Mais voici une copie plus étonnante, encore, qu'on croirait empruntée textuellement à la relation même de Moïse : « Les anciens Perses, dans leur cosmogonie, prétendaient, dit le savant Anquetil du Perron, que le premier homme et la première femme étaient d'abord purs et soumis à Ormuzd leur créateur, le dieu du bien ; mais bientôt Ahri-man, le dieu du mal, jaloux de leur félicité, les aborde sous la forme d'un serpent, leur offre des fruits et réclame leurs hommages. Dès qu'entraînés par une fatale crédulité, ils l'ont reconnu pour leur maître, ils sentent en eux se révolter leur nature ; et cette corruption passe ensuite à toute leur postérité ¹. » Singulière et inexplicable coïncidence, avouons-le, s'il n'y a pas à cette relation et au récit de Moïse un point de départ uniforme et commun.

A l'exemple des prêtres de l'Égypte et des mages de la Perse, les Brahmes croyaient aussi l'homme déchu et dégénéré. Dans les traditions des Indiens, le roi des démons est appelé roi des serpents ; et un monstre nommé Kaly, moitié femme, moitié serpent, fit à la création de si grands maux, qu'il fallut une incarnation de Vischnou pour les réparer ².

¹ *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-lettres*, t. LXIX.

² *Hist. de l'Indoustan*, t. I.— *Ann. de philosophie*, t. VI.

Il serait trop long d'énumérer toutes les traditions qui se rapportent à la chute de l'homme. Ce sont les Chinois qui prétendent qu'un dragon superbe, Tchi-Ieou, fut le premier auteur de la révolte de l'homme contre Dieu ¹. Ce sont les Mongols qui assurent qu'une plante, douce et blanche comme du sucre, séduisit notre premier père et fut cause de sa perte ². Ici les anciens Scythes déclaraient tirer leur origine d'une femme serpent ³ ; là les Scandinaves personnifient le fils de Loke, le dieu du mal, sous la forme d'un reptile énorme et venimeux ⁴. Enfin les Américains, ces derniers venus des peuples, qu'on voudrait nous faire croire étrangers au reste du monde, ne consentent point à se séparer non plus des traditions de la grande famille humaine ; et dans leurs plus lointains souvenirs, dans leurs cérémonies, dans leurs peintures sacrées, ils représentent la première femme, qu'ils nomment mère de notre chair, en rapport avec un grand serpent ⁵.

D'où peuvent venir, demandons-le, ces traditions qui embrassent tous les pays, qui s'étendent à tous les peuples ? Sont-elles donc assez natu-

¹ *Ann. de philos.*, t. XVI. — ² Ozanam. — ³ Hérodote. — ⁴ *Introd. à l'hist. du Danemark*. — ⁵ De Humboldt, *Vue des Cordillères*, t. I et II.

relles et assez simples pour qu'en même temps, sur tous les points du monde, l'homme les ait inventées? Pourquoi a-t-il entouré partout son origine des mêmes symboles, à la fois si significatifs et si bizarres? Pourquoi les misères de la terre lui apparaissent-elles toujours comme la fatale conséquence d'une ancienne faute? Pourquoi le dieu du mal est-il en même temps l'objet de ses craintes respectueuses et de ses exécrationes? Pourquoi enfin s'attache-t-il avec tant d'amour à toutes ces cérémonies et tous ces mythes, qu'il ne comprend, qu'il n'explique pas; mais dont il ne conserve pas moins fidèlement le dépôt? Pour toute réponse, levons les regards vers la révélation primitive, source commune d'où sont découlés les souvenirs unanimes de tous les peuples.

II

Besoin d'une expiation. — Sacrifices.

En même temps qu'à travers toutes les diversités de leurs cultes et de leurs symboles, les hommes conservaient ainsi la mémoire de leur première origine et de leur chute par l'esprit du mal; en même temps que, par un étrange rap-

prochement qui prouvait si bien un point de départ commun, ils s'accordaient à se reconnaître coupables, et que, sous l'impression d'un indéfinissable sentiment de malaise et de terreur, ils croyaient subir la présence d'un pouvoir hostile et sinistre qui tenait l'âme sous son empire, ils se sentaient en dette vis-à-vis de la Divinité; et pour se relever de l'anathème, pour conjurer la colère céleste, ils cherchaient partout une expiation à la grande faute commise : mystérieux appel à une satisfaction légitime que justifie la nature de l'homme, que signalent les témoignages de l'histoire, et à laquelle Voltaire lui-même rend un involontaire hommage, en admettant, comme conséquence forcée de ses remarques, que « toutes les religions ont eu les expiations pour but principal, l'homme ayant toujours senti qu'il avait besoin de clémence ¹. »

Cette clémence qu'elle invoquait, ces expiations qu'elle proclamait nécessaires, l'humanité les cherchait parfois dans elle-même, toujours dans la substitution des souffrances étrangères à ses propres souffrances.

L'homme, si ennemi de la douleur, chose

¹ *Essai sur les mœurs*, chap. cxx.

étrange ! ne s'en détourne pas toujours. Après s'être environné de toutes les jouissances du bien-être, parfois il les repousse. Il a souvent considéré la souffrance, à la fois comme une expiation et comme une peine ; et un des esprits les plus élevés de notre époque, M. de Maistre, a pu dire que le remède du désordre était la douleur. C'est à ce titre que Sénèque déclarait, avec son éloquente emphase, que le spectacle le plus agréable aux dieux, était l'homme de bien aux prises avec la souffrance.

Chez tous les peuples, parmi toutes les sectes, que d'hommes rencontrons-nous aspirant vers la douleur, recherchant la mortification du corps, depuis les Pythagoriciens et les Gymnosophistes qui se condamnaient à tant de privations, jusqu'aux Fakirs de l'Inde et aux Bonzes de la Chine qui se livrent à de si cruelles et si ridicules pratiques ! Et un écrivain moderne nous apprend que, de nos jours encore, les Joghis, religieux fanatiques d'un ordre mendiant hindou, s'infligent les plus intolérables macérations, dans la vue d'obtenir les joies éternelles du paradis ¹.

Mais pour apaiser la Divinité, les hommes ne se sont pas contentés de se châtier eux-mêmes : ils

¹ De Warren, *l'Inde anglaise*, t. I.

ont employé un mode bien plus général, bien plus facile, et renfermant à la fois une signification bien plus profonde ; ils ont détourné la souffrance de dessus leurs têtes, pour la reporter sur d'autres victimes ; ils ont eu recours aux sacrifices. « Aussi loin, dit un apologiste chrétien, que « l'histoire puisse faire rétrograder nos recherches « dans les temps les plus reculés, nous voyons « toutes les nations, tant civilisées que barbares, « malgré la vaste différence qui les sépare dans « toutes leurs opinions religieuses, se réunir dans « ce point et croire à l'avantage du moyen d'apai- « ser leurs dieux offensés, par des sacrifices, c'est- « à-dire par la substitution des souffrances des « autres hommes et des autres animaux. Jamais « cette notion n'a pu dériver de la raison, puis- « qu'elle la contredit, ni de l'ignorance qui n'au- « rait pu l'inventer, ni de l'artifice des rois et des « prêtres qui n'y auraient trouvé aucun moyen « de domination : nous la rencontrons également « implantée dans l'esprit des sauvages les plus « éloignés qu'on découvre de nos jours, et qui « n'ont ni prêtres ni rois ¹. »

Dogme étrange que celui de la réversibilité des

¹ *Vue de l'évidence de la religion chrétienne*, par Jennyngs.

douleurs de la victime sur celui qui la dévouait ! Le coupable somme un autre que lui de s'immoler à sa place. Il enjoint à celui qui n'a pas commis le mal de l'expier. Il offre, pour payer sa dette, une obligation qu'il n'a pas souscrite : et il est convaincu que Dieu se contente de cette autre victime, qu'Il accepte ce nouveau remplaçant ! Eh bien ! tout étrange qu'il est, ce dogme est universellement admis dans tous les temps et chez tous les peuples ; bien plus, partout il est revêtu des mêmes symboles, entouré des mêmes formes, appuyé sur les mêmes conditions.

Partout, en effet, remarquez-le : 1° la victime était autre que le coupable, et devait payer pour lui ; 2° on la choisissait aussi pure et aussi innocente qu'elle pouvait se rencontrer ; 3° elle devait se rapprocher autant qu'il était possible de l'humanité ; c'étaient des hommes mêmes, le produit du travail humain, des animaux domestiques, jamais des animaux sauvages ; 4° les sacrifices étaient sanglants, et c'était par le sang même versé qu'ils étaient rendus efficaces ; 5° enfin, une partie de la victime était consumée par le feu, et l'autre partie mangée en portions inégales par les prêtres et par le peuple : remarquables et mystérieuses cérémonies, qui, par le sens même qu'elles renfer-

maient, par le besoin qu'elles révélaient d'une expiation universelle, par les conditions qu'elles exigeaient, préparaient la voie à une autre et plus parfaite immolation.

Chez les Juifs (dont nous connaissons sans doute le point de départ divin, mais qu'il n'en faut pas pour cela exclure des traditions générales qui par eux s'éclairent et se relient), les sacrifices étaient à la fois les plus naturels et les plus purs, témoignant par toutes les conditions qu'ils remplissaient, de la grandeur de Dieu et de la dégradation de l'homme.

Les autels des autres peuples étaient environnés des mêmes symboles ; et les mêmes caractères, quoique plus défigurés sans doute, étaient de toutes parts inscrits dans les lois des sacrificateurs, comme sur les chairs palpitantes des victimes. Partout et toujours, le fond de tous les cultes, le point d'appui de toutes les religions reposait sur la base des sacrifices. Les nations n'en comprenaient souvent ni l'institution, ni la fin, ni la raison ; mais elles savaient qu'ils descendaient d'une source mystérieuse et sacrée ; elles obéissaient au sentiment d'un immense besoin remontant jusqu'à l'origine du monde pour attester, avec la chute primitive, la peine que les générations

suivantes subissaient pour des crimes antérieurs.

Pénétré de ces vérités, Platon proclamait que les sacrifices étaient utiles non-seulement aux vivants, mais même aux morts¹. Imbus de ces sentiments, et croyant à l'efficacité des sacrifices, proportionnée à l'importance des victimes, les hommes, après avoir offert d'abord le fruit de leur travail, sacrifièrent ensuite des animaux, et, poussés par une fatale terreur, passèrent bientôt à l'immolation des coupables qui naturellement étaient dévoués à la mort, de là à celle des ennemis pris à la guerre. Les ennemis venant ensuite à manquer, tout étranger fut regardé comme un ennemi (*hostis*)², et, à ce titre, égorgé sur un autel.

C'est ainsi que, poussés par leurs craintes sauvages de la Divinité, les peuples se jetèrent dans des superstitions absurdes, dans des oblations immondes, dans toutes les horreurs des sacrifices humains. Les Druides faisaient couler le sang de l'homme sur leurs dolmens en disant : « A moins que la souillure de notre race coupable ne soit lavée dans le sang d'un homme, la colère des dieux ne sera jamais apaisée³. » Les nations barbares, les Phéniciens, les Carthaginois, les Chananéens,

¹ Plat., *De rep.* — ² *Hostia*, victime. — ³ Faber, *Horæ mosaicæ*.

faisaient en grand ces atroces immolations. Athènes, dans ses plus beaux jours, pratiquait ces sacrifices tous les ans. Les Lacédémoniens offraient de semblables holocaustes à Mars, les Phocéens à Diane. A Rome, quand le péril était grand, on dévouait à la mort un Gaulois¹; et parfois, sous les empereurs mêmes, on enterrait vivants dans le Forum un homme et une femme de race ennemie². On égorgeait les prisonniers autour des tombeaux pour apaiser les morts, et quand les prisonniers manquaient, les gladiateurs bustuaires prenaient leur place. Plus tard encore, et comme pour conserver la signification du sang versé, on offrait seulement du sang humain obtenu de diverses manières. Les Mexicains, dans leur crainte stupide, sacrifiaient des milliers de victimes, qu'ils brûlaient pour servir d'expiation. Enfin, la loi antique de l'Inde, citée par un illustre savant de nos jours, disait : « Le sacrifice d'un homme réjouit la Divinité pendant mille ans, et celui de « trois hommes pendant trois mille ans⁴. »

Ainsi tous les peuples s'accordaient pour offrir à Dieu une réparation. Ainsi ils croyaient à l'effi-

¹ Cicer., *Pro M. Fonteio*. — ² Tite-Live, XXII. — ³ Doelling, *Paganisme et Judaïsme*. — ⁴ William Jones, *Asiat. research*.

cacité du sacrifice, à la puissance du sang répandu. Ils se trompaient sans doute dans leurs horribles immolations ; ils méconnaissaient à la fois et les miséricordieuses intentions de Dieu, et les sentiments les plus intimes de l'humanité. Mais « le genre humain, dit ici l'illustre M. de Maistre, ne pouvait deviner le sang dont il avait besoin ; quel homme, livré à lui-même, aurait pu soupçonner l'immensité de la chute, égale à l'immensité de l'amour réparateur ? Cependant tout homme, en confessant plus ou moins clairement cette chute, confessait aussi le besoin et la nature du remède ¹ ; » et l'impuissance de l'humanité appelait une céleste et suprême expiation.

¹ De Maistre, *Soirées de S. Pétersbourg*. Éclaircissements sur les sacrifices ; et A. Nicolas, *Étud. philosoph.* pour tous les détails de ces questions. — Il y aurait à faire, sur cette idée et ces coutumes des sacrifices, les remarques à la fois les plus curieuses et les plus profondes. Ainsi les Juifs, qui d'ailleurs immolaient d'autres victimes, furent les seuls parmi tous les peuples antiques à ne point offrir de victimes humaines. Ainsi, depuis Jésus-Christ, aucun peuple chrétien n'a sacrifié le sang de l'homme, ni même accompli de sacrifice sanglant.

III

Attente d'un Libérateur.

Nous avançons de plus en plus dans l'histoire des sentiments et des besoins de l'humanité ; nous atteignons le terme de la primitive révélation. L'homme a su qu'il était tombé. Effrayé de sa chute, il a cherché des expiations, et, toutes terribles, toutes sanglantes qu'elles sont, celles qu'il a trouvées ne lui ont pas suffi ! Alors il jette en dehors de lui ses regards ; il invoque un rédempteur ; il l'appelle des extrémités du monde ; il l'entrevoit, suivant l'antique promesse dont tout souvenir n'a pas disparu de son esprit.

Ici encore se retrouve parmi tous les peuples le même ensemble, la même unanimité. Les cosmogonies parlent comme les traditions, les sibylles comme les législateurs.

Les Juifs avaient les regards tournés vers Lui dès l'origine des choses ; ils ne vivaient que dans son attente. Bien mieux, ils l'attendent encore ; et le Talmud, même de nos jours, ne cesse de l'invoquer, sans savoir pourtant désormais où retrouver sa trace perdue. Les Samaritains, subsistant encore

au nombre d'une trentaine de familles conservées comme par prodige à Nablous, l'antique Sichem, croient et espèrent en la venue du rédempteur¹, comme au temps où ils se séparèrent des deux tribus restées fidèles, comme à l'époque où la Samaritaine de l'Évangile, conversant avec le Sauveur lui-même sans le connaître, lui parlait de ses espérances et de ses vœux.

Les nations l'entrevoyaient dans un horizon moins rapproché sans doute et moins lumineux que les Juifs; mais elles l'entouraient presque des mêmes caractères, et réclamaient de lui les mêmes bienfaits. Ainsi, la mythologie disait que par la boîte de Pandore, c'est-à-dire par la curiosité d'une femme, tous les maux étaient entrés dans le monde; mais il était resté au fond un bien en espérance, comme la garantie de l'avenir et le remède de tous ces maux. Ainsi, dans la tragédie d'Eschyle, étrange et curieuse révélation des mystères d'Eleusis², Prométhée enchaîné pour avoir voulu s'égaliser à la Divinité, s'écriait : « Regardez-moi, c'est Dieu qui fait mourir un dieu ! » et il annonçait qu'il devait être délivré par un descendant de la

¹ De Sacy, *Mém. sur l'état actuel des Samarit.*, p. 47.
— ² Cette allégorie n'a peut-être pas le même caractère d'évidence que plusieurs autres.

chaste vierge, qui terrasserait son antique ennemi.

Ainsi, dans les fables égyptiennes, Isis, la première femme, triomphe, dans la personne d'un de ses descendants, du serpent Typhon, auteur de tous les maux qui accablent la terre¹; ou bien ailleurs, le dieu Osiris naît sous la forme d'un enfant, une étoile signale sa naissance; persécuté quand il a grandi, il meurt et ressuscite peu après². Ainsi enfin, dans le secret de leurs sanctuaires, les Druides adoraient une autre mystérieuse Isis, c'est-à-dire, assuraient-ils, la vierge dont un fils était attendu : antique et remarquable croyance gauloise, confirmée par cette inscription récente, découverte dans les ruines d'un temple païen à Châlons-sur-Marne : *Virgini pariturae Druides*³.

Les philosophes grecs livraient à leurs disciples comme un enseignement ce que les poètes personnifiaient comme un symbole, ce que les prêtres révélaient comme une mystérieuse tradition. Socrate disait qu'il n'était pas possible de corriger les mœurs des hommes, à moins que Dieu n'envoyât quelqu'un pour les réformer de sa part⁴.

¹ Plut., *De Isi et Osir.*, nomb. 34 et 35. — ² *Rédemp. du genre humain*, par Schmitt, p. 93. — ³ *Annales de philosophie*, VII, p. 328. — ⁴ Plat., *Apolog. Socratis*.

Un des interlocuteurs de l'*Alcibiade* ne craint pas de déclarer qu'il a un grand désir de connaître celui qui est attendu, et qu'il espère même que le jour où il doit venir n'est pas fort éloigné¹.

Ailleurs, Platon va plus loin encore. Non-seulement il l'appelle de ses vœux, mais, comme par une prophétique vision, il prédit, pour ainsi dire, toutes les circonstances de sa venue : « Dépouillons le juste, dit-il, même de l'apparence de la justice, et ne lui laissons que la justice seule ; irréprochable, qu'il soit chargé de tous les soupçons du crime ; éprouvons sa vertu : je veux le voir aux prises avec l'infamie et ses tourments.... Que dis-je ? qu'il soit battu de verges, mis à la torture et aux fers, et qu'enfin, après avoir souffert tous les supplices, il expire sur une croix !² » Ne croit-on pas, dans ces éloquents paroles, entendre retentir un écho des oracles d'Isaïe révélant aux Juifs la souveraine justice et les immenses ignominies de leur rédempteur ?

Partout chez les peuples, on retrouve les mêmes espérances et les mêmes vœux. Les Perses nous parlent d'un médiateur nommé Mithras qui combat pour le dieu du bien, et s'interpose entre lui et

¹ Plat., in *Alcib. II, Oper.*, t. I. — ² Plat., *Républ.*, liv. II, trad. de V. Leclerc.

les hommes ¹. Suivant un oracle du même peuple rapporté par Plutarque, il viendra un temps prédestiné, où Ahriman sera détruit ; la terre deviendra plate et unie ; il n'y aura plus alors qu'un seul gouvernement pour les hommes, qui n'auront désormais qu'une langue entre eux et vivront dans la paix et le bonheur. Les Arabes, avant Mahomet, avaient aussi placé leurs plus vives espérances dans un libérateur qui devait venir sauver les peuples ².

Les nations de l'Orient, qui paraissent n'avoir rien emprunté aux autres pays du monde, et dont les mœurs invariables remontent jusqu'à l'origine des choses, ont la même foi en un avenir réparateur et glorieux. Une ancienne tradition chinoise nous raconte le combat du dieu mitoyen qu'elle appelle Sauveur, et qui ne doit détruire le crime qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux ³. Les Indiens avaient aussi les mêmes croyances ; l'attente des peuples est souvent mentionnée dans les Pouranas ; la Terre se plaint de ce qu'elle va s'abîmer sous le poids accumulé des iniquités du genre humain, et Vichnou la console, en lui promettant un sauveur qui l'affranchira de la tyrannie des démons : il lui révèle, en

¹ Anq. du Perron. — ² Boulainvilliers, *Vie de Mahomet*. — ³ Ramsay, *Discours sur la mythol.*

même temps, que celui qui doit ainsi venir sortira de la maison d'un pasteur et sera élevé parmi les bergers¹. Et puis les livres sacrés des Brahmanes déclarent que la Divinité, de temps en temps, s'incarne, et que, lorsque Dieu daigne ainsi visiter le monde, c'est dans le sein d'une vierge, sans union de sexe, qu'il prend naissance².

Ainsi les regards de tous les peuples s'élevaient vers le Rédempteur ; ainsi, de toutes parts, les traditions déclaraient que, des hauteurs du ciel, un sauveur devait descendre sur la terre. Bien plus, elles annonçaient le lieu même, le point précis du monde d'où devait venir le salut.

Toutes les nations de l'Europe fixaient leurs yeux pleins d'attente vers les régions d'où le soleil, s'élançant chaque jour, devait avec la lumière leur apporter leur délivrance. Les Américains de même tournaient leurs désirs empressés du côté de l'Orient, que Boulanger ne craint pas d'appeler le pôle de l'espérance de toutes les nations. Les Mexicains en particulier attendaient un de leurs anciens rois qui devait revenir des contrées de l'aurore³ ; et Voltaire, se rencontrant dans cette curieuse

¹ *Recherch. asiat.*, t. X, p. 27. — ² Suppl. aux œuvres de William Jones, t. II, p. 548. — ³ *Recherches sur l'orig. du despot. oriental*, p. 116.

remarque avec ses disciples, le sceptique Volney et Boulanger le philosophe, ajoute : « Tandis que « l'Europe disait que le Sage viendrait de l'Orient, « c'était, de temps immémorial, une maxime chez « les Indiens et les Chinois que le Sage devait venir « des régions de l'Occident ¹. » Confucius, en effet, consulté sur la venue du véritable Saint par le ministre Phi, lui répond : « J'ai entendu dire que « dans les contrées occidentales, il y aurait un saint « homme qui inspirerait une foi spontanée et pro- « duirait un océan d'actions méritoires... Nul ne « saurait dire son nom, mais moi j'ai entendu « dire que c'était là le véritable Saint ². »

Quel est donc, demandons-le, ce grand médiateur, ce sauveur futur, ce Dieu conquérant et législateur, attendu par les uns vers les régions de l'Aurore, demandé par les autres aux terres du Couchant? Peuples, allez à sa recherche ; partez de vos pays divers ; dirigez-vous vers les contrées d'où la lumière doit vous venir. Voici que vous vous rencontrerez sur les confins de la Mésopotamie, non loin de la mer de Tyr, au milieu d'un peuple à part dans le monde, qui attend comme vous, et dont les traditions claires et pré-

¹ *Addit. à l'hist. générale*, p. 15, édit. 1763. — ² Ab. Rémusat, traduction de l'*Invariable Milieu*.

cises sont les mêmes que vos traditions défigurées et vos incertains souvenirs! Hâtez-vous; car le temps approche, et, à mesure qu'il s'avance, l'univers se recueille; vos oracles se taisent; Jupiter Ammon reste abandonné au milieu de ses sables; la Pythie de Delphes craint désormais de répondre. Et plus tard, quand le Sauveur lui-même sera arrivé, le feu de vos sacrifices s'éteindra; vos prédictions disparaîtront pour jamais; et vos historiens mêmes demanderont, sans pouvoir le comprendre, pourquoi les oracles ont ainsi perdu leur pouvoir, et pourquoi ils sont rentrés désormais dans un éternel silence ¹.

On eût dit en effet que les nations auraient eu comme une révélation instinctive des temps où devait apparaître leur sauveur! L'Orient tout entier croyait voir poindre le jour de sa réhabilitation. Partout une royauté inconnue, partout une gloire, une ère nouvelle s'annonçait. La fatidique Étrurie conservait le dépôt des mystérieuses révélations, ouvrait ses livres sacrés pour retrouver dans leurs feuilles à demi perdues quelque étrange et inexplicable débris de vérité; et, écrasée sous la

¹ Plut., *Des oracles qui ont cessé et pourquoi*. Strabon, XVII.

main terrible de Sylla, elle reconnaissait, à sa ruine même, le moment que les sibylles avaient prédit. Cicéron, au rapport de Boulanger qui s'en étonne involontairement¹, nous apprend, dans son *Livre de la divination*, que, avec leur incontestable autorité, les oracles sibyllins annonçaient pour ces temps la venue d'un monarque puissant; que les misères de la république devaient en être les signes précurseurs, et qu'on verrait ensuite dominer sur le monde la grande et universelle monarchie. Après Cicéron qui raconte, voici Virgile, qui, dans les remarquables peintures de sa quatrième églogue, célèbre, comme s'accomplissant, ce qui depuis tant de siècles s'annonçait. Quel est ce prétendu enfant merveilleux, type d'un bonheur dont nul n'a pu encore retrouver le héros? Avec lui sont arrivés les derniers temps dont parle la Sibylle :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

Le cours immense des siècles va recommencer :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Du haut du ciel un sauveur nouveau va descendre :

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

¹ *Recherch. sur l'orig. du despot. oriental.*

Déjà va renaître l'âge d'or pour le monde....
L'antique serpent va mourir :

Occidet et serpens.....

Et s'il reste encore quelques vestiges de l'ancienne iniquité des hommes....

Si qua manent sceleris vestigia nostri,

La terre au moins va respirer libre de ses craintes éternelles. Alors ce Sauveur semblable aux dieux et vivant de leur vie, régira le monde qui tressaillira de joie en présence de la nouvelle ère qu'il va faire fleurir.

Aspice venturo lætentur ut omnia sæclo.

Ainsi averti, l'univers regardait. Et le lieu précis d'où devait sortir le Sauveur, s'éclairait de plus en plus. Tous les yeux, nous dit Tacite, étaient fixés sur la Judée; on croyait généralement, d'après une antique tradition religieuse, que dans ce temps l'Orient deviendrait glorieux et que de la Judée allaient sortir les maîtres du monde.... *profecti Judæâ, rerum potirentur* ¹. Et de même, au rapport de Suétone, dans tout

¹ Tacit., *Hist.*, lib. V, cap. XIII.

l'Orient s'était propagée cette ancienne et constante opinion, qu'il était dans l'ordre des destins que, dans ce temps, la Judée dût donner des dominateurs à l'univers¹.

L'attente alors était si universelle, toutes les nations veillaient avec une si inquiète curiosité, que de toutes parts se levaient une foule d'imposteurs, prenant à l'envi le titre ambitieux d'envoyés du Ciel. La Judée ouvrait la marche avec ses turbulentes séditions, où périrent un si grand nombre de ses citoyens. Heureuse encore si l'oracle du Carmel, annonçant que des conquérants hébreux allaient fonder une monarchie universelle, ne l'eût précipitée dans la dernière et sanglante révolte où elle trouva un si effroyable tombeau² ! Dans les Gaules, nous rapporte Tacite, un homme obscur se fit passer pour Dieu³. En Italie, les habitants d'une petite ville voisine de Rome s'imaginèrent que le maître du monde, prédit par les oracles, était né parmi eux ; ils s'insurgèrent et furent exterminés. Enfin, à Rome même, un prodige ayant annoncé que la nature allait engendrer un roi pour le peuple romain, le

¹ Suet., *in Vespas.* — ² Orose. — ³ *Hist.*, lib. II, cap. LXI.

Sénat épouvanté ordonna de n'élever, cette année, aucun enfant mâle¹ : décret qui ne put être exécuté sans doute, mais qui n'en révèle pas moins, avec l'attente universelle, les craintes et les espérances du monde entier.

Tel était l'immense enchaînement des faits et des souvenirs qui, prouvant si bien la source commune d'où ils étaient sortis, remontaient pour toutes les nations à l'origine des choses, redescendaient à travers tous les temps et tous les peuples, et, annonçant la merveilleuse promesse du salut, marquant le lieu, fixant l'époque, préparaient ainsi providentiellement l'arrivée de celui qui devait venir réaliser de si antiques et si unanimes espérances.

¹ Suét., *Vie d'Auguste*.

CHAPITRE VI

**Bégénération du monde malgré toutes ces premières vérités,
et par suite de la perte de la tradition.**

Il faudrait pourtant se garder de croire que ces traditions qui nous paraissent si claires fussent, à ces époques, un fanal brillant à la lueur duquel les nations pussent sûrement se conduire. La lumière qui s'est levée sur nous, illumine tout ce qui, pour elles, restait enseveli dans l'ombre. Ce n'était, dans ces anciens temps, qu'une vague et confuse réminiscence, qu'un souvenir presque disparu que recueillaient quelques poètes et quelques sages, que l'on conservait parfois encore dans le dépôt sacré des oracles, ou au fond des sanctuaires dont les prêtres ne dispensaient les mystères que d'une main jalouse. Certaines fois, comme un remords qui se réveille, ces débris de vérités premières semblaient

revivre. Le cœur de l'homme, qui était fait pour les comprendre, les admirait, quand il les rencontrait sur son chemin. Mais, dans la vie agitée des peuples, dans la carrière fugitive des individus, tout bientôt disparaissait derechef ; et alors, sans gouvernail comme sans boussole, livré aux influences les plus fatales comme les plus contraires, le Monde, semblable à un vaisseau près de faire naufrage, était ballotté tour à tour du crime à l'erreur et de l'erreur au crime. Les vérités, les unes après les autres, se retiraient de la terre. Le sens moral s'altérait de jour en jour. Le voile qui s'était étendu sur le passé, s'épaississant sur le présent, couvrait aussi l'avenir. Et, abandonné à lui-même, l'homme était plus que jamais la preuve vivante que par ses seules forces il était incapable de trouver la vérité, comme il était tristement entraîné au mal par la pente de ses mauvais instincts.

Cette dégradation du genre humain ne fut pas l'œuvre d'une longue suite de siècles. Aussitôt qu'ils eurent perdu le flambeau de la tradition qui les guidait ; dès que leurs yeux furent obscurcis par leurs premiers désordres ; en même temps qu'ils mirent en oubli les vérités et les prescriptions à eux transmises par les souvenirs primitifs de leurs pères ; les hommes, dès lors et par cela

même, tombèrent, comme tout-à-coup, dans les plus épaisses ténèbres. La lumière se retira de leur esprit ; la vie abandonna leurs cœurs ; et ils descendirent cet immense degré qui les séparait de toute la création inintelligente et grossière. Certains peuples sans doute opposèrent à l'invasion du mal une plus longue et plus ferme résistance ; l'ignorance et la corruption ne les gagnèrent pas si vite. Quelques hommes au moins, parmi eux, surent conserver, un peu de temps encore, une partie des notions primitives. Mais le torrent qui montait, qui montait toujours, devait bientôt les engloutir à leur tour comme les autres.

Aussi loin qu'on jette les yeux en arrière dans l'histoire de la Grèce et de Rome, on voit la barbarie se répandre et dominer de toutes parts : la barbarie, qui ne fut le point de départ d'aucun peuple ; mais qui, comme un voile funèbre, s'étendait rapidement sur la terre avec les passions et les crimes. Parfois pourtant, quand la nuit était trop profonde, quand les hommes sentaient trop vivement le poids des ténèbres qui s'épaississaient sur leurs têtes, ils essayaient de réagir ; et leurs yeux cherchaient à saisir, au plus loin de l'horizon, quelques rayons de lumière non encore complètement disparus.

Ainsi, après les grossiers commencements des deux grandes civilisations antiques, quelques progrès se firent d'abord sentir ; quelques vérités, de distance en distance, réapparurent ; quelques hommes éminents, législateurs, historiens, philosophe, mis en contact avec les autres peuples, puisant aux sources communes de la tradition générale, allant même dans l'Orient se retremper au berceau du genre humain, rapportèrent à leurs compatriotes étonnés un petit nombre de vérités intellectuelles et morales. Il se faisait alors quelques moments d'éclaircie dans l'atmosphère de l'humanité ; le ciel semblait vouloir pour quelques instants se découvrir. Mais bientôt, la civilisation elle-même étendait son triste manteau de scepticisme et de corruption ; les ténèbres revenaient aussi épaisses, et le monde retombait dans l'abîme d'où il avait paru vouloir sortir. Le signe de la déchéance était trop profondément inscrit sur le front de l'homme tombé ; et, à moins d'une main puissante, qui vint d'une région supérieure le guider et le soutenir, il lui était comme impossible de s'arrêter sur la pente fatale où l'entraînaient ses erreurs et ses crimes.

Double dégradation intellectuelle et morale, dont le tableau, quelque triste qu'il soit, est fécond

pourtant en grands et utiles enseignements. Sur elle repose l'explication de la destinée de l'homme ; avec elle et par elle se justifient toutes ses craintes, se conçoivent tous ses malheurs, se comprennent même ses espérances. Établissant la corruption de notre nature, et notre égale insuffisance pour le bien, dans l'ordre des idées et des faits, elle démontre, non moins victorieusement que la tradition, la chute primitive qui a apporté tous ces maux dans le monde ; et en même temps, elle fait manifestement reconnaître l'impérieuse nécessité d'une rédemption qui, agissant en dehors de l'homme, pût le tirer de cet abîme de désolation et de misère.

I

Dégradation du sens intellectuel. — Ténèbres du paganisme. — Philosophie antique : ses variations, ses erreurs.

S'il est un spectacle à la fois curieux et triste, c'est celui que présente l'intelligence de l'homme, quand, s'appuyant sur elle-même, elle se montre à la fois si puissante et si faible, reine pour s'élever au-dessus de la nature, esclave pour

obéir à tous les entraînements de l'imagination et des sens. Elle avait reçu un jour, comme tout nous l'a fait clairement reconnaître, le primitif dépôt des grandes vérités. Mais, gardienne infidèle, elle l'a laissé se dissiper et se perdre ; elle a manqué de force pour le défendre, comme plus tard elle s'est épuisée en inutiles efforts pour retrouver ce qui avait été si tristement égaré par sa faute.

Ainsi, parti de la connaissance d'un Dieu unique, l'homme a laissé promptement s'éteindre cette idée sublime qui ne parlait pas assez à ses sens. Il a perdu le souvenir du Créateur du ciel. Mais n'ayant pu oublier en même temps qu'il avait besoin d'un maître et d'un guide, il a bientôt prodigué ses hommages à ceux de ses semblables qui s'étaient rendus utiles par leurs inventions, ou célèbres par leurs vertus et même par leurs crimes ; et, de superstitions en superstitions, il en est venu jusqu'à adorer les bêtes de la terre, les oiseaux du ciel et les légumes des jardins.

Ainsi, créé par Dieu avec la notion de la providence, mais bientôt perdant de vue celui qui lui a donné sa loi, et ne trouvant sa présence sensible nulle part, il en a appelé au soleil, aux constellations célestes, pour être ses auteurs et ses maîtres ; et même il a forgé de ses mains des dieux de sa

façon, dieux de pierre, de marbre ou d'or, auxquels il a prostitué son encens et son culte.

Regardez chez tous les peuples de l'antiquité, même les plus illustres et les plus sages : à l'origine des choses, aussi loin que peut pénétrer l'œil de l'histoire, apparaît bien une certaine lueur ; quelques derniers rayons traversent encore le monde ; l'unité de Dieu est bien évidemment le point de départ ; on ne voit aucun simulacre, le culte est plus simple, la morale plus pure. Mais, à mesure que la tradition s'éloigne, que s'effacent les souvenirs, les ténèbres et la superstition envahissent l'univers. Tout ce qu'il y avait originairement de vrai, de juste, de saint, disparaît ; et les hommes, semblables à un monde qui aurait perdu ses lois, retombent dans le chaos d'où, une première fois, Dieu les avait fait sortir.

De toutes parts règnent et s'étendent l'ignorance et l'erreur. En Égypte, cette terre antique et proche de la première révélation, si les prêtres conservaient encore, au fond de leurs sanctuaires, quelques vérités primitives qu'ils cachaient au vulgaire non admis à l'initiation, les peuples tombaient dans les superstitions les plus absurdes, supposaient aux animaux une âme sensible, adoraient le crocodile, déifiaient le bœuf, encensaient

le bouc, se prosternaient devant les oignons ; Isis, Osiris et Anubis étaient honorés avec des blessures qu'on se faisait en poussant des cris lamentables. En Syrie, avec les divinités grecques, on adorait les dieux nationaux ; la voluptueuse Astarté recevait de honteux hommages ; le vieux culte phénicien de Baal était rempli de monstruosités et d'horreurs. Chaque nation, chaque tribu, chaque ville avait des dieux particuliers : suivant qu'on les croyait plus ou moins puissants, on se montrait plus ou moins jaloux de leur protection. Rome cachait soigneusement le nom de sa divinité tutélaire, de peur que ses ennemis ne vinssent à la gagner en lui promettant de plus précieuses offrandes. Parfois on attachait avec des chaînes sur leur piédestal les statues des dieux, afin qu'il leur fût impossible de fuir. Ce n'était point à la divinité que représentait la statue, mais à la statue elle-même qu'on offrait ses hommages. Stilpon fut banni d'Athènes par l'Aréopage pour avoir soutenu que la statue de Minerve n'était pas la déesse elle-même, mais seulement une œuvre de Phidias¹. Qui adorait un dieu, devait craindre un dieu rival. Qui rendait son culte aux divinités supérieures, devait

¹ Diog. Laert., lib. II, 116.

redouter la vengeance des divinités des enfers.

Tous les crimes, toutes les débauches, tous les vices, toutes les faiblesses avaient leurs représentants dans le ciel. Les maladies, les passions étaient déifiées ; la Fièvre avait son temple ; la Peur avait sa statue ; la déesse des exhalaisons malfaisantes, Méphitis, avait ses prêtres et ses adorateurs. Employés pour tous les usages, utilisés pour tous les besoins, les dieux devinrent comme les valets de l'homme ; ils en remplirent tous les rôles. Trois veillent aux portes, un aux battants, un au seuil, un aux gonds. Trois gardent les femmes en couches ; trois déesses, nourrissent, font boire et manger l'enfant. Neuf dieux président au mariage. Ils se partagent tous les offices de la maison, font comme partie de la domesticité ; on en a à ses ordres pour tous les besoins de la vie.

Ici plus frivole, la superstition devenait là plus honteuse et plus dégoûtante ; c'était le culte de la génération avec toutes ses impuretés, celui de la mort avec toutes ses horreurs ; et les infâmes objets des vénération égyptiennes, honorés dans les mystères de la Grèce et de Rome, étaient également adorés dans l'Inde, comme plus tard on les a retrouvés dans les fêtes de Tlascala et dans les cérémonies du Mexique.

L'erreur, plus rapide que l'éclair, sillonnait ainsi en tous sens l'atmosphère du monde ; le signe de la malédiction descendait dans tous les pays, s'inscrivait au front de tous les peuples. Vint une époque où les dieux se multiplièrent d'une manière effrayante. On en compta jusqu'à plus de vingt mille ; et Rome crut faire un acte de politique profonde en donnant l'hospitalité à toute cette cohue de dieux ¹.

Ainsi, l'homme à qui les passions et l'orgueil avaient fait oublier le vrai Dieu, effrayé de sa solitude, bourrelé de craintes, tremblant devant sa propre pensée, s'était, par un excès contraire, prosterné devant tout ce qui l'entourait ; il avait appelé de toutes parts à son secours des êtres qui ne pouvaient ni le protéger ni l'entendre ; et tout, suivant un mot célèbre, était devenu dieu pour lui, excepté Dieu lui-même.

Puis, quand la lumière eut ainsi disparu du monde ; quand les hommes, privés ainsi du fil conducteur, erraient comme des voyageurs égarés à travers les sentiers de la vie ; quand, au milieu du cataclysme de la raison humaine,

¹ Voir, pour ces détails, Dœllinger, *Orig. du Christ.*, et F. de Champagny, *Les Césars*.

l'univers tout entier semblait frappé de vertige ; quelques sages se rencontrèrent : effrayés du vide immense qui s'était fait autour d'eux, ne voyant qu'abîme sous leurs pieds et au-dessus de leur tête, ils essayèrent de demander à la nature les secrets que l'homme avait laissé perdre, et de rendre à leurs compatriotes quelques vérités qu'ils trouvaient surnageant encore au milieu du naufrage général.

Vastes et inutiles labeurs ! magnifiques et vains efforts ! Sages, philosophes, législateurs anciens, vous tentez de reconstruire l'édifice renversé du monde. Peut-être l'eussiez-vous pu faire, si le génie tout seul eût été capable de sauver l'humanité ! Mais le pouvoir créateur vous manquait ; la vertu d'en haut n'était point en vous ; et malgré vos admirables talents, malgré vos réformes parfois sages, vous n'avez pu, par vous seuls, enfanter que l'incertitude ou l'erreur ! Heureux ceux d'entre vous qui, par la voie de la grande école traditionnelle, se rapprochaient du berceau du genre humain, et allaient, dans les plaines de la Mésopotamie ou dans les sanctuaires de l'Égypte, chercher les notions primitives du genre humain moins défigurées, plus simples et plus pures ! ceux-là du moins trouvèrent sur leur chemin

quelques lambeaux de vérités. Les autres ne firent que tourner dans un cercle sans fin de systèmes, de théories, de superstitions et d'erreurs.

Ainsi, voyant les Perses adorateurs des astres et des mauvais génies, adonnés à la magie et à la superstition, Zoroastre¹ essaie de leur donner un culte plus raisonnable, de leur inspirer de plus saines maximes; mais il ne sait pas non plus fixer la juste proportion entre l'erreur et la vérité, entre la folie et la sagesse : il établit le dogme des deux principes, crée la fatale dualité d'Ormuzd et d'Ahriman², fait ainsi disparaître le dieu suprême dans une cosmogonie remplie de fables absurdes et puériles, et ouvre la porte à toutes les erreurs du Manichéisme qui firent irruption à la suite des deux pouvoirs opposés et rivaux. Aussi, nonobstant sa réforme et par suite même des principes qu'elle posa, les Perses restèrent-ils toujours adorateurs du soleil, et, dans leur ignorance du Dieu suprême, invoquèrent-ils les esprits qui président à tous les éléments : la terre, les vents, les eaux, les arbres, ou même les jours, les mois et les heures.

¹ Philosophe et législateur, dont la vie flotte entre les treizième et sixième siècle avant notre ère. — ² *Zend Avesta*, t. II.

La Chine nous offre les mêmes exemples et nous donne les mêmes enseignements. Originellement, ses habitants adoraient un seul Dieu et semblaient même avoir conservé la mémoire de la création du monde avec le cycle des sept jours. Mais bientôt ils tombèrent, à leur tour, de la hauteur de ces vérités où ils s'étaient quelque temps maintenus. Lao-Tseu, leur premier législateur, en établissant le culte de la raison, ouvrit en même temps la barrière au polythéisme et à toutes les extravagances de l'astrologie et de la magie. Confucius, apparaissant 550 ans avant Jésus-Christ, en appela au souvenir des aïeux, dicta à ses compatriotes de sages principes de morale. Mais lui aussi ne pouvait renouveler le monde ; et par sa propre maxime : que l'empereur seul a le droit de sacrifier au Chang-Ti, ou souverain du ciel, tandis que le peuple ne doit s'adresser qu'aux esprits et aux ancêtres, il fit revivre les erreurs qu'il avait voulu proscrire. Les médecins, les lettrés, les princes, l'empereur lui-même redevinrent idolâtres, et le peuple fut livré aux superstitions des Bonzes et à toutes les erreurs du polythéisme le plus grossier ¹.

A mesure que nous avançons dans l'histoire de

¹ Mém. du P. Ko. — Confucius du P. Doublet.

l'esprit humain, la philosophie apparaît et prend un rôle sur le théâtre du monde. Zoroastre et Confucius étaient déjà des philosophes ; et leurs efforts, comme tous ceux qui procèdent seulement de l'homme, quoique dignes d'éloges à plusieurs titres, furent à peu près stériles. L'Inde se présente à son tour, plongée dans une méditation plus recueillie, revêtue d'un caractère plus éminemment philosophique, l'Inde, où les hommes sont aussi débiles que la nature est forte et vigoureuse. Là encore la philosophie, comme la religion, semble avoir un point de départ assez pur, lorsque les Védas, révélés par Brahma, étaient le seul corps de doctrine, comme la seule règle des mœurs. Mais bientôt arrive aussi la dégradation intellectuelle, suivie de son cortège d'erreurs ; et avec elle apparaissent les systèmes. La philosophie Védantâ, procédant d'un spiritualisme outré, nie l'existence de la matière. La philosophie Sankhya, toute sensualiste, au contraire, admet pour premier principe la matière éternelle dépourvue de forme et de parties, et soutient qu'en elle seule réside l'intelligence ou le dieu, et que tout finit avec le monde ¹. Puis encore un autre

¹ Voir, pour ces détails, Cousin, *Cours de philosophie*.

système¹, issu de celui-ci, mais se laissant entraîner vers le mysticisme, proclame l'inutilité des œuvres bonnes ou mauvaises, l'inaction, la contemplation et l'extase dans un être absolu, auteur et cause de toute chose, au sein duquel l'homme doit aller se perdre et s'anéantir ; panthéisme complet, triste système cher à l'Orient qui s'annihile volontiers lui-même, supprime l'individu en présence de l'univers, et dans la petitesse de l'homme ne considère que l'immense nature. Enfin, mêlée dès l'origine au Brahmanisme, la philosophie réformatrice de Bouddha, plus vite encore corrompue que le culte qu'elle veut remplacer, nie l'autorité des Védas, se fait chasser de l'Inde, pose une mythologie nouvelle, se réfugie dans la Chine, où elle produit la religion de Fo, et va s'asseoir, avec le grand Lama, sur le trône du Thibet, entourée de ses prêtres ou Bonzes innombrables, troupe sans pudeur et sans pitié qui vit aux dépens des peuples qu'elle trompe.

Si l'Orient, dans ses plus anciennes religions et dans sa plus haute philosophie, ne sait ainsi que rabaisser l'homme et le corrompre ; tournons nos regards vers un autre point de l'horizon ; appe-

¹ *Le Bhagavad-Gita*, célèbre monument philosophique, révélé par M. de Humboldt.

lons-en aux peuples anciens qui réclamaient pour eux le privilège exclusif de la civilisation; et voyons si, là encore, nous ne rencontrons pas les mêmes systèmes et les mêmes erreurs.

Les premiers efforts du génie grec pour retrouver ses voies se perdent dans la nuit des temps et vont se confondre avec les fables de la mythologie antique. Le nom qu'on rencontre tout d'abord en remontant les plus lointains sentiers de l'histoire, c'est celui d'Orphée, ayant pour disciples des poètes, des devins, Musée, Amphion, Thamyris. De cette nuageuse école, il ne reste que les souvenirs de l'anthropomorphisme (la divinité rendue matérielle et humaine), qui prend naissance et grandit sous ses auspices; premier et informe rudiment de réflexion et de culte, premier essai des forces d'un peuple grossier qui cherche à secouer les langes de son berceau.

Mais là ne pouvait s'arrêter longtemps le travail de l'intelligence humaine. Dès qu'il est possible de suivre les pas de la philosophie grecque, on la voit s'avancer de l'Orient, cette contrée d'où sortent toujours les peuples comme les idées et les systèmes. Elle reproduit, sous des couleurs plus ou moins visibles, le caractère et la théocratie orientale. Elle descend de la grande source de l'Asie; de

même qu'en découlent à la fois la langue, l'écriture, l'alphabet grec, les procédés industriels et agricoles, les arts mécaniques, les formes de gouvernement, les traditions confuses du culte primitif¹.

En effet, 600 ans environ avant l'ère chrétienne, apparaissent dans l'Asie Mineure et s'avancent déjà vers l'Europe les deux premières écoles de la philosophie historique. Mais, dès leur origine, elles se posent, par la base même de leurs principes, comme radicalement opposées l'une à l'autre.

D'une part, c'est l'école d'Ionie avec Thalès pour son premier représentant. École toute matérielle, elle n'accorde de foi qu'aux sens, absorbe tout dans la nature, nie l'unité non-seulement dans le Créateur, mais encore dans tous les phénomènes de la création, rejette toute intelligence première, place son dieu dans les sensations et le monde extérieur; et dès lors proclame le panthéisme, la seule religion de l'humanité, comme la seule philosophie de la nature. Mais déjà, parmi les sectateurs de cette école, la désunion commence. S'ils regardent ensemble les atomes comme formant par leur réunion le monde; si pour eux le plaisir est la seule règle de la vie; s'ils donnent en com-

¹ Voir encore Cousin, *Cours de philosophie*.

mun au hasard le nom d'unique principe de l'univers ; ils se divisent immédiatement sur les éléments d'où ils font sortir toute chose. Thalès explique avec l'eau tous les phénomènes ¹. Anaximandre prétend que Dieu n'est que la nature prise dans sa totalité infinie ². Anaximène a recours à l'air, comme à un principe plus raffiné et plus pur ³. Enfin le dernier représentant de l'école Ionienne, Héraclite, n'admet que le feu comme l'élément créateur des choses ⁴. A la suite de ces premiers maîtres, plus tard venait l'école atomistique de Leucippe et de Démocrite ⁵, prétendant que les atomes ronds et ignés forment l'âme par leur réunion, et proclamant comme leurs devanciers le mouvement, la variété, le changement indéfini, et par suite toutes les conséquences dégradantes du naturalisme et de la fatalité.

D'autre part en face de la molle Ionie, se posait comme rivale la province de la Doride du sein de laquelle sortait une colonie pour aller fonder dans la Grande-Grèce une secte non moins célèbre et aussi fertile en philosophes. Pythagore, le chef de l'école italique, lui a donné à la fois ses

¹ Cicer., *De nat. Deor.*, lib. I. — ² Diog., *Laert.*, lib. II. — ³ Plut., *De plac. phil.*, lib. I. — ⁴ Plut., *loco citato.* — Cicer., *De nat. Deor.*, lib. I, cap. xvii.

règles et son nom. Prenant tout d'abord le rebours de l'école ionienne, il nie audacieusement le monde extérieur, la divisibilité, la pluralité; il réduit tout à l'unité, il résume tout par les chiffres. Au moyen d'un petit nombre de symboles bizarres, et d'un langage mathématique incompréhensible au vulgaire, il s'isole avec ses disciples du reste du monde. Mais ce n'est pas pour monter avec eux vers le Dieu du ciel; c'est pour se perdre ensemble dans les plus nuageuses abstractions; c'est pour enfanter d'incroyables théories, qu'ils finissent par ne plus comprendre eux-mêmes; c'est pour ne plus considérer l'âme que comme un simple nombre, ayant bien pour racine l'unité, c'est-à-dire Dieu, mais contrainte ensuite de transmigrer sans fin à travers les divers éléments et les différents corps dans lesquels elle doit passer tour à tour.

Entre ces deux grandes sectes, si opposées l'une à l'autre, se place l'école d'Elée avec son chef, Xénophane, qui, manquant de base comme ses devanciers, essaye entre les Pythagoriciens et les Ioniens un rapprochement impossible. Il immobilise Dieu et le monde, nie toutes les modifications et le mouvement ¹, et n'enfante qu'un système confus qui le fait tomber lui-

¹ Arist., *Métaph.*, I, 5.

même dans les erreurs les plus diverses et les plus contradictoires. Après lui vient Zénon, qui fut le martyr de l'école d'Elée, comme Parménide en fut le législateur : Parménide niait jusqu'à l'existence du monde et de la matière ; Zénon d'Elée, agresseur intrépide, prenant ses adversaires dans les Panthéistes de l'école ionienne et les poussant jusqu'aux dernières limites de l'absurde, ne voyait pas, d'autre part, que sa doctrine d'unité aussi exclusive l'entraînait à d'aussi inadmissibles conséquences ¹.

Après les Eléatiques, se présentent les Sophistes, qui profitent des rivalités et des luttes de ces premières écoles, et se plaisent à combattre et à réfuter leurs adversaires les uns par les autres : sceptiques dangereux et frivoles, sans principes comme sans moralité, tels que Gorgias, Prodicus condamné à boire la ciguë comme corrupteur de la jeunesse, Protagoras d'Abdère, qui niait tout jusqu'à Dieu-même ², Diagoras, jugé digne de mort par les Athéniens, comme professeur public d'athéisme .

Au milieu de toutes ces discussions, parmi tou-

¹ Tous ces détails tirent de M. Cousin lui-même leur garantie d'impartialité. — ² Cicer., *De nat. Deor.*, lib. I.

— ³ Diod. de Sicile, liv. XIII.

tes ces contradictions et ces systèmes, où était donc la vérité? palme invisible et glorieuse, qui pouvait la gagner et l'atteindre? Je vois bien la lutte, où donc est la victoire?

Mais une nouvelle ère philosophique commence. Socrate paraît. Il prouve, tout d'abord, à ses antagonistes, par des questions malignes et captieuses, qu'ils manquent de bonne foi comme de croyance, et il meurt pour avoir trop bien démontré à sa patrie que ses dieux étaient aussi absurdes qu'impuissants. Le génie particulier qui le guidait se plaisait surtout à procéder par démolition. Et après toute une vie de travail et de combat, il n'a légué au monde que cette maxime: Que tout ce qu'il savait, c'est qu'il ne savait rien ¹. Heureux pourtant cet homme illustre, si sa conscience eût été aussi élevée que son esprit, et s'il eût pu dominer ces penchants honteux qui, comme un reproche indécis, planeront toujours sur sa mémoire!

Après lui la confusion recommence. De son école sortent des disciples sans nombre, tous opposés les uns aux autres: c'est Antisthène, avec la secte éhontée des Cyniques; Aristippe, fondateur du Cyrénaïsme, qui admettait le vol et l'adultère ²;

¹ Cicer., *Acad.*, lib. I, n. 4. — ² Diog. Laert., *in Arist.*

Pyrrhon, ce suprême représentant de la négation et du doute, qui ne croyait ni au monde, ni à lui-même ; ce sont enfin les deux plus beaux génies des temps antiques, Platon et Aristote, si grands tous les deux, et à la fois si divers : l'un plus élevé, l'autre plus étendu ; celui-ci plus vigoureux, celui-là plus sublime ; le premier supérieur par les idées, le second l'emportant par les formes ; philosophes qui eussent dû parvenir à la vérité, s'il était donné à l'homme seul de la découvrir, et dont les magnifiques efforts sont le plus irréfragable témoignage de l'insuffisance de la raison humaine.

Quand Platon s'attache à l'idée, et qu'il pénètre au fond de l'intelligence, parfois il découvre d'admirables aperçus ; et ces réminiscences merveilleuses, qu'il déclare empreintes dans nos âmes avant le jour même de notre naissance, ne nous apparaissent avec lui que comme les grands souvenirs traditionnels, que son génie appliquait à l'individu au lieu d'en laisser le dépôt à l'humanité. Mais ensuite, redevenant faible et incertain, ne donnant nulle part le dernier mot de sa doctrine, il ne trouve plus pour le vrai ni règle, ni formule. Parfois il semble rendre Dieu et la matière également éternels ¹ ; ou bien, comme Anaxagore, son

¹ Diog. Laert., liv. III.

maître, il attribue une âme malfaisante à la nature ¹. Par ses exagérations idéalistes, il donne à ses disciples Speusippe et Xénocrate l'occasion de revenir presque au nombre et à la morale de Pythagore.

Aristote d'autre part, se laissant entraîner vers la nature et le sensualisme, Aristote croit à l'éternité du monde et de ses formes actuelles, aux qualités naturelles des substances ², ne donne pour but à la vie que le bonheur temporel, méconnaît la providence et enfante des disciples tels que Dicéarque et Straton qui en viennent jusqu'à nier l'âme et à admettre la seule puissance de la nature mortelle.

Des deux grandes écoles, sitôt dégénérées, du Lycée et du Portique, sortent, environ trois siècles et demi avant l'ère chrétienne, deux nouveaux et fameux philosophes. L'un est Épicure, avec sa croyance à l'éternité des atomes indivisibles, Épicure, qui proclame l'utile comme la seule règle, les sensations comme les seuls guides, et admet, par le seul motif d'assurer le repos de l'âme, la vertu, inutile fardeau dont se débarrassent bientôt ses disciples. L'autre, c'est Zénon, père du Stoïcisme, qui nie le plaisir aussi bien que la dou-

¹ Plut. — ² Arist., *De cælo*, lib. II.

leur, place le souverain bien dans la seule raison, établit l'individu juge absolu de ses actes, et, dans son fastueux rigorisme, ne donne d'autre alternative aux hommes que les joies insensées de l'orgueil, ou le désespoir.

Nous touchons au terme de la philosophie ancienne : histoire qui, par son simple exposé et ses tristes révélations, est à elle seule sa plus amère critique.

A peu près les derniers venus de l'ère païenne, comme pour constater les inutiles efforts de leurs devanciers et résumer leurs stériles doctrines, apparaissent, deux et trois cents ans avant Jésus-Christ, Arcésilas, fondateur de la seconde Académie, et Carnéade, chef de la troisième, disciples incertains de Platon, qui, faisant dégénérer dans un système de plus en plus obscur et confus l'idéalisme de leur maître, suspendent tout jugement, nient toute certitude, se contentent au plus de la probabilité, et vont se confondre avec la foule des sceptiques et des empiriques, qui n'ont plus pour symbole que la négation de toute chose ¹.

Parmi toutes ces variations et ces erreurs, au milieu de ces sectes innombrables qui, au temps de Varron, s'élevaient déjà à 288, sectes se com-

¹ Voir Riambourg, École d'Athènes.

battant, s'injuriant grossièrement, se réfutant les unes les autres, sans pouvoir rien établir, un immense doute s'était emparé de tous les esprits. Les hommes erraient incertains entre toutes les opinions et toutes les croyances ; ils ne cherchaient plus même la vérité qu'ils désespéraient de découvrir. L'âme et sa nature, les destinées de l'homme, le souverain bien, les devoirs étaient devenus des problèmes qu'on n'essayait plus de résoudre ; et Cicéron, la lumière du monde romain, la personification la plus complète de la philosophie latine, Cicéron, après avoir peint dans son langage enchanteur les erreurs, les fables et les ridicules de la philosophie grecque, déclare qu'il n'est aucune absurdité qui n'ait été avancée par quelque philosophe ; il accepte le doute de Carnéade comme le dernier corollaire de la science, se demande ce qu'il faut désormais admettre et croire, et n'ose plus affirmer que l'âme elle-même soit immortelle.¹

C'est alors que, la philosophie étant venue à saper la base de toute croyance, l'esprit humain, inspiré par elle, rejetait le polythéisme, à la lumière de la raison. Déjà depuis quelque temps, le mythologue Evhémère, donnant brutalement

¹ Cicer., *Tuscul.*, lib. 1. — *Ibid.*, *De inventione*, liv. XX.

le mot de la théologie païenne, avait déclaré que les dieux n'avaient été que des hommes puissants en œuvres ou en scélératesse ; que Jupiter n'était qu'un fils sacrilège, Mercure un voleur, Vénus une prostituée ; il prétendait avoir découvert leur origine ; il disait avoir vu leurs tombeaux¹. Caton plus tard, avec une aussi dérisoire conviction, demandait comment un augure pouvait, sans rire, regarder en face un autre augure ? En plein sénat de Rome, les plus illustres consulaires avouaient qu'ils ne croyaient ni aux dieux, ni à une autre vie. Avec les derniers soupirs de la république, s'éteignait la foi aux divinités de l'Olympe ; et comme cependant il faut à l'esprit de l'homme une croyance, le Peuple Romain, devenu la personnification et le représentant du monde entier, après avoir fait le tour complet des idées et, des symboles, remontait vers l'Orient d'où, avec le panthéisme, étaient sorties les religions. Et les dieux faits de la main de l'homme venant à lui manquer pour jamais, l'humanité retombait de nouveau par la terreur dans l'antique et ténébreuse adoration de la matière. Elle se prosternait devant les puissances inertes et fatales de la nature. Elle allait, l'esprit éteint et le cœur fermé, se per-

¹ S. Aug., *De civit. Dei.* — Plut., *De Isi et Osir.*

dre et oublier sa propre pensée dans le fétichisme grossier et le symbolisme obscur des peuples de l'Égypte et de la Syrie, dont jadis la Grèce, par le principe individuel et par l'action de la liberté, avait secoué le joug honteux ¹.

Ainsi, de même que la religion, la philosophie antique avait dit son dernier mot. Elles avaient l'une et l'autre cherché toutes les causes, invoqué toutes les substances, sondé toutes les idées. Elles en avaient appelé à tous les systèmes et à tous les éléments, et jamais la voix de la vérité ne leur avait répondu. Elles avaient passé tour à tour de la négation de la matière à la négation de l'âme, de l'affirmation la plus absolue au doute le plus universel. Après avoir été d'un pôle à l'autre du monde intellectuel, elles s'étaient convaincues elles-mêmes, par leurs contradictions et leurs combats intérieurs, de folie et d'impuissance. Si de temps à autre certains rayons de lumière avaient jailli sur elles au contact de quelques hommes de génie, tout était bientôt rentré sans retour dans l'obscurité et dans le chaos.

Gardons-nous toutefois de jeter à l'antiquité une accusation absolue et exclusive ! Cette déplorable faiblesse de l'intelligence humaine n'était pas un

¹ De Champagny, *les Césars*.

fait particulier au monde antique. Le vrai coupable, ce n'est pas une époque du monde ; c'est l'homme lui-même, c'est sa nature dégradée. Si les nations anciennes n'ont pu atteindre les hauteurs de la vérité, c'est qu'il ne leur était pas donné, par leurs seules forces, d'y parvenir. A travers les siècles, l'esprit de l'homme reste le même ; et, semblable aux sociétés antiques qui, privées de la force d'en haut et de la lumière divine, viennent de nous donner la triste preuve de leur immense dégradation intellectuelle, le monde moderne, quand il repousse le secours qui lui est envoyé, quand il en appelle aux seuls instincts et à la seule raison, chancelle et tombe de même, et n'a plus que la suprême ressource de demander à son orgueil de le consoler et de le soutenir contre son impuissance.

II

Dégradation du sens moral. — Corruption du monde antique. — Barbarie et civilisation. — Résumé.

Par une triste et fatale loi de l'humanité, en même temps que l'esprit de l'homme se fermait à la lumière, son cœur se laissait aller au mal, et

ses passions profitaient avidement, pour se développer et grandir, des ténèbres qui envahissaient le monde. Mais la corruption marche vite; elle va plus vite peut-être encore que l'obscurcissement de l'intelligence; et quand elle est descendue sur l'homme, gagnant rapidement de proche en proche, elle redouble, par une inévitable réaction, d'aveuglement de l'esprit qui lui a servi de point de départ.

Ainsi, quand, en quittant le berceau de leur race, les hommes eurent, avec les vérités primitives, emporté les sentiments de morale qu'ils avaient reçus des premiers aïeux, ils se montrèrent moins fidèles encore à observer les devoirs qu'à garder le souvenir des idées; et appelant bien vite la superstition avec toutes ses extravagances au secours de leurs mauvais instincts, ils oublièrent Dieu pour violer impunément sa loi; ils défièrent les passions pour étouffer la conscience; ils firent monter l'orgie et la volupté sur les autels pour les faire régner dans leurs cœurs; et l'ivrognerie, l'inceste, la fourberie, l'adultère, eurent leurs représentants dans le ciel, comme leurs fauteurs et leurs esclaves sur la terre.

Le monde, allant dès lors d'erreur en erreur et de crime en crime, se scinda en deux gran-

des parts, toutes deux également entraînées vers la corruption la plus excessive. Mais, tandis que l'une entrainait à pleines voiles dans la démoralisation par la route ténébreuse de la barbarie, l'autre y allait par la voie plus douce, moins effrayante, et peut-être plus coupable encore de la civilisation.

Si, en effet, tout d'abord on jette les yeux sur les nations barbares des temps antiques, on les voit présenter de tous points un tableau aussi sombre que repoussant : parfois les sentiments les plus intimes de la nature mis en oubli, les liens de la famille brisés, les enfants sacrifiant leurs pères, les pères délaissant leurs enfants, tout respect pour la dignité personnelle anéanti, les instincts les plus grossiers, les appétits les plus brutaux seuls écoutés, et l'homme devenu sauvage tombant enfin dans cet état de nature que les philosophes seuls ont le triste courage de célébrer. Telles nous apparaissent quelques nations de l'antiquité : Cimbres, Scythes, Massagètes et tous ces peuples reculés aux dernières limites du monde moral, qui ne conservaient qu'un souvenir si effacé des lois de l'éternelle et primitive justice. Ainsi, à Babylone, les femmes se prostituaient publiquement dans le temple de

Vénus ¹. Ainsi, en Arménie, les vierges des plus illustres familles honoraient d'une manière aussi infâme les divinités ². Ainsi, en Perse, les mères ne rougissaient pas de se marier à leurs propres enfants ³. Les femmes d'Égypte, rendues furieuses avec l'opium, se livraient en public aux plus dégoûtantes orgies. Pour se débarrasser de leurs pères vieux et infirmes, les Mèdes les donnaient à dévorer à des chiens ⁴; les Massagètes les égorgeaient pour faire bouillir leur chair avec celle d'autres victimes qu'ils avaient ensuite l'affreux courage de manger ⁵. Les Thraces et les Ciliciens ne vivaient que de rapines et s'en glorifiaient ⁶.

Arrêtons-nous devant ces tristes révélations; ce serait un travail à la fois trop déplorable et trop facile de rechercher tous ces faits de dégradation et d'abrutissement que les historiens ont rassemblés; laissons reposer dans la nuit des temps ces peuples infortunés, qui ne semblent avoir conservé de l'homme que le nom. Tournons-nous vers les nations antiques que nos préjugés d'éducation nous ont appris instinctivement à admirer, et nous reconnâtrons que toute cette corruption

¹ Hérodote, liv. I. — ² Lucien, *De Assy. inst.* — ³ Strabon. — ⁴ Bardesanes, apud Euseb., *Præp. evang.*, lib. VI. — ⁵ Hérod., liv. I, chap. cccxvi. — ⁶ *Ibid.*, liv. V.

barbare était encore dépassée par la civilisation grecque et par la civilisation romaine.

Plus raffinés dans leurs vices, plus recherchés dans leurs débauches, les peuples policés avaient inventé des dieux à la fois plus infâmes et plus expérimentés. Du haut de l'Olympe descendaient, avec l'invitation au plaisir, les exemples, doux à suivre, de toutes les passions. « Jupiter a séduit une femme en se changeant en pluie d'or, dit un personnage de Térence, et moi, chétif mortel, je n'imiterais pas le dieu ¹ ! » Ovide, qu'on n'a pas encore accusé d'un rigorisme outré, ne veut pas que les jeunes filles aillent dans les temples pour y être témoins des impudicités de Jupiter ².

Les rites étaient encore plus infâmes que les dieux. On ne peut penser sans rougir à tout ce qui s'accomplissait dans les mystères d'Adonis, de Cybèle ou de Priape ; la bouche se refuse à dire ce qui se passait dans les fêtes secrètes ou solennelles de ces divinités. En Grèce, dans ces temples, comme celui de Corinthe, où l'on entretenait jusqu'à mille courtisanes pour le culte de Vénus, les plus vils et les plus honteux excès recevaient de la divinité elle-même une horrible sanction. A Rome aussi, les temples étaient tour à tour

¹ Ter., *Eun.*, act. III. — ² Ovide, liv. II.

des officines de débauche et des ateliers de forfaits : on y apprenait les fausses signatures et les empoisonnements secrets, comme on s'y instruisait dans les mystères de la plus affreuse immoralité. Bientôt, l'imagination excitée par tous ces modèles, le cœur gangrené par tous ces enseignements, les hommes s'abandonnèrent aux jouissances matérielles de la vie avec une violence et un égoïsme dont il n'y a jamais eu d'exemple parmi nous. La sensualité, devenue une frénésie, faisait naître d'immenses besoins, et exigeait dans les plaisirs et les fêtes les plus gigantesques proportions. L'obligation de manger devint une science ignoble, un art développé par les excès les plus dégoûtants, entretenu par les prodigalités les plus inouïes. Un seul repas coûtait trois millions de sesterces (600,000 fr.)¹. Dans un seul jour, un seul Romain recommençait plusieurs fois ces festins honteux : *Vomunt ut edant, edunt ut vomant*, dit Sénèque². César, César lui-même prenait sa part de ces tristes orgies.

Hommes, famille, fortune, tout était dévoué au plaisir d'un moment ; la moitié du genre humain était sacrifiée à la jouissance de quelques indignes privilégiés. « Nos esclaves sont nos ennemis, »

¹ Sénèq., *Epist.* 95. — ² Sénèq., *Ad Helviam*, 9.

disait l'austère Caton¹, et sa conduite répondait à cette maxime impie. Le fer et le feu, voilà ce qu'on gardait à l'usage de ces malheureuses victimes du droit antique : on les marquait au front, on les mettait en croix, on jetait leurs cadavres aux portes de la ville ; vieux ou infirmes, ils étaient abandonnés ou achevés. Par un raffinement de cruauté, on les poursuivait, après les avoir vendus, en imposant la condition de les employer aux plus rudes travaux ; par une infâme spéculation, on en achetait pour les prostituer. Pollion, l'ami d'Auguste, les jetait en pâture à ses murènes². On les faisait tuer pour le seul plaisir de montrer ce que c'était que de voir mourir un homme³ ; on les égorgeait en masse aux funérailles de leurs maîtres, ou quand, dans la maison où ils servaient, un crime avait été commis. Et cette monstrueuse inhumanité n'était pas un abus révoltant de la force ; c'était le droit commun, c'était le droit que les mœurs, l'usage, le législateur consacraient.

Au-dessous encore des esclaves étaient les gladiateurs. A ces horribles et enivrants spectacles, on voyait les dames romaines et les sénateurs se ruer avec autant de fureur que le peuple ; l'a-

¹ Plut., *Vie de Caton*. — ² Pline, liv. IX, chap. xxxix. — ³ Plut., *Vie de Q. Flaminius*.

rène était couverte de corps entassés d'hommes et d'animaux ¹. Après une première boucherie, on entraînait les cadavres hors de l'enceinte pour retourner la poussière ensanglantée. Parfois les femmes, s'irritant contre le vaincu, demandaient à grands cris sa mort et faisaient rechercher avec le fer un reste de vie dans un corps déjà presque inanimé. Quand les gladiateurs, esclaves ou engagés par serment, venaient à manquer, on forçait à combattre les premiers qu'on rencontrait, et l'on voyait jusqu'à des sénateurs et à des chevaliers descendre dans l'arène et y mêler à un sang impur leur sang patricien. Les meilleurs princes prenaient la plus grande part à cette sauvage débauche du cœur humain : Trajan dévoue dix mille gladiateurs au plaisir des Romains, lors de son triomphe sur les Daces, et Pline, son panégyriste, ne trouve pas d'éloges assez pompeux pour l'en remercier. Ce qu'il y a enfin de plus horrible à dire, c'est que ces tristes esclaves, forcés de mourir, mouraient contents : *Cæsar, morituri te salutant*, mettant ainsi un brutal orgueil à abandonner une vie qui ne méritait pas la peine d'être regrettée.

Quand, du cirque ou des temples, on rentrait

¹ De Champagny, *les Césars*.

dans l'intérieur des familles, et qu'on allait interroger le sanctuaire du foyer domestique, on devenait le témoin de scènes aussi dégradantes et non moins déplorables à retracer. Les dames romaines, dans leur ignoble colère, torturaient les malheureuses femmes qui les servaient. Les enfants faibles, jetés sur les chemins, étaient dévorés par les loups des Abruzzes. Le lien conjugal, à chaque instant brisé, entraînait la destruction de toute pudeur comme de toute affection ; on changeait d'épouse comme de vêtements, et les femmes se vengeaient par une affreuse dissolution ; l'adultère était si commun qu'il n'en résultait plus ni honte pour la femme coupable, ni affront pour le mari. Certaines femmes, dit Sénèque, comptaient leurs années par le nombre de leurs époux ; on divorçait dix, quinze, vingt fois dans la vie : effroyable échange, adultère organisé par lequel le mari de la veille devenait l'amant du jour, et l'amant du jour redevenait le mari du lendemain ! L'amour contre nature, chanté par le doux Virgile, célébré par Horace et Tibulle, passé dans les mœurs publiques, était la passion dominante du grave Caton. Et toutes ces tristes débauches avaient tellement gangrené la société de ces époques, qu'Auguste se vit contraint de sévir, par les lois Julia et Papia

Poppæa, contre les célibataires, en les privant de la succession des étrangers, et accorda aux hommes mariés de nouvelles faveurs par chaque tête de nouvel enfant. Mais le mal était trop profond pour être ainsi extirpé ; et, quelques années après, Juvénal¹ faisait encore une juste et sanglante critique de ces hommes qui, suivant l'expression de Plutarque, se mariaient plus pour acquérir des héritages que pour avoir des héritiers².

Si nous plongeons enfin un dernier regard au fond de la démoralisation politique qui, avec l'empire romain, s'était étendue sur le monde, il nous faudrait avoir le courage de retracer toutes ces atroces boucheries de citoyens romains, ces vastes proscriptions, la fureur des Triumvirs, la bassesse des flatteurs, l'infamie des délations, l'oubli de toute relation de famille dans l'immense soif d'honneurs, de richesses, de pouvoir, et toutes les sanglantes et atroces folies de ces empereurs qui, après tout, n'étaient pas plus corrompus que

¹ Juv. *Sat.* vi. — ² Les révélations faites par les fouilles de Pompéï et d'Herculanum indiquent à quel point la corruption était entrée dans les mœurs romaines ; la débauche se lit sur chaque pierre, sur chaque fresque, sur chaque statue de ces villes retrouvées.

leur époque, ni plus dégradés que leurs contemporains.

C'est alors qu'on adorait César, non pas César juste et bon, mais César maître et tyran ¹. Auguste eut des autels : passe encore pour ce crime de lèse-divinité ! Mais un fou, Caligula, fut adoré dans toutes les provinces ; un monstre, Néron, eut un temple à Rome même, par un solennel décret du sénat ². Ce n'était pas devant l'empereur seul qu'on se prosternait, c'était devant toute sa maison avec lui. Après Auguste, Livie ; avec Tibère, Séjan ; en même temps que Néron, Poppée elle-même, reçurent de l'infamie publique les honneurs de la divinité ³. Et ce n'était pas ici une idéale et imaginaire adoration, c'était un culte en réalité. Rome faisait monter au Capitole ces parvenus du ciel, la Grèce les inscrivait dans son Olympe à côté de ses grands dieux.

C'est alors, à ces ténébreuses et dernières époques de corruption, que, le culte officiel livré ainsi aux risées publiques ne pouvant plus suffire, comme on le pense bien, à l'humanité, la superstition qui a besoin de croire et de trembler se rejetait dans les épreuves effroyables, dans les

¹ Voir, pour ces détails, de Champagny, *les Césars*, t. IV. — ² Tacit., *Ann.*, XV, cap. ult. — ³ Tacit., *Annal.*

impuretés dégoûtantes, dans les mutilations sanguinaires, dans les funèbres évocations. Poussé par un désir frénétique de surprendre les secrets de l'avenir, on invoquait les auspices de l'Arménie, les astrologues de la Chaldée, les divinateurs de l'Inde. Absorbé par la seule pensée de jouir, on s'efforçait de connaître la durée et le terme de ses jouissances. On oubliait la mort, ou l'on voulait du moins l'ensevelir dans la volupté. Après que les plus nobles sentiments, l'un après l'autre, avaient été ainsi éteints, le néant n'effrayait plus ; le suicide du corps suivait bien vite le suicide de l'âme. Pline appelait la mort volontaire la seule consolation de l'homme ; Lucien, le comble de la vertu. Parfois, dans le désir d'échapper aux proscriptions et à leurs sauvages terreurs, on se tuait, a dit Sénèque ¹, par peur de la mort ; ou bien on s'en allait volontairement du monde par ennui, par désœuvrement, pour suivre le conseil de ses amis.

Voilà où en était venue la société antique ; voilà dans quel abîme de dégradation morale elle avait fini par tomber. Elle s'était gravé au front deux tristes stigmates : l'inhumanité et la corruption, comme les marques irrécusables de son abaissement et de son déshonneur. Livrée à une fatale

¹ Senec., *ad Marciam consolat.*, 22.

déchéance dont elle ne savait ni se relever ni rougir, elle devait s'y ensevelir chaque jour de plus en plus. Une effroyable dissolution, après avoir commencé par les individus, envahissait les familles, pénétrait dans les sociétés, détruisait les peuples; l'espoir même semblait avoir disparu; et, pareil à un navire jeté hors de sa voie et perdu, sans voiles, sans pilote, sans gouvernail, au milieu des abîmes, le monde antique voyait se consommer sans retour le naufrage de tous les sentiments et de toutes les idées morales qui formaient l'apanage de l'humanité.

Triste dégradation du cœur humain, qui, de même que la déchéance intellectuelle, s'est reproduite à toutes les époques et sur tous les points du monde, quand l'homme a mis en oubli ses devoirs et la vérité. Nul ne peut se soustraire à cette loi : elle atteint les sauvages habitants des îles de l'Océanie, qui descendent, dans leurs plus beaux jours de fête et de victoire, aux affreux festins des cannibales; elle n'épargnera pas plus les nations modernes elles-mêmes malgré leurs prétentions et leur orgueil; et si elles aussi abandonnent les principes sacrés de la justice, elles viendront également à reconnaître, par leur propre expérience, qu'il n'est pas d'atrocités et de crimes où, en dépit de la

conscience et de la raison, les instincts corrompus de l'homme ne puissent trop souvent l'entraîner.

Tels sont, dans l'ordre des preuves naturelles, les enseignements que nous donnent l'étude individuelle et l'histoire générale de l'humanité. Soit en effet que nous considérions l'homme dans sa nature, soit que nous l'observions réuni en société, que nous étudions la vie de chaque peuple à part, ou que nous remontions, par les traditions universelles, jusqu'à l'origine commune des choses et aux premières vérités, deux ordres d'idées se présentent inévitablement à nous ; une double conséquence découle, comme une preuve irréfutable, de l'ensemble de notre exposition :

D'une part, l'impossibilité où était le premier homme de se former et de s'instruire lui-même, de vivre seul et dans des conditions qui lui fussent propres, de parvenir par ses efforts à la connaissance de la vérité et de la justice, comme à la pratique même de la vie matérielle, et en même temps les traditions encore vivantes dont le monde entier avait gardé plus ou moins fidèlement le souvenir, tout nous démontre qu'il y a eu au commencement une communication nécessaire faite par le Créateur à l'humanité : bienfaisante et pri-

mordiale révélation qui, trouvant sa raison d'être dans le sens intellectuel comme dans la conscience de l'homme, forme la base de la religion naturelle, ou plutôt est la religion naturelle tout entière.

Puis, d'autre part, ces mêmes traditions, non moins que les mystérieuses indications de l'esprit et du cœur humain, témoignent d'une faute antique et fatale, signalent une chute profonde et l'appel instinctif, le cri universel du monde pour une réparation. Mais, ô punition déplorable ! en dépit du déploiement des plus nobles facultés, malgré l'effort des plus grands génies, ce besoin non satisfait d'une expiation, cet appel non écouté vers un rédempteur inconnu ne font que démontrer de plus en plus l'impuissance de l'homme qui, abandonné à lui-même, descend chaque jour plus profondément dans le double abîme des ténèbres et de la corruption : nous l'avons vu parfois abaisser au niveau du néant toute la hauteur de son intelligence et prostituer jusqu'aux instincts de la brute tous les plus purs sentiments de son cœur.

L'humanité étant ainsi convaincue de la plus complète déchéance, c'est en dehors de ses vains désirs et de ses stériles essais qu'il nous faut chercher le remède. D'où ce secours indispensable à la

vie morale et intellectuelle du monde pourrat-il donc nous descendre? Aucun deuple de l'antiquité profane ne l'indique; aucun législateur, dans ses plus excellents traités de morale, ne le soupçonne; aucun philosophe, à part Platon peut-être, à travers toutes ses recherches, ne l'entrevoit!! Il faut pourtant que l'humanité sorte de son tombeau, si elle ne veut pas que la mort vienne l'y renfermer pour jamais. Reprenons donc le fil qui nous guide; et, parcourant de nouveau l'histoire, voyons si, loin des regards du monde païen, nous ne retrouverons pas quelque part ailleurs des signes plus manifestes qui nous annoncent, des paroles prophétiques qui nous promettent, une nation plus favorisée qui nous donne ce dont l'homme avait un si immense besoin, le Rédempteur qui devait, par sa venue, changer la face du monde, et renouveler, jusque dans sa source, la souffrante et coupable humanité.

DEUXIÈME PARTIE

PREUVES HISTORIQUES

PRÉAMBULE

Au milieu de ce monde antique, si plein d'incertitudes, de ténèbres et de crimes, parmi cette diversité de nations glorieuses ou obscures, policées ou barbares, vivait, plus ou moins inconnu, un peuple à part, d'une simplicité grandiose, d'une unité merveilleuse, d'une incomparable moralité. Profondément séparé de tout le reste du monde ; comme un de ces astres solitaires qui illuminent une nuit ténébreuse, il brille d'un éclat qu'il n'a pas emprunté, il revendique d'extraordinaires privilèges que nul ne vient partager avec lui. Là où les autres peuples ont oublié, il se rappelle. Là où les autres, égarés de la voie primitive, chancellent et tombent, il marche d'un pas assuré et tranquille. Là où les autres cherchent et inventent, il raconte. Avant que les philosophes et les sages des nations s'en

allassent à la découverte de la vérité, son législateur retraçait pour lui les grandes notions que redemandait le monde. Pendant que l'histoire et la religion perdues chez les païens dans les mythes et les fables ne remontaient pas plus loin que les faiblesses et les crimes des hommes, un livre sacré et authentique, le plus ancien et le plus admirable des monuments, lui donnait des annales précises, une origine certaine, une date incontestée. Lui-même, si étrangement choisi entre tous pour garder les principes de la religion naturelle, offrir asile aux vérités premières, perpétuer les souvenirs du genre humain, et conserver au monde déchu l'assurance d'une réhabilitation, porte renfermée dans son sein l'explication du passé comme l'espérance de l'avenir.

Ce législateur, est-il besoin de le dire? c'est Moïse; ce livre, c'est la Bible; ce peuple, c'est le peuple juif: homme, livre, peuple, également merveilleux, que nous verrons si bien s'expliquer, se prouver, se fortifier l'un par l'autre, et qui, se reliant d'autre part avec le Christ, l'Évangile, le Peuple Chrétien, fondent sur le corps entier des preuves historiques, comme sur une base inébranlable, l'impérissable monument de la vérité catholique.

CHAPITRE PREMIER

Moïse

Avant tous les historiens, avant tous les philosophes, avant tous les législateurs, apparaît Moïse. Plus ancien que Sanchoniathon l'annaliste des Phéniciens, dont un seul fragment est venu jusqu'à nous par le hasard d'une citation ; plus vieux de mille ans que Bérose, l'annaliste des Égyptiens, et Manéthon, celui des Chaldéens ; venu avant Confucius, l'antique législateur de la Chine, avant Zoroastre qui, vers les temps de Darius, fils d'Hystaspe, donna ses lois à la Perse ; Moïse précède Homère de 500 ans, Hérodote de dix siècles, et remonte à 1500 ans avant l'ère chrétienne. Il tend la main aux anciens patriarches, aux hommes des temps primitifs, aux justes qui ont vécu sous la loi naturelle ; par six ou sept générations, il touche à l'origine du monde. Il écrit à l'époque

de la première formation des peuples, à un âge où les Grecs avaient à peine reçu des Phéniciens l'art d'assembler des lettres, où Rome était encore ensevelie dans les langes de son berceau. En cette profondeur des temps, il est seul : sa figure radieuse domine exclusivement sur cet horizon presque sans limites. Nulle part, dans l'Orient comme dans l'Occident, dans l'Asie comme dans l'Afrique, on ne rencontre d'historiens dont les récits, conservés jusqu'à nous, remontent seulement à huit ou dix siècles plus tard que lui ¹. Et cependant, en dépit de cette prodigieuse distance, malgré cette immense antiquité, son existence est certaine ; sa connaissance des faits est incontestable ; sa véracité est à l'abri de toute discussion.

1° *Son existence est certaine.* — Il n'est pas venu en effet dans des temps fabuleux ; il ne va pas se perdre dans la nuit des mythes ; il ne s'appuie pas sur l'incertitude des souvenirs ; il ne s'enveloppe pas des nuages du symbole. Mais il apparaît à une époque précise, il marque sa place au milieu des actions et des faits. Il a pour garants de son existence ses récits eux-mêmes, les grands événements qu'il a accomplis, l'influence qu'il a exercée sur son peuple, les lois qu'il lui a

¹ Voy. G. Cuvier, *Disc. sur les révol. du globe*, p. 171.

données, le consentement unanime de la nation juive qui l'a toujours reconnu pour son chef, tous les témoignages enfin de l'histoire qui constate sa naissance et ses œuvres, établit sous sa dictée les époques et les dates, et commence en lui pour ne plus s'interrompre jamais. Il existe au même titre que les Juifs; il est leur raison d'être, le principe de leur vie; de lui procèdent toutes leurs coutumes, tous leurs usages, toute leur grandeur; il semble qu'il soit à lui seul le peuple juif tout entier. Jamais un législateur n'a eu un si grand nom, ni dans le monde, ni parmi les siens. Les chefs du peuple sont ceux qu'il a institués; les grands prêtres sortent de la famille de son frère; les prophètes le proclament leur maître; les écrivains sacrés sont ses disciples. Ses ennemis et son peuple, les Gentils et les Juifs, croient également en lui: tous l'ont salué de leur haine ou de leur amour, Celse et Porphyre, comme Strabon et Diodore de Sicile, comme Tacite et Justin. L'Orient tout entier l'a reconnu; les Chaldéens et les Arabes, les Égyptiens, les Phéniciens et les Grecs l'ont nommé à leur tour; et, pendant trente-deux siècles, pas une voix n'a osé s'élever pour contester celui qui avait reçu la consécration du monde.

2° *Sa connaissance des faits est incontestable.*
 — Éloigné par un espace de mille ans du déluge, Moïse, en dépit de la distance qui le sépare de ce grand événement, semble y toucher encore. Né cent ans après la mort de Jacob, il s'était instruit, par les vieillards de son temps, de tout ce qui regardait ce saint patriarche héritier en même temps des bienfaits de Dieu et des traditions de sa vengeance. La vie d'épreuve et de gloire de Joseph, les merveilles opérées par cet habile ministre de Pharaon, la transmigration des enfants de Jacob, tous ces événements qui avaient déterminé le séjour des Hébreux en Égypte étaient de l'histoire récente, redite encore par de derniers témoins.

Par trois ou quatre hommes célèbres qui avaient laissé des souvenirs vivants dans toute leur race, par Joseph, Jacob, Abraham, Sem, les tiges de la nation, les ancêtres du peuple, Moïse remontait jusqu'à Noé qui, ayant vu les enfants d'Adam, étendait pour ainsi dire la main à l'origine des choses ¹. Ainsi six ou sept générations seulement le séparaient des plus lointains événements qu'il eût à retracer : trois générations remontaient du déluge à la naissance du monde ; quatre générations redescendaient du déluge à l'é-

¹ Voy. Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.*

poque du législateur des Juifs. Les faits d'ailleurs qu'il devait redire étaient si constants, pour la plupart, que les peuples voisins et la terre de Chanaan en avaient, de même que le peuple hébreu, conservé de solennels et publics témoignages.

Ici les patriarches, en signe de reconnaissance, avaient érigé un monument de pierre; là ils avaient offert un sacrifice; plus loin ils avaient creusé des puits qui subsistaient encore. Partout ils avaient donné des noms aux pays, imprimé aux lieux leur mémoire. On montrait les marques de leur passage; on faisait voir les débris de leurs campements; on vénérât leurs tombeaux bénis: tout l'Orient était fidèle à la religion de ces souvenirs. Dans ces âges primitifs, où n'existaient encore ni arts, ni sciences, ni mystères de la politique, ni dédale de l'histoire, où tout était simple comme l'homme, grand comme la nature, les mémorables événements de la création, du déluge, de la vie des patriarches, étaient les seuls faits qu'on eût à retenir. Dans les longues années de leur pèlerinage, au milieu de leurs courses incessantes, sous l'abri de leurs tentes ou la voûte lumineuse de leur beau ciel, les pères se plaisaient à retracer les leçons de cette histoire aux nombreux enfants qui les entouraient de leur attention et de leurs respects.

Des cantiques populaires, en usage dans ces anciens jours, servaient à graver les faits dans les esprits et à en perpétuer le souvenir : ces cantiques étaient redits comme les hymnes de la piété, comme les essais de l'épopée primitive. Moïse cite quelques-uns de ceux qui étaient chantés de son temps, et en compose plusieurs autres pour éterniser parmi les siens la grandeur du Dieu d'Israël. L'art même de l'écriture n'était pas inconnu à ces époques reculées, ainsi que nous l'attestent les archives que, suivant le témoignage de l'histoire, gardaient les villes puissantes de la Phénicie¹; et les actions les plus éclatantes des temps passés, les titres si précieux surtout des faits religieux et généalogiques étaient consignés dans des mémoires écrits et conservés comme un saint héritage dans les familles patriarcales.

Environné de toutes ces preuves, le mode de transmission de la vérité, depuis Adam jusqu'à Moïse, se comprend et s'éclaire. Sept ou huit générations successives s'étaient légué ce pieux dépôt : tout en avait garanti l'intégrité, les monuments comme les inscriptions, les mémoires écrits comme les cantiques, l'existence même des fils comme les souvenirs religieux des pères, dont la longue

¹ Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. II.

vie de patriarche n'avait été, pour leurs descendants, que le mémorial impérissable des actions des hommes et des bienfaits de Dieu.

3° *Sa véracité est à l'abri de toute discussion.*
 — Moïse parle devant tous les siens. Il est l'organe, non moins que le précepteur de tout son peuple. Il n'invente pas, il raconte des faits qui sont dans le domaine de la tradition publique. Il ne va pas cacher les prodiges qu'il retrace dans la nuit des temps, il les produit au grand jour de l'histoire. Il ne se rejette pas derrière une longue suite de générations. Maître de la vérité comme de lui-même, il rapproche la création et le déluge, ces deux événements merveilleux, dont la certitude encore récente établit sa sincérité, en formant la base même de ses récits. Il éclaire tout, simplifie tout, particularise tout, cite les faits, précise les époques, nomme les individus, désigne les familles, établit les généalogies, lie les événements par une chaîne indestructible, et en appelle, à chaque instant, au vivant et public témoignage de ses contemporains.

Quand il retrace les faits primitifs du monde, c'est avec une majesté grandiose qui n'a d'égal que son naturel et sa simplicité. Quand il célèbre le pouvoir et les perfections du Créateur, c'est

avec une sublimité de pensées et d'expressions qui ne peut ni se peindre ni s'imiter. Par quelles grandes et pures notions il fait connaître aux hommes ce Dieu puissant ! De quelle lumineuse auréole il l'environne ! Par quelles magnifiques indications il le révèle ! C'est le Dieu qui a créé le monde par un seul acte de sa toute-puissante volonté ; c'est celui qui est par excellence ; c'est l'être unique, infini, immense, dont la providence embrasse tout l'univers ; c'est le Dieu de toute sainteté qui exige l'amour des hommes en retour de tous ses bienfaits, et leur demande des adorations pures et un culte sans partage. Comme Moïse place ainsi son peuple en dehors de toutes les nations qui s'enfonçaient chaque jour plus avant dans le chaos de l'erreur ! Comme il élève son Dieu au-dessus de cette pléiade de divinités perdues dans la Fable, divinités à la fois insensées et malfaisantes ; au-dessus de cette troupe de demi-dieux et de héros qui ne se signalent que par leur impuissance ou leurs forfaits !

Puis, quand, des hauteurs de l'essence divine, l'historien sacré redescend dans le domaine de la créature, il retrace aux hommes, en caractères non moins précis, les phases diverses d'une destinée dont ils n'ont pas perdu tout sou-

venir ; il leur rappelle leur grandeur primitive, leur chute, les malheurs qui sont venus les accabler, les espérances qui leur sont restées encore dans le triste naufrage de leur innocence, puis leurs nouvelles révoltes contre Dieu, leurs transgressions de la loi naturelle, leur terrible punition par le déluge, et les nouveaux bienfaits de la Providence qui se montre aussi persistante dans ses faveurs qu'eux-mêmes sont obstinés dans leurs fautes. Ainsi Moïse déroule tous les mystères de l'humanité ; ainsi il ouvre le cœur humain et en livre tous les secrets ; ainsi, de même qu'il est le plus ancien des historiens, il en est aussi à la fois le plus sensé, le plus profond, le plus vrai, le seul à qui la longue suite des âges n'ait jamais rien fait perdre de sa force et de sa virilité.

De la même main dont il écrit l'histoire de l'origine et de l'accroissement du monde, en même temps qu'il révèle les grandeurs et les bienfaits de Dieu, le législateur d'Israël, avec une certitude égale et une aussi imposante autorité, retrace les merveilles dont les Hébreux ont été les témoins, leur donne, comme preuve de son titre d'envoyé du ciel, les faits qu'ils ont vus de leurs propres yeux, les miracles que Dieu a opérés en leur présence, les faveurs auxquelles ils ont eu tant de

part, les prodiges de l'Égypte, du passage de la mer Rouge, du désert. Il appuie leurs lois, il fonde leur gouvernement sur ces faits eux-mêmes non moins admirables dans leurs principes que féconds dans leurs résultats.

D'autre part il gourmande sévèrement ce peuple qui le reconnaît pour son chef ; il lui reproche sa dureté, sa grossièreté et ses perpétuelles révoltes ; il consigne ses faiblesses et ses torts dans un livre conservé avec un soin religieux par ceux même qu'il accuse. Au milieu de l'idolâtrie générale des nations, en dépit des passions qui entraînent le reste de la terre, il impose aux siens une religion sainte, juste, pure, bienfaisante, mais en même temps dure et inexorable, à laquelle ils se soumettent avec une conviction et une persévérance qui plus tard feront l'étonnement du monde. Leur parlant au nom du Dieu qui l'envoie, il établit, sans être désavoué par le plus petit d'entre eux, que le Tout-Puissant a justifié les commandements et les promesses transmises en son nom par son serviteur, qu'il a signalé son autorité suprême par de publics et éclatants miracles, et que les récompenses et les punitions ont toujours été la conséquence immédiate de leurs révoltes ou de leur obéissance.

Plein de la foi profonde qui le domine, Moïse

ne s'efforce pas de déduire minutieusement ses preuves ; il ne s'étudie pas à persuader des gens qui voient et qui croient ; il laisse la vérité toute seule apparaître et se défendre ; et son peuple demeure si convaincu , qu'il pourra être parfois infidèle et coupable, mais que jamais il ne sera incrédule. Aussi , après Moïse, ne vit-on aucun autre législateur s'élever en Israël ; les plus grands rois ne promulguent ni nouvelles lois, ni statuts nouveaux ; ils remontent aux seuls enseignements, ils en appellent aux seules prescriptions de Moïse ; y ajouter un seul mot, en retrancher un seul précepte, eût été, aux yeux de tout le peuple, un attentat public.

Non-seulement dans ses récits d'historien et dans ses actes de législateur, mais dans sa conduite même et dans son caractère, brillent les traits de la plus merveilleuse véracité. Plein de défiance en lui-même, il n'accepte qu'à regret et en tremblant la mission sublime que Dieu lui a imposée. Avec quelle soumission il s'incline devant ce Dieu puissant ! Comme il lui attribue toute autorité et tout pouvoir, ne se réservant à lui-même ni gloire, ni mérite, ne se donnant que pour le faible et inutile organe de celui qui l'envoie ! Ses connaissances, il les a demandées à la tradition des aïeux ; ses inspi-

rations, il les a empruntées au foyer même de la lumière céleste. Sans ambition comme sans orgueil, il ne réclame pour lui aucun privilège ; il sait qu'il se sacrifie à un peuple indocile et ingrat ; il avoue humblement ses torts, les constate publiquement, confesse les fautes et les punitions de sa propre famille¹. On ne le voit ni s'attribuer les honneurs du sacerdoce, ni conférer aux siens les droits du gouvernement. Soumis, comme un docile instrument, à l'impulsion du ciel, il accomplit les plus grands prodiges comme il les raconte, avec une merveilleuse simplicité, sans surprise comme sans émotion. Il déclare et il sait qu'il a le dépôt de la vérité et de la puissance ; mais en même temps il sait et il déclare que c'est au nom de Dieu seul qu'il parle, qu'il commande, qu'il agit.

Oser dire maintenant que Moïse n'est pas le plus véridique des écrivains, c'est prétendre qu'en ces temps primitifs et grossiers, il eût pu concevoir les plus sublimes idées de Dieu et le revêtir d'une si étrange magnificence et de tant de majesté ! qu'avant toutes les théories et tous les systèmes, il eût parlé en termes si justes et si précis de l'origine de l'homme, de sa nature et

¹ Voy. Frayssinous, *Défense du Christianisme*.

de sa fin ! que par ses seules forces il eût inventé les deux événements les plus prodigieux et les plus incroyables, la création et le déluge ! que sans modèle il eût conçu un code de morale si parfait ! qu'avant toute histoire il eût imaginé une suite d'événements aussi merveilleusement liés et déduits ! qu'au milieu de la barbarie générale il eût découvert des choses que, depuis, toute la sagesse humaine n'a pu ni changer, ni égaler ! et qu'enfin, si grand par lui-même, il eût mis tout son plaisir et tous ses soins à se rabaisser ! Non, cela dépasse toute possibilité, et l'homme serait ici mille fois plus incompréhensible que l'envoyé de Dieu !!

Ainsi, tout révèle en Moïse les caractères de la plus éclatante vérité, et lui-même nous apparaît comme une des figures les plus grandioses qui se soient produites sur la scène du monde : à la fois orateur touchant, poète sublime, politique profond, maître de toute la science, précepteur de toutes les vertus. Quand il raconte les faits merveilleux de la création, c'est le grand biographe de l'humanité ; quand il déroule les mystères de l'homme, c'est le plus éminent des philosophes ; quand il donne des lois, des mœurs, l'existence tout entière à son peuple, c'est le plus sage des législateurs. De quelque point de l'horizon qu'en

le regarde, il s'élève, au milieu de la nuit des nations, comme un phare lumineux marqué du sceau divin, dressé par la main visible de la Providence pour éclairer de loin le monde, et lui préparer l'entrée dans les grandes voies de la vérité et de la sagesse.

CHAPITRE II

La Bible.

Moïse meurt. Il meurt avant que les sages n'essaient leurs systèmes et que les poètes n'inventent leurs cosmogonies ; mais, en mourant, il lègue au monde la Bible, monument unique qui, sorti d'un peuple grossier, se présente, tout d'abord, comme le dernier mot de la conception humaine, symbole merveilleux qui, se produisant à travers toutes les traditions confuses, inexplicables, contradictoires des nations, les résume, les rappelle, les éclaircit, les explique. Simple, où les autres sont inintelligibles ; claire, où les autres sont obscures ; facile, où les autres se perdent dans les impossibilités, la Bible conserve cependant avec les stériles débris de croyances qui l'entourent de toutes parts assez d'analogie et de points de rapport pour justifier d'une origine identique, et pour établir, en

même temps, que c'est bien elle qui est la tradition mère, le fleuve primitif et puissant qui descend de la source, et seul ne s'égaré jamais dans son cours à travers les nations et les siècles.

Ce livre, en effet, le plus ancien qui soit au monde, qui retrace la première loi écrite, est le seul, dans les temps antiques, qui rappelle, en les développant, les enseignements de la première révélation et les principes, trop vite oubliés, de la religion naturelle. Aux mythes confus et indécis qui, chez tous les autres peuples, enveloppent d'erreurs un reste de vérité, il oppose les faits sous la forme la plus historique et la plus positive. Aux philosophes qui chercheront partout la cause première et ne pourront, durant de longs siècles, la dégager de la matière et des ténèbres, il donne d'avance, en leur faisant connaître le véritable et unique principe des choses, les plus hautes leçons de spiritualisme. A cette origine fabuleuse que d'autres nations voudraient prêter au monde, il substitue un nombre limité et certain de générations. Enfin il éclaire des couleurs les plus vraies et les plus frappantes le grand œuvre de Dieu dans la création de l'univers, les tristes vicissitudes de la destinée de l'homme, la formation des peuples, l'origine des arts, les premiers et puis-

sants essais de l'industrie, la distribution de la terre entre les familles primitives, et tous ces grands événements dont l'humanité avait gardé un lointain et confus souvenir, comme si elle eût voulu attester, en même temps, la vérité du récit de la Genèse, et le besoin qu'elle avait d'un livre inspiré et révélateur, pour se remettre en mémoire ce qu'elle avait si tristement oublié.

D'autre part, sous un point de vue plus exclusivement national, la Bible ne contient pas de moins remarquables indications. Appuyée, d'un côté, sur Moïse qui en a, dans le Pentateuque, posé la base même, et de l'autre sur le peuple juif qui l'a toujours entourée de son culte si respectueux, elle demeure, à travers les siècles, tel qu'un temple auguste dont chaque pierre atteste l'âge, dont chaque époque proclame l'authenticité. Dès l'origine, solennellement promulguée comme la loi vivante, comme la règle imprescriptible de tout un peuple, contenant en dépôt les titres de sa naissance, ses généalogies, les marques de son élection divine, les témoignages impérissables des bienfaits de Dieu, elle est confiée aux soins exclusifs et jaloux d'une tribu à part, de la tribu de Lévi, qui n'a d'autre raison d'être et d'autre mission que

la conservation fidèle du livre et le parfait accomplissement de la loi.

Toutes les mœurs, tous les usages, toutes les cérémonies des Juifs reposent sur la base unique de la Bible, et confirment, par leur sens réel ou mystérieux, les faits qui y sont authentiquement retracés. La circoncision atteste l'alliance de Dieu avec les patriarches, comme les fêtes de la Pentecôte et de Pâques, et le rachat des premiers-nés, témoignent les prodiges de la sortie d'Égypte. La fête des Tabernacles certifie la miraculeuse promulgation de la loi, comme le vase rempli de manne et la verge d'Aaron, conservés dans le temple, confirment les événements arrivés dans le désert : faits et récits, lois et usages, prescriptions et pratiques, qui, se motivant et s'expliquant tour à tour, forment par leur union un indestructible faisceau ! Non, tout un peuple ne peut ainsi s'abuser jusqu'à croire avoir vu ce dont il n'a pas été témoin, et senti ce qu'il n'a pas éprouvé ! Il ne règle pas ses mœurs sur une loi qu'il n'a pas reçue ! Il ne fait pas reposer son organisation tout entière sur des prescriptions qu'il ne sait pas lui avoir été communiquées ! Il ne conserve pas les monuments de sa religion, s'il ne peut en reconnaître distinctement les primitifs

matériaux ! Il ne garde pas un livre qui lui impose des prescriptions si sévères et constate à chaque page ses infidélités suivies de terribles châtimens, s'il n'a pas été réellement coupable de ces faiblesses et s'il n'a pas subi ces humiliantes expiations ! Merveilleux accord des pratiques et des croyances, des faits et des lois, qui, pour éterniser la réalité de la Bible, se perpétue chez les Juifs à travers toutes les époques et toutes les générations !

Les nations ennemies et voisines viennent à leur tour prendre leur part de cette remarquable unanimité. Les peuples que les Livres saints font descendre d'Abraham reconnaissent ce patriarche pour leur père : les Ismaélites se disent les fils du chef des croyants, comme les Iduméens se proclament les descendants d'Ésaü. Les noms que la Bible cite se retrouvent partout où elle les place, se gravent sur les lieux, s'inscrivent au front des peuples. Sur son appel, les nations accourent ; à sa voix elles se forment et grandissent ; elles meurent sur son arrêt ; les villes s'élèvent aux lieux où elle pose leurs fondemens, et tombent en ruine là où elle marque leur chute et leur destruction.

S'ajoutant à toutes ces preuves, la suite non in-

terrompue de l'histoire, le réseau continu et serré des faits vient revêtir le corps entier des Livres saints d'un des signes les plus frappants de l'authenticité. Chacune des parties de l'Écriture, dépendance immédiate de celle qui précède, la prouve, la confirme et détruit à l'avance toute accusation possible d'invention ou d'altération. Ainsi tous les temps du peuple de Dieu se donnent les uns aux autres un admirable témoignage : l'époque des juges touche à celle de Moïse comme le livre des Juges prouve le Pentateuque ; les temps des Rois confirment ceux des Juges, comme les livres de David et de Salomon garantissent ceux de Josué et de Samuel. La captivité et les défaites supposent les premières prospérités et les précédentes conquêtes, comme le châtement rappelle la faute, comme la délivrance atteste le repentir et le pardon.

Retracés tour à tour dans les diverses parties de la Bible, naissant les uns des autres comme les anneaux d'une chaîne puissante qui se relie intimement entre eux, tous ces événements successifs constituent, par la continuité historique, la grande force des Livres saints, et s'étagent comme les assises d'un inébranlable monument dont chaque pierre est marquée par un nom ou

par un fait, par la sortie de l'Égypte et les pérégrinations du désert, comme par Josué, Samuel, les rois de Juda, pour redescendre jusqu'à Esdras et aux derniers temps. Si donc, au retour de la captivité de Babylone, Esdras, suivant une vaine et stérile accusation, eût supposé les Livres saints, il aurait fallu, par impossible, qu'il inventât non-seulement tous les usages et toutes les cérémonies de sa nation, mais aussi leur cause et leur origine, mais la mémoire même des Juifs qui les avaient observés de tout temps, et la suite complète de l'histoire et la tradition tout entière dont il proclame pourtant, en termes si précis, la persistance et l'unanimité! Il aurait fallu que soixante-dix ans de captivité eussent suffi pour prescrire contre les mœurs et les souvenirs de tout un peuple, alors que les prophètes ne cessaient de se faire entendre, alors que Daniel annonçait encore la parole de Dieu, alors qu'à Israël exilé ne manquaient ni les prêtres, ni les justes, ni les savants ¹! Non, Esdras n'a jamais ni inventé ni altéré aucune des parties de la Bible, parce qu'il ne pouvait imposer aux Juifs des faits complètement nouveaux pour eux, supposer que Moïse était à lui seul la base et le fondement de

¹ Voy. Bossuet, *Hist. univ.*

toute la nation, organiser le corps entier des prophéties, créer le système à la fois le plus compliqué dans ses détails et le plus admirable dans sa simplicité, composer l'histoire la plus étonnante, la plus suivie, la plus une qui existe dans les temps antiques. Non, Esdras, pas plus que Néhémias, son contemporain, pas plus que les prophètes Aggée et Malachie qui vivaient à ces époques, pas plus qu'aucun roi, aucun chef, aucun prêtre, dans aucun temps, n'a pu, sans y être autorisé par la vérité même et par l'adhésion de tous, parler des livres saints comme de récits connus de toute la nation, et que toute la nation avait entre les mains. Nul, sans être immédiatement arrêté par un immense démenti, n'eût pu persuader à ce peuple qu'il avait toujours cru ce qu'on lui découvrait si récemment, qu'il avait toujours suivi les prescriptions, pratiqué les cérémonies dont le nom même eût été nouveau, que ses ancêtres enfin lui avaient religieusement transmis un livre dont l'existence venait de lui être, pour la première fois, révélée.

Nous touchons à la dernière et la plus décisive des preuves de l'authenticité de la Bible, à la conformité des exemplaires et au merveilleux accord de ceux qui les ont eus en dépôt. Parmi tous les

anciens originaux, deux exemplaires primitifs sont venus jusqu'à nous. L'un, gardé fidèlement par la tribu de Juda, par le corps des lévites, par la succession légitime des rois et des grands prêtres, est transmis par Esdras, au retour de la captivité, et arrive ainsi jusqu'aux derniers temps. L'autre, emporté dans le royaume d'Israël par les dix tribus qui, sous le fils de Salomon, se séparèrent de l'alliance, est conservé aussi religieusement par ces tribus schismatiques, quoique les préceptes de la loi qu'elles gardaient consacraient leur infidélité et leur révolte ; puis, quand les habitants d'Israël, transférés dans l'Assyrie, disparaissent pour toujours, ce même exemplaire est transmis par un de leurs prêtres aux nouveaux habitants de la Samarie, et, sous la sauvegarde d'une vigilance non moins jalouse, parvient également jusqu'à nous. Eh bien ! ces deux Pentateuques, formant deux originaux indépendants et complets, écrits en deux langues différentes, celui d'Esdras en caractères chaldaïques rapportés de la captivité, celui des Samaritains dans l'ancien hébreu ; ces deux exemplaires, conservés par deux peuples irréconciliables, en rivalités et en guerres continuelles, présentent l'un avec l'autre une conformité parfaite, une remarquable

identité. Descendant d'une source commune, ils forment ainsi deux courants parallèles et confondent leurs témoignages pour établir manifestement que, depuis Salomon, tout changement, toute invention, toute altération quelconque des Livres saints étaient devenus d'une complète impossibilité ; et les Samaritains qui n'ont jamais voulu avoir rien de commun avec les Juifs, et qui auraient plus fortement encore repoussé toute innovation religieuse venue de Jérusalem, semblent n'avoir subsisté jusqu'à ce jour que pour rendre à l'authenticité de la Bible le témoignage le plus incontesté : garantie de conservation qui se continue plus tard et se fortifie même encore par la traduction en grec que, 277 ans avant Jésus-Christ, les septante Hébreux firent, par ordre de Ptolémée Philadelphe, de tout le texte des Livres saints. Répandu immédiatement dans les pays où se parlait la langue grecque, c'est-à-dire dans la plus grande et dans la plus florissante partie du monde des anciens, ce nouvel exemplaire, ainsi matériellement placé à l'abri de toute altération, arrive jusqu'à nous sous les traits d'une conformité parfaite avec les précédents manuscrits, et donne au monument primitif un nouveau gage d'autorité.

Et si ce n'est assez de toutes ces preuves, les Juifs, vers la fin de leur existence politique, leur imposent encore une dernière consécration. Divisés alors en tant de sectes rivales, Phariséens, Saducéens, Esséniens, ils ne s'accordent tous que pour proclamer la Bible comme l'édifice par excellence de leur législation et de leur histoire; et tous leurs écrivains, Philon qui vivait sous Caligula, Josèphe qui florissait sous Vespasien, invoquent de concert les Livres saints, et, dans les nombreuses citations qu'ils nous en donnent, reproduisent identiquement le texte que nous possédons. Dans un livre contre Appion, Josèphe même, organe de sa conviction propre, écho de la conviction générale, écrit ces remarquables paroles : « Une preuve évidente que nous respectons les Écritures et que nous les regardons comme divines, c'est que, depuis tant de siècles, personne n'a osé y ajouter, ni en retrancher un seul mot ¹. »

Livre incomparable, en effet, qui s'est ainsi conservé pendant trente-trois siècles, sans autre addition que quelques interpolations explicatives, glissées plus tard dans le texte, sans autre variation ni changement que quelques notes dénuées d'im-

¹ Josèphe, *Réponse à Appion*, ch. II.

portance et de valeur, et destinées seulement par les copistes à justifier un fait obscur ou à changer une locution vieillie !

Ce monument si exact et si authentique ne se contente pas d'être le plus ancien des livres ; il en est à la fois le plus naturel, le plus vrai, le plus beau. Dans la Bible tout est réel, c'est l'histoire de l'humanité. Elle nous rend contemporains de tous les âges, citoyens de tous les pays ; c'est le grand témoignage de la solidarité humaine : elle fait connaître l'origine du mal, établit sa mystérieuse transmission, indique par aperçus la solution des grands problèmes qui surprennent la raison, fait toucher au doigt, par une démonstration sensible, la providence de Dieu qui s'occupe à chaque instant de nos pensées, de nos actions, de nos besoins, et justifie nos châtements et nos malheurs dans lesquels elle nous fait voir le remède même à nos fautes. De toutes parts quels admirables sentiments ! quelles magnifiques pensées ! Dans le livre de Job, quelles peintures des douleurs de l'homme ! Dans Salomon, quel tableau de la vanité de tout ce qui est créé, en présence de la grandeur et de l'immensité de Dieu ! quelle connaissance profonde des mystères du cœur ! quel étrange concert, quel étonnant dia-

logue établi entre Dieu et l'humanité ! La simplicité et la sublimité marquent de leurs signes réunis chaque page de la Bible, comme la miséricorde et la justice forment, dans leur mystérieuse alliance, les grands traits du caractère divin. Les livres sapientiaux révèlent dans leur philosophie une profondeur de pensées, une force d'âme inconnue ; et enfin une merveilleuse poésie s'élève, comme un éternel parfum, des psaumes de David et des hymnes des prophètes, dont les chants, après deux et trois mille ans, sont, chaque jour encore, répétés par tous les échos du monde chrétien.

CHAPITRE III.

Le Peuple juif.

Placé au centre du monde connu des anciens, et cependant isolé de tous les peuples ; n'ayant rien de commun, ni la langue, ni la religion, ni les doctrines, ni les observances, avec ses voisins ou même avec ses dominateurs ; gouverné à part avec son organisation particulière, avec sa hiérarchie spéciale, le peuple juif, appuyé d'une part sur Moïse son législateur, et de l'autre sur la Bible son livre sacré, se présente comme le peuple le plus extraordinaire et le plus profondément curieux des temps antiques. Rien ne peut ailleurs lui être comparé : il a été évidemment choisi pour un but providentiel ; il porte gravé sur son front le sceau du caractère divin : tout, ses *croyances religieuses*, ses *lois sociales*, ses *mœurs* et son *caractère*, sa *mission* surtout, révèle le rôle qui, de

la part de Dieu, lui a été manifestement assigné.

1° *Ses croyances religieuses.* — Pendant que les peuples les plus puissants et les plus civilisés, Assyriens, Égyptiens, Grecs, Romains, prodiguaient à la nature matérielle d'impurs hommages, le peuple Juif seul adorait l'essence parfaite, éternelle, infinie. Quand le secret de l'univers restait caché à tous les regards, le peuple Juif seul, riche en science, déclarait qu'avant le temps, avant la matière, avant l'espace, le souverain Créateur avait, d'une parole, étendu le pavillon du ciel, et posé la terre sur ses fondements. Pendant que des dieux de marbre et d'or régnaient sur le monde, le peuple juif seul rendait à son Dieu un culte spirituel, et le temple de Jérusalem, au grand étonnement des païens, était vide de simulacres. Tandis qu'aux dernières lueurs de la raison, les nations étrangères essayaient d'élever sur les débris de leurs croyances quelques lois religieuses, les Juifs proclamaient avoir reçu de Dieu même leur religion ; et, comme preuve, ils montraient un système religieux infiniment supérieur à tous les autres, se liant avec les impérissables principes de la loi naturelle, d'accord avec tous les sentiments de l'homme, répondant à toutes les traditions du monde, formant un

corps de doctrine homogène et puissant. Pendant enfin que les autres peuples empruntaient à l'égoïsme, à la cruauté, à la débauche, les emblèmes et les éléments de leur culte, le peuple juif seul rendait des adorations pleines d'un saint et pieux respect, et recevait d'un précepte admirable l'obligation d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces.

2° *Ses lois sociales.* — Un caractère de grandeur et d'autorité domine toute la législation hébraïque. Les lois des Juifs étaient si solidement fondées, elles renfermaient une doctrine si forte et si vigoureuse, qu'à travers toutes les phases de l'histoire, elles demeurent immuables. Les dépositaires de l'autorité se renouvelleront ; les juges, les chefs, les rois se succéderont tour à tour : mais au-dessus d'eux toujours planera un pouvoir souverain, indépendant, absolu, que les gouvernements n'auront pas la prétention de diriger, et devant lequel ils s'inclineront tous ; et la hiérarchie sociale, appuyée sur une base divine, ne cessera jamais de se maintenir ¹. A ce caractère de force se joint, dans la législation des Juifs, un principe merveilleux d'équité, de droiture, de justice. La loi, par un sublime précepte,

¹ Lacordaire, Confér.

commence par enjoindre d'aimer le prochain comme soi-même, par suite, de traiter ses frères avec douceur, humanité, bienveillance, de les aider, de les servir. Elle ordonne de tendre la main au pauvre, de recevoir sous son toit l'étranger ; elle proscriit la violence, la calomnie, l'usure ; non-seulement elle interdit les vices et les crimes, mais elle prohibe jusqu'aux simples pensées et aux mauvais désirs. Elle est sévère sans doute, parfois même elle est inexorable ; mais elle ne commande pas de supplices inutiles ; quand elle sévit, c'est pour corriger, jamais pour faire souffrir. Loin d'ailleurs d'être aussi rigoureuse que toutes les législations étrangères, elle modifiait, sous de nombreux rapports, la sévérité du droit antique : chez elle les abus de la force étaient partout réprimés ; dans la famille, la femme était défendue par la puissance du lien conjugal, l'enfant par les limites du droit paternel, le serviteur par sa qualité de frère et de membre d'une même famille. Les nations ennemies elles-mêmes étaient protégées, dans leurs défaites, par la loi qui ordonnait d'épargner les femmes et de traiter les prisonniers avec douceur. Toutes les familles juives, descendant des douze patriarches par des sources parfaitement reconnaissables et distinctes, formaient

douze grandes familles de frères : entre ces douze tribus, proportionnellement à leur nombre et à leurs besoins, avait été fait primitivement un partage des terres, partage si équitable que, plus tard, ni réclamations, ni murmures ne s'élevèrent jamais contre cette première division. Ceux mêmes qui perdaient ou vendaient leur patrimoine n'étaient pas dépouillés pour toujours ; et tous les cinquante ans, par l'année jubilaire, les propriétaires dépossédés rentraient dans leur héritage, les débiteurs voyaient s'éteindre leurs dettes, les esclaves recouvraient leur première indépendance.

Telles étaient ces lois si sages, si prévoyantes, si complètes, si supérieures à celles de tous les peuples antiques, qu'à cette époque du monde, Dieu seul a pu la donner aux hommes. Tous les devoirs sociaux avaient été, avec une admirable précision, renfermés dans les tables du Sinaï ; et, plus tard l'Église catholique, même avec l'Évangile, n'a pu rien trouver de plus parfait que le Décalogue ¹. La beauté de cette législation frappe si vivement tous les regards que Rousseau, comme malgré lui, l'admire, et invoque comme un témoignage de sa supériorité qu'elle a su résister à l'épreuve du temps,

¹ Voy. Lacord., 41^e Confér.

de la fortune et des conquérants. Mais, bien avant le philosophe, une voix plus grande et plus pure que la sienne, celle même de Moïse, adorant Dieu dans l'excellence des prescriptions qu'il lui avait transmises, s'était écriée : « O Israël ! quelle est la nation si éclairée et si sage, qui ait des ordonnances aussi belles, et des statuts aussi justes que ceux que tu as reçus de ton Dieu ¹ ! »

3° *Son caractère et ses mœurs.* — Fidèle à lui-même, confiant dans la grandeur et la vérité de sa doctrine, dans le Dieu puissant qui la lui a donnée, dans le livre sacré qui en contient le dépôt, dans les prêtres et les chefs chargés de son exécution, le peuple Juif apparaît, à toutes les époques de son histoire et dans sa longue carrière de peuple, avec un caractère remarquable de persévérance et d'unité. Grossier et sensuel, il s'attache à une loi juste, mais austère et inflexible. Enclin à l'idolâtrie, il conserve sa religion pure et ses sacrifices sans mélange. Placé au milieu de nations qui changent de toutes parts leurs lois si faciles, leurs religions si commodes, il s'identifie de plus en plus à son culte si formel, il maintient ses usages et ses mœurs avec une persistance qui fait l'admiration du

¹ Deutér., iv.

monde. Parfois il tombe, mais c'est pour se relever bientôt de sa chute. Il transgresse la loi à laquelle il a promis d'obéir, mais il adore la main qui l'en punit. Il est seul contre l'univers, petit et faible contre les puissants, isolé au milieu de ses forts et nombreux voisins. Vaincu, il ne se laisse pas abattre; sur le point de périr, il a foi en la délivrance. Écrasé par les Babylonniens ou par les Perses, pour secouer ses fers, il appelle Cyrus; pour recouvrer ses droits, il attend Alexandre. Mené en captivité, il emporte avec lui le dépôt de ses croyances et le rapporte intact après 70 ans d'exil¹. On peut tout contre lui; mais on ne changera jamais ni son caractère, ni ses observances, ni ses usages, ni ses mœurs.

4^e *Sa mission.* — Il a été choisi entre tous les peuples, dans un but évidemment providentiel et divin: ne doit-il pas conserver la vérité sur la terre, relier le passé à l'avenir, protester contre les erreurs et les crimes du genre-humain? Fidèle à ce rôle qu'il remplit depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, seul il empêche de périr la tradition primitive; il garde, sans la laisser se rompre, la chaîne des idées et des faits, il en rattache le premier anneau au berceau du monde, et sur cette

¹ Voy. Lacord., 41^e Confér.

ancre puissante, assure le vaisseau qui porte tous les trésors de l'avenir. Il ne surpasse en effet les autres peuples par son antiquité et sa durée, que pour tenir plus élevé et plus ferme le flambeau qui doit éclairer le monde. Son histoire renferme toutes les histoires; sa tradition contient toutes les traditions; ses enseignements embrassent toute la vérité. Mais le plus grand caractère sans contredit de sa mission, c'est qu'il annonce la délivrance de l'homme coupable, et la rénovation de l'humanité par le Sauveur, c'est qu'il recèle en lui l'espoir et les destinées futures de l'univers : il a foi au Messie, comme dans son Dieu qui le lui annonce, comme dans sa religion qui en consacre l'infailible promesse. Depuis Abraham jusqu'au vieillard Siméon, il transmet l'idée messianique par la suite non interrompue de ses patriarches, de ses rois, de ses prophètes : par Isaac, Jacob, Moïse, David, Salomon, Isaïe, Jérémie, Daniel : fait immense qui dure deux mille ans, à travers toutes les générations et toutes les épreuves; fait persistant à l'égal de la nation elle-même qui, au milieu de tous les obstacles, de toutes les fautes, de tous les malheurs, subsiste toujours pour conserver le dépôt remis entre ses mains, et ne succombe définitivement comme peuple que lorsque

sa destinée de gardien cesse, et que ses fonctions de précurseur sont accomplies.

Tels sont, dans leur principale esquisse, les traits sous lesquels nous apparaissent les Juifs. Telle se présente à nous leur religion, « toute divine, comme l'a si bien dit Pascal, dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine et dans ses effets ¹. »

En présence de toutes ces preuves si évidemment marquées du doigt de Dieu, ne serait-ce pas à nous une témérité bien excessive de nous arrêter devant quelques objections de détail, de détourner notre attention sur quelques difficultés si aisément résolues d'ailleurs par l'observation, l'étude et le raisonnement? Qui viendra donc effrayer notre croyance? Sera-ce quelque usage que nous ne comprendrons pas? quelques prescriptions que nous ne saurons expliquer? Sera-ce ce langage figuré, si usité en Orient? ces actions symboliques dont le sens parfois nous échappe? ce petit nombre de faits dont la mauvaise interprétation est la seule cause de nos hésitations et de nos craintes? Aurions-nous donc la prétention de juger les mœurs des Hébreux

¹ *Pensées.*

avec nos idées, de blâmer leurs coutumes au point de vue de notre époque, de faire passer leurs usages sous le niveau de nos appréciations? Que de lois, que de prescriptions, que de cérémonies nous semblent chez eux bizarres ou inintelligibles, et s'expliquent néanmoins parfaitement par les circonstances du temps, par les besoins du pays, par les mœurs des peuples voisins, par les exigences des lieux, par les nécessités du climat, par les exemples des ancêtres, et par bien d'autres raisons dont les motifs sont maintenant perdus pour nous! L'idiome hébreu lui-même, si difficile à comprendre, et susceptible de tant de sens divers, ne doit être interprété qu'avec intelligence, et déjoue les efforts de ceux qui veulent prendre ses termes sans ménagement et dans toute leur rigueur. Ne demandons donc pas à chaque détail sa raison d'être, n'exigeons pas du plus petit fait ses dernières conséquences, ne creusons pas trop profondément un terrain sûr et résistant sur lequel nos faibles instruments viendraient s'émousser et se rompre; et en présence de l'ensemble que nous comprenons et que nous admirons, ne nous laissons plus arrêter par ces mesquines objections résolues presque toujours ensuite avec une facilité qui nous

surprend. Ainsi, ne nous étonnons pas de ce langage simple et sans voile, qui ne blessait pas la délicatesse de ces âges primitifs. Ne nous élevons pas contre certaines condescendances de la loi juive, sur la polygamie en usage alors chez tous les peuples, et qui n'était tolérée chez les Hébreux qu'avec les plus grandes réserves, sur le divorce entouré des plus sévères restrictions, et dont il est à peine quelques exemples dans toute l'histoire des Juifs. Ne blâmons pas non plus certaines rigueurs de la loi mosaïque, ni ses prohibitions si nombreuses, ni ses châtimens si terribles : à ces hommes grossiers et sensuels, il fallait une compression matérielle et sévère, il fallait des excitations toutes positives. Ne reprochons pas à la Bible de ne nous avoir montré que de loin les espérances et les joies d'une autre vie ; parfois pourtant elle entr'ouvrait le voile de l'avenir, et Salomon enseignait « que de même que le corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné ¹. »

Mais d'ordinaire ces aperçus restent à demi cachés : les notions les plus pures des hautes destinées et de la fin de l'homme n'étaient qu'in-

¹ Voir également ce qui est dit de cette croyance des juifs, aux *Preuves naturelles*, chap. v, p. 52, 53, 54.

complètement dévoilées à ces époques. Le grand jour de la lumière n'était pas arrivé ; et le Moïsaïsme, dit Bossuet¹, devait retenir des hommes encore infirmes et grossiers par l'espoir des récompenses et la crainte des châtimens temporels, ces deux mobiles si puissans sur le genre humain, et les seuls d'ailleurs qui pussent entraîner une nation. Enfin ne jugeons pas non plus avec trop de rigueur les sévérités que les lois juives ordonnaient vis-à-vis des ennemis. Ces lois, moins cruelles encore que le droit commun de ces temps, ne s'appliquaient qu'aux seuls peuples infâmes et corrompus qu'il était dans l'ordre de la justice de Dieu de punir, comme c'était pour les Israélites une question même d'existence de les anéantir, sous peine d'être écrasés par eux. N'oublions point, dans tous les cas, que la loi juive ne se donnait pas pour le dernier mot de la vérité et de la justice, non plus qu'elle n'était la grande réparation du mal sur la terre ; mais qu'elle préparait seulement la voie à une loi plus parfaite, à des prescriptions plus pures ; qu'elle n'était que le faible et naissant crépuscule d'un jour plus étendu et plus radieux,

Ainsi, dès l'origine de l'histoire, éclairé d'une

¹ *Discours sur l'hist. univ.*

lumière surnaturelle, instruit d'une science divine, le peuple Juif, témoin irrécusable qu'on n'a pu ni tromper, ni gagner, reçut, sous l'autorité de Moïse, la mission de garder avec la Bible le souvenir authentique du passé, et le premier mémorial des révélations du Très-Haut. Puis, quand l'envoyé de Dieu eut accompli son œuvre, quand le livre divin fut resté en Israël comme la règle du présent et l'attente de l'avenir, Dieu qui, par la nation choisie, voulait régénérer le monde, ne retira pas de son peuple les effets manifestes et sensibles de sa providence. Les Saints et les Prophètes ne disparurent point de la terre de Juda ; la suite des Livres sacrés va continuer nos enseignements ; les Figures et les Prophéties vont nous faire pénétrer plus avant dans le sanctuaire de la vérité qui s'illumine déjà à nos yeux de tant de magnificence et de tant d'éclat.

CHAPITRE IV

Les Prophéties et les Figures.

L'homme, nous ont dit, à la fois, la raison, la tradition et la Bible, avait perdu ses titres à l'héritage céleste : il avait désobéi à la loi de Dieu et encouru sa disgrâce. Tombé du haut des splendeurs de son innocence, il s'écartait de plus en plus des voies de sa noble origine et perdait les traces de ses grandes destinées. Laissé à lui seul, sa faute était irrémissible, sa déchéance était sans remède.

Mais, dès l'instant même de sa chute, son Créateur, si puissant et si bon, veut bien déposer dans son cœur un premier germe d'espérance, qu'il fera d'âge en âge grandir et fructifier.

Dieu s'adresse tour à tour aux Patriarches, aux Prophètes, au peuple d'Israël, à son propre Fils.

« Je mettrai, dit le Seigneur au serpent, une

inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne; elle te brisera la tête et tu la blesseras au talon ¹. »

« Je te bénirai, ô Abraham, et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable des rivages de la mer; et parce que tu as obéi à ma parole, toutes les nations seront bénies en celui qui sortira de toi ². »

« Ta postérité, ô Jacob, sera comme la poussière de la terre et tu t'étendras en Occident et en Orient, au Septentrion et au Midi, et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité ³. »

« Juda, tu es comme un jeune lion, tes frères t'offriront leurs hommages, ta main sera sur la tête de tes ennemis, les enfants de ton père s'inclineront devant toi. Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations ⁴. »

« Dieu vous suscitera, ô enfants d'Israël, du milieu de votre peuple et du nombre de vos frères, un prophète semblable à Moïse, écoutez-le ⁵. »

¹ Gen., chap. III, vers. 15. — ² Gen., chap. XII, vers. 17, 18. — ³ Gen., chap. XXVIII, vers. 14. — ⁴ Gen., chap. XLIX, vers. 8, 9, 10. — ⁵ Deut., chap. XVIII, vers. 15.

« Qui a suscité le juste de l'Orient? qui l'a appelé à sa suite? qui l'a établi au-dessus des rois? Le Seigneur a dit le premier à Sion : Le voilà, et j'enverrai à Jérusalem un Sauveur ¹. »

« Terre, cesse de craindre, tressaille de joie, pousse des cris d'allégresse ! Jéhova va se révéler ; enfants de Sion, faites éclater vos transports à la présence du Seigneur votre Dieu, parce qu'il va vous donner un Docteur de justice ². »

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité ; les peuples vous obéiront au jour de votre force, au milieu de la splendeur de vos saints : je vous ai engendré avant l'aurore ³. »

« Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi et je te donnerai les nations en héritage, et la terre pour empire ; adorez son Fils, de peur que le Seigneur ne s'irrite ⁴. »

« Vous avez refusé, ô Dieu, dit le Fils, les victimes et les offrandes ; mais vous m'avez formé

¹ Isaïe, chap. xli, vers. 2, 27. — ² Joël, chap. ii, vers. 21 et 23. — ³ Ps. cxix, vers. 1, 2, 3, 4. — ⁴ Ps. ii, vers. 8, 9, 12.

un corps; vous n'avez demandé pour le péché ni holocauste, ni sacrifices. Alors j'ai dit : Me voici ! Il est écrit de moi à la tête de votre livre que j'accomplirai votre volonté; j'annoncerai la justice au milieu d'un grand peuple ¹. »

« Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur, et j'établirai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël, et je susciterai dans la maison de David le germe de la justice; un roi régnera et il rendra la justice et le jugement sur la terre. En ces jours Juda sera sauvé, et voici le nom dont on le nommera : Jéhova, notre justice ². »

« C'est pourquoi, ô peuple d'Israël, le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà que la Vierge concevra et enfantera un Fils et il sera appelé Emmanuel. Un enfant nous est né, un Fils nous est donné : il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Un rejeton sortira de la tige de Jessé, (père de David), une fleur s'élèvera de ses racines : l'Esprit du Seigneur reposera sur lui, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété ³. »

¹ Ps. xxxix, vers. 6, 7, 8 et 9. — ² Jérémie, chap. xxxi, vers. 31; ch. xxxiii, vers. 15, 16. — ³ Isaïe, ch. vii, ix, xi.

« Je garderai les promesses que je vous fis, lorsque vous êtes sortis de l'Égypte; encore un peu de temps, et j'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison (le second temple), dit le Seigneur des armées ¹. »

« Et toi, Bethléem, la plus petite entre les villes de Juda, de toi doit sortir Celui qui dominera sur mon peuple d'Israël. Juda ne sera abandonné qu'au jour où celle qui doit enfanter enfantera; et Celui-ci sera la paix, et il conduira son troupeau avec la force de Jéhova, et les peuples se convertiront, parce que sa puissance éclatera jusqu'aux extrémités de la terre ². »

« On entend la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les sentiers du Seigneur; rendez droit le chemin de notre Dieu dans la plaine; la gloire du Seigneur sera révélée, le Seigneur va parler : toute la terre verra notre Sauveur; et voilà que notre Dieu paraît dans sa force, son bras signale sa puissance; le prix de sa victoire est entre ses mains, ses œuvres le précèdent et l'annoncent ³. »

¹ Aggée, chap. II, vers. 6, 7, 8. — ² Michée, chap. V, vers. 2, 3, 4, 5. — ³ Isaïe, chap. XL, vers. 3, 5, 10.

« Les habitants du désert se prosterneront devant lui ; les rois de la mer et des îles lointaines lui apporteront des présents, les princes de l'Arabie et de Saba, des offrandes. L'or de l'Arabie lui sera donné ; il sera l'objet de tous les vœux ; on le bénira à jamais ¹. »

« Le Seigneur s'est fait entendre aux extrémités de la terre ; dites à la fille de Sion : Voici ton Sauveur, sa récompense est avec lui ; ses miracles marchent devant lui ². »

« C'est lui qui viendra rendre la justice aux pauvres, il sera le vengeur des hommes sans défense ; la justice sera la ceinture de ses reins et la bonne foi son baudrier ; sous son règne le loup habitera avec l'agneau, le léopard reposera auprès du chevreau ; le lion et le bœuf iront au même pâturage ; l'enfant à la mamelle se jouera avec l'aspic. En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera élevé comme un étendard à la vue des peuples ; toutes les nations accourront vers lui, et son sépulcre sera glorieux ³. »

« Je frapperai le pasteur, dit Dieu, et les brebis seront dispersées ⁴. »

¹ Ps. LXXI, vers. 9, 10, 15. — ² Isaïe, chap. LXII, vers. 11. — ³ Isaïe, chap. XI, vers. 4, 5, 6, 7, 8, 10. —

⁴ Zacharie, chap. XIII, vers. 7.

« Ceux qui voulaient me perdre m'ont dressé des embûches; il s'est élevé contre moi de faux témoins, et l'iniquité a menti à elle-même ¹. »

« Si c'eût été mon ennemi qui m'eût chargé de malédictions, j'aurais pu le supporter; mais c'est vous qui étiez mon ami, le chef de mon conseil, que je connaissais, avec qui je prenais de doux repas, avec qui j'allais de concert dans la maison du Seigneur ². »

« Que les jours du traître soient abrégés, et qu'un autre le remplace dans l'épiscopat ³. »

« Ils m'ont apprécié trente pièces d'argent; et le Seigneur m'a dit : Jette-le au potier, le beau prix auquel ils m'ont apprécié; et j'ai pris les trente pièces d'argent, et je les ai jetées dans la maison du Seigneur ⁴. »

« J'ai livré mon corps à ceux qui le frappaient, mes joues à ceux qui les souffletaient; je n'ai pas détourné mon visage de leurs reproches et de leurs crachats ⁵. »

« Ils ont compté tous mes os, ils ont percé mes mains et mes pieds ⁶. »

« Ils m'ont donné pour nourriture du fiel, et

¹ Ps. xxvi, vers. 18. — ² Ps. liv, vers. 13, 14, 15. —
³ Ps. cviii, vers. 7. — ⁴ Zacharie, chap. xi, vers. 12 et 13. — ⁵ Isaïe, chap. l, vers. 6. — ⁶ Ps. xxi, vers. 18.

dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre ¹. »

« Ils ont partagé mes vêtements, ils ont jeté le sort sur ma robe ². »

« Tous ceux qui m'ont vu, m'ont insulté; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre ! que Dieu le sauve, puisqu'il l'aime ³ ! »

« Qui croira à notre parole ? pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Il s'élèvera en la présence de Dieu, comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride ; il n'a ni éclat, ni beauté ; nous l'avons vu, et il était méconnaissable. Il est l'homme méprisé ; le dernier des hommes, l'homme de douleur et chargé d'infirmités. Son visage était obscurci par les opprobres et l'ignominie, et nous l'avons compté pour rien. Il s'est vraiment lui-même chargé de nos langueurs, il a porté nos souffrances : oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes : le châtement qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui, nous avons été guéris par ses

¹ Ps. LXVIII, vers. 26. — ² Ps. XXI, vers. 19. — ³ Ps. XXI, vers. 7, 8.

meurtrissures. Le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche. Il sera conduit à la mort comme un agneau..... Il a péri au milieu des angoisses, après un jugement... On lui réservait la sépulture de l'impie; il a été enseveli dans le tombeau du riche... Son âme a été dans la douleur; mais il verra et il sera rassasié de joie. Ce juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine. Parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle, et qu'il a prié pour les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peuple nombreux, il distribuera lui-même les dépouilles des forts; et le rédempteur, le saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre ¹... »

« Car vous n'abandonnerez pas, ô mon Dieu, mon âme dans le tombeau, vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption ². »

« Dieu (avant que ces choses n'arrivent), a abrégé le temps à soixante-dix semaines, sur le peuple et sur la cité sainte, afin que le péché trouve

¹ Isaïe, chap. LIII, vers. 1 et suiv.; chap. LIV, vers. 5.
— ² Ps. xv, vers. 11.

sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle paraisse, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines (d'années), et, parmi des temps fâcheux et difficiles, la place et les murailles de la ville seront édifiées de nouveau; et, après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et ce peuple ne sera plus son peuple, car il doit le renier; et un peuple qui doit venir avec son chef, détruira la ville et le sanctuaire; et la fin sera la dévastation, et la désolation prédite arrivera à la fin de la guerre ¹. »

« J'élèverai un signe au milieu d'eux, j'en choisirai quelques-uns qui auront été sauvés pour les envoyer vers les nations de la mer, en Afrique, en Lydie, parmi les peuples armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers des hommes qui n'ont point entendu parler de moi, et qui n'ont point vu ma gloire; et ils annonceront ma gloire aux nations, et je choisirai parmi eux des prêtres et des lévites, dit le Seigneur ². »

¹ Daniel, chap. ix, vers. 24, 25, 26. — ² Isaïe, chap. lxvi, vers. 19 et 21. — On pourrait citer un

Sont-ce des prophéties que nous venons de retracer sous cette forme si abrégée et pourtant si vivante ? ou plutôt n'est-ce pas l'histoire elle-même que nous venons d'écrire ? Avons-nous dévoilé l'avenir, ou raconté le passé ? Est-ce l'Ancien Testament qui nous a servi de guide dans ces récits ? N'est-ce pas plutôt une page que nous avons détachée du texte même de l'Évangile ? Non ! ce ne sont pas les apôtres qui nous ont dicté ces paroles si merveilleusement vérifiées. Ce sont les justes, les rois, les prophètes de l'ancienne loi qui nous ont fait entendre leurs accents inspirés et révélateurs. C'est Moïse qui nous transmet les antiques promesses faites à Adam, à Abraham, à Jacob. C'est David qui nous retrace la génération éternelle du Verbe, sa puissance et sa gloire suivies, dans le temps, de ses humiliations et de ses douleurs ; David, qui a compté toutes les plaies du Messie, qui a assisté d'avance à toutes les scènes de sa passion, qui a vu de loin son règne universel s'étendre sur la terre. C'est Michée

bien plus grand nombre de ces prophéties, de celles, entre autres, qui annoncent ces deux grands faits si incroyables pour les Juifs et cependant si bien constatés par eux : la vocation des Gentils et leur propre réprobation.

qui désigne Bethléem comme le lieu de sa naissance. C'est Aggée qui prédit au second temple des destins plus glorieux encore qu'au premier, puisqu'il verra le Sauveur. C'est Jérémie qui l'appelle le fils de David, annonce la nouvelle alliance et la conversion du monde. C'est Isaïe qui le fait naître d'une vierge, qui publie sa royauté spirituelle, peint sous de si vives couleurs ses abaissements et ses angoisses, le représente si bien comme expiant nos péchés et mourant pour nos fautes. C'est Daniel qui fixe l'époque exacte de sa venue, signale les crimes de son peuple et l'effroyable destruction de la nation juive. Ce sont enfin des hommes, semés, de distance en distance, dans un espace de quatre mille ans, qui viennent tour à tour annoncer, sous des faces diverses, le même événement, en faire naître l'attente, en soutenir l'espoir. C'est une suite non interrompue de justes et de sages, les uns considérables par leur rang et leur position, les autres par leur science et par leur génie, tous par leur dévouement et par leurs vertus. C'est toute une législation civile, religieuse, morale, dogmatique, qui s'élève glorieuse sur le piédestal de ces prophéties. C'est l'histoire tout entière d'un peuple que cette mission d'avenir prépare, accompagne,

poursuit dans ses prospérités comme dans ses revers, dans ses souvenirs comme dans ses révélations. C'est, en un mot, la double fin spirituelle et temporelle qui, dès l'origine, a été providentiellement assignée à la nation choisie.

Merveilleux corps de prophéties et de doctrines, qui défie victorieusement le petit nombre d'oracles isolés et suspects des nations, perdus, comme un dernier débris de vérité, au milieu de toutes les erreurs ! Magnifique chaîne, dont le premier anneau se rattache au berceau du monde, pour se rejoindre à la crèche et au tombeau du Messie, et embrasser dans sa trame indissoluble les temps nouveaux comme les temps anciens ! Lumière, d'abord faible et incertaine, qui par degrés s'illumine et respandit, à mesure que les temps s'avancent et qu'arrive le grand jour de la manifestation !

Quels caractères frappants de vérité sont empreints dans les prophéties ! Qu'elles nous présentent bien le Sauveur, tel que nous le connaissons ! Comme elles entourent sa noble figure de tous les symboles que nous adorons en lui ! Elles nous donnent à la fois sa génération temporelle au sein d'une vierge, et sa génération éternelle au sein de son Père, sa divinité et sa nature ter-

restre. Elles nous annoncent ses opprobres comme sa grandeur, ses souffrances et ses ignominies comme sa gloire et ses triomphes, son règne sur les intelligences comme sa domination réelle sur l'univers. A l'ancien monde, elles prédisent la fin des hosties sanglantes et des sacrifices, en même temps qu'elles révèlent au nouveau la loi d'amour, l'alliance pacifique et éternelle : double caractère qui fait parfois l'obscurité de la prédiction, mais qui n'en établit que plus évidemment son origine surnaturelle et céleste ! traits en apparence inconciliables, qui font comprendre, sans le justifier, l'aveuglement d'une partie des Juifs, mais qui, par la merveille de leur inexplicable réunion, élèvent la démonstration au plus haut degré de la certitude ! Il n'avait pas la clef de ces mystères, le peuple gardien si fidèle des oracles qui, n'ayant pu l'instruire, devaient le condamner ! Il n'avait pas consulté ses goûts et son orgueil, pour formuler d'avance, sous leur inspiration, ce qui devait si étrangement les blesser ! Lui, si exclusif et si jaloux, il n'avait pas inventé des prédictions qui appelaient toutes les nations étrangères au partage des bienfaits de Dieu ! Lui, si grossier, si incliné vers la terre, si épris de la domination humaine, il n'avait pas imaginé des pro-

phéties qui annonçaient, sous un roi spirituel, l'empire sans fin de la mansuétude et de la douceur !

En présence de toutes ces preuves, les adversaires ne se rendent pas encore. Dans leur aveuglement de sophistes, se réfutant d'avance les uns les autres, ceux-ci repoussent les prophéties parce qu'ils les trouvent ambiguës et obscures ; ceux-là, parce qu'elles leur semblent faites après coup, en raison même de leur clarté et de leur évidence. D'autres leur reprochent de n'offrir, dans le texte primitif, que des phrases sans liaison, des idées détachées et éparses, que plus tard on a réunies habilement pour leur faire exprimer le sens nouveau dont on avait besoin. Et les uns et les autres oublient ces chapitres entiers de David, d'Isaïe, de Daniel, si complets, si significatifs ! Ils détournent leurs regards de l'admirable et imposant ensemble de ce peuple qui était, à lui seul, la prophétie vivante du Messie, l'histoire anticipée de la venue et des œuvres du Rédempteur !

Pendant, qu'à travers cet horizon si lumineux, il reste quelques points plus sombres ; que, dans ce jour qui va paraître, se produise quelque retour d'obscurité, les motifs en sont bien faciles à déduire. Ces obscurités qu'on nous

oppose, elles tiennent au double point de vue du Messie, venu à la fois pour régner et pour souffrir, pour mourir et pour triompher ! Elles s'expliquent par l'ancienneté de la langue, par les hardiesses orientales du langage figuré. Elles se justifient par notre ignorance de divers points de géographie et d'histoire. Elles ne consistent d'ailleurs que dans des variations de lettres, d'accents, de mots, de chiffres, d'années ; objections mesquines dont la solution, presque toujours facile, doit être abandonnée aux seuls efforts des commentateurs. Ce qui, dans les prophéties, a une incontestable importance, se présente avec assez de précision et de clarté pour écarter toute illusion et toute erreur ¹. Les anciens Juifs en entendaient toutes les parties essentielles comme nous les entendons nous-mêmes, ainsi que le prouvent les paraphrases chaldaïques qui ont paru dès les temps de Jésus-Christ ; et si les Juifs modernes contestent quelques-uns de ces oracles qu'admettaient leurs pères, c'est trop évidemment pour le besoin d'une cause perdue désormais sans retour.

Quelques points des Livres sacrés, sans doute,

¹ Voyez de la Luzerne, *Dissertation sur les prophéties*.

peuvent se prêter à deux interprétations diverses : l'interprétation naturelle et l'interprétation figurative. Sous le sens symbolique et mystique se cache parfois le sens littéral. Mais combien de passages, par la splendeur des termes, par la magnificence des images, par l'enthousiasme des pensées, ne peuvent s'appliquer qu'aux grandes révélations de l'avenir ! David raconte la gloire de Salomon son fils ; mais bientôt l'inspiration l'entraîne ; il franchit les temps, il célèbre l'illustre rejeton qui doit sortir de lui pour régner un jour sur le monde. Jérémie déplore, en termes sublimes, les temps lamentables de l'oppression et de la captivité ; mais voici tout à coup qu'il plonge son regard dans l'horizon des siècles, et qu'il s'incline de loin devant celui qui doit racheter son peuple. Parfois ainsi les prophètes, obéissant à la voix qui les guide, passent du présent à l'avenir, intervertissent l'ordre des faits, changent la suite des récits, interposent les personnages, s'enveloppent tour à tour de paraboles et de métaphores. Mais, en même temps, ils annoncent qu'ils parlent de quelque chose d'inconnu et de glorieux ; qu'on ne comprendra pas leurs paroles ; que leurs expressions, si claires pour le bonheur temporel et les pro-

messes de ce monde, cachent d'autres espérances ; que les vérités s'avancent à l'ombre des figures.

Tout cela était dans l'ordre des desseins providentiels ; « car Dieu, selon les belles remarques de Pascal ¹, en rendant le peuple charnel des Juifs dépositaire du Testament spirituel, avait permis que, pour eux, les biens immatériels qu'il promettait fussent cachés sous la figure des biens temporels. Le Seigneur avait ainsi fait par avance dans les biens de la nature, ce qu'il devait faire dans les biens de la grâce, afin qu'on jugeât que, faisant le visible, il pouvait faire l'invisible. » La loi figurait la grâce, comme la grâce elle-même figure la gloire, terme suprême de nos espérances. Ainsi marchent parallèlement les deux lois de l'ancienne et de la nouvelle alliance : l'une terrestre, l'autre céleste ; l'une en figure, l'autre en réalité ; l'une avant, l'autre après Jésus-Christ. Les figures qui apparaissent de toutes parts dans l'Ancien Testament étaient ainsi la clef qui devait ouvrir toutes les issues du Nouveau. La circoncision, le sacrifice d'Abraham, la terre promise, le serpent d'airain, presque tous les faits, les coutumes, les observances consignés dans la Bible, étaient l'image expressive des grandes choses qui devaient

¹ *Pensées.*

un jour trouver, par le peuple juif, et souvent malgré lui, leur accomplissement.

A l'exemple des cérémonies et des usages, tous les justes, tous les hommes extraordinaires qui, depuis le temps des patriarches, ont paru chez les Hébreux, sont les types plus ou moins parfaits du Christ, représentent quelques traits particuliers de son ministère ou de sa vie. Melchisédech offrant le pain et le vin, c'est son Sacerdoce; Abraham, c'est son titre de Chef et de Prince des croyants; Isaac, obéissant jusqu'à la mort, c'est son Sacrifice; Joseph devenant le sauveur de ses frères, c'est sa qualité de Rédempteur de l'homme coupable et déchu. Moïse qui tire le peuple de la servitude rappelle son titre de Médiateur; Josué, qui introduit Israël dans la terre promise, retrace sa promesse de guider le monde vers la vraie patrie. David sur le trône, c'est sa Royauté sainte; Job sur le fumier, ce sont ses douleurs et ses ignominies. Jérémie nous fait voir ses persécutions, comme Salomon sa gloire et ses triomphes. Daniel enfin le représente dans sa captivité sur la terre, comme Zorobabel, un de ses ancêtres, le figure dans le rétablissement des droits et du vrai culte de la nation sainte : éminents symboles, qui se reproduisent ainsi de toutes parts, admirables

ressemblances qui vérifient si bien cette belle parole de saint Augustin : « que le Nouveau Testament est caché dans l'Ancien, et que l'Ancien est manifesté dans le Nouveau. »

Non, déclarons-le donc ici avec une conviction profonde et pour résumer en quelques mots ces aperçus : Dieu n'a pas fait annoncer un rédempteur pendant quatre mille ans ; il ne l'a pas fait attendre par une nation manifestement choisie entre toutes, prédire par une longue suite de prophètes, figurer par une multitude de cérémonies, représenter par un grand nombre d'hommes, et même, on peut le dire, par tout un peuple ; il ne l'a pas montré de loin aux patriarches ; il ne l'a pas fait désirer par tous les justes, célébrer d'avance par la voix de tous ses fidèles adorateurs ; il n'a pas répandu quelques rayons même de cette étoile de Jacob jusque chez les Gentils et dans les oracles des idoles ; il n'a pas enfin annoncé si solennellement ce législateur universel, cette lumière du monde, ce saint d'Israël, ce sauveur des peuples, ce médiateur d'une paix éternelle, pour retirer ensuite aux hommes les bienfaits de ces glorieuses promesses, et préparer ainsi à l'univers la plus immense et la plus irréparable des déceptions.

CHAPITRE V

Événements qui préparent la venue de Jésus-Christ.

Au spectacle de tout ce qui se passait sur la terre, Dieu, s'il nous est permis de le dire en pénétrant à la suite de Bossuet dans le sanctuaire de ses conseils, et si ce n'est point une témérité trop excessive de lever un coin du voile qui recouvre ses mystérieux décrets, Dieu semblait, dans les résolutions anticipées de sa sagesse, avoir disposé à la fois les idées et les faits, dans le monde païen et chez son peuple, pour l'accomplissement des grands desseins qui devaient bientôt se réaliser. La Providence, dont les secrets sont d'ordinaire si inscrutables, paraît ainsi vouloir parfois entr'ouvrir le livre des révélations ; et le rapide coup d'œil que de loin peuvent alors y jeter les hommes leur fait saisir au passage un aperçu de vérité, comme on entrevoit un rayon de lumière dans la subite

déchirure d'un nuage qui couvre le ciel. C'était de toutes parts un universel et mystérieux travail qui, commencé dès l'origine, continué dans la suite des âges, se développant de plus en plus vers les temps du Messie, préparait un fécond et providentiel enfantement ; et chez toutes les nations, l'histoire du monde ne semblait être que le long effort de la vérité luttant pour sortir du chaos dont les hommes avaient tant besoin de la voir se dégager.

Ainsi, tout d'abord, le peuple Juif, éclairé, comme nous l'avons fait voir, par ses saints et ses prophètes, appelé à tant d'intimes et personnelles révélations, n'avait pas été destiné à garder pour lui seul le dépôt des espérances de l'avenir. Il avait reçu les communications divines, moins pour lui-même que pour les répandre un jour sur le monde ; et, tout isolé qu'il était des nations étrangères par ses lois, ses mœurs, son culte, il n'avait pas cependant été placé si complètement en dehors de l'humanité, que, par intervalles, quelques traits lumineux sortis de son sein n'allassent rayonner au loin sur la terre. Séparé des autres peuples pour être à l'abri de leur corruption, il s'en rapprochait d'autre part pour les instruire et les éclairer ; et il se produisait distinctement à la

vue de tous comme un modèle et comme un enseignement. Placé au centre de l'antique activité des esprits, entre les grands royaumes d'Égypte, d'Assyrie, de Perse, et les villes florissantes de la Phénicie et de l'Asie Mineure, communiquant par la Méditerranée à toute l'Europe, par l'Euphrate et la mer Rouge aux Indes, ce n'était pas sans un but facile à comprendre qu'il se trouvait ainsi sur le grand passage des hommes et sur le principal courant de la civilisation.

Les relations hostiles ou pacifiques des Juifs avec leurs puissants voisins étaient incessantes : des ouvriers leur venaient de Sidon et de Tyr, des conquérants leur arrivaient de Memphis et de Ninive ; leurs dominateurs mêmes reconnaissaient le pouvoir de leur Dieu et savaient que c'était lui qui livrait son peuple entre leurs mains. Emmenés captifs à Babylone, les Juifs répandaient, à travers ces contrées, leurs mœurs, leurs croyances, leurs primitives traditions, dont les débris subsistaient encore dans les souvenirs des peuples ; ils apportaient avec eux leur livre sacré, le dépôt de la vérité qu'il contenait, les espérances du Rédempteur dont il annonçait la venue ; ils propageaient autour d'eux l'idée messianique, ce

pôle de tous leurs désirs comme de toute leur religion. Bien moins inférieurs qu'on a voulu le prétendre à la civilisation qui les entourait, ils exerçaient sur leurs conquérants mêmes une influence puissante et incontestée ; leurs grands hommes, jusqu'au sein de la captivité, jouissaient d'une haute considération : Daniel était environné d'honneurs à Babylone, cette cité puissante, cette reine de l'Orient, grande par la science, illustre par le génie. Le monde païen se laissait pénétrer, de proche en proche, par les idées juives qui allaient, jusque dans leurs sanctuaires, combattre ses dieux. Quand Cyrus, nommé, deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe ¹, vint, au jour marqué par le prophète, s'emparer de Babylone et délivrer les Juifs de la captivité, ce roi des Perses ne dut-il pas se sentir en même temps surpris et glorieux de s'être vu appelé de si loin par le Dieu d'Israël, d'avoir été choisi pour accomplir ses desseins et justifier ses oracles ? Aussi quelle bienveillance il témoigne pour les Juifs ! comme il renvoie, chargés de faveurs, ceux qui veulent retourner dans leur pays ! comme il protège ceux qui, en grand nombre, suivant le témoignage du fameux rab-

¹ Ch. XLV, vers. 1 et suiv.

bin Moïse Maimonide, demeurent à Babylone et y vivent aussi libres qu'honorés! C'était, au rapport de l'histoire, à des hommes de cette nation, investis désormais de l'estime des rois et des peuples, qu'était confiée la garde des archives les plus secrètes d'Ecbatane. Mais voici que du fond de la Macédoine accourt Alexandre, Alexandre, suivant la mémorable prédiction de Daniel ¹, s'élevant de l'Occident, pour conquérir le monde et ne semblant pas même toucher à terre : Voyez-le à son tour aller incliner son front puissant devant le Dieu des Juifs, et, plein de respect, se prosterner dans le temple de Jérusalem, où on lui fait lire les oracles qui annonçaient sa gloire et ses triomphes. C'est aussi, dans ce même temps, qu'Aristote, venu en Asie à la suite de son illustre élève, y rencontrait un membre de la nation juive, et déclarait lui-même avoir beaucoup appris de la conversation de cet étranger à l'instruction et à l'éloquence duquel il se plaisait à rendre hautement hommage ². Les successeurs d'Alexandre, héritiers à la fois de sa politique et de ses conquêtes, n'interrompirent point avec les Juifs ces premières et intimes relations. Lagus leur con-

¹ Dan., ch. viii, vers. 21. — ² Josèphe, *Réponse à Ap-pion*, ch. viii.

fait la garde des plus fortes places de l'Égypte ; Évergète, vainqueur de la Syrie, venait à Jérusalem offrir au temple de riches présents pour rendre grâces à Dieu ¹. Ainsi les Juifs étaient en incessante communication avec une partie du monde antique ; ils se répandaient dans de nombreuses contrées, avaient des colonies à Alexandrie, dans l'Asie Mineure, à Babylone et jusque dans la Libye ; ils propageaient leurs croyances et leurs idées parmi les nations, préparant la voie à une doctrine plus parfaite que la leur, jetant, au milieu des traditions confuses du paganisme, leurs traditions précises de la vérité, dont les échos renvoyés de proche en proche se répercutaient au loin ; et la Bible, traduite par les Septante dans la langue grecque si universellement répandue, pénétrait chez tous les peuples qui ne pouvaient plus désormais ignorer les espérances et les oracles d'Israël.

En même temps que, comme un signe précurseur du jour qui allait se lever, les Juifs jetaient ainsi une étincelle de vérité dans le monde, par un juste retour sur eux-mêmes, ils se montraient de plus en plus fidèles à leurs propres lois ; l'idolâtrie n'avait plus pour eux aucun attrait ; ils s'at-

¹ Voyez de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*.

tachaient plus fortement aux prescriptions présentes de leur culte, ils aspiraient plus vivement vers les espérances de leur salut à venir. Leurs prophètes avaient cessé d'élever la voix ; ils n'en attendaient que dans un silence plus religieux la réalisation des promesses ; ils semblaient se recueillir dans la certitude de leur prochaine délivrance.

Qu'elles sont grandes les leçons que donne ainsi au monde l'étude des pensées et des faits de l'humanité ! Quel admirable tableau que celui de l'histoire envisagée avec la Bible au point de vue des desseins de Dieu ! Quel magnifique spectacle que celui des grandes monarchies de la terre agissant avec ensemble dans un but qu'elles ne connaissaient pas ; remplissant un rôle dont les vrais croyants avaient seuls le secret ; s'élevant, s'abaissant tour à tour, suivant qu'il avait été marqué d'en haut pour leur triomphe ou pour leur ruine ! Avec quel étonnement ne contemple-t-on pas les rois d'Assyrie et ceux d'Égypte, Cyrus et Alexandre, les Grecs et les Romains, Pompée et Hérode, tout ce qu'il y a eu de plus illustre dans le monde, réglant chacune de leurs actions sur les prophéties, accomplissant de point en point leur providentielle mission, et

concourant ainsi glorieusement, à leur insu, à préparer le règne universel de la vérité !

Le monde païen, en effet, à travers les changements des hommes, des constitutions et des royaumes, semblait arriver à une époque de crise et de rénovation. Comme chez le malade qui, des angoisses de la douleur, passe aux bienfaits d'un doux repos, on pouvait reconnaître dans l'état matériel et politique de l'humanité quelques signes précurseurs qui lui présageaient une ère nouvelle et des jours plus heureux.

Un seul empire s'étendait sur la terre. La guerre venait d'assoupir ses derniers bruits. Les difficultés de communications entre les peuples étaient aplanies, les barrières de haines nationales renversées. Deux langues, aussi belles dans leurs formes qu'immuables désormais dans leur durée, régnaient sur le monde ; la langue grecque avait envahi l'Orient, la langue romaine dominait sur l'Occident et sur une grande partie de l'univers. Marchant depuis des siècles vers le but qui lui était assigné, cette magnifique unité du monde s'était accomplie par le courage, la force, la patience de Rome : « Immense empire qui se portait, suivant la prophétie de « Daniel, l'héritier des grandes monarchies de

« Ninus, de Sésostris, de Cyrus, d'Alexandre ;
 « qui réunissait dans un seul tronc majestueux
 « les trois grands rameaux de la famille humaine,
 « la triple descendance de Sem, de Cham, de
 « Japhet ; qui faisait plier sous les lois, sous la
 « langue, sous le joug du même maître, la Bre-
 « tagne sauvage encore, la Gaule échappée à
 « peine au druidisme, la Grèce, mère de toute
 « civilisation, l'Asie Mineure reliant le pan-
 « théisme de l'Orient esclave avec l'individualité
 « sympathique de la libre Athènes, l'Égypte,
 « foyer des mystères et des antiques traditions,
 « l'Asie occidentale, point de départ grandiose
 « des races humaines ¹ ! » Empire qui s'était en-
 fin assujéti la Judée, la Judée, terre mystérieuse,
 objet de quelques respects et de bien des mé-
 pris, mais d'où devait sortir la Lumière pour qui
 tout ce monde, qui ne s'en doutait pas, avait tant
 travaillé, tant combattu, tant triomphé. Auguste,
 souverain incommutable de cet univers, venait
 lui-même de se proclamer le grand promoteur du
 but divin en assurant la paix aux nations et les
 faisant passer toutes, sans distinction de race, de
 pays et de mœurs, sous l'irrésistible niveau de la
 domination romaine.

¹ Voy. de Champagny, *Les Césars*.

Le monde, au sein duquel s'était fait ainsi un vaste silence, pouvait prêter une oreille plus attentive aux bruits qui lui apportaient l'annonce de nouvelles destinées. C'était en vain qu'après s'être endormi dans l'épuisement, il s'éveillait pour la volupté ou pour le crime. C'était en vain qu'à travers tous les excès de la force, de l'orgueil, de la débauche, il se glorifiait d'être parvenu au dernier terme de la civilisation, de la jouissance et du pouvoir¹. Il n'en sentait pas moins que ce n'était pas là le repos complet de son esprit, et le but suprême de ses désirs. Sous le souffle divin qui par intervalles lui arrivait, il semblait s'agiter comme un navire prêt à enfler ses voiles pour s'élancer sur une mer désormais dégagée des écueils et libre des orages.

C'est que Dieu n'avait point oublié ses promesses. Assez longtemps il avait laissé les hommes donner le spectacle de leur impuissance et de leur corruption. La grande œuvre était préparée; les temps fixés s'accomplissaient; la terre, qui attendait depuis quatre mille ans, touchait enfin au terme de sa régénération, et atteignait le port si longtemps désiré de ses espérances.

¹ Voy. de Champagny, *Les Césars*.

CHAPITRE VI

Jésus-Christ : sa réalité historique, son caractère, sa vie,
sa doctrine.

Dans ce repos général si nouveau pour le monde, au milieu du silence de la terre que venaient seuls troubler les superstitions et les crimes, une voix de délivrance a retenti ; un appel, lointain d'abord, mais qui devait rapidement se rapprocher, s'est fait entendre. Aux extrémités de l'empire romain, sur les confins des déserts de l'Arabie, entre les civilisations primitives de l'Orient et les civilisations corrompues de la Grèce et de Rome, un homme paraît. Il est pauvre, mais il doit conquérir le monde ; il est faible, mais nulle force ne lui résistera ; il est petit, mais il soumettra toute grandeur ; il sort d'un peuple impuissant et méprisé, mais il doit régner sur les dominateurs de l'univers ; il est né dans une ville obscure, mais il établira son trône à Athènes et

à Corinthe, à Alexandrie et à Rome. Par sa seule puissance, il renouvellera la face de la terre ; avec lui, les temps anciens vont cesser, une ère nouvelle commence. Jamais homme n'a, en passant ici-bas, imprimé une trace plus durable et plus profonde.

Mais n'est-il qu'un simple mortel, celui qui vient apporter à la terre la rédemption, la vie, la justice, le bonheur ? N'a-t-il droit qu'à notre reconnaissance, et non à nos adorations, ce Sauveur qui naît, travaille, enseigne, souffre, expire pour nous, montre sa puissance jusque dans la mort, et du haut du Calvaire étend les bras pour bénir les hommes et les attirer après lui vers le ciel ? Ne possède-t-il enfin que les grossiers attributs de notre nature, celui que l'histoire a marqué d'un sceau si exceptionnel et si *authentique* ? — dont le *caractère* s'élève si fort au-dessus de l'humanité ? — dont la *vie*, avec ses *œuvres* à la fois si simples et si prodigieuses, ne ressemble à aucune autre *vie* ? — dont la *doctrine* est si parfaite et si sublime ?

Inclinons-nous, tour à tour, devant tous ces titres de notre Rédempteur, et, tour à tour, voyons si nous saurons y reconnaître les signes indélébiles et manifestes de la divinité.

1° Écartons, tout d'abord, les nuages au milieu desquels certains sophistes modernes ont tenté d'envelopper la figure du Messie ; dégageons-la des mythes sous lesquels ils ont voulu en faire disparaître la réalité. Quand Jésus-Christ vint au monde, la Fable avait fui de la terre ; depuis longtemps le règne des mythes était passé ; les traditions confuses avaient fait place à l'histoire ; les faits avaient succédé aux symboles : plus qu'aucun autre, le peuple Juif était essentiellement un peuple historique et scriptural, s'appuyant, d'époque en époque, sur son histoire formelle et sur ses authentiques écrivains. Certes, ce n'est pas aux temps de Cicéron, de César, et de Tibère qu'une idée pouvait grandir obscurément, qu'une ancienne allégorie pouvait se changer en dogme, ou une invention poétique passer du domaine de l'imagination populaire à la croyance des hommes sérieux. Le mythe ne connaît pas de témoins oculaires, d'apôtres, de confesseurs, de contemporains. Le mythe, c'est Hercule ou Prométhée perdus dans la nuit des temps ou des faits. Mais le Christ, c'est la réalité vivante de l'histoire ; c'est l'inauguration d'une ère où l'on ne fait plus de mythologie, que dis-je ? où l'on n'y croit même plus. C'est, au sein

de l'empire romain attentif, l'apparition d'une existence aussi simple que radieuse, aussi vraie qu'animée, perceptible par tous les sens du corps, visible à tous les yeux de l'intelligence. Laissons donc à leur rêveries nuageuses ceux qui veulent supposer que le Messie est une fiction, ses œuvres et ses enseignements de chimériques allégories : comme si les relations publiques, les témoignages contemporains, les récits des disciples, les aveux des ennemis, la haine furieuse des tyrans, les flots de sang des martyrs, les livres saints et les livres profanes ne se réunissaient pas tous ensemble pour élever au plus haut degré de certitude historique les faits de Jésus-Christ ! comme si le Christianisme ne s'était pas montré, toujours et partout, au grand jour de la publicité ! comme s'il s'était caché pour répandre la vérité et réformer le monde ! Vains et stériles efforts du rationalisme moderne pour contester de nos jours ce qui n'avait jamais été nié, ni par les philosophes depuis Philon jusqu'à Celse et Porphyre, ni par les persécuteurs depuis Néron jusqu'à l'empereur Julien ! C'est à cette évidence que rendait hommage un grand écrivain du dernier siècle¹, que parfois la force de la

¹ Rousseau, *Émile*.

vérité arrachait au sophisme, quand il traçait cette phrase mémorable : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Voyez en effet comme le Christ s'avance vers nous, environné du cortège de tous les témoignages contemporains : c'est Flavius Josèphe qui, dans les *Antiquités judaïques*, le désigne sous des termes si précis ; c'est Tacite qui, vingt-sept ans après sa mort, dans le récit de l'incendie de Rome, constate injurieusement son apparition sous l'empire de Tibère et le proconsulat de Ponce-Pilate ¹ ; c'est Pline le Jeune qui, quelques années après, écrit une lettre officielle à Trajan pour le consulter sur la procédure à suivre contre les chrétiens ; c'est Tertullien rapportant comme un fait public et notoire, que Tibère proposa au sénat d'accorder à Jésus-Christ les honneurs divins ² ; c'est le même écrivain, deux cents ans après le recensement général fait sous Auguste, indiquant l'acte de naissance du Fils de Dieu encore inscrit sur les tables du cens, rapportées à Rome de la Judée, comme de toutes les autres parties du monde ³ ; c'est enfin l'auteur païen Lampridius, déclarant

¹ *Annal.*, lib. XV. — ² *Apologet.*, ch. v. — ³ *Advers. Marci.*, ch. iv, 19.

que l'empereur Adrien avait élevé à Jésus-Christ des temples que l'on voyait encore de son temps.

Ainsi le Christ nous apparaît comme une grande et immortelle figure historique. Il constitue à lui seul une époque ; à lui seul il divise l'histoire du monde. Par delà sa naissance reposent les temps antiques ; à sa venue s'ouvre l'ère moderne. Ce ne sera point des empires d'Égypte, de Grèce ou de Rome qu'on comptera l'âge de la rénovation ; mais ce sera de cet homme humble et puissant qui a restauré les lois, qui a changé les mœurs du monde, qui a daté du Calvaire le règne de la justice et fondé sa religion sur les débris de l'erreur et les ruines des vieux cultes ¹.

2° Mais Jésus-Christ n'est grand dans l'histoire que parce qu'il est grand en lui-même, grand par la caractère, grand par les idées. Son but est immense, il l'annonce tout d'abord aux hommes. Les temps sont arrivés, leur dit-il, me voici : en moi toutes les prophéties s'accomplissent ; je suis venu racheter les hommes de la mort, les délivrer de leurs erreurs qui les séparent de Dieu, de leurs passions qui leur ferment l'entrée du ciel. La terre qui avait besoin d'expiation cherchait en vain à

¹ Lacord., 42^e Confér.

apaiser la divine justice ; moi seul, je suis la grande et universelle victime qui pouvait relever l'humanité. Par moi, les Juifs sont appelés au salut, les païens vont entrer en possession du royaume de Dieu ; je régnerai désormais, et mon empire n'aura pas de fin sur la terre.

Mais qui est-il donc pour faire entendre de si étranges paroles ? Rien ne le distingue aux yeux du vulgaire ; nul éclat extérieur ne l'environne. Il est réputé le fils d'un artisan ; sans éducation antérieure, sans lettres, membre d'une nation qu'on accuse de superstition et d'ignorance, il sort d'un humble atelier ¹. Même chez les siens, il n'a ni crédit, ni pouvoir ; il ne possède ni la science du scribe, ni l'autorité du pharisien ; à peine même peut-on dire qu'il est Juif ; il a grandi pauvre et obscur dans une ville inconnue de la Galilée.

Eh ! que prétend-il ? quels sont les puissants moyens de succès qu'il s'est réservés pour les jours du combat ?

Est-ce comme profond politique qu'il va se frayer un chemin à la conquête du monde ? Il déclare lui-même qu'il est sans ambition ; il ne mêle pas le gouvernement des hommes à la religion ; il ne s'appuie sur aucun intérêt temporel, refuse les

¹ Duvoisin, *Démonstr. évangélique.*

honneurs qui lui sont offerts, s'enfuit quand on veut le faire roi, et exige qu'on rende à César ce qui est à César, aussi bien qu'à Dieu ce qui est à Dieu.

Est-ce par la force des armes, avec la multitude des soldats, que, semblable aux conquérants, il va marcher à la domination universelle? Il ne commande que par la douceur, il ne veut gouverner que par la mansuétude; il fait rentrer dans le fourreau le glaive tiré pour le défendre; il déclare que son royaume n'est pas de ce monde, et que, s'il est venu sur la terre, c'est pour servir et non pas pour régner.

Est-ce par la science qu'il attirera autour de lui des auditeurs d'élite? qu'il fera appel aux esprits avides de nouveautés et de recherches? Il n'a rien pour la vaine curiosité; il ne révèle aux hommes que leurs devoirs, il ne leur enseigne que la vertu.

Possède-t-il du moins cette éloquence qui remue les peuples et les entraîne sur les pas de l'orateur qui sait les dominer? Il ne s'exprime qu'en langage simple et vulgaire; il parle en paraboles, suivant l'usage oriental; il dépouille ses discours de toute vaine parure et de tout ornement emprunté.

Se plaçant ainsi en dehors de tous les moyens humains, laissant s'entasser devant lui tous les obstacles, il ne demande de succès qu'à la vérité et à la justice ; mais il sait bien en même temps que rien ne s'opposera à son triomphe. Plein de cette confiance que donne seul le sentiment de ses forces, il a en lui-même une foi profonde ; tout révèle chez lui cette conviction ; il sait qu'il est maître du succès, parce qu'il sait qu'il est Dieu ; et quand il proclame lui-même son titre auguste, nous devons, dès que nous le reconnaissons sincère, ajouter foi au témoignage qu'il rend à sa divinité. Oui, une auréole surnaturelle rayonne sur son front : génie humain, il n'aurait ni revêtu ni conservé ce caractère si simple, si égal, si naturel, si vrai ! à la vue des obstacles, il se serait découragé ! il n'aurait pas tenté une entreprise qui, folie pour un homme, devient grandeur et sagesse pour un Dieu ! Quel autre, en effet, qu'un Dieu, sans aucun moyen d'action que sa propre volonté, eût conçu à la fois, sur les païens et sur les Juifs, des desseins d'une exécution en apparence si contradictoire et si impossible !

Jésus-Christ dédaigne la puissance des Gentils, et il veut renverser les dominateurs souverains de l'univers. Il heurte tous les préjugés de la raison

humaine, et il entend établir sur toute intelligence une autorité incontestée et rationnelle. Il prétend réduire sous ses lois les sages de l'Égypte, les philosophes de la Grèce, les sophistes de Rome, et il tire de la lie du peuple quelques hommes grossiers qu'il envoie soumettre les maîtres intellectuels du monde ¹.

Il semble, d'autre part, demander, aussi peu, au pays qui l'a vu naître des moyens de succès et d'expansion : il n'en appelle, non plus, ni aux préjugés des Juifs, ni à leurs passions, ni à leurs intérêts. Il trouve son peuple partagé en deux sectes rivales de puissance, de prétentions, d'orgueil ; il ne s'attache ni à l'une, ni à l'autre ; il les combat toutes deux, comme s'il eût voulu à dessein se créer à la fois deux ennemis. Il sait avec quelle ardeur les siens désirent les avantages de la terre, et il ne leur promet ni gloire humaine, ni domination universelle. Au milieu d'un peuple jaloux de sa nationalité, haineux contre les autres, il ne se proclame pas Juif, mais Fils de l'homme ; il déclare aux Juifs eux-mêmes qu'il ne vient pas pour une nation, mais pour l'humanité ; il repousse tout ce qui est exclusivement pour un peuple : son regard plane au delà de la cité, de la

¹ Duvoisin, *Démonstration évangélique*.

patrie; d'un coup d'œil il embrasse le monde. Ce n'est pas le Juif ou le Romain qu'il veut sauver, c'est l'homme dont il prétend relever les titres, c'est le genre humain dont il a prédit la conquête spirituelle et morale; et cette prédiction, si étonnante dans la bouche d'un Juif, s'est accomplie, de point en point, aux applaudissements de tout l'univers.

Mais en même temps qu'il exalte ainsi le nom de l'homme, Jésus-Christ s'abaisse de plus en plus lui-même. Il est tellement éloigné de la gloire humaine, qu'il connaît d'avance ses ignominies, qu'il les veut, qu'il les annonce, qu'elles se réalisent tout aussi bien que ses triomphes. Il n'a pas cru estimer le salut des hommes à une trop haute valeur en fixant la croix pour prix de leur délivrance : étrange dévouement pour un imposteur, singulier but pour un homme guidé par la seule raison ! Avec une admirable simplicité qui ne s'est jamais démentie, il explique les choses du passé comme il révèle les choses de l'avenir; il prévoit tout, prédit tout, dirige tout, depuis la souffrance jusqu'à la gloire, depuis le martyr jusqu'au triomphe, depuis le Calvaire jusqu'à la sortie puissante du tombeau ! C'est cet inimitable et incompréhensible caractère du Messie, qui,

apparaissant, au milieu de la solitude des mers, à cet empereur captif, à la fois si glorieux et si déchû, chez qui la raison du malheur avait fait taire enfin l'orgueil du pouvoir, lui arrachait cette exclamation : « Je me connais en hommes, et je soutiens que Jésus-Christ n'était pas un homme ¹. »

3° Ses actions et sa vie rendent un témoignage non moins éclatant de sa mission. Il commence par pratiquer lui-même tous les préceptes qu'il doit enseigner. Il est humble comme la leçon qu'il propose, doux comme les modèles qu'il offre, dévoué comme la miséricorde qu'il commande. Il prêche le mépris des richesses, et il se fait pauvre jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête. Il prescrit l'obéissance, et il se soumet à l'autorité de ses plus implacables ennemis. Il aime les hommes avec tout l'amour d'un Dieu, et il n'exige d'eux en retour qu'un peu de fidélité et d'affection. Sa tendresse s'étend à tous : il est bon pour les pécheurs dont il prend la défense, pour son ingrate patrie sur laquelle il verse des larmes, pour ses persécuteurs à qui il pardonne, pour ses amis qu'il fait reposer sur son sein, pour tous les hommes dont il se proclame le frère et avec lesquels

¹ *Mémorial de Sainte-Hélène.*

il réclame la solidarité du moindre service qui leur sera rendu.

Chassé, poursuivi, humilié, il ne fait jamais servir son pouvoir à la vengeance ou à la terreur. Il arrête ses disciples lui demandant de faire descendre le feu du ciel sur une ville qui ne veut pas le recevoir. Tous ses miracles sont des bienfaits. Il semble mettre tout son bonheur à guérir ou à consoler. Il pansé les blessures de l'âme ; il soulage les maux du corps. Il passe vraiment sur la terre en faisant du bien. Toute sa vie n'est qu'un long acte de miséricorde, de dévouement, d'humilité. Mais, en même temps, il laisse apparaître parfois sa grandeur pour montrer qu'il n'est humble que parce qu'il le veut ainsi, qu'il ne pardonne que parce qu'il est le souverain dispensateur des grâces, qu'il n'accomplit des œuvres de charité que parce qu'il repousse les œuvres de sévérité et de justice. Et il ne se montre enfin si complètement miséricordieux et doux, que parce que, sous la forme qu'il a revêtue, l'homme cache vraiment le Dieu.

Sa vie a été si pure qu'il a pu jeter à ses adversaires le défi de le convaincre d'aucune faute. Sa vertu est demeurée si incontestable, qu'aucun de ses ennemis n'a osé élever contre elle l'ombre

même d'un soupçon, et que, dans la suite des siècles, ses détracteurs acharnés ont pu, bien des fois, tout remettre en question, sa doctrine, sa véracité, son existence même, mais que sa vie est toujours restée dans une sphère supérieure à toutes les attaques et à toutes les calomnies.

Après avoir donné, pendant trente-trois ans, de tels exemples de patience et de magnanimité; quand sa mission fut accomplie sur la terre, et que le moment de la plus cruelle épreuve fut arrivé, avec quel dévouement il offre sa vie pour le salut du monde ! Avec quels soins touchants et quel merveilleux amour, il prépare l'autel où il doit se laisser immoler ! Il y a dans ses souffrances une douceur incomparable; sa résignation égale le crime de ceux qui le crucifient, sa bonté surpasse encore la fureur de ses bourreaux; il prie pour eux, tant qu'il lui reste un souffle de vie; puis il meurt, comme il a vécu, en Dieu; et ses ennemis mêmes sont contraints de rendre à sa mort un irrécusable témoignage.

A la vue de cette vie si pure, de ces actions si saintes, de cette mort si belle, Rousseau lui-même s'enthousiasme et s'écrie : « Se peut-il que Jésus ne soit qu'un homme ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sec-

« taire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses
 « mœurs ! quelle grâce touchante dans ses in-
 « structions ! quelle profonde sagesse dans ses
 « discours ! quelle présence d'esprit, quelle
 « finesse et quelle justesse dans ses réponses !
 « quel empire sur ses passions ! Où est l'homme,
 « où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir
 « sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon
 « peint son juste imaginaire, couvert de tout
 « l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de
 « la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ.
 « Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il
 « point avoir pour oser comparer le fils de So-
 « phronisque au fils de Marie?... Socrate inventa,
 « dit-on, la morale ; d'autres, avant lui, l'avaient
 « mise en pratique.... Mais où Jésus avait-il pris
 « chez les siens cette morale élevée et pure dont
 « lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein
 « du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se
 « fit entendre, et la simplicité des plus héroïques
 « vertus honora le plus vil de tous les peuples.
 « La mort de Socrate philosophant tranquil-
 « lement avec ses amis est la plus douce qu'on
 « puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans
 « les tourments, injurié, raillé, maudit de tout
 « un peuple, est la plus horrible qu'on puisse

« craindre. Socrate, prenant la coupe empoison-
 « née, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ;
 « Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour
 « ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la
 « mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la
 « mort de Jésus sont d'un Dieu ¹. »

4° Jamais le monde n'avait connu une pareille doctrine, jamais il n'avait entendu une semblable parole. Jésus vient bouleverser les opinions, les idées, les passions des hommes ; il jette un immense défi à toutes les jouissances, à tous les vices, à tous les excès ; il est sans pitié pour les préjugés et pour les erreurs. Aux Juifs qui attendaient les triomphes d'un Messie belliqueux, il prêche la paix, la victoire sur les passions, le règne spirituel de la vérité. A ce monde païen, qui ne connaissait en fait d'humanité que l'esclavage et l'amphithéâtre, en fait de chasteté que les saturnales et les fêtes de la grande déesse, en fait de justice que l'oppression et la force brutale, il enseigne des vertus dont les hommes ignoraient jusqu'au nom. Il commande l'abaissement de la raison pour soumettre l'orgueil de la terre,

¹ Rouss., *Émile*. Expressions aussi belles que vraies en elles-mêmes, quelles qu'aient été la conviction réelle et la pensée dernière de l'auteur en les écrivant !

les souffrances pour combattre le luxe, les privations pour vaincre la volupté ; il substitue le dévouement à l'égoïsme, la tempérance à la débauche, la mansuétude à la cruauté ; il impose toutes les perfections à une société qui méconnaissait tous les devoirs, et il réclame pour le martyr ceux qui, las de jouissance et de douleur, en appelaient au suicide ¹. En face de la domination matérielle de la force, il prêche l'affranchissement de tout ce qui est petit et faible, du pauvre, de la femme, de l'esclave ; il prend la défense de tout ce que les hommes insultent et méprisent ; il proscriit tout ce qui fait l'objet de leur estime et de leurs désirs. Il enseigne des dogmes qui effrayent ; il impose des préceptes qui révoltent ; il exige des épreuves qui épouvantent.

Il prêche, par la plus étrange et la plus hardie des nouveautés, la pénitence, l'austérité, la mortification. Il proclame, sur toutes les autres vertus, la charité ² et l'humilité, ces deux filles du ciel, étrangères dans le monde, et dont le nom même était inconnu aux hommes. Mais la charité qu'il

¹ De Champagny, *Les Caritas*. — ² Le mot *caritas* se trouve, une fois ou deux au plus, vers les derniers temps, dans Cicéron, et encore n'y a-t-il pas le sens profond que lui donne le Christianisme.

demande, c'est cette charité immense qui nous fait aimer Dieu jusqu'au sacrifice de nos intérêts et de nos vies, qui nous fait porter le dévouement pour les hommes jusqu'à nos ennemis et nos persécuteurs, qui nous impose les bienfaits et l'amour là où le monde ne connaissait que la haine et la vengeance. L'humilité qu'il réclame de nous, c'est cette humilité sans bornes qui nous abaisse au-dessous de tous par la conscience de notre faiblesse et la connaissance intime de nos misères ; qui nous fait sacrifier ce à quoi nous tenons le plus, notre raison ; qui exige de nous la soumission de notre intelligence, cette portion si chère de nous-mêmes, et qui nous précipite de ce trône où nous aimons tant à régner, pour nous remettre, comme des enfants, entre les mains de Dieu.

Où avait-on vu, avant Jésus-Christ, une telle morale ? Qui avait enseigné ces maximes si pures, cet empire si absolu sur les cœurs, ce culte en esprit et en vérité ? Qui avait promulgué un code de lois si conforme à la vraie nature de l'homme, et en même temps si bien fait pour le purifier et le rappeler à sa grandeur primitive ? Où enfin avait été formulée une doctrine planant, dans sa simplicité sublime, si fort au-dessus de tout ce que le monde avait connu et pratiqué, et, dans la

suite des âges, demeurée à jamais sans égal ?

Les plus illustres législateurs, Lycurgue, Solon, Numa, Moïse même, fondent sur les besoins des pays et des temps des lois utiles pour leurs nations ou leurs cités, lois qui passent avec les peuples et quelquefois même avec les législateurs. Jésus-Christ seul établit des règles immuables, types du droit universel, applicables à tous les temps et à toutes les nations, et que, depuis lui, nulle secte ni nul système n'ont jamais pu modifier ¹.

Aussi harmonique dans ses détails qu'une dans son ensemble, la doctrine du Maître a reçu directement de l'inspiration divine le principe immédiat d'une formation essentiellement homogène et complète. En vain quelques sophistes modernes se sont-ils efforcés de chercher dans les idées alors répandues dans le monde l'énigme de l'enseignement de Jésus-Christ; en vain ont-ils prétendu qu'il avait emprunté à la fois au Judaïsme, à la philosophie grecque, aux religions de l'Orient; que, dans les régions de l'Inde, il avait pu trouver le dogme de la chute originelle, et le besoin d'une expiation favorisée, de siècle en siècle, par les incarnations de la divinité; qu'à l'Occident, aux philosophes de la Grèce, il avait demandé l'idée de la communi-

¹ Voy. Lacord., 32^e confér.

cation de Dieu avec l'homme par l'effusion de son verbe en nous ; qu'ensuite lui-même s'était déclaré ce verbe de Dieu, ce λόγος éternel dont Platon avait dit que notre raison était l'image, et qu'il avait prétendu par sa personnalité effective nous conférer une vision plus distincte de la vérité ; enfin que, puisant largement dans les dogmes de sa propre nation, il y avait recueilli les grandes idées de l'unité de Dieu, de la création, des promesses fécondes de l'avenir. Vaines et stériles objections : Jésus-Christ, loin de réunir et de concilier ces diverses doctrines, repousse avec elles toute transaction ; il les attaque toutes en ce qu'elles ont de plus cher aux hommes, et il pose son enseignement en signe universel d'antagonisme et de contradiction. Sans doute, par l'effet de la conservation de quelques-unes des traditions primitives, il a pu se trouver quelques vérités restées en dépôt dans l'Orient ; il a pu, en Grèce, se rencontrer quelques débris de doctrine, auxquels ensuite un homme de génie a prêté le développement de sa magnifique raison : mais là exclusivement se bornent tous les rapports de ces doctrines avec l'enseignement chrétien. L'Orient proclamait le panthéisme ; et Jésus-Christ établit au plus haut point la personnalité humaine, la responsabilité pour chacun de

ses propres actes, la distinction de l'homme et de la Divinité. L'Orient admettait la métempsychose, ce chemin gradué de l'absorption en Dieu; et Jésus-Christ enseigne à l'homme qu'une seule épreuve doit décider pour jamais de son sort à venir. Pas plus qu'aux Brahmanes de l'Inde, Jésus-Christ n'a rien emprunté à Aristote, à Pyrrhon, à Épicure. Quant à Platon, Jésus-Christ croyait-il, comme lui, à l'éternité de la matière ? comme lui, mettait-il le monde sur une ligne parallèle avec Dieu ? niait-il l'existence du libre arbitre ? Ou bien a-t-il donné l'erreur pour cause et, par suite, pour justification au crime ? Il ne s'est rencontré avec le philosophe athénien que dans la seule idée du Verbe ; et encore, cette idée appliquée par Platon aux rapports conceptionnels de Dieu avec l'homme, est entendue par Jésus-Christ de ses propres rapports de personne avec Dieu ¹. Enfin, quant aux Juifs, Jésus-Christ a retenu beaucoup de leurs dogmes, et il l'avoue hautement : car il savait et il maintenait qu'ils avaient reçu le dépôt de la vérité, que c'était en lui-même que leur religion insuffisante devait se compléter, qu'il était venu exposer, en face de l'univers, le flambeau jusque-là à demi voilé à

¹ Voy. Lacord., 44^e Confér.

leurs yeux. Et toutes ces diverses doctrines, qu'on prétend s'être ainsi réunies pour en former une nouvelle, se sont si peu reconnues dans l'enseignement chrétien, elles ont si peu admis ces transactions supposées, que toutes, elles ont vivement attaqué et combattu Jésus-Christ, comme lui-même les avait toutes repoussées.

O Christ ! disons-le donc, en face de votre splendeur, toutes les lumières du monde ne sont plus qu'obscurité et ténèbres ! devant votre doctrine, se taisent toutes les doctrines de la terre ! Votre vie si pure est au-dessus de nos admirations, comme votre caractère inimitable surpasse nos respects. Sur votre front sont empreints tous les signes de la divinité. Montrez encore, pour achever de nous instruire, que vous les avez gravés non moins miraculeusement dans toutes vos œuvres !

CHAPITRE VII.

Les Miracles.

Je ne serais pas chrétien sans les miracles, a dit saint Augustin avec une énergie de langage qui peut sembler tout d'abord excessive, mais devant laquelle nous nous inclinons comme devant le témoignage de la conviction profonde qui animait le savant évêque en présence des prodiges du Christianisme. Trois siècles avant cet illustre disciple, le Maître l'avait dit : Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres. Celui, en effet, qui se présente pour apporter au monde une religion austère et inconnue, celui qui s'annonce avec autorité pour soulever un coin du voile impénétrable dont est enveloppé le genre humain, ne peut contraindre l'univers à le reconnaître sur sa seule parole. Il est tenu de donner des preuves manifestes de sa mission ; et un des

signes les plus frappants de son droit à commander l'obéissance, ce sont, sans contredit, les œuvres miraculeuses dont il se fait accompagner.

Jésus-Christ accepte cette loi de la raison de l'homme. Se disant l'envoyé de Dieu, il nous présente lui-même les miracles comme le plus infaillible garant de sa mission. C'est en leur nom qu'il abolit les anciens sacrifices, qu'il établit une loi nouvelle. Mais, pour soumettre toutes nos résistances, il donne, en même temps, aux prodiges qu'il opère les caractères à la fois les plus éclatants, les plus signalés, les plus indubitables, les plus visiblement contraires à toutes les lois de la nature.

Voyez, en effet, comme toutes les circonstances de temps, de lieux, de personnes ; l'importance, la publicité, la variété des faits ; le choix des occasions ; le nombre, la qualité, les dispositions morales des témoins ; l'immensité de l'intérêt ; la gravité des conséquences, tout se réunit pour imprimer à ces prodiges la marque la plus frappante de l'authenticité. Celui qui en est l'auteur les accomplit spontanément, dans toute l'indépendance, avec toute l'autorité d'un Dieu. Il commande à la nature, et la nature soudain obéit ; elle reconnaît son maître, elle déroge à ses lois.

Les paroles du Christ, un acte de sa volonté, sa seule présence, produisent, sans effort comme sans travail, les plus étonnantes merveilles. Et ces miracles ne s'accomplissent pas en secret ou dans les ténèbres. Ils ne se font pas dans des lieux préparés ou sur des personnes désignées d'avance. Ils s'opèrent sur tous ceux qui se présentent, au grand jour, dans les villes, en présence d'un vaste concours de peuple, au milieu des rues de Jérusalem. Ce sont des malades connus de tous, qui recouvrent la santé; des maux impossibles à inventer ou à feindre, qui tout à coup ont disparu; des peuples entiers qui, avec quelques pains, sont nourris au milieu d'un désert. Ce sont des aveugles qui voient, des boiteux qui marchent, des lépreux qui sont guéris, des morts qui ressuscitent : témoins irrécusables dont la vie ne sera plus qu'un long hommage rendu à la puissance surnaturelle du Sauveur. Ce sont enfin, pendant les trois années que Jésus-Christ passe à enseigner les hommes, des prodiges de tout genre, qui, certifiés par les plus minutieux détails, garantis par les désignations les plus précises de familles et de personnes, se répètent dans chaque ville, dans chaque bourgade, dans toutes les circonstances, à tous les instants. Toute la Judée y assiste, les croit, les ad-

mire, les publie. Nul n'a la pensée de les révoquer en doute, ni les disciples, compagnons si fidèles de leur maître, témoins si constants de toutes ses actions et de toutes ses démarches, ni cette multitude attentive et sincère que la vue même des miracles convertit à la loi nouvelle, ni les contradicteurs du Messie, si portés par leurs passions à contrôler les faits, si intéressés par leur haine à découvrir l'imposture.

Enfin, Jésus-Christ couronne toute sa carrière de prodiges et de bienfaits par le miracle le plus merveilleux, le plus important, le plus constaté de tous, par le miracle de sa résurrection.

Jésus-Christ meurt. Sa mort lui a été infligée judiciairement par arrêt de l'autorité publique; elle est devenue aussi officielle que sa sentence. Il a été enseveli; les princes des prêtres font veiller leurs propres gardes sur son tombeau. Quelques heures encore, et il n'aura été qu'un imposteur vulgaire, dont ne subsistera pas même le nom. Mais le troisième jour, les gardes, saisis de terreur, ont pris la fuite; ils ont déserté leur poste et abandonné le sépulcre. Le Christ n'est plus au tombeau!!!

Comment donc ont été rompus les sceaux de l'État solennellement apposés sur la pierre sous laquelle reposait l'innocente victime? Comment

la mort a-t-elle laissé échapper le captif que la croix lui avait confié ? Comment a été rendue vaine la haine si habilement prévoyante des Juifs ? Les prêtres élèvent contre les disciples l'accusation d'un enlèvement aussi impossible dans ses circonstances matérielles que dans les dispositions morales de ceux qu'on incrimine. Folie ! s'écrie saint Augustin ; si les soldats veillaient , comment l'ont-ils souffert ? s'ils dormaient, comment ont-ils su ce qu'on leur fait dire ? Quoi donc ! les disciples qui avaient abandonné leur maître vivant se seraient dévoués à lui après sa mort ! Si peu courageux pour le défendre, quand ils croyaient en lui, ils auraient été braves jusqu'à l'audace pour enlever son corps, quand il était convaincu vis-à-vis d'eux de mensonge et d'impuissance ! Ils auraient commis de gaieté de cœur un crime sans but comme sans intérêt, dont il eût été si facile de les convaincre, et qui devait attirer sur eux la persécution, les supplices, la mort !!! Après cette accusation si grave, les princes des prêtres , pour qui la moindre preuve de leur allégation eût été un triomphe, restent dans le silence. Ils n'appellent sur les faits aucune discussion judiciaire, aucun débat public. Ils ne poursuivent ni les soldats, lâches déserteurs

de leur poste, ni les disciples coupables d'un tel attentat contre l'autorité. Bien plus, ils laissent ces mêmes disciples se vanter ouvertement de la résurrection de leur maître, et la publier en présence de la ville entière de Jérusalem. Cinq cents témoins oculaires déclarent bientôt avoir vu le Christ monter au ciel ; et ces témoins, si pleins de zèle et de conviction, devront être crus ; car, dit Pascal, ils se laisseront égorger.

Les Phariséens, si impuissants en présence du tombeau de Jésus-Christ, les Phariséens, à qui avait manqué le courage de leur mensonge vis-à-vis des disciples, avaient essayé, bien moins encore, de nier les miracles accomplis pendant la vie du Sauveur. Trop de preuves matérielles et palpables entouraient les œuvres merveilleuses que la nation entière avait vues, touchées, entendues, pour que la pensée même leur vînt de s'élever contre une pareille démonstration. Jamais donc ils ne reprochèrent au Christ ni supercherie, ni mensonge. Quand ils l'accusaient, ce n'était pas d'inventer des prodiges, ils y croyaient eux-mêmes ; c'était d'emprunter sa puissance aux démons, de commander et d'agir au nom du prince des ténèbres. Depuis, les Juifs se sont toujours montrés fidèles aux opinions de leurs anciens chefs. Les

deux *Talmuds* de Jérusalem et de Babylone reconnaissent les grands prodiges de Jésus-Christ, et les expliquent en l'accusant d'être entré dans le temple, et d'y avoir dérobé le nom adorable de Dieu. Maïmonide, le plus savant et le plus judicieux des rabbins, va plus loin encore. Il prétend que Jésus-Christ n'est pas le Messie, par la raison même qu'il a fait des miracles et que le vrai Messie ne devait pas en faire; ne niant ainsi, ce semble, le caractère de l'homme que pour rendre un témoignage plus éclatant à ses œuvres ¹.

Mais ce n'était pas assez des premiers disciples et de la nation juive. Il fallait que le monde entier rendît hommage à la réalité des miracles. A leur tour, les païens viennent, à travers tous leurs regrets, reconnaître à la fois ceux du Maître et ceux des disciples. Celse prétend que toute la force qui semble assister le Christ et les Apôtres ne doit être attribuée qu'aux noms et aux conjurations de certains esprits, qu'à des évocations et des enchantements. Porphyre, ne voulant pas considérer Jésus-Christ comme un Dieu, le met au rang des magiciens. Julien aussi, ne pouvant nier les miracles, les raille avec toute l'affectation de son orgueilleux mépris. Tous ces ennemis du

¹ Voy. Duvoisin, *Démonstr. évangélique*.

nom chrétien, pour rabaisser les faits incontestables du Christianisme, exaltent outre mesure les prodiges du paganisme, les prophéties des sibylles, les prédictions des augures, les œuvres d'Apollonius de Tyane : faits incertains, équivoques, isolés, sans raison d'être et sans but, si souvent simulés, si fréquemment démentis.

Et d'ailleurs, n'était-ce pas cette prétention même du polythéisme à se glorifier de phénomènes extraordinaires, opérés avec le secours des démons, ou par de secrètes forces naturelles, qui justifiait la nécessité et consacrait la rigoureuse discussion des miracles chrétiens ? A ces actes magiques, trop souvent le produit de l'ignorance, de la superstition ou du hasard, les disciples du Christ opposaient des prodiges faits avec une volonté souveraine, avec une toute-puissance créatrice, avec une splendeur qui n'appartient qu'à Dieu. A ces œuvres ténébreuses opérées, quand elles étaient réelles, sous de pénibles efforts, avec de repoussantes cérémonies, dans des cas aussi rares qu'incertains, les chrétiens opposaient des merveilles exécutées spontanément, à toute heure, sans difficulté, d'un simple mot : le nom même de Jésus, par lui seul, les accomplissait. Saint Justin, saint Irénée, Lactance, Maternus,

attestaient, sous les circonstances les plus indubitables, les nombreux miracles qui, depuis le temps du Messie et des Apôtres, s'opéraient chaque jour en face du paganisme, sans avoir jamais eu à redouter ni réfutation ni démenti. Tertullien, allant plus loin encore, osait sommer le juge de citer un chrétien devant son tribunal, de l'y mettre en présence d'un homme possédé du démon, et de faire mourir le chrétien, si le démon ne sortait pas à l'instant du corps dont il avait pris possession, à l'ordre donné au nom de Jésus ¹.

Enfin, à toutes ces preuves, les observations et les faits providentiellement recueillis par l'histoire ajoutent encore une dernière consécration. C'est Chalcidius, philosophe platonicien, qui parle de l'apparition de l'étoile guidant les Chaldéens vers le pays où était le Dieu qu'ils cherchaient ². C'est Macrobe qui, vérifiant ainsi le fait merveilleux de la fuite en Egypte, rapporte le mot connu d'Auguste : « Il vaut mieux être le pourceau que le fils d'Hérode ³. » C'est Thallus, auteur d'une histoire de Syrie, qui relate l'obscurcissement du soleil, survenu à la mort du Christ, et consigné dans les registres officiels de

¹ *Apologét.*, II. XXIII. — ² *Comment. in Timæo.* — ³ *Saturnales.*

Rome. C'est Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, qui cite, dans son *Histoire des Olympiades*, les premiers prodiges du Christianisme ¹. C'est Quadratus, philosophe athénien du premier siècle, qui, éclairé, comme tant d'autres, à la lumière même des miracles, adresse à l'empereur une apologie appuyée sur les faits miraculeux du Christianisme, et ne craint pas d'en appeler aux témoignages de quelques-uns des malades guéris par le Sauveur, qui survivaient ². Ce sont enfin saint Justin et Tertullien qui constatent, comme existant encore à Rome de leur temps, la relation de la mort et des miracles de Jésus-Christ, envoyée de Jérusalem par Pilate à l'empereur Tibère ³.

Oui, nous avons désormais le droit de le proclamer, la sanction des miracles est acquise à Jésus-Christ ; l'auréole surnaturelle qui l'entoure est la couronne de sa divinité. Par ce signe sacré et incommunicable, il marque son rang au-dessus de tous les fondateurs de systèmes et de religions. Où est le philosophe qui ait jamais invoqué des prodiges comme preuve de la vérité de sa doctrine ? Où est le sectaire qui ait établi sur cette base le fon-

¹ Fragments conservés par d'autres écrivains. — ² Eusèbe, *Hist. ecclés.*, liv. IV, chap. III. — ³ Justin, *Apologie*. Tertullien, *Apologét.*, n. XXI.

dement de sa mission? Où est le législateur religieux qui, pour imposer une croyance, en ait appelé aux œuvres surnaturelles qu'il opérât? Le Christianisme seul, parmi toutes les autres religions, a des miracles innombrables, importants, publics, avérés.

Que reste-t-il maintenant à opposer à tous ces faits? Dix-huit siècles les ont reconnus et proclamés. Que nous importe donc qu'on vienne de nos jours élever contre eux une vaine et tardive objection! Qu'importe qu'on en appelle à certaines combinaisons mystérieuses, à je ne sais quels jeux nécessaires de forces purement matérielles, aux prodiges si ambigus du magnétisme! comme si contre l'évidence même on pouvait arguer de faits indécis, confus, non avoués par la science, mêlés de tant d'hésitations et d'erreurs, si peu susceptibles de se reproduire par l'effet de la libre volonté, et n'ayant pu encore aboutir à rien d'utile ou de certain! Non, en dépit de tous leurs efforts, nos adversaires, malgré tous les voiles empruntés à l'intelligence ou à la matière, ne cacheront pas un seul des rayons du soleil si brillant de la vérité; et le merveilleux révélé par le Christianisme ne restera justiciable à jamais que de la toute-puissance de Celui qui change à son gré les lois les plus immuables de la nature.

CHAPITRE VIII.

Les Apôtres.

Douze hommes, choisis par le Maître, l'avaient suivi pendant trois ans dans ses courses à travers la Judée, ils avaient vu ses œuvres, écouté ses leçons. Ce n'étaient pas de ces Juifs savants, venus d'Asie Mineure ou d'Alexandrie, qui avaient conversé avec les philosophes, disserté dans les écoles, communiqué avec le monde. Ils ne savaient rien des idées et des faits qui, depuis trois siècles, s'étaient succédé en Grèce, à Rome, dans l'univers. Ils ne comptaient ni parmi les docteurs de la loi, ni même parmi les citoyens considérables par leur position et leurs richesses. C'étaient des hommes pauvres, sortis de la dernière classe du peuple, venus de la Galilée. C'étaient des pêcheurs, des artisans, des publicains. Les sciences leur sont étrangères, ils ne connaissent pas les lettres ; ils

sont grossiers, timides, charnels. Attachés, comme leurs compatriotes, aux jouissances terrestres, ils n'espèrent d'abord de celui qu'ils suivent que des récompenses temporelles, ils se disputent d'avance le prix de leur fidélité. Du reste, ils sont si sincères qu'ils avouent eux-mêmes leurs fautes et les constatent devant le monde entier; ils racontent le zèle indiscret des uns, les prétentions ambitieuses des autres; ils ne dissimulent ni leur grossièreté, ni leur ignorance; ils publient leurs plus honteuses faiblesses, et jusqu'à la chute de celui d'entre eux qui devait être le premier de tous. A la mort de leur maître, saisis de terreur, ils se sont enfuis. Ils ont oublié à la fois ses leçons, sa puissance, ses miracles, ses promesses. Ils ne se souviennent plus que des menaces des princes des prêtres, que de la fureur du peuple. Ils ne prennent conseil que de leur frayeur.

Mais quel prodigieux changement s'opère soudain dans ces hommes ! Jésus-Christ vient de quitter la terre ; il leur a laissé, sous la garantie de ses promesses, ses dernières instructions.

Tout à coup, pleins de zèle, de courage, d'énergie, ils sortent de leur retraite, ils apparaissent à la face de Jérusalem ; ils reprochent hardiment au peuple d'avoir méconnu son Sauveur et

son Dieu, aux princes des prêtres d'avoir versé le sang du Juste. Ils attestent avec une force irrésistible tous les faits de Jésus-Christ : ils l'ont vu ressuscité, ils le diront désormais sans crainte ; ils ont mangé et conversé avec lui ; ils l'ont contemplé, sur la montagne, s'élevant vers le ciel. Leur témoignage unanime, entouré de tant de circonstances matérielles, appuyé surtout de preuves palpables, les met à l'abri de toute illusion ; leur caractère, tour à tour si hésitant et si craintif, si franc et si généreux, les élève au-dessus de tout soupçon d'imposture : ils n'ont pas été dupes, ils n'ont pu être trompeurs. Aucun avantage temporel, aucun intérêt humain, n'a pu les porter à se dévouer à un homme qui a été crucifié, à un homme proscrit par tout le peuple, l'objet des mépris et de l'exécration publique, qui, s'il n'est vraiment Dieu, n'est qu'un fourbe obscur et impuissant dont ils ne doivent plus attendre qu'épreuves, persécutions, mort violente. On les cite devant les tribunaux ; ils font à leurs interrogateurs d'admirables réponses ; leur simplicité, sans préparation et sans lettres, confond leurs contradicteurs. Châtiés, battus de verges, ils bénissent Dieu, se réjouissent de souffrir pour son nom, pardonnent à leurs ennemis, prient pour leurs

bourreaux. Ils pratiquent eux-mêmes, jusqu'à la perfection, les lois sévères qu'ils imposent. Leurs exemples parlent aussi éloquemment que leurs discours. Leur courage est à la hauteur de leurs enseignements. Leur sang-froid et leur patience sont aussi éloignés de tout fanatisme, que leur persévérance et leur invariable fermeté sont au-dessus de tout calcul et de toute hésitation. Leur sainte allégresse dans le péril égale leur charité et leur dévouement. Leur enthousiasme n'est pas l'emportement d'un zèle excessif, c'est l'inspiration calme et sûre de la vérité. Unanimes dans leurs actions, dans leurs enseignements, dans leurs sacrifices, ils marchent tous du même pas vers les persécutions et la mort. Et au milieu de toutes les contradictions et de toutes les épreuves, pas un ne trahit le secret du mensonge, pas un ne dément une seule des œuvres ou des doctrines du Maître.

Que se proposent-ils donc, ces hommes obscurs, sortis d'un peuple méprisé, qui lui-même les repousse? Ils n'ont pas d'autre prétention que de soumettre à leurs lois les Grecs et les Barbares, les savants et le peuple, les sages et les insensés, les républiques et les empires ! Ils étonnent la Judée et l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie par la soudaine nouveauté de leur éloquence et de leur cou-

rage. Ils prouvent à la Synagogue qu'elle n'a plus le don de Dieu, à l'Aréopage qu'il n'a pas même connu la sagesse humaine. Ils sont sans lettres, et ils vont confondre les plus habiles philosophes ! Ils étaient naguère remplis de crainte, et ils se sentent maintenant assez forts pour résister aux tyrans et aux empereurs ! Ils sont en petit nombre, et ils marchent à la conquête de l'univers ! Ils mettent à leur tête un obscur pêcheur, et ils entendent que ce pêcheur devienne le roi spirituel du monde !

Mais quels sont leurs instruments de victoire sur cette société qu'ils veulent conquérir ? En appellent-ils aux besoins, aux misères, aux passions des peuples ? Vont-ils proclamer immédiatement l'égalité absolue pour tous les hommes ? annoncent-ils l'abolition de toutes les supériorités de rang, de naissance, de fortune ? promettent-ils la liberté aux esclaves, la richesse aux prolétaires, l'émancipation aux opprimés, la vengeance aux victimes ? Qu'ils sont loin d'avoir conçu de telles pensées ! Ils blessent au contraire tous les intérêts, ils heurtent toutes les positions, ils s'attaquent à toutes les faiblesses de l'humanité. Ils enseignent la douceur aux maîtres, et en même temps ils imposent la soumission aux esclaves. Ils prescrivent la

justice aux souverains, et en même temps ils commandent aux sujets l'obéissance. Ils condamnent le malheureux qui se révolte, aussi bien que le tyran qui persécute. Ils défendent au petit de maudire le grand qui l'opprime. Ils refusent à tous de prendre pour but immédiat de leurs désirs la fortune, l'ambition, les honneurs, l'indépendance. Ils veulent que le riche donne tout son superflu en aumônes, que le pauvre ne se croie pas le droit d'exiger même les restes perdus d'un luxe inutile. Ils exigent que le puissant s'humilie devant le faible, sans que le faible y trouve un motif de s'enorgueillir. Enfin, partout et toujours, ils demandent à tous le sacrifice de leurs plus intimes sympathies et de leurs plus douces jouissances, réunissant ainsi contre eux, comme à plaisir, dans une immense coalition, le philosophe grec, le docteur juif, le prêtre de l'Égypte, le sage de l'Orient, le patricien de Rome, l'esclave barbare, le malheureux prolétaire, le tout-puissant empereur¹.

Ils sont donc insensés, ces hommes qui, seuls, sans armes, sans richesses, sans science, sans philosophie, prétendent engager une lutte avec le monde, et couronner leurs efforts par un immense succès ! Comment ont-ils pu concevoir

¹ Voy. de Champagny, *Les Césars*.

et tenter le plus étrange dessein qui soit entré jamais dans une intelligence? Ils ignorent donc ce qui leur est inévitablement réservé, les mépris, les humiliations, les supplices ! Ils ont donc répudié avec l'humanité entière toute communauté d'idées, de sentiments, de goûts, de désirs ! Non ; mais c'est qu'ils ne sont plus de simples hommes ; leur point de vue n'est plus celui de la terre ; leur horizon dépasse toutes les limites mortelles. Ils sont les envoyés de Dieu, les apôtres du Messie, les hérauts de l'Évangile. L'énigme de leur entreprise, incompréhensible par elle-même, s'explique, si c'est le Tout-Puissant qui, en leur conférant leur mission, consacre leur tentative et prépare leur succès. On se rend compte alors qu'inspirés par une confiance surhumaine, ils aient pu commettre l'immense folie d'imposer à l'univers une sagesse inconnue à tous, et de transformer les obstacles mêmes en moyens de triomphe. Dieu les a désignés clairement au monde comme ses fondés de pouvoir et ses représentants. Voyez, en effet, comme, à l'exemple de leur Maître, leurs œuvres les accompagnent et les justifient ; les prodiges qu'ils opèrent impriment en tous lieux les marques du caractère dont ils sont revêtus. Ils

commandent à la nature comme aux intelligences ; ils ont reçu l'empire des corps aussi bien que celui des âmes ; ils gouvernent les forces physiques, comme ils règnent dans l'ordre des idées et des sentiments. Leurs miracles, aussi palpables, aussi visibles, aussi publics que ceux de Jésus-Christ, participent aux mêmes caractères de certitude et d'authenticité, sont attestés par les mêmes témoins, crus par les mêmes fidèles, reconnus par les mêmes ennemis.

Héritiers de la doctrine, non moins que de la puissance surnaturelle de leur maître, les apôtres, tout d'abord et du premier mot, livrent au monde le code religieux le plus un, le plus complet, le plus simple, le plus sublime. Chose étrange ! ces hommes qui se sont dispersés dès l'origine ; qui , depuis, ne se réunissent plus que dans deux seules occasions ; qui , avec toutes les différences de leurs caractères et de leur esprit , s'adressent à des peuples eux-mêmes si divers de mœurs et de races ; qui prêchent en même temps à Jérusalem, à Corinthe, à Éphèse, à Rome ; qui enseignent à la fois à des Grecs et à des Barbares, à des Germains et à des Asiatiques des dogmes d'une si prodigieuse et si incomparable profondeur, se trouvent,

tous à la fois, avoir formé, sans s'entendre, un système de morale et de religion plus lié, plus pur, plus harmonique, et en même temps plus admirable qu'aucun de ceux qu'ajent jamais pu imaginer ou un seul législateur livré dans la solitude du recueillement à sa plus haute inspiration, ou tous les pontifes et sages du monde mettant en commun leur expérience et leurs efforts : préceptes qui ne sont formulés exclusivement par aucun apôtre, mais qui sont enseignés également et à la fois par tous ; et préceptes, en même temps, d'une convenance si merveilleuse que partout ils s'appliquent à tous les âges, à toutes les classes, à toutes les conditions, que du dernier des esclaves ils remontent au plus grand des rois, aussi facilement que, des déserts de l'Arabie et des profondeurs de l'Inde, ils s'étendent aux villes policées de la Grèce et aux forêts de la Bretagne et de la Gaule ¹.

Et cette doctrine, si complète à sa naissance, si virile dès son berceau, qui ne s'est pas formée peu à peu et par fragments, mais qui, à l'instant même, s'est produite comme une création admirable de méthode et d'ensemble, et

¹ Duvoisin, *Démonstr. évangélique.*

qui, en un jour, a dit à l'humanité son dernier mot, on veut que ce soient ces douze obscurs pêcheurs qui l'aient spontanément inventée ! On veut qu'ils soient arrivés, pour leur coup d'essai, à ce corps de lois sans modèle, comme sans précédent ! On veut que l'Apôtre des nations, qui s'élève parfois à une hauteur si inaccessible, qui embrasse en même temps tant de questions si ardues et si magnifiques, ait par hasard donné tout d'abord le dernier sceau à des vérités si incroyables et si nouvelles pour le monde ! Comment donc auraient-ils pu trouver en eux-mêmes une si admirable puissance ? Quel merveilleux génie eût développé en eux ces étranges facultés ! Où auraient-ils puisé ces surnaturelles inspirations ? Oh ! que les inventeurs de cette foi nouvelle en seraient, à vrai dire, bien plus étonnants que le héros ¹ et les adeptes plus inexplicables que le dieu !

Qu'on se figure, à l'époque de civilisation corrompue, de dégradation éclairée, d'indifférence et de doute, où se trouvait alors le monde, qu'on se figure quelques pauvres artisans, sans autre force que leur conviction, sans autre arme qu'une croix invisible, entrant dans les

¹ Expression de J.-J. Rousseau.

capitales du monde civilisé, les pieds nus, couverts de vêtements usés, portant des bâtons de pèlerins, sans protecteurs et sans crédit, venant demander aux Éphésiens de renverser les statues de leur grande déesse, aux Athémiens de chasser Minerve du Parthénon, à Jupiter de descendre du Capitole, aux prêtres d'abandonner leurs temples, aux augures de ne plus croire à leur divination, et à tous de n'adorer désormais qu'un Dieu mort du dernier supplice, crucifié entre deux voleurs, couvert des insultes de son propre peuple! Quel est le citoyen d'une de ces villes qui, en voyant entrer les Apôtres, et ayant reçu la révélation de leurs desseins, n'eût pris pitié d'eux et prononcé, en secouant la tête, le mot de folie? Et cependant, en dépit des arrêts de la sagesse humaine, le nom de ces hommes est devenu le plus grand de tous les noms, et le Dieu qu'ils ont prêché, justifiant leur mission par le succès, règne à jamais sur la terre.

CHAPITRE IX.

L'Évangile.

Jésus-Christ avait laissé sa parole aux Apôtres, les Apôtres lèguent au monde l'Évangile. Livre admirable entre tous, l'Évangile surprend par les faits merveilleux qu'il raconte, émeut par la manière dont il les retrace, entraîne par le caractère des hommes qui l'écrivent. Impassibles comme la vérité, les Évangélistes redisent, sans en être étonnés, les plus grands prodiges ; ils ne s'indignent pas plus des calomnies de leurs persécuteurs, qu'ils ne leur reprochent leurs crimes ; ils ne dissimulent ni les humiliations, ni les douleurs, ni la mort ignominieuse de leur maître. Témoins oculaires, ils racontent ce qu'ils ont vu ; ils citent les faits sans embellissement et sans artifice. Impartiaux comme la justice même, ils semblent indifférents à toutes les passions, à

tous les intérêts, à tous les entraînements de l'humanité. Enfin, sublimes par instinct et comme par nature, ils font parler au Fils de Dieu un langage digne du titre qu'il se donne, de la mission qu'il a reçue, de la vertu qu'il enseigne.

Dans leurs récits, quelle innocence, quelle candeur ! Qu'ils sont loin de toute affectation et de tout calcul ! Comme ils ont gravé, sans le savoir, un sceau ineffaçable de vérité et de bonne foi à chaque page des Évangiles ! Quelle majesté dans les faits ! quelle simplicité dans les paroles ! quels caractères frappants dans l'inspiration ! Ils ne concertent pas leurs écrits, comme ils l'eussent fait inévitablement s'ils eussent eu la prétention d'en imposer à l'univers, ou seulement s'ils eussent douté eux-mêmes de quelques-uns des points qu'ils voulaient établir. Ils écrivent chacun à part, à d'assez longs intervalles, dans toute l'indépendance de leur conviction isolée. Loin de se copier entre eux ou de se faire même de faciles emprunts, ceux qui viennent les derniers ne craignent pas de suppléer aux omissions des autres, de rétablir des faits passés sous silence, d'ajouter des détails qui, au premier abord, ne semblent pas se concilier avec les précédents récits. C'est que, dans leur admirable fran-

chise, appuyés sur les fondements mêmes de la vérité, ils ne redoutent ni contradiction ni démenti; ils défient d'avance tous les efforts de la critique par leur assurance et leur simplicité; ils ont assez de confiance en eux-mêmes, ou plutôt en Celui qui les guide, pour se sentir élevés au-dessus de toute illusion et de toute erreur.

Et ainsi, ces hommes qui diffèrent entre eux d'âge, de position, de talent, ont, sans se rapprocher ni s'entendre, produit le corps de doctrine et de faits doué de l'ensemble le plus incomparable et de l'unité la plus merveilleuse. Oh! que leur accord atteste victorieusement leur véracité, en même temps que leur sincérité trouve un sûr garant dans leur divergence!

Mais ce n'est pas assez de cette évidence morale. Les preuves matérielles se pressent et s'accumulent, pour porter au plus haut point de certitude l'authenticité de l'Évangile: ici ce sont toutes les circonstances de temps, de lieux, de pays, citées avec une si remarquable précision par les Évangélistes; là c'est l'existence de tous les personnages du Nouveau Testament depuis Jésus-Christ jusqu'aux Apôtres, depuis Jean-Baptiste et Gamaliel jusqu'à Hérode et Pilate, constatée par tous les historiens contemporains, par Jo-

sèphe comme par Tacite ; ailleurs ce sont tous les détails des mœurs, des lois, des usages de l'époque, rappelés à chaque page par les récits évangéliques : faits et circonstances qui , par leur importance et leur réunion, fixent le temps exact où apparut l'Évangile et excluent toute idée de falsification ou d'erreur.

Un livre, en effet, qui ne remonte pas à des temps perdus en histoire, mais qui met en scène tous les personnages, se lie à tous les événements contemporains ; qui constitue une écriture publique soumise à l'examen et à la vérification de tous ; qui renferme des faits publics que chacun a pu connaître et constater ; qui entre dans la trame publique de l'histoire et s'y unit de telle sorte qu'il est impossible d'en rien détacher ¹ ; qui porte, en outre, avec lui les conséquences les plus immenses, puisque c'est lui qui impose une rénovation absolue au monde, ce livre peut être, à juste titre, proclamé comme éminemment authentique, et les écrivains qui l'ont publié au grand jour, sous la sauve-garde de tant de conditions si décisives, doivent être, à bon droit, considérés comme ses auteurs.

Prétendre qu'on ait pu inventer l'Évangile,

¹ Voy. Lacord., 42^e Confér.

c'est se perdre à plaisir dans les plus étranges impossibilités. Il aurait fallu que celui qui eût supposé les Livres Saints imaginât les événements au moment précis où l'histoire constate qu'ils se passaient, simulât les personnages à l'instant même où tout concourt à établir leur existence ! qu'il trompât ainsi tous les contemporains sur ce qu'ils voyaient et entendaient ! qu'il inventât à lui seul une histoire tout entière et l'imposât à tous les écrivains de son époque et des âges suivants ! qu'il fît recevoir et garder par tous, par les évêques, par les églises, par les fidèles, par les adversaires, des livres que tous auraient, à tort, cru tenir des auteurs mêmes qu'ils connaissaient ! enfin qu'au sein de la lutte multiple des intérêts, des préjugés et des passions, il vînt à bout, en un seul jour, de tromper le monde sur les doctrines, sur les faits, sur les personnes, sur les croyances, et que nul ne découvrit, ne soupçonnât même le faussaire ! L'esprit s'étonne et recule devant de telles suppositions ; l'on proclame avec assurance qu'il était mille fois plus facile d'écrire l'Évangile que de l'inventer, et qu'en même temps il était aussi radicalement impossible aux premiers évangélistes d'imaginer les faits de Jésus-Christ qu'à aucun de leurs successeurs de composer eux-mêmes,

et d'attribuer faussement aux Apôtres quelque partie de nos livres saints.

Voyez, en effet, comme tous les témoignages, de quelque part qu'ils viennent, s'accordent avec la raison et l'histoire pour reconnaître unanimement les caractères de temps, de lieux, de personnes que nous assignons à l'Évangile : les hérétiques lui rendent le même hommage que les chrétiens, les païens ne lui refusent pas plus leur assentiment que les Juifs.

Dès que l'Évangile paraît, il parcourt rapidement les voies que lui avaient ouvertes les Apôtres. Partout les chrétiens le reçoivent avec un religieux respect ; les églises le gardent avec un soin jaloux ; des exemplaires nombreux s'étendent en Europe, en Asie, en Égypte, et, par leur diffusion, consacrent l'authenticité du texte primitif ; des copies en sont transmises à toutes les chrétiens, des traductions en sont faites dans toutes les langues. Chaque nation, chaque cité donne ainsi une date aux livres saints, un nom avéré à leurs auteurs. Dès le principe, dans toutes les assemblées chrétiennes, pendant toutes les cérémonies religieuses, on lisait des passages de l'Écriture, que le peuple écoutait avec vénération et respect. Les églises auxquelles avaient été adressées

les épîtres des Apôtres les conservaient comme le plus précieux monument de leur foi et le gage le plus assuré de leurs espérances. Quelles protestations énergiques eussent fait entendre ces églises, toutes glorieuses des lettres de saint Pierre et de saint Paul, si un novateur fût venu en contester l'existence, ou en démentir l'authenticité ! Comment eussent-elles accueilli le faussaire qui, à la place des épîtres véritables, en eût voulu substituer de controuvées ou de douteuses ? Pouvait-on leur persuader que l'Apôtre qui les avait instruites et formées leur eût écrit et enseigné ce qu'il ne leur eût ni enseigné ni transmis ? et l'original qu'elles avaient entre les mains n'eût-il pas confondu à l'instant toute tentative d'imposture et de supposition ?

D'accord sur ce point avec les vrais fidèles, les premiers hérétiques rendaient hommage à l'authenticité du Nouveau Testament. Quelques-uns sans doute en rejetaient l'autorité divine qui trop évidemment les condamnait ; d'autres falsifiaient les écrits apostoliques pour s'en servir à propager leurs erreurs ; mais aucun ne contestait les Livres Saints qui, ayant presque tous précédé ces premières hérésies, convainquaient déjà de mensonge, par leur filiation non interrompue de-

puis les Apôtres, les doctrines des novateurs; et ceux même qui cherchaient à les dénaturer, prouvaient ainsi, malgré eux, la confiance que ces livres inspiraient dès lors au monde.

Les Juifs non plus, ni par leurs rabbins, ni dans leurs deux talmuds, n'ont jamais nié, au milieu de leurs plus vives attaques, l'authenticité des Évangiles.

Les païens Celse, Porphyre et Hiéroclès, si acharnés à combattre le christianisme par toutes les armes de la science et du sophisme, admettent également la vérité du texte primitif.

A tant de témoignages, à tant de faits, à tant de preuves, que prétend-on opposer désormais? Ne pouvant repousser le principe même de l'existence du Nouveau Testament, on s'efforce encore de soulever contre lui quelques difficultés de détails : 1° on argue de l'impossibilité de distinguer les écrits inspirés des écrits apocryphes ; 2° on objecte l'altération qu'aurait subie le texte primitif : dernières allégations qui ne résistent pas plus que toutes les autres à l'examen le moins attentif.

1° Quand les Apôtres commencèrent à enseigner les hommes, ils ne se mirent pas tout d'abord à écrire l'Évangile. Pleins des paroles et des leçons de leur maître, ils les laissaient déborder

sur la foule. Ils prêchaient, et les nations se convertissaient. Partout leurs doctrines marchaient avant leurs écrits ; car c'était bien à la parole qu'avait été donnée la mission de changer le monde. Bientôt, cependant, plusieurs commencèrent à mettre en récit les actions et les discours du Sauveur : ce qui était du domaine de la tradition orale passait ainsi dans celui de l'histoire ; la parole se faisait livre. Mais, entre tous ces écrits publics, dut se signaler tout d'abord une remarquable différence.

Choisis par la destination spéciale de Celui qui pouvait éloigner d'eux toute erreur, quelques-uns des apôtres et des disciples reçurent la mission de rédiger, pour que la mémoire en demeurât inaltérable, les principaux points de la vie du Sauveur ; et ces écrits restèrent marqués, au-dessus de tous, du caractère d'une inspiration authentique. D'autre part, quelques auteurs pieux, recueillant, sous leur personnelle responsabilité, ce dont ils avaient été témoins ou ce qu'ils avaient appris des Apôtres, composèrent divers écrits plus ou moins fidèles, tels que les évangiles des Égyptiens et des Hébreux. Puis vinrent les hérétiques qui sciemment altérèrent les évangiles publiés avant eux, ou en supposèrent eux-mêmes pour propager

leurs erreurs. D'autres livres encore circulaient sans nom d'auteur reconnu, et partageaient, avec les récits faits sous une inspiration individuelle et les écrits hérétiques, la dénomination d'apocryphes que seuls ils méritaient par excellence. Mais, au milieu de tous les autres, se distinguèrent toujours par l'autorité dont ils jouissaient, et par le nom d'authentiques qu'ils gardèrent exclusivement, les Livres Saints que l'Église a consacrés en les marquant de son sceau incommunicable que chaque âge chrétien est venu tour à tour reconnaître et vérifier.

Par l'effet même du mode dont la vérité s'est ainsi transmise, nous trouvons, dans le premier siècle, moins souvent invoqué le texte de l'Évangile. Les Apôtres existant encore, on en appelait bien plutôt à leur témoignage et à leur décision qu'à leurs écrits ou aux relations de leurs disciples. L'Évangile, en effet, n'était alors que la parole inanimée, recueillie par l'écriture, cette même parole du Christ que les Apôtres répandaient pleine de mouvement et de vie sur le monde. Mais, à mesure que les Apôtres disparaissent, on a recours, de plus en plus, à l'autorité du texte authentique. Ainsi, les écrivains du premier siècle, saint Clément pape, saint Ignace, saint Poly-

carpe, invoquent fréquemment, sans doute, le témoignage des quatre évangiles ; ils en transcrivent, dans leurs diverses épîtres, de longs et nombreux fragments ; mais souvent ils ne nomment pas les auteurs, ils ne s'astreignent point à la lettre, ils citent de mémoire ; parfois ils relatent ce qu'ils ont appris directement eux-mêmes, ou bien ils rapportent quelques extraits des auteurs pieux qui ont écrit en dehors de l'inspiration¹. Au second siècle, les marques de l'authenticité deviennent bien plus formelles. Les évêques, s'éloignant du temps des Apôtres, précisent bien plus les citations, distinguent mieux les sources, indiquent mieux les auteurs. Le savant évêque de Lyon, saint Irénée, qui, par saint Polycarpe, avait communiqué avec l'apôtre saint Jean, dit expressément, dans son ouvrage contre les hérésies, qu'il n'y a ni plus ni moins que quatre évangiles, les appelle les quatre points cardinaux, les cite par leurs noms, raconte en détail comment et par qui chacun fut rédigé, et signale, dans les quatre, un ensemble divin auquel il donne, comme de nos jours, le nom générique d'Évangile². Tertullien, écrivant contre

¹ Voy. de La Luzerne, *Première dissert. sur la vérité de la relig.* — ² *Adv. hæreses*, lib. III, cap. I et II.

Marcion, établit, par la croyance ancienne et universelle des églises, que l'autorité de saint Luc, contestée par cet hérésiarque, est égale à celle des évangélistes Marc, Jean et Matthieu ¹. Le témoignage se continue par Clément d'Alexandrie ² et Origène ³ qui désignent les quatre évangélistes comme révévés de toute l'Église, et s'étend, par ces premiers confesseurs, à tous les âges comme à tous les pays. Les adversaires eux-mêmes, sans s'apercevoir qu'ils en consacraient ainsi l'authenticité, viennent emprunter à l'Évangile des armes pour combattre Jésus-Christ; et Julien, raillant les chrétiens avec toute sa puissance d'empereur et son astuce de sophiste, leur interdit l'étude des belles-lettres, et les renvoie pour toute science à leurs évangélistes Luc et Matthieu.

2° La même puissance qui a dirigé la main et fait reconnaître par toute la chrétienté l'inspiration des Évangélistes, a assuré par des marques non moins éclatantes l'intégrité absolue du texte et de la doctrine. Répandus, dès le commencement du Christianisme, dans toutes les parties du monde, à Jérusalem, à Corinthe, à Alexandrie, à Antioche, à Rome, les Livres Saints étaient con-

¹ Lib. IV, cap. II, v. — ² *Stromates*. — ³ Euseb., *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. XXV.

servés par tous comme ce qu'ils avaient de plus cher. On mourait plutôt que de les livrer. Toute falsification était un crime. Tout un peuple se levait contre un évêque qui se permettait d'en changer quelques mots¹. Les manuscrits de l'Église grecque et de l'Église latine, dispersés en Orient et en Occident, étaient identiques. Les évêques, les Pères de l'Église, les auteurs chrétiens en citaient de longs et nombreux fragments, à tel point que si, par impossible, le texte primitif se fût perdu, on eût pu le rétablir avec leurs seules citations ; et tous ces fragments se trouvent merveilleusement conformes aux divers exemplaires qui sont parvenus jusqu'à nous.

Sans doute, par l'effet du nombre immense des manuscrits, il s'est rencontré, dans la suite des temps, quelques erreurs de copistes. Un docteur anglais, après trente ans de patience, est parvenu à noter jusqu'à trente mille variations, portant toutes sur des virgules, sur des accents, sur des mots. Mais on n'a jamais pu signaler une seule différence assez notable pour altérer tant soit peu la moindre maxime de cette doctrine si belle et si homogène dans l'ensemble comme dans le détail de ses parties ; et, en dépit de toutes les

¹ S. Augustin, ep. 71.

critiques, l'Évangile est resté le plus intact et le plus pur de tous les monuments écrits.

Ainsi, sur ces bases désormais inébranlables s'appuie le Nouveau-Testament, aussi incontestablement supérieur dans l'ordre des idées que dans l'ordre des faits, et planant, par son imposante autorité, au-dessus de tous les sophistes qui, sur quelque détail resté à demi obscur, sur quelque contradiction apparente, ont prétendu édifier le triste échafaudage de leur haine impuissante et de leurs stériles passions.

CHAPITRE X.

Propagation du Christianisme dans tout l'univers et en dépit de tous les obstacles.

Quand Jésus-Christ eut consommé sur la terre son œuvre assurée déjà par tant de garanties, déjà entourée de tant de prodiges, les Apôtres, investis de la mission de la propager, partirent avec leurs glorieuses lettres de créance devant l'autorité desquelles devaient s'incliner tous les peuples de l'univers. Comme une nuée féconde et bienfaisante, la doctrine nouvelle s'étend et monte avec une merveilleuse rapidité. Convertis dès les premiers jours par l'apôtre saint Pierre au nombre de trois et de cinq mille, les Juifs venus à Jérusalem pour la solennité de la Pentecôte emportent dans leurs divers pays la semence divine qu'ils ont reçue. La Synagogue, appelée, suivant les prophétiques promesses, la première

à la vérité, voit un grand nombre de ses enfants se soumettre à la loi de l'Évangile : saint Jacques reste à Jérusalem comme leur premier pasteur ; les autres apôtres se divisent entre eux le monde.

Ils partent vers les quatre points opposés de la terre ; et , après s'être, une dernière fois, réunis au concile de Jérusalem où le principe de la libre admission des Gentils triomphe de l'attachement des chrétiens Juifs aux observances mosaïques, et où la Synagogue perd ses exclusifs privilèges, ils s'en vont semer, à travers les nations, leur parole qui n'aura désormais que la vérité pour barrière et le monde pour limite. Saint Pierre, après avoir fondé le siège d'Antioche , s'achemine vers la capitale de l'empire romain où il doit planter , pour toujours, l'étendard victorieux de la croix. Jean fixe son siège à Ephèse et gouverne les Églises de l'Asie occidentale. André annonce le règne de la vérité à la Scythie et aux pays baignés par la mer Noire. Barthélemy publie la bonne nouvelle au milieu des villes et dans les déserts de l'Arabie. Thomas évangélise les Parthes et pénètre jusqu'aux Indes où, après quinze siècles, les navigateurs portugais qui retrouveront le chemin de l'Orient rencontreront

encore quelques descendants dégénérés de ses premiers disciples. Thaddée répand la divine parole dans la Mésopotamie et la Perse ¹. Saint Paul enfin, qui nous a laissé dans ses épîtres de si magnifiques témoignages de ses travaux, évangélise l'Asie-Mineure, la Grèce, la Macédoine, les îles de Chypre et de Crète. Il s'en va établissant partout des églises, convertissant les Juifs et les païens ; persécuté, mais non lassé ; battu, mais non jusqu'à être tué ; chassé, mais revenant bientôt ; faisant retentir sa parole dans les synagogues, au milieu des places publiques, devant l'Aréopage ; arrêté enfin et conduit à Rome où il retrouve l'apôtre saint Pierre établi déjà comme évêque sur ce siège immortel qui allait devenir le premier du monde.

Le Christianisme envahit de toutes parts la société antique. Il pénètre dans tous les rangs, dans toutes les classes, dans toutes les conditions, gagne tous les âges, s'introduit dans toutes les familles. Il compte des adeptes jusque dans la maison de César. On ne peut entendre la parole des Apôtres sans être touché ; on ne peut contempler leur vertu sans être saisi d'admiration ; on

¹ Voy. Doellinger, *Orig. du Christ.*

ne peut être témoin de leurs prodiges sans se sentir entraîné à croire.

Les successeurs immédiats des Apôtres parviennent par le même dévouement aux mêmes triomphes. Il y a entre ces confesseurs de Jésus-Christ comme une lutte héroïque pour convertir les nations. Il y a entre les provinces de l'empire, comme une étonnante rivalité pour embrasser la loi nouvelle. La Palestine, la Phénicie, l'Arabie, la Syrie, la Cilicie, la Carie, la Lycaonie, Smyrne qui se glorifie de son évêque saint Polycarpe, sont déjà pleines de chrétiens. La Chaldée reçoit l'Évangile, ainsi que la Perse au milieu même des bouleversements qui renouvellent son empire. L'Égypte se range sous la bannière chrétienne, avec son illustre cité d'Alexandrie où enseignent tour à tour saint Marc, Démétrius, Origène. Saint Denys l'Aréopagite continue dans la Grèce l'œuvre de saint Paul. Toute l'Italie est convertie par les disciples de saint Pierre. L'Afrique cite avec orgueil parmi ses nombreux évêques saint Cyprien, et Tertullien parmi ses confesseurs. Les provinces les plus reculées de l'empire ne tardent pas à suivre cette glorieuse impulsion. L'Espagne, de bonne heure, voit s'élever de toutes parts des églises et se

rassembler des conciles. La Gaule qui commence avec saint Pothin, l'apôtre de Vienne et de Lyon, multiplie autant que ses villes les sièges de ses évêques. La Gaule Belgique, la Germanie, la Bretagne même, comptent bientôt des apôtres dévoués et de nombreux fidèles.

Tous les témoignages contemporains attestent l'immense révolution morale qui s'opérait alors dans le monde. Les auteurs païens et chrétiens se réunissent pour signaler les rapides progrès de la religion naissante. C'est Tacite qui dévoue aux malédictions publiques cette « multitude énorme de chrétiens (*multitudo ingens*) convaincus, dit-il, de haine contre le genre humain ¹. » C'est Pline le Jeune, gouverneur de la Bithynie, qui se plaint du grand nombre de chrétiens de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, qui, dans sa seule province, défiaient par leur multitude la persécution et causaient la désertion des temples, l'interruption des cérémonies sacrées, le délaissement des victimes qui ne trouvaient plus d'acheteurs ². C'est un empereur romain qui, dans un édit public, accuse l'erreur

¹ *Annal.*, lib. XV, ch. XLIV. — ² Lib. X, ep. 97.

pernicieuse des chrétiens de remplir l'univers presque entier de confusion et de ténèbres ¹. D'autre part, parmi les défenseurs du Christianisme, dès le second siècle, saint Justin proclame qu'il n'est pas de nation policée ou barbare chez laquelle il ne soit offert des prières et des actions de grâces à Dieu créateur, au nom de Jésus crucifié ². Saint Irénée, vers la même époque, ne craint pas d'assurer que l'Église, avec la même foi, s'est étendue sur toutes les parties du monde ³. Tertullien enfin, célébrant la merveilleuse diffusion de l'Évangile, s'écrie avec son éloquence de rhéteur : « Nous ne sommes que
« d'hier, et nous remplissons tout ce qui est à
« vous, vos villes, vos îles, vos villages, vos
« forteresses, les municipes, les assemblées du
« peuple, les camps, la cour impériale, et même
« le sénat et le forum ; nous ne vous laissons
« que vos temples. Si les partisans de l'Évangile
« se retiraient de vous, vous frémiriez de la so-
« litude qui vous entourerait, et vous seriez dans
« la stupeur à cause du silence de mort qui pla-
« nerait sur votre monde en quelque sorte éteint ;

¹ Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IX, cap. VII. — ² *Dialog. cum Tryphone*, n. 117. — ³ *Contra hæreses*, lib. I, cap. II.

« vous chercheriez et vous ne trouveriez plus
« de sujets ¹. »

Ainsi en quelques années le monde se renouvelait, les dieux étaient abandonnés, les pontifes restaient seuls dans les temples déserts, les victimes manquaient aux autels, les cérémonies publiques étaient délaissées. Jésus-Christ l'emportait sur les dieux de l'Olympe ; les vertus chrétiennes triomphaient des passions du paganisme. Et ce n'étaient pas seulement les pauvres, les petits, les faibles qui s'inclinaient ainsi sous les bénédictions de l'Évangile ; c'étaient les sénateurs, les femmes les plus illustres, les épouses et les filles des empereurs ², les consulaires, les esprits les plus éminents par le génie, par les lumières, par la vertu ; parfois même les rhéteurs et les philosophes. Et l'édifice païen, sapé dans sa base, voyait chaque jour se détacher une pierre de ses murailles, tomber un tronçon de ses colonnes, et s'amonceler autour de lui ruines sur ruines.

Cependant le Christianisme s'élevait sur les obstacles mêmes contre lesquels fût venue inévitablement se briser toute autre doctrine. Pour marquer d'un sceau irrécusable son caractère cé-

¹ *Apologet.*, n. xxxvii. — ² De Dioclétien.

leste, il dédaignait tous les moyens qu'eût invoqués la sagesse humaine. Ce n'était certes pas la force brutale qui appuyait une religion toute de persuasion et de douceur, ni la politique qui enseignait une doctrine si dégagée de toute influence terrestre, ni l'ambition du crédit ou le désir des honneurs qui entraînait dans une voie si pleine de misères, d'humiliations et de mépris. Ce n'était point l'appât des jouissances et des plaisirs qui incitait à des préceptes si sévères et si durs, ni un vain attrait de curiosité ou un stérile amour de discussion qui faisait admettre une nouveauté si difficile à supporter et à croire, ni un enthousiasme irréfléchi qui guidait des disciples si persévérants et si unanimes, ni le fanatisme enfin qui attirait des adeptes si patients, si désintéressés et si humbles. Il semblait au contraire que, par un étrange défi jeté à la fortune qui recevait ailleurs tant d'hommages, le Christianisme s'efforçât d'appeler sur lui les impossibilités, d'entasser devant lui les obstacles, de s'entourer comme à plaisir de difficultés et de périls. Tout ce qu'il y avait de force dans le monde, d'autorité dans les faits, de puissance dans les idées et dans les hommes : *l'idolâtrie*, — *le patriotisme*, — *les intérêts*, — *les mœurs*, — *les préjugés*, — *les*

persécutions, — *la philosophie*, tout devait se réunir à la fois, dans une conjuration de trois siècles, pour arrêter la marche incessante de l'Évangile.

Et d'abord, qu'on ne croie pas qu'à l'époque où parut le Christianisme, *l'Idolâtrie*, toute déchue qu'elle était, eût perdu sur les esprits et sur les cœurs toute sa puissance ! Religion des ancêtres, elle parlait si bien à l'imagination par les prodiges qu'elle rappelait, par le passé dont elle évoquait le souvenir, par les oracles dont elle gardait la tradition, par les prestiges de l'art, par les pompes des cérémonies, par la majesté du culte ! Comme elle semait habilement de fleurs la route de la vie ! Comme, dans l'abus des jouissances, elle enlevait ingénieusement jusqu'aux remords ! Avec quel art merveilleux, élevant l'esprit et corrompant les sens, elle donnait à la fois satisfaction aux instincts nobles et aux penchants honteux de la nature ! Comme elle glorifiait les passions, cachait le dieu sous le crime, associait la religion à la matière, le ciel à la volupté, se faisant pardonner par quelque grandeur une dégradation sans limite ! Et c'étaient ces passions convaincues de leurs droits, ces faciles adorations, ces jouissances doucement couvertes de l'égide de la divi-

nité qu'un culte sévère et inconnu venait troubler dans la paix de leurs triomphes ¹ !

Le polythéisme d'ailleurs, dans son union intime avec les nationalités, c'était la foi antique sous laquelle avaient grandi les empires, la règle sur laquelle les institutions s'étaient fondées, la législation qui, dans le travail des siècles, avait produit les grands citoyens ; c'était le principe de vie des nations, le foyer du dévouement, la source du *Patriotisme*. N'étaient-ce pas ces dieux protecteurs qui avaient fait la gloire de la patrie, qui l'avaient avertie de ses dangers par les augures, et plus d'une fois sauvée de la ruine par leur puissance. Pour les Romains surtout, chez qui l'antique croyance n'avait pu périr encore tout entière, menacer les temples, renverser les autels, c'était remettre en question l'empire universel qu'ils croyaient devoir à leurs dieux ; c'était, par un insultant défi jeté à l'orgueil du peuple-roi, attenter à la consécration de ses succès et à la majesté de ses victoires.

Et à quels *Intérêts* la foi nouvelle ne venait-elle pas porter atteinte ! Elle attaquait le corps nombreux et puissant du sacerdoce ; elle arrêtait

¹ Voy. de Champagny, Lacordaire, Nicolas, etc.

l'effet des enchantements des prêtres¹; elle supprimait à la fois leur autorité, leurs richesses, leur existence même; elle menaçait la multitude des hommes qui vivaient de l'ancienne religion; elle troublait les citoyens qui, revêtus de charges publiques, juraient d'offrir des sacrifices aux dieux; elle montait jusqu'au trône des Césars à qui elle redemandait le pontificat suprême qui faisait partie de leur toute-puissance.

Et puis, quel bouleversement elle imposait dans les *Mœurs* et dans les usages! Il fallait changer toutes les anciennes relations de la vie, renouveler toutes les habitudes de l'existence privée et publique, se séparer de ces douceurs auxquelles on attachait tant de prix, quitter ces richesses qu'on idolâtrait, renoncer à ces riantes fêtes mêlées de plaisirs et de jeux, à ces spectacles si enivrants, à ces arts embellis de tous les charmes de la volupté, à cette poésie si pleine de mollesse et de séduction, à cette satisfaction générale accordée à tous les penchants et à tous les goûts! et enfin, par un sacrifice suprême, sur les débris de toutes ces jouissances il fallait inaugurer le règne d'une sévérité de mœurs inconnue, d'une austérité sans limite comme sans modèle! Oh!

¹ Dionys. Alex. apud Euseb., lib. VII, cap. x.

si le chrétien élevé sous les lois de l'Évangile a tant de peine à se plier à toutes leurs rigueurs, quelle épouvante, en présence d'une telle morale, ne devait pas saisir le païen nourri dans le sein d'une religion si indulgente et si facile !

Les *Préjugés*, d'accord avec les mœurs, s'élevaient, comme une autre barrière non moins infranchissable, devant le Christianisme. Les Juifs obstinés et jaloux repoussaient le Galiléen. Les fiers Romains jetaient un regard de mépris sur le Dieu sorti de la Judée ; ils dédaignaient une superstition triste, odieuse au genre humain, proscrite aux lieux mêmes de son origine, déshonorée par le supplice de son auteur¹ : les chrétiens n'étaient-ils pas une secte impie, athée, abominable aux dieux et aux hommes, à qui on reprochait des coutumes affreuses et des rites honteux ? Ne les accusait-on pas, dans leurs assemblées nocturnes, d'accomplir des crimes horribles et contre nature, de se livrer à des unions incestueuses, de faire d'atroces festins de chair humaine, de boire le sang d'enfants cruellement égorgés ? Aux yeux du peuple, n'apparaissaient-ils pas comme des ennemis publics qui, par leur coupable refus de sacrifier aux dieux et d'honorer les empereurs,

¹ Voy. Tacite, *Annales*.

attiraient le courroux céleste et appelaient sur les nations les pestes, les famines, les tremblements de terre et tous les malheurs dont, à ces époques, elles étaient si souvent frappées ?

Aussi, l'état tout entier avec ses empereurs, ses proconsuls, ses magistrats, ses licteurs, ses bourreaux, se soulève-t-il de toute sa puissance contre la religion du Christ. La *Persécution*, commencée par Néron, marche pendant trois siècles sur les corps amoncelés des victimes. Ici, revêtus de peaux de bêtes et livrés à des chiens dévorants ; là, attachés à des pieux et enduits de poix pour éclairer de leur lueur funèbre des nuits de débauche ; ailleurs, déchirés par les fouets, par les tessons tranchants, par les tenailles de fer, le corps étendu sur des chaises brûlantes, les membres mis en lambeaux, périssant sur les échafauds et les bûchers, mis en croix, jetés aux bêtes de l'amphithéâtre, les Chrétiens sont éprouvés par toutes les tortures, interrogés par tous les tourments. Il semble qu'il y ait chez leurs persécuteurs comme une sauvage émulation pour imaginer des souffrances et pour inventer des supplices. La rage des bourreaux n'est surpassée que par la patience des martyrs. Les tyrans Domitien, Maximin, Dèce, Valérien, Dio-

clétien, déclarent aux disciples du Christ une guerre d'extermination. Le plus souvent, les bons empereurs eux-mêmes, pendant leur trop court règne, leur refusent quelques jours de repos ; et Marc-Aurèle, le philosophe Marc-Aurèle, ne permet pas, lui non plus, qu'ils prescrivent contre la persécution¹. On ne les accuse pourtant d'aucun crime ; c'est leur foi seule qu'on poursuit ; ils sont les seuls prévenus à qui on ne demande que de nier tous les chefs d'accusation, pour prononcer sur eux un solennel acquittement. Mais, en dépit des promesses aussi bien que des menaces, ils persévèrent dans ce qui fait leur condamnation et leur ruine. Tous les âges, toutes les classes, tous les rangs viennent, comme à l'envi, offrir leurs membres aux supplices et leur tête aux bourreaux. Déjà, au temps de Tacite, à Rome seule, on en faisait périr une immense multitude². Les historiens du paganisme s'accordent avec les apologistes chrétiens, pour constater la violence et l'étendue de la persécution. Saint Cyprien, Athénagore, saint Justin, Méliton de Sardes, Minutius Félix attestent le nombre prodigieux des martyrs qu'égalait seule-

¹ Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. xv. — ² *Annal.*, lib. XV, cap. XLIV.

ment la haine implacable des bourreaux. Origène, après avoir semblé établir qu'il y a eu peu de victimes, si l'on compare leur nombre à celui des croyants, proclame d'autre part¹ : « que le sénat, le peuple, les empereurs romains avaient décidé qu'il n'y aurait plus de chrétiens. » « Alors, dit Lactance, le gémissement s'étendit sur toute la terre, et de l'orient à l'occident, la Gaule exceptée, se promena la fureur de trois tyrans, Dioclétien, Galérius et Maximien². » « La fatigue forçait les bourreaux à se relever, dit Eusèbe³, et les instruments de supplice, à force de servir, s'émoussaient. « Enfin, par ce massacre général de tout sexe et de toute nation, par ces flots de sang répandus, par ces villes entières livrées aux flammes avec tous leurs habitants⁴, par ces millions de victimes qui abandonnaient leur vie pour leur Dieu, les tyrans crurent si bien, un instant, avoir anéanti jusqu'au nom du Christ, qu'ils firent graver ces inscriptions, monuments à la fois, pour la postérité, de leur fureur et de leur impuissance : *Nomine christianorum deleto. — Superstitione christianâ*

¹ In lib. Josue, *Homel.* ix, n. 10. — ² *In morte persecut.*, cap. xvi. — ³ *Hist. eccles.*, lib. VIII. — ⁴ *Ibid.*, cap. xi.

ubique deletà et cultu deorum propagato ¹.

C'était là le suprême effort du paganisme expirant, son dernier appel à un triomphe impossible. Le sang des martyrs, versé sur tous les champs du monde, était une semence de chrétiens. Du pied des échafauds et de la cendre des bûchers surgissaient de nouvelles et plus nombreuses générations de chrétiens; et Dioclétien épuisé n'abdiquait l'empire que pour préparer la voie du trône à Constantin.

Plus habiles encore que les tyrans, plus redoutables peut-être que les bourreaux, les *Philosophes*, du haut de leur doctrine individuelle et de leur superbe raison, faisaient une guerre à mort au Christianisme. Avec quelle haineuse passion les sophistes se révoltaient contre une doctrine qui renversait leurs arguments et écrasait leur orgueil! Avec quel mépris les savants et les sages repoussaient un culte qui s'en prenait à la science et prouvait son inanité, qui attaquait la sagesse humaine et démontrait sa folie! Quel dédain les esprits cultivés n'avaient-ils pas pour cette religion de femmes et d'esclaves qui plaçait un Juif crucifié au-dessus de Platon, d'Épicure, d'Aristippe! Comme Lucien, en effet, accable les chré-

¹ Bullet. *hist. de l'établ. du Christ.*

tiens sous ses plus amers sarcasmes, dans son ouvrage sur la mort de Pérégrin ! Comme Celse, tournant contre Jésus-Christ ses sophismes les plus perfides, prétend le convaincre d'avoir emprunté à la seule Égypte la science facile de ses sortilèges, et de n'avoir déployé dans ses actes ni plus d'autorité ni plus de puissance que quelques hommes du paganisme, tels qu'Aristée de Proconèse ou Abaris l'hyperboréen, qui, eux aussi, ont fait des miracles et ne sont pas regardés comme des dieux ! « Certes, les chrétiens, s'écrie-t-il, « sont les plus aveugles de tous les hommes, et à « toutes leurs folies ils ajoutent l'absurde pré- « tention de voir leur superstition s'emparer « un jour de la foi générale du monde, comme « s'il était possible que tous les peuples de la « terre, Grecs et Barbares, se réunissent jamais « dans une seule et même croyance, dans un « seul et même culte ¹ ! »

Par quelle transparente et astucieuse allusion, Jamblique et Porphyre, allant prendre Pythagore au milieu de son auréole mythique, le représentent comme un dieu sur la terre, environné à sa naissance de tous les hommages de la nature, décoré pendant sa vie de toutes les vertus du ciel !

¹ Origen., *Contra Cels.*

Enfin, avec quel but perfide d'antagonisme, Philostrate et surtout Hiéroclès ¹ vont chercher, dans le siècle même de Jésus-Christ, un de ses contemporains, Apollonius de Tyane, personnage indécis et obscur qui n'aspira jamais à tant de célébrité; et puis, empruntant à son profit une partie des idées et des faits mêmes du Christianisme, l'entourent d'une puissance surnaturelle et lui composent un cortège de prodiges pour faire, sans y croire eux-mêmes, un dieu qui ne se doutait pas de sa divinité !

Dans ces combats incessants que livraient ainsi les philosophes et les rhéteurs, dédains, sarcasmes science, sophismes, ruses, machinations, ils mirent en œuvre contre le Christ tout ce qui pouvait être un outrage ou un argument : abusant, pour le perdre, de leur influence sur les esprits, ils s'érigèrent audacieusement en arbitres de la vérité. Et si, après dix-huit siècles de foi chrétienne, le rationalisme moderne a encore sur les âmes tant d'empire, qu'on juge de la puissance dont devait être armée la philosophie antique contre une religion nouvelle qui apparaissait dans le monde comme un scandale et comme une folie, qui venait prendre la croix pour étendard, l'humiliation

¹ Eusèb. de Césarée, *Contra Hieroclem.*

pour symbole, asseyait ses fondements sur l'abaissement de la raison, et prétendait s'élever par la ruine de tous les systèmes et de toutes les écoles!

Telle était la lutte formidable au sein de laquelle devait s'inaugurer le règne de l'Évangile. Une immense coalition de toutes les puissances, de tous les intérêts, de toutes les forces, de toutes les résistances de l'univers se dressait contre la religion du Christ. Riches, peuple, empereurs, prêtres, jurisconsultes, rhéteurs, philosophes, tous conjuraient son renversement. Les savants, les sages, les débauchés, les tyrans s'étaient unis, les uns pour écrire, les autres pour condamner, ceux-ci pour immoler par le glaive, ceux-là pour tuer par le mépris, tous pour défendre unanimement les lois, la constitution, l'empire, les usages et les mœurs, les passions et les vices.

Mais le Christianisme, défiant à la fois et combattant tous ses ennemis, élevait son étendard à Jérusalem, chef-lieu de la synagogue, se posait à Éphèse en face du paganisme sensuel, envahissait, dans Athènes, le sanctuaire de la philosophie grecque, entraît dans Rome, centre de la puissance matérielle, pour y établir le siège de la principauté catholique ¹. Et cette religion, sortie d'un

¹ De Champagny, *Les Césars*.

Juif crucifié, produite dans le monde par douze pauvres artisans, cette religion qui n'eut d'abord que des cavernes pour temples et une pierre ou un cœur de martyr pour autel, cette religion moins connue par ses prédications que par ses supplices, et où le rôle de missionnaire n'était guère mieux rempli par les apôtres que par les bourreaux, marchait ainsi, en quelques années, à la domination universelle, et passait de l'étable à la demeure des Césars, de la couronne d'épines au bandeau impérial, d'une mort ignominieuse à une vie immortelle.

Oui, la sagesse humaine peut bien confesser sa défaite. Tous les calculs de l'homme sont déjoués. La folie de la croix triomphe. Ses ennemis eux-mêmes se sont écriés : « Galiléen, tu as vaincu ! » et l'univers s'incline devant les preuves d'une autorité si irrésistible que Dieu même, suivant une mémorable parole, serait coupable de l'erreur de l'univers, si l'univers se trompait. Mais le monde, qui a vu et qui a compris, a ajouté une telle foi à cette démonstration irréfutable que, depuis Théodose jusqu'à Louis XIV, c'est-à-dire pendant treize siècles, le principe même du Christianisme s'est élevé au-dessus de toutes les discussions et qu'à travers toutes les luttes engagées

sur les pratiques et sur le dogme, le souverain Auteur du dogme et des pratiques est resté entouré d'une vénération universelle, en même temps que d'un culte incontesté. Et Bossuet, résumant avec sa magnifique parole la foi de ces treize siècles, a pu dire : « Être attendu, venir, être connu par
« une postérité qui dure autant que le monde,
« c'est le caractère du Messie que nous adorons.
« Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il est
« aux siècles des siècles ¹. »

¹ *Hist. univ.*, 2^e part., ch. xxxi.

CHAPITRE XI.

Les Juifs depuis l'Évangile.

Pendant que le Christianisme, comme un fleuve fécond et puissant, versait ainsi sur les nations ses doctrines et ses bienfaits et que du fond des Catacombes il s'élevait, de degré en degré, vers le Capitole, quels étaient les enseignements que donnaient au monde les nouvelles destinées du peuple juif? Choisi jadis de Dieu pour être le gardien de l'alliance, l'héritier des promesses, la tige du Messie, déshérité depuis de tous ses titres, il accomplissait pour son malheur et pour sa ruine les derniers oracles qui lui avaient révélé ses destins. Dans la vue anticipée de son crime, les prophètes lui avaient fait entendre de loin de terribles menaces : Osée avait dit qu'il serait longtemps sans roi, sans prince, sans autel, sans sacrifice ¹. Daniel avait annoncé que l'oblation et le

¹ Chap. III, vers. 4 et 5.

sacrifice cesseraient, et que l'abomination de la désolation serait dans le temple et persévérerait jusqu'à la fin¹. Le Sauveur lui-même avait, en pleurant sur Jérusalem, prédit son crime et ses malheurs; il avait déclaré qu'une génération ne se passerait pas avant que les ennemis n'environnassent la ville de tranchées, et qu'ils la renverseraient jusqu'à ne pas laisser en elle pierre sur pierre².

Quand donc l'attentat des Juifs contre le Messie fut consommé; quand, pour couronner leurs crimes, ils eurent persécuté violemment les premiers disciples et excité les passions des Romains et de leurs proconsuls contre l'Eglise naissante, Dieu, à son tour, les abandonna à ses oracles vengeurs. Un esprit d'aveuglement et de sauvage fureur s'empara des habitants de la Judée. Le ciel, la terre, eux-mêmes semblèrent conspirer leur ruine. Le temple se remplit de prodiges. Le sol tremblait sur ses fondements. Des voix criant: désolation! malheur! se faisaient entendre. Un peuple insensé osait, dans sa faiblesse, se révolter contre les tout-puissants maîtres du monde. Des séditions sanglantes éclataient; trois partis acharnés

¹ Chap. ix, vers. 27. — Nous ne citons que ces prophéties au milieu de toutes les autres qu'on pourrait également rapporter.

se disputaient une domination si près de finir.

A ces signes précurseurs de la vengeance céleste, les chrétiens se retirèrent de Jérusalem, convaincus de la réalité des prédictions du Sauveur.

Alors, voici que Titus accourt à la tête des légions romaines. De toutes les parties de la Judée une immense multitude s'était réunie à Jérusalem pour la fête de Pâques ; la nation entière était venue s'enfermer dans la ville, comme pour permettre aux Romains de consommer d'un seul coup la ruine de tout un peuple. Bientôt autour de Jérusalem s'étendent ces tranchées et ces murailles prédites par le Sauveur. L'ennemi qui environne les révoltés leur ôte jusqu'à l'espérance. Nul ne peut échapper ; et cependant, en dépit de l'arrêt qui plane infaillible sur leur tête, les Juifs persistent dans leur aveuglement. En vain Titus s'efforce de les sauver, en vain il envoie un de leurs concitoyens leur transmettre des paroles de pardon et de paix. Ils refusent tout ce qui pourrait leur apporter le salut ; ils semblent avoir juré leur propre ruine. Pendant que les Romains les pressent de toutes parts, ils tournent leurs armes contre eux-mêmes, ils se livrent entre eux d'horribles combats. On eut vu alors se passer les scènes les plus épouvantables que relate l'his-

toire des hommes : la famine dévorer les habitants, la peste sévir dans sa plus hideuse fureur, tous les sentiments de la nature mis en oubli, les frères tourner leurs mains contre leurs frères, une mère manger son propre fils, les vengeances particulières l'emporter sur les haines nationales, tout un peuple livré en proie au plus délirant vertige.

Les faux prophètes, annoncés par le Sauveur, prédisaient encore aux Juifs l'empire du monde, alors que les ennemis étaient déjà maîtres d'une partie des murailles. La ville emportée d'assaut, les habitants se défendent dans la citadelle, dans le temple, et forcent, pour ainsi dire, les Romains à étendre partout le massacre, l'incendie, le pillage.

Le général a ordonné de sauver le temple, cet auguste et splendide monument qui excite l'admiration de l'univers ; mais un soldat, conduit comme par une main mystérieuse, y jette une torche embrasée ; et, en un instant, pour que les prophéties s'accomplissent, l'édifice entier, en dépit de tous les efforts, est dévoré par les flammes.

Au milieu de ces horreurs, plus d'un million de Juifs avait trouvé la mort. Ce qui reste de la nation est emmené en esclavage ou dispersé ; la ville est

rasée ; et à tous ces signes de la colère du ciel, Titus, qui anéantit les Juifs, reconnaît qu'il n'est que l'instrument de Dieu irrité contre ce peuple ¹.

L'arrêt porté sur Jérusalem était irrévocable. En vain les Juifs essayent-ils de relever leur ville et de secouer encore une fois le joug de leurs maîtres ; ils sont de nouveau écrasés par Adrien. Et, plus tard, quand un empereur, redevenu païen, voudra rétablir le temple pour donner un démenti à l'Évangile, des flammes vengeresses sortiront de terre et viendront dévorer les travailleurs ².

Ainsi ont été justifiées les prophéties ; ainsi se sont manifestés les terribles décrets de la justice céleste. Mais tant de désastres n'ont-ils pas dû accabler le peuple juif et consommer pour jamais sa destruction ? Les nations les plus puissantes de la terre, les Assyriens, les Perses, les anciens habitants d'Athènes et de Lacédémone, les Romains eux-mêmes ne sont plus ; quand leur mission a été accomplie, ils ont disparu de la scène du monde. Mais voici un peuple écrasé

¹ Voy. Josèphe, *De bello judaico*, lib. VI et VII. —

² Amm. Marcellin, auteur païen et contemporain de Julien l'Apostat, constate ce prodige dans son *Histoire des empereurs*.

jusque dans ses derniers enfants, châtié jusqu'à sa ruine entière, sans défenseurs, sans patrie, sans asile, qui renaît incessamment de ses ruines et que rien ne saurait anéantir. Banni, persécuté, proscrit, il se disperse par toute la terre ; la désolation l'accable de toutes parts. Mais, à travers tous les principes de mort qui l'entourent, il subsiste parce que ses destins ne sont pas accomplis ; il subsiste pour prouver depuis dix-huit cents ans le Christ qu'il a mis à mort ; il subsiste pour être la garantie de la vérité et le sceau des preuves évangéliques ; il subsiste pour porter authentiquement et aux yeux de tous le livre sacré qui le condamne, qui a appelé sur lui la vengeance divine, qui a annoncé d'avance que le Sauveur naîtrait dans son sein et qu'il le renierait ; il subsiste pour défendre ce livre avec constance et amour, pour le conserver aux dépens même de la vie avec une fidélité vraiment merveilleuse ; il subsiste en un mot, et il avait été prédit qu'il subsisterait ainsi, il subsiste pour justifier devant l'univers tous les oracles qui annonçaient en même temps ses prévarications et ses malheurs, ses crimes et sa punition, sa ruine et son immortalité¹.

¹ Ce caractère si étrange du peuple juif, et qui a été

Mais comment ce peuple ne découvre-t-il pas en lui ce qui apparaît si visiblement aux yeux de tous? Comment s'explique-t-il à lui-même l'énigme de son existence passée et de sa vie présente? Comment semble-t-il prendre à tâche de justifier ce qui avait été prédit de lui: qu'il ne se rendrait pas aux preuves qui ont convaincu le monde? C'est qu'il porte encore le même bandeau qui déroba jadis à sa vue les rayons de la vérité: bandeau fatal qu'aucun de ses guides, que nul de ses docteurs n'a jamais su arracher de ses yeux. Ce ne sont pourtant pas les hommes distingués qui ont manqué à ce peuple: commentateurs, Talmudistes, interprètes, savants, philosophes, sophistes même sont sortis, tour à tour, de son sein aux diverses époques du moyen âge et jusqu'aux temps modernes. Mais tous se sont efforcés en vain de relever leur nation, de justifier leurs livres saints, d'expliquer leurs oracles.

Quelques-uns, trouvant dans les récits prophétiques des prédictions aussi manifestes d'abaissement et de douleur que d'élévation et de triomphe, ont voulu admettre deux Messies: l'un souffrant,

admirablement développé par Pascal, est une des preuves les plus fortes de la Religion: c'est celle qui a converti le grand Condé.

l'autre glorieux ; l'un, mort dans les humiliations, qui fût le symbole de la faiblesse ; l'autre, puissant et dominateur, dans lequel la grandeur pût se personnifier¹. Triste tentative d'esprits aveuglés par l'erreur ! efforts insensés et inutiles ! Ils ne voyaient donc pas que le Messie qu'ils ont renié réunissait précisément en lui, par un mystérieux assemblage, tous les signes qu'ils cherchaient dans deux sauveurs distincts, que sa grandeur n'a eu d'égale que sa faiblesse, et que ses humiliations n'ont été surpassées que par sa puissance et ses triomphes !

Les autres, en bien plus grand nombre, ne trouvant même ces deux Messies nulle part et ayant repoussé le seul véritable, l'ont redemandé à tous les lieux, à tous les pays, à tous les peuples. Tour à tour, ils ont pris pour lui un de leurs anciens rois ; ils l'ont proclamé dans la personne d'un de ces nombreux imposteurs qui ont paru aux jours de leur ruine ; ils l'ont cru caché à Rome sous l'habit d'un mendiant ; et, il n'y a pas très-longtemps encore, ils commençaient à le reconnaître dans un imposteur qui s'éleva en Orient et qui tout à coup, à leur grand désappointement, embrassa le Mahométisme².

¹ Bossuet, *Hist. univ.*, 2^e partie. — ² De Bonald, *Disc. sur la vie de Jésus-Christ*.

Enfin, lassés de tant de recherches, fatigués d'une si longue attente, à bout de patience, de persécutions et d'efforts, ils ont écrit, comme article de foi dans le Talmud, que tous les termes marqués pour la venue du Christ étaient passés, prononçant par là sur eux-mêmes, sur leurs livres saints, sur leurs prophètes, une solennelle et irrémissible condamnation.

Dieu a ainsi pris au mot la malédiction que cette nation coupable avait appelée sur elle-même. Elle a repoussé le Christ, et le Christ s'est retiré d'elle. Elle n'a voulu d'autre roi que César, et elle a passé sous le joug inexorable des dominateurs de tous les pays et de toutes les époques. Si le peuple juif doit, au dernier jour, ouvrir de nouveau les yeux à la lumière, en attendant, il semble, suivant l'expression de M. de Bonald¹, un coupable condamné pour l'exemple à l'exposition devant l'univers. Resté aussi nombreux qu'aux beaux jours de son indépendance, il est dispersé dans tout le monde, toujours seul au milieu des nations, étranger dans tous les pays qu'il habite, conservant dans ses mœurs et jusque dans les traits de son visage son caractère propre au sein de la variété des races, nation sans patrie, peuple

¹ *Théor. du pouv.*, 2^e part., liv. IV, ch. III.

sans gouvernement, société sans organisation, esclave partout, haï de tous, repoussé de toutes parts, persécuté par toute la terre, et cependant observant toujours sa religion qui fait son malheur, s'obstinant dans son aveuglement qui a causé son crime, adorant son Dieu qui lui inflige un châtement si manifeste et si terrible ¹.

C'est qu'en dépit de tout ce qui devrait le faire périr, le peuple juif vit par la force des idées qu'il possède ; il vit par le principe immortel que Dieu a mis en lui ; sans chef, sans temple, sans territoire, le seul de tous les peuples qui ait survécu à sa propre ruine, il vit pour conserver avec ses archives l'histoire des révélations divines. Par sa destinée providentielle, il a préparé l'avènement, il a assuré la venue, il a consacré les triomphes du Messie ; et il continue, tous les jours, à porter contre lui-même un miraculeux et irrécusable témoignage en faveur de l'accomplissement des promesses qu'il a méconnues et de la vérité du Dieu qu'il a crucifié.

Ainsi, l'histoire tout entière, avec ses faits et leurs conséquences, forme un vaste horizon dans lequel, s'attirant et se repoussant tour à tour, se

¹ De Bonald, *Théor. du pouv.*, liv. IV, ch. III.

meuvent, par une loi commune et admirable, les chrétiens et les juifs. Les preuves de l'Ancien Testament sont en même temps les preuves de l'Évangile. Moïse n'est si inattaquable dans l'histoire que parce qu'il est la tige du Messie plus grand encore et mieux démontré que lui. Le chef de la loi judaïque et le divin Auteur de la loi chrétienne ont, l'un et l'autre, reçu la plus haute sanction de la certitude historique.

Les épreuves de la science ne vont faire désormais que rendre plus inébranlable le piédestal commun sur lequel ils s'appuient. Les livres de l'ancienne loi, aussi bien que les récits des évangélistes, sauront également, à ce nouveau point de vue, défendre contre tous les assauts l'éternelle vérité dont ils sont les gardiens. Les objections, là encore, s'épuiseront, avant qu'une discussion impartiale se lasse de prouver leur inanité. Et quand il aura reçu ainsi le tribut de la vraie science, le Christianisme, marchant toujours dans la majesté de sa force, s'entourera, avec une entière et suprême autorité, du cortège des preuves puisées dans ses dogmes, dans sa morale, dans ses bienfaits.

TROISIÈME PARTIE

PREUVES SCIENTIFIQUES.

PRÉAMBULE.

Carrière immense que l'homme ne parcourra jamais tout entière, abîme qui ne laissera jamais l'œil pénétrer dans ses dernières profondeurs, la science, sans aucun doute, renfermera toujours des problèmes devant lesquels l'esprit humain devra s'avouer impuissant. Si, en effet, dans le trésor des œuvres du Créateur, il en est quelques-unes dont les mystères ne nous seront pas connus, quelle grande merveille que le pouvoir divin surpasse notre puissance de comprendre et d'admirer, et que Dieu ne nous ait pas révélé le but, les conditions, les motifs de ses éternels desseins ! L'homme n'a pas été créé pour la science, mais pour la vertu. Dieu n'a pas parlé par l'organe de Moïse, Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre pour nous enseigner les lois du monde, mais les règles de la vie.

Cependant, là où les adversaires de la Religion

ont été plus d'une fois chercher des armes pour la combattre, nous avons le droit, à notre tour, d'aller réclamer des instruments de défense ; et intimement convaincu que les Livres Saints, à tous les points de vue, n'ont pu reproduire que la vérité, autorisé en outre par l'Église elle-même à qui, dit saint Thomas¹, nulle opinion scientifique n'est essentielle et qui laisse aux chrétiens sur cette matière toute la liberté de leurs appréciations, nous aborderons avec confiance le nouveau terrain sur lequel s'appuieront en toute sécurité nos efforts.

Aussi bien, notre tâche nous sera rendue plus facile par les récents progrès de la science et la disposition actuelle des esprits. Les attaques systématiques, si souvent convaincues de mauvaise foi, sont à peu près tombées devant l'indifférence ou devant la raison. Parmi ceux qui cultivent désormais le champ de la science, deux ordres d'érudits sont arrivés par un travail divers à un résultat commun. Les uns recherchant les faits seuls, ne demandant à l'érudition que l'érudition elle-même, ne prenant nul souci des conséquences, ont recueilli, dans le seul intérêt scientifique, des observations qui ont paru parfois comme des

¹ *Opusc.*, 10-18.

traits de lumière aux yeux des croyants. Les autres, plus exclusifs dans leurs recherches, employant au profit de leur conviction chrétienne les matériaux réunis en dehors d'eux ou par eux-mêmes, ont rassemblé dans un seul faisceau les magnifiques indications de vérité religieuse éparses dans la nature et chez les peuples. Et le monument, sur sa nouvelle base chrétienne, s'élève de jour en jour par les mains des ouvriers indifférents, comme avec les sueurs des travailleurs dévoués.

Mais, dans cette œuvre menée ainsi de front par tous, chaque nouvel effort n'est pas immédiatement un triomphe. Parfois les premiers résultats paraîtront contraires ; parfois même devant un examen plus attentif, s'évanouiront des preuves qui semblaient d'abord convaincantes, ou surgiront tout à coup des difficultés imprévues. Alors encore rassurons-nous, dans la ferme et intime conviction que la science n'a pas dit son dernier mot, et que la ruine même de quelques-uns de ces matériaux imparfaits ne fera que servir à la réédification d'un édifice appuyé sur un fondement plus inébranlable. Combien de fois n'avons-nous pas vu, en effet, la science des hommes se déjuger et venir donner elle-même à ses hypothèses les plus chères, à ses plus spécieux systèmes, un

douloureux mais inévitable démenti? Quant à nous, sévères dans le choix des faits que nous accepterons, repoussons tous ceux qui nous paraîtront peu concluants et douteux. Demeurons persuadés, comme l'a dit Fontenelle¹, « que la religion chrétienne n'a eu besoin dans aucun temps de fausses preuves pour soutenir sa cause, et soyons remplis en elle d'une telle confiance qu'elle nous fasse rejeter les faux avantages qu'une autre cause pourrait ne pas négliger. »

Mais, d'autre part, ne fermons pas les yeux à la clarté qui se montre à nous. A mesure que les observations se confirment et que les épreuves se vérifient, la lumière grandit et s'élève à l'horizon. La vraie science, la science renouvelée, concentre de plus en plus ses rayons sur le tableau, pour en faire sortir plus belle et plus évidente la figure de la vérité. Chaque jour joint son travail au travail commun; chaque obstacle tombe à son tour et disparaît. Et toutes les sciences, s'unissant dans un merveilleux accord, offrent au Créateur révélé par nos saints Livres le témoignage de la créature qu'il a faite, et de l'humanité à laquelle il a découvert quelques-uns de ses admirables desseins.

¹ *Hist. des oracles*, p. 4. Édit. 1687.

Ainsi l'Ancien Testament, d'abord, verra les grands faits racontés par Moïse s'illuminer de cet éclat nouveau; l'Évangile même recevra quelques-uns de ces rayons; et les Livres sacrés, mis à nu par un scalpel scrutateur, étaleront à tous les regards leur vie immortelle et leur invulnérable autorité.

Marchons donc à la fois avec discernement et confiance, et prouvons désormais à tous que, comme l'a dit un critique¹, le Christianisme n'a pas peur des faits quels qu'ils soient, parce qu'il sait bien que, tôt ou tard, les conséquences reviendront à lui.

¹ Ozanam, *Essai sur le bouddhisme*, 1842.

PREUVES SPÉCIALES A L'ANCIEN TESTAMENT.

CHAPITRE PREMIER.

La Création en regard des sciences.

La première parole de la Bible nous transporte par delà les temps : « Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le ciel et la terre ! » Simple et admirable frontispice placé en tête du monument sacré, et sur lequel se lit tout le plan divin résumé en deux mots : le *ciel* que Dieu s'est réservé avec tous ses millions de mondes possibles peuplés sans doute d'intelligences qui publient éternellement la gloire de leur auteur ; la *terre* qu'il a livrée aux hommes, et dont il va leur laisser entrevoir l'ordonnance par quelques magnifiques aperçus.

Ainsi, au jour fixé dans les décrets d'en haut, Moïse nous le déclare d'accord avec la raison, les

faits, les souvenirs du genre humain, le monde a reçu son origine de Dieu. Mais s'il est bien évident que le monde avec tout ce qu'il renferme n'est pas éternel, comment donc s'est opéré le grand acte de la création ? Quel en a été le mode, les lois, le développement ? Questions ardues que se sont transmises les siècles, et sur lesquelles les plus grands génies de l'humanité se sont longtemps exercés en vain !

Pendant de longues suites d'années, les systèmes, s'élevant sur les systèmes, se renversaient tour à tour. Depuis les informes cosmogonies des anciens philosophes, en passant par les idées de Descartes sur les tourbillons et les soleils éteints, jusqu'aux jeux téméraires du génie de Buffon, plus de cent théories différentes ont vu le jour, pour rentrer bientôt après dans le néant. L'homme donnant, dans ce champ sans limite, une immense carrière à son imagination, retournait parfois contre la Bible les productions de ses rêveries et, dans son orgueilleuse illusion, ne s'apercevait pas qu'il construisait sur un terrain mouvant un édifice que le plus léger choc devait renverser.

La science cependant avançait toujours, et tous ses pas n'étaient point perdus pour la vérité. La

géologie, cette grande conquête de l'érudition moderne, si bien appelée la science des antiquités de la nature, se développait rapidement; et, à chacun de ses progrès, elle imposait, avec plus d'autorité, le silence aux théories téméraires qui avaient voulu se poser en antagonistes des récits de nos Livres Saints. Déjà Saussure, Deluc, Werner, Dolomieu, avaient inauguré l'ère nouvelle des études sérieuses et des observations positives. Mais voici bientôt Cuvier qui, avec son regard d'aigle, plongeant dans les entrailles de la terre et y découvrant dans les divers dépôts d'ossements fossiles plusieurs ordres éteints d'animaux inconnus, crée dans les théories sur l'état primitif du globe toute une révolution. Suivant cet illustre naturaliste dont le système, si remarquable au double point de vue scientifique et religieux, justifie bien de notre part quelques éclaircissements, la création ne s'est pas faite simultanément; la terre a eu ses anciens jours, ses temps de combats et de rudes efforts, ses époques successives d'enfantement, de repos, de convulsions, dont elle porte encore les marques gravées en caractères ineffaçables dans ses flancs.

Aux plus vastes profondeurs qu'il nous soit donné d'atteindre, aux dernières limites où s'ar-

rête notre observation, reposent les antiques fondements de l'enveloppe actuelle du globe, ces masses de granit et de gneiss, ces micaschistes et tous ces *terrains primitifs* qui sont comme les bases mêmes de la terre. A l'époque de ces premières formations dont l'origine est due à un liquide général qui aurait auparavant tenu tout en dissolution, ou au refroidissement d'une masse en fusion, peut-être même à l'action simultanée de ces deux causes réunies, la vie n'existait pas sur le globe, la nature organisante n'avait pas encore commencé à déposer ses produits.

Bientôt, sur les flancs de ces granits, s'élèvent, avec les *terrains de transition*, des roches feuilletées, des marbres à grains salins, des calcaires sans coquilles, dernier ouvrage par lequel ce liquide inconnu, ces mers sans habitants semblent préparer des matériaux aux mollusques et aux zoophytes, qui devaient plus tard déposer sur ce fond d'immenses amas de leurs coquilles ou de leurs coraux ¹. Aux limites des terrains de cette formation, quelques premiers et encore rares produits de la nature organisante indiquent que la vie, qui voulait s'emparer de ce globe, com-

¹ Cuvier, *Discours sur les révol. du globe*, p. 27. 8^e édit. II.

mence à lutter avec la nature inerte qui dominait auparavant¹.

Au-dessus de ces premières roches s'élèvent ensuite, avec les *terrains secondaires*, les grès rouges et les porphyres à l'âge desquels appartiennent ces fameux amas de charbon de terre, restes des premières richesses végétales du globe, débris de ces antiques forêts et de ces immenses fougères qui différaient si étrangement de nos espèces.

A l'époque des houilles en succède bientôt une autre, riche en coquilles et en zoophytes. Dans le terrain qui renferme une prodigieuse quantité de ces fossiles, et qui en a reçu le nom de calcaire coquillier ou du Jura, commencent à apparaître, mêlées à des crocodiles et à des tortues, les monstrueuses familles des sauriens, ces *ichthyosaurus*, ces *plésiosaurus* étranges, ces immenses *mégalosaurus* qui atteignent jusqu'à 70 pieds de longueur.

Après l'époque des reptiles, qui se continue pendant toute la durée des terrains secondaires, se présente la succession des *terrains tertiaires*, dans lesquels apparaissent d'abord les mammifères marins, puis bientôt les remarquables familles

¹ *Ibid.*, p. 28.

des pachydermes, les *palæothériums*, les *lophyodons*, les *anaplothériums* mêlés à plusieurs autres animaux de la classe des mammifères terrestres.

Enfin, immédiatement avant la terre d'*alluvion* séjour actuel et paisible de l'homme, se montre le terrain du *Diluvium*, où l'on retrouve des débris d'animaux dont les espèces se rapprochent de plus en plus des nôtres ; tels que les *mégathériums*, les *mammouths*, les *mastodontes*, dernières victimes du dernier bouleversement qui ait ravagé la surface de notre globe.

Chaque succession nouvelle de ces différents êtres, séparée violemment des précédentes, était marquée par un vaste cataclysme. A chacune de ces diverses époques, dont nul ne saurait fixer la date précise ni la durée, l'eau des mers et l'eau des lacs envahissaient tour à tour les continents et formaient d'énormes dépôts qui, élevant les terrains les uns au-dessus des autres, ensevelissaient profondément les créations antérieures. Parfois même des révolutions plus énergiques mêlaient ensemble les périodes et, en exhaussant violemment certaines couches inférieures, troublaient encore l'ordre régulier de ces successions¹.

¹ Cuvier, *Discours sur les révol. du globe*, p. 29 et suiv.

Telle est, en quelque sorte, l'esquisse du système auquel le génie de Cuvier donna pour base ses immortels travaux sur les fossiles.

Ouvrons maintenant nos Livres Saints, et voyons en quoi leurs récits s'accordent avec la théorie de l'illustre géologue. Mais, d'abord et avant toute autre discussion, la Bible, quand elle parle des jours de la Création, entend-elle les assimiler aux périodes de temps que ce mot signifie pour nous? Plusieurs passages de l'Écriture elle-même, ainsi que les usages encore existants des peuples orientaux, nous font connaître que, dans ces langues, le mot *jour* veut dire, le plus communément, époque et révolution. D'ailleurs, par l'étude du texte comme par la comparaison des faits, les six jours de Moïse, même quand il les appelle *soir* et *matin*, ne signifient, suivant toute apparence, que la fin et le commencement de six époques séparées. La terre pouvait-elle, en effet, avoir commencé sa révolution diurne avant que le firmament n'existât (deuxième jour)? avant qu'elle-même ne fût établie sur ses fondements (troisième jour)? avant, surtout, que les astres, qui lui mesurent les jours de vingt-quatre heures, n'eussent été placés par la main de Dieu pour la diriger (quatrième jour)? Les Pères de l'Église,

qui, certes, ne connaissaient pas nos systèmes modernes, entendaient de cette manière le texte hébreu¹. Saint Augustin remarque que la coutume de l'Écriture est de se servir du mot *jour* pour celui de temps²; et Bossuet, pénétrant dans les profondeurs de la puissance divine, dit que Dieu, après avoir fait d'abord comme le fond du monde, en a voulu faire l'ornement avec ses différents progrès qu'il lui a plu d'appeler six jours³.

Cette objection désormais écartée, reprenons les récits de la Bible et comparons-les avec les observations recueillies par l'auteur du *Discours sur les révolutions du globe*.

Au commencement, dit la Genèse, la matière avait été créée; la terre restait informe, nue, privée de vie; les ténèbres couvraient la face de l'abîme; l'esprit de Dieu était porté sur les eaux⁴. Et Cuvier, jetant à son tour les premiers fondements de sa cosmogonie, et démentant à la fois les successions infinies et sans commencement attribuées par quelques-uns aux habitants actuels du globe, établit que ce qui apparut d'abord exclusivement

¹ Wiseman, *Disc. sur les rapports entre la science et la relig. révélée*, p. 199, 3^e édit. — ² *Cité de Dieu*, liv. XI-XX. *De Genesi ad litteram*. — ³ 5^e *Élèv. sur les mystères*. — ⁴ Gen., ch. 1, vers. 2.

dans le travail de la Création, ce fut la nature inerte, les roches immenses et nues, les mers sans habitants; que les masses, qui forment aujourd'hui nos plus hautes montagnes, furent primitivement dans un état liquide; que, longtemps après leur consolidation, elles ont été recouvertes par des eaux qui n'alimentaient pas de corps vivants. ¹.

Mais le chaos devient fécond sous le doigt de Dieu; l'œuvre des six jours commence. Après avoir formé la lumière et le firmament, Dieu, continue la Genèse ², rassemble, au troisième jour, les eaux dans un seul lieu et met à découvert le sol qui se couvre d'herbes et d'arbres, portant des semences et des fruits. Et Cuvier, d'autre part, proclame que dans les couches intérieures du globe le règne végétal apparaît le premier, que les houilles reposent presque immédiatement sur les terrains primitifs; et Brongniart, collaborateur de l'illustre géologue, constate l'antériorité de la création des végétaux et explique leur taille gigantesque par un immense travail qui enlevait à l'atmosphère et aux eaux du globe l'énorme quantité d'acide carbonique qu'elles renfermaient ³.

¹ Cuv., p. 28. — ² Gen., vers. 9, 10, 11. — ³ Cuv. p. 295 et autres. A. Nicolas, *Étud. philos.*, t. II, p. 367.

Cependant les époques de la Création se succèdent. Après avoir créé le soleil, Dieu, au cinquième jour, fait paraître d'abord les poissons, les grands cétacés comme la Genèse les appelle, les animaux rampants¹. Et Cuvier² établit aussi, de son côté, qu'au-dessus des couches où sont déposés les végétaux, dans le calcaire du Jura si riche en coquilles et en débris de poissons, et jusque dans les formations de la craie, on trouve des reptiles de toutes les tailles et de toutes les formes, des crocodiles, des tortues et toutes les monstrueuses familles des sauriens qui communiquent déjà avec les habitants de l'air par le ptérodactyle ou lézard volant. Le même jour encore, en même temps que les reptiles, la Genèse signale la création des oiseaux. Et les savants continuateurs du naturaliste dont nous suivons les travaux constatent également l'existence des oiseaux à cette époque géologique; ils en ont reconnu plusieurs espèces dans le grès rouge des États-Unis, et ils proclament que ces animaux, succédant immédiatement aux animaux marins, se montrent fossiles jusque dans les terrains secondaires inférieurs³.

¹ Gen., vers. 20 et 21. — ² Cuv., p. 305. — ³ *Diction. géolog.*, au mot OISEAUX. Beudant, *Voyage minéral. et géolog. en Hongrie*, ch. xv.

Au sixième jour, poursuit encore la Genèse ¹, Dieu créa les animaux terrestres. Et Cuvier ² que les faits rendent toujours fidèle à suivre la narration divine, assure que, malgré les recherches les plus actives, il lui a été impossible de découvrir aucun mammifère terrestre avant le dépôt qui surmonte le calcaire grossier, mais qu'au contraire dans les terrains tertiaires qui s'élèvent au-dessus, c'est-à-dire dans les formations plus récentes, les os d'animaux terrestres se montrent en grand nombre; et comme il est raisonnable de croire, conclut-il, que les coquilles et les poissons n'existaient pas à l'époque des terrains primordiaux, l'on doit admettre aussi que les animaux ovipares ont bien commencé avec les poissons, mais que les quadrupèdes terrestres ne sont venus que longtemps après.

Enfin Dieu fait l'homme à sa ressemblance comme le maître absolu et le roi de toute la création ³. Et Cuvier ⁴ l'appelle aussi le dernier et le plus parfait ouvrage du Créateur; il déclare que jamais il n'a rencontré d'os humains parmi les fossiles, et que, ne voyant aucune raison pour que l'espèce humaine échappât, elle

¹ Gen., vers. 24 et 25. — ² Cuv., p. 117, 118. —

³ Gen., vers. 26, 27. — ⁴ Cuv., p. 144.

seule, à des catastrophes aussi générales, il est fondé à admettre qu'elle n'existait pas encore à l'époque des révolutions qui ont enfoui les fossiles si profondément.

Ainsi se serait accompli le cycle entier de la création, s'élevant de degré en degré de la matière inerte à la nature organisée, de l'herbe à l'arbre, de la plante au poisson, du reptile au quadrupède, de l'animal à l'homme : harmoniques développements de l'organisation, de la vie, de l'intelligence, que la nature signale dans les profondeurs de la terre, que la Bible laisse entrevoir dans ses récits, et qui étaient, au moins, dans les desseins possibles de la Providence s'avancant de gradation en gradation dans les lois physiques aussi bien que dans les lois morales du monde ¹.

Et toutefois, gardons-nous d'attacher irrévocablement le commentaire et la destinée de la Bible à un homme ou à une idée ! Car, même en présence de ces si précieuses inductions, qui affirmerait que le vrai système du monde est trouvé ? qui déciderait si, malgré l'autorité de son nom, et l'assentiment presque général de la science contemporaine, Cuvier a réellement deviné l'histoire

¹ Wiseman, *Discours*, etc., p. 198.

de la terre, ou s'il n'a fait qu'un admirable roman? En effet, s'il fallait s'arrêter à quelques objections assez plausibles, si l'on en croyait quelques récentes découvertes et certains faits puisés dans l'ordre même des dépôts fossiles ¹, les bases établies par Cuvier auraient reçu un premier ébranlement, les conclusions de son système seraient au moins prématurées, et de nouvelles hypothèses rejetteraient au delà du commencement ² ou en deçà de la fin ³ de l'œuvre des six jours, toutes les révolutions qu'on lit dans l'histoire des phénomènes géologiques ⁴.

¹ Chaubard, *Élém. de géolog.*, p. 269 et suiv. — ² Wiseman, p. 207. — ³ Chaubard. — ⁴ Les nouvelles observations qui infirment la probabilité du système de Cuvier sur la formation du monde, ramènent à une interprétation plus simple et plus littérale du texte de la Bible. Les jours de Moïse redeviennent, dans cette hypothèse, des jours de vingt-quatre heures marqués, sinon par le soleil et la lune qui n'existaient pas encore, du moins, ce qui est la vraie marque du temps, par la révolution diurne de la terre. Il n'y aurait donc pas eu une série de créations successives qui auraient été alternativement détruites, mais une seule création de toutes choses en un petit nombre de jours. Quelques récentes découvertes font reconnaître, en effet, dans toutes les couches du sol, des fossiles appartenant à tous les règnes de la nature et à tous les ordres d'animaux, rentrant tous d'ailleurs dans les sé-

Mais même s'il en était ainsi, devrait-il nous paraître si étonnant de voir une fois de plus renverser tous les calculs humains? et qui donc oserait définitivement assigner les règles et poser les limites de la puissance de Dieu? Qui prétendrait le renfermer dans nos seules combinaisons de temps ou d'espace? Qui voudrait soumettre la cause première de toute chose aux causes secondes qui nous régissent, et lui refuser, par exemple, le pouvoir de faire, d'un jet et en un

ries végétale et animale actuelles, de sorte que, d'après ces observations, il ne peut se faire que les divers animaux et végétaux aient été créés à des intervalles très-éloignés et, qu'il y a, au contraire, comme nécessité que tout ait été produit presque simultanément. Si, dans les diverses couches de dépôt marin ou d'eau douce, on rencontre mêlés des débris de végétaux et d'animaux dont un grand nombre d'espèces sont aujourd'hui perdues, cela tient sans doute à ce que, dans le commencement du monde, la température était plus chaude, la production et la végétation plus puissantes, les terrains inondés et exondés différents (de ceux actuels), l'action des fleuves et des lacs, ainsi que celle des mers intérieures, plus énergique, l'influence de l'homme plus éloignée, les conditions de vie et de développement autrement placées, et que des êtres aujourd'hui disparus pouvaient vivre alors comme nous voyons aussi d'autre part certaines espèces disparaître parmi nous.

Un savant, remarquable à plus d'un titre, qui s'est

instant, ce qui a paru à Cuvier le produit nécessaire d'une longue suite de révolutions ¹?

Quoi qu'il en soit, et en dépit de la singulière exigence de l'esprit humain qui, a chaque nouvelle théorie qu'il lui plaît de faire surgir et puis bientôt de renverser, vient sommer impérieusement les Livres Saints de lui prêter leur concours, sans faire attention que la Bible ne peut pas suivre toutes les évolutions de la science et se montrer successivement d'accord avec une multitude de systèmes opposés, qu'il nous suffise

posé hardiment le contradicteur de Cuvier, M. de Blainville, a particulièrement défendu avec énergie l'idée d'une création unique; il a établi que cette création avait compris dans le principe tous les êtres qui ont existé ou existent encore, qu'à ce premier moment la série animale et végétale était complète, que, depuis, beaucoup d'espèces ont disparu; mais que, loin d'avoir fourni dans l'ordre des temps une carrière indépendante et isolée, elles ont, au contraire, en disparaissant, laissé une lacune dans la série naturelle des êtres et par suite des vides dans la classification. M. de Blainville a apporté, au point de vue de la théorie aussi bien que des faits, des arguments très-forts en faveur de ce système de création unique qui se défend presque aussi bien que l'autre, et a même valu un grand renom scientifique à son auteur. (Voir les ouvrages de M. de Blainville, et M. Flourens, *Éloges historiq.*)

¹ Voy. Mgr Frayssinous, *Défense du Christ.*, t. II, p. 44.

d'établir péremptoirement que la Genèse reste, au milieu des découvertes modernes, comme le grand et unique point de départ de la vérité; qu'aucune preuve positive n'a pu convaincre d'erreur ou même ébranler le moindre de ses récits; que toutes les idées, tous les faits véritablement acquis ont reconnu son autorité; et que chaque branche des connaissances humaines lui apporte à son tour le tribut de ses études et de ses progrès.

Ainsi la Bible, avant l'apparition des corps célestes, signale l'existence du chaos primitif que la parole de Dieu vint ensuite féconder. Et la science, par une magnifique et audacieuse hypothèse, s'efforçant d'expliquer la formation des mondes, établit la préexistence d'une matière éthérée et diffuse qui s'est condensée en masses globulaires appelées nébuleuses et a été le premier acte de la création et comme le germe d'où est sorti notre monde, quand Dieu, faisant avancer son œuvre, a imposé à notre système planétaire son mouvement et ses lois ¹.

La Bible dit qu'au premier jour, avant le soleil, avant les astres, la lumière fut créée. Et la science qui avait longtemps proclamé impossible

¹ Giraudet, *Traité de géologie*, p. 19.

l'assertion des Livres Saints, reconnaît aujourd'hui une distinction positive entre la lumière et tous les agents, soleil, astres, électricité, combustion, qui peuvent la mettre en mouvement; elle repousse la théorie des émissions qui suppose l'existence préalable de l'astre qui émet, et regarde comme définitivement établi le système des ondulations, et par suite la formation antérieure et indépendante du fluide lumineux ¹.

La Bible, ailleurs, semble avoir signalé la forme sphérique de la terre et sa suspension dans l'espace, quand elle a dit au Seigneur : « O vous, qui
« avez fait reposer la terre sur sa propre force ² ;
« qui avez étendu le septentrion sur le vide, et
« suspendu le globe sans lui donner de point d'appui ³ ». Et la science a démontré la sphéricité de la terre et sa rotation dans l'espace où elle n'est soutenue que par les magnifiques lois de l'attraction.

La Bible déclare encore que, pour renfermer l'Océan dans son lit, les montagnes s'élèvent comme une barrière que les eaux ne franchiront plus ⁴, que le feu allumé par l'ordre divin brûle-

¹ Voy. les travaux de Fresnel, d'Arago et de Pouillet, *Éléments de physique expériment.*, liv. VIII, ch. vi. —

² Psaume ciii, vers. 5. — ³ Job, ch. xxvi, vers. 7. —

⁴ Ps. ciii, vers. 8, 9.

ra jusqu'au plus profond de l'abîme et consumera les fondements des montagnes ¹. Et la science affirme que ces mêmes montagnes, qui semblaient être les portions les plus immuables et les plus solides de la structure du globe, n'ont surgi que postérieurement aux matériaux qui reposent sur leurs flancs; qu'à l'époque d'un de ces cataclysmes qu'atteste la paléontologie, poussées par une force d'en bas produite évidemment par un feu intérieur, elles ont traversé, en s'élevant, les couches précédemment déposées par des précipitations d'une solution aqueuse; et que le parallélisme des plans par lesquels elles coupent ces couches, indique qu'elles étaient placées jadis sur le niveau horizontal de ces mêmes dépôts ²:

Enfin la Bible, indépendamment de tous les systèmes sur les époques et les révolutions primitives, fait connaître que les végétaux, dans l'ordre de la création, furent placés sur la terre avant les animaux. Et un savant, remarquable à la fois comme physicien et comme chimiste, M. Dumas, établit, dans sa *Statique des corps organisés*, qu'il ne pouvait en être autrement, puisque le règne animal prend au règne végétal ses éléments or-

¹ Deutér., ch. xxxii, vers. 22. — ² Élie de Beaumont, *Revue franç.*, 1830. Wiseman, *Discours*, p. 209.

ganiques tout faits, tandis qu'ensuite, par l'intermédiaire de l'air et du sol, il restitue à ces mêmes végétaux les principes de leur développement.

Ainsi la Bible s'est emparée d'avance des faits qui ne devaient être confirmés que si longtemps après son récit. Ainsi elle les a prévus et devinés. Ainsi elle s'est mise dès l'abord en exacte conformité avec eux. Chose vraiment merveilleuse ! qu'un livre écrit à une époque où le nom même de la plupart des sciences naturelles n'était pas encore trouvé, renferme en quelques mots le sommaire des conséquences les plus remarquables auxquelles, après tant de siècles d'efforts et par suite des immenses travaux de notre âge, en soient arrivées les connaissances humaines ! et que des faits qui n'étaient ni connus, ni même soupçonnés dans ces temps primitifs, donnent, à trois mille ans de distance, gain de cause à la Bible, et attestent ainsi d'une manière prodigieuse son incomparable supériorité !

En présence de ces manifestations inattendues, à l'aspect de ces témoignages de plus en plus éclatants, les savants de notre époque ne refusent plus à la Bible le tribut de leur admiration et de leurs respects. Déjà Linnée concluait par avance que « Moïse n'avait pu écrire que sous la dictée

même de l'auteur de la nature ¹. » « La cosmogonie de la Bible, déclarait Cuvier ², se vérifie chaque jour d'une manière admirable et s'accorde parfaitement avec les observations géologiques récentes. » « L'ordre d'apparition des êtres organisés est précisément l'ordre de l'œuvre de six jours, tel que nous le donne la Genèse, » disait le savant Ampère ³. « Cet ordre admirable, nous ne pouvons trop le remarquer, écrit Demerson, est parfaitement d'accord avec les plus saines notions qui forment la base de la géologie positive ⁴. » « Concordance extraordinaire, nous dit un des professeurs les plus distingués de la Faculté des sciences, Beudant ⁵, concordance extraordinaire qui ne peut être l'effet du hasard, et qui, en nous conduisant à admettre des faits que les Livres Saints ont voulu nous cacher, nous entraîne aussi à reconnaître, dans les détails qu'ils nous ont laissés, une profondeur de connaissances qui contraste d'une manière frappante avec l'ignorance des temps où ils ont été écrits. » « Si l'on considère, ajoute un savant professeur de

¹ *Curios. naturæ*, § 6. — ² Cuv., *Disc. sur les révol. du globe*. — ³ *Théorie de la terre* (*Revue des Deux Mondes*, 1833). — ⁴ *La géologie enseignée en 22 leçons*, p. 408. — ⁵ *Voyage minéralog. et géolog. en Hongrie*, ch. xv.

Montpellier, Marcel de Serres ¹, que la géologie n'existait pas à l'époque où a été écrit le récit de la Création, et que les connaissances astronomiques étaient alors peu avancées, on est porté à conclure que Moïse n'a pu deviner si juste que par suite d'une révélation. » « Cultivez donc les sciences naturelles, s'écrie avec assurance un membre de l'Institut, M. Cauchy ²; décomposez la matière; dévoilez à nos regards surpris les merveilles de la nature; consultez sur la surface du globe les vieux monuments des siècles passés. Loin d'être alarmé de ces recherches, je les encouragerai de mes efforts et de mes vœux, je ne craindrai pas que la vérité se trouve en contradiction avec elle-même, et que les faits, les documents recueillis puissent jamais n'être pas d'accord avec nos Livres sacrés. » Et enfin, résumant les opinions et les tendances générales de l'école moderne, l'érudit M. de Férussac ³, déclare « qu'on ne voit plus paraître de nos jours une seule dissertation composée dans un esprit hostile à la Genèse, par un écrivain jouissant du moindre crédit parmi les savants. »

¹ *Cosmogonie de Moïse comp. aux faits géologiques*, t. III, p. 222. — ² *Quelques mots adressés aux hommes de bon sens*. — ³ *Bulletin univ. des sciences*, t. X, n° 137. Voy. aussi A. Nicolas, t. I, p. 432 et suiv.

CHAPITRE II

Le Déluge prouvé par la géologie.

Si l'œuvre de la Création, empreinte, il faut bien le dire, d'un tel caractère de mystérieuse grandeur, de divine conception, qu'il sera toujours comme téméraire à l'homme de pénétrer dans le détail de ses secrets, est néanmoins évidente dans son principe et dans l'ensemble de ses développements ; le Déluge, bien plus rapproché de nous, se présente à nos regards sous des traits qu'il est bien plus impossible encore de contester. C'est la plus récente des grandes catastrophes qui se sont passées sur la surface de la terre ; c'est la dernière forme que le monde ait revêtue. Écrit sur notre globe en caractères qui sont encore gravés de toute part, il se lit si distinctement qu'on peut en indiquer à la fois la date, la durée, la direction, la violence et l'étendue.

Quatre phénomènes géologiques sont restés comme les traces indélébiles du grand passage des eaux, et la manifestation toujours subsistante de la véracité du récit divin.

1° Ce sont d'abord les *vallées*, appelées *de dénudation*, tristes et vastes ouvertures pratiquées dans les couches supérieures des terres par une action érosive qui ne peut avoir été que celle d'un antique torrent. Sur les flancs de ces gorges visiblement creusées par une force qui a cessé aujourd'hui d'agir, se relèvent les parois des collines, présentant de chaque côté de leur coupure une composition de terrain identique et en parfaite symétrie. Des accumulations de gravier transporté reposent sur les pentes et dans les parties inférieures de ces enfoncements, quoique aucun cours d'eau ne passe maintenant par ces vallées¹. Dans les comtés de Devon et de Cumberland où les vallées de dénudation se présentent sous les caractères les plus remarquables, les surfaces inclinées de ces collines sont labourées d'une multitude de sillons parallèles et de creux irréguliers plus ou moins profonds, produits sans aucun doute par un vaste courant qui, dans une direction uniforme du nord au sud,

¹ Buckland, *Reliquiæ diluvianæ*.

entraînait à sa suite d'immenses débris ¹.

2° Traces non moins évidentes de l'énorme courant qui a passé sur le globe, se présentent ensuite, avec les vastes dépôts de cailloux roulés qu'on retrouve dans presque tous les pays, les blocs errants à angles émoussés, nommés *blocs erratiques*, vastes fragments de roches, détachés des montagnes auxquelles ils appartenaient, et transportés au loin par une force prodigieuse qui ne peut avoir eu pour cause que l'action réunie des océans. Se dirigeant du nord vers le sud, le grand courant qui jalonnait ainsi sa course irrésistible, a entraîné de la Scandinavie et de l'Esthonie dans la Russie, de la Finlande dans la Prusse orientale et la Pologne, des fragments qui appartiennent à des formations complètement différentes des terrains où ils sont déposés aujourd'hui. Transportés par une action parallèle, les blocs de granit qu'on rencontre dans le comté de Durham sont venus du Cumberland; les cailloux roulés qui accompagnent le détritit en Cumberland, ont été apportés de l'Écosse et de la Norwége; de semblables fragments de roches norwégiennes se trouvent dans les îles Shetland. Des cailloux quartzeux ont été entraînés en lits pres-

¹ Buckland, *Geological transactions*, vol. II.

que ininterrompus depuis Oxford jusqu'à Londres ¹. En Amérique, sur les plateaux de terrain secondaire qui forment au midi les rivages et les îles du lac Hudson, se trouvent d'immenses dépôts de sable et des fragments de roches primitives, débris évidents du terrain des côtes septentrionales. Dans les Alpes, qui présentent une remarquable disposition de phénomènes analogues, les blocs erratiques se montrent sous une plus grande dimension quand ils sont restés plus près de la place d'où ils ont dû être arrachés, et ils sont réduits par le frottement à un moindre volume à mesure qu'ils ont été transportés à de plus grandes distances. Parfois ce sont des parties de montagne détachées violemment qui ont été remplir des cavités entières de leurs débris, ou bien des fragments de rochers dont les uns contiennent plus de vingt mètres cubes de granit, les autres pèsent plus de 40,000 quintaux, ou présentent un diamètre de plus de vingt-quatre pieds. Ces deux phénomènes parallèles qu'on remarque ainsi à la fois dans le Nord et dans les Alpes, ces deux grandes distributions de blocs erratiques contemporaines sans doute l'une de l'au-

¹ Buckland, *Reliq. diluv.* — ² Buckland, *Geological transactions*, vol. I.

tre, seraient dues, suivant l'opinion très-plausible des deux plus éminents géologues modernes, La Bèche et Élie de Beaumont¹, à une violente élévation du sol sous les mers polaires; secousse qui, chassant l'Océan dans le sud, par delà les continents, aurait accompli textuellement cette parole de l'Écriture : « Les bassins du grand abîme des eaux furent bouleversés et rompus². »

3° La géologie nous offre encore une nouvelle preuve du déluge dans les *failles*, ou déchirures de rochers, déchirures plus grandes que ne pourraient en occasionner les tremblements de terre modernes. Dans ces failles produites évidemment, en dehors des causes actuelles, par une seule fracture, au milieu de strates rompus repose, en dépôt tranquille, du gravier transporté. Sous ce gravier, on reconnaît souvent que les roches, quelque dures qu'elles soient, ont été creusées en sillons, comme si un immense courant, entraînant des masses pesantes, avait passé violemment sur leurs surfaces³. Et par une circonstance encore plus remarquable, la plupart de ces

¹ La Bèche, *Manuel géologique*. — É. de Beaumont, *Recherch. sur la géologie*, p. 390. — ² Gen., ch. vii, vers. 2. — ³ Wiseman, *Disc. sur les rapports entre la science, etc.*, p. 222, 3^e édit.

failles sont ouvertes sur la ligne qu'ont suivie les blocs erratiques, et dans le même sens que les vallées de dénudation.

4° Enfin, comme les témoins immédiats, ou même comme les victimes de la submersion temporaire de notre globe, se présentent à nous les *débris d'ossements* et les corps d'animaux qu'on a retrouvés dans le dépôt diluvien et qui appartiennent à des espèces plus ou moins analogues à nos espèces actuelles. Ces débris, remarquables à plus d'un titre, peuvent se ranger sous trois classes. 1° Les animaux surpris évidemment par une inondation soudaine qui les a, dans un seul et même moment, frappés de mort et ensevelis. On en a découvert des fragments plus ou moins considérables dans les sables d'Eppelsheim, en Bavière, à la Plata et surtout dans le nord de l'Asie. Ce sont, entre autres, les genres des *mastodontes*, des immenses *mégathériums*, des gigantesques *dinothériums*, qui atteignaient jusqu'à six mètres de longueur. Plusieurs étaient encore presque entiers, tels que l'éléphant trouvé, en 1799, dans la péninsule de Tamsel, et si remarquablement conservé que les chiens et même les hommes purent manger de sa chair ; et le rhinocéros, décrit par Pallas, et découvert sur les bords du Vituji

dans de la boue glacée ¹. 2° Les cavernes à ossements qui renferment, incrustés dans un sédiment terreux, les os d'une grande variété de quadrupèdes et d'oiseaux. Ces cavernes se rencontrent principalement en Allemagne et en Angleterre; la plus célèbre est celle de Kirkdale dans le comté d'York. La quantité d'ossements d'ours et d'hyènes qu'elles renferment, donnent toute raison de croire que ces animaux carnassiers y entraînaient leurs proies, et qu'une irruption soudaine des eaux, venant à les y surprendre, les y a ensevelis eux-mêmes dans la pâte calcaire où ils ont été conservés avec les restes de leurs victimes ². 3° Enfin les brèches osseuses, débris d'animaux enfouis dans les fissures des rochers, mélange d'ossements fortement cimentés ensemble, liés avec des fragments détachés par les eaux des roches environnantes, et dont l'âge peut aussi être rapporté à celui des précédents dépôts.

Ainsi a passé le grand courant qui a ravagé le globe, gravant en tous lieux ses traces indestructibles, et vérifiant dans tous leurs détails chacun des récits de la Genèse. C'était bien le flot rapide qui a parcouru la terre en quelques instants, l'irrup-

¹ *Mémoires de l'Académie impér. de Saint-Petersbourg*, vol. VII. — ² Buckland, *Reliquiæ diluvianæ*.

tion soudaine et imprévue qui s'est élevée à des hauteurs où aucun cours d'eau, mû par les forces actuelles, n'eût jamais pu atteindre, le torrent qui a passé trop vite pour former aucun dépôt résultant d'une dissolution régulière, et n'a laissé après lui qu'un sédiment composé de matériaux libres, de graviers, de débris mêlés entre eux ¹.

Mais où était donc l'homme pendant que le lieu de son séjour était si profondément bouleversé! D'abord, remarquons-le, il est un premier fait constant que les géologues reconnaissent unanimement de concert avec la Bible : c'est que l'espèce humaine n'existait pas à l'époque des premières révolutions qui ont agité notre planète. Cuvier va plus loin ensuite, et il prétend même que l'observation n'a pu lui rendre témoignage de la présence de l'homme sur la terre dans le temps qui a précédé immédiatement le déluge, soit que les pays, habités alors par nos ancêtres, aient été engloutis sans retour sous ce dernier cataclysme, soit que l'Asie, l'antique berceau de notre race, n'ait pas encore été soumise à d'assez nombreuses explorations². Malgré, cependant, une si puissante autorité, la science, sur

¹ Wiseman, p. 240. — ² Cuv., p. 347. 8^e édit.

des inductions très-probables, croit avoir reconnu des vestiges humains antérieurs à la dernière irruption des eaux. Des observations toutes récentes, faites par des géologues distingués, ont signalé la présence d'ossements humains dans quelques cavernes et brèches osseuses, telles qu'une grotte située près de Narbonne et une caverne aux environs de Maestricht¹. Un témoignage analogue est donné par Marcel de Serres qui, ayant examiné des os humains trouvés dans une caverne du département de l'Hérault, déclare qu'ils doivent se rapporter au temps du déluge.

Tous les faits géologiques ont ainsi démontré la grande révolution diluvienne. Les savants de tous les pays l'ont tour à tour proclamée. Pallas, l'académicien russe, l'avait reconnue au dernier siècle, comme l'illustre Anglais de la Bèche la signale encore aujourd'hui. C'est, dit Cuvier², un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie.

Mais il est encore une dernière circonstance accessoire qui s'ajoute à toutes les autres pour porter au plus haut point l'autorité du fait principal, c'est celle de l'époque même à laquelle on

¹ Giraudet, *Traité de géologie*, p. 340-350. — ² Cuv., p. 145.

doit en faire remonter l'existence. Ici les phénomènes géologiques se montrent de nouveau d'accord avec la Bible, et assignent, comme elle, au dernier fléau qui a ravagé la terre, une date comparativement moderne. Ainsi toutes les causes actuellement en activité, telles que la marche des *alluvions*, — l'avancement des *dunes*, — l'accumulation des *éboulements* aux pieds des montagnes, — les progrès des *glaciers*, — le développement des *tourbières*, donnent à la fois lieu de conclure que quelques milliers d'années ont suffi amplement pour amener la terre à l'état dans lequel elle se montre de nos jours. Deluc a été plus loin encore, et, empruntant des déductions plus rigoureuses à une série de données désignées par lui sous le nom de *chronomètres* et complétées depuis par de nouvelles expériences, il est parvenu à déterminer, avec une certaine précision et époque par époque, toute la longueur du temps qui a dû s'écouler depuis que les causes actuelles ont commencé à agir.

Et d'abord, quant aux *alluvions*, l'augmentation graduelle observée dans les deltas des rivières qui charrient des dépôts de limon vers leur embouchure, a facilement permis, d'après la position anciennement connue de certains

points, de calculer l'agrandissement approximatif que ces deltas ont reçu de siècle en siècle, et, par suite, la date même de leur première formation. Ainsi les deux villes de Damiette et de Rosette, situées aux embouchures du Nil, se déployaient, il y a mille ans, sur le bord même de la mer ; et elles sont maintenant repoussées à deux lieues de distance du rivage. Le delta du Rhône, dont l'étendue ancienne a été établie par Astruc, d'après les récits de Pline et de Pomponius Méla, a augmenté de neuf milles depuis l'ère chrétienne. Le Pô, suivant les observations de M. de Prony, a gagné six mille toises sur la mer depuis deux cent cinquante ans, ou environ cinquante mètres par années¹. L'Orne, d'après Gervais de la Prise, forme aussi à son embouchure des dépôts considérables dont l'augmentation, et, par suite, le point de départ offre des déductions analogues, basées sur des monuments érigés à différentes époques connues². Ces agrandissements rapides et si bien constatés démontrent péremptoirement que l'action des rivières ne peut remonter à une très-haute période, et qu'elles n'ont pas eu besoin de tant de milliers de siècles pour arriver à pro-

¹ Cuv., p. 145 et suiv. — ² *Accord de la Gen. avec la géol.*, p. 174.

duire les effets dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Les *dunes*, dans leurs curieux phénomènes, offrent aussi de remarquables indications chronométriques. Poussées par l'action des vents, elles avancent rapidement des rivages de la mer vers les terres cultivées. En Cornouaille, en Irlande, dans le département des Landes, surtout, elles marchent avec une puissance irrésistible, et engloutissent des plaines, des forêts, des maisons, des villages entiers. Brémontier estime leur marche de 60 à 72 pieds par an, et il a calculé, en comptant tout l'espace qu'elles ont déjà parcouru, qu'il y a environ quatre mille ans qu'elles ont dû commencer à se former ¹. Cette date est aussi celle à laquelle est arrivé Deluc en mesurant les dunes de la Hollande et en calculant la progression de leur accroissement ².

L'accumulation des *détritus* à la base des montagnes, la marche et l'empiétement des *glaciers*, leurs dépôts, connus sous le nom de Murèmes, l'accroissement de la *tourbe*, présentent des résultats analogues à ceux que nous venons de signaler et donnent également lieu aux géologues

¹ Cuv., p. 166. — ² *Abrégé de géologie*, p. 100.

modernes d'assigner à notre monde un âge de quarante à cinquante siècles.

A la vue de tous ces résultats irrévocablement acquis, Saussure et Dolomieu ¹, échos de la science contemporaine, concluaient avec assurance que l'état actuel de nos continents ne peut s'élever à une très-haute antiquité; et Cuvier ², après avoir proclamé expressément qu'il ne s'est, en aucun cas, laissé guider dans ses recherches par le désir de justifier les récits de la Genèse, résume les opinions de ses devanciers et déclare reconnaître, avec Deluc, que s'il y a quelque chose de démontré en géologie, c'est que la surface de notre globe a été la victime d'une grande et soudaine révolution, dont la date ne peut pas remonter beaucoup plus haut que cinq à six mille ans.

En présence de ces conclusions si décisives, les objections s'évanouissent, comme les difficultés de détails disparaissent chaque jour devant la lumière éclatante des faits. Un Anglais, voyageant en Sicile à la fin du dernier siècle, avait attaqué la date du déluge, en signalant de nombreuses couches de lave volcanique prove-

¹ Saussure, *Voyage dans les Alpes*, § 625. — Dolomieu, *Journal de physique*, 1^{re} part. — ² Cuv., p. 280.

nues d'éruptions successives et recouvertes chacune de lits de terre végétale dont la formation semblait avoir dû exiger un nombre considérable de siècles. Des observations nouvelles et précises repoussèrent bientôt cette objection. Elles permirent de reconnaître que d'abord le fait cité n'était pas exact, et qu'ensuite, eût-il même été démontré, il ne pouvait donner lieu à aucune conséquence fâcheuse, puisque, ailleurs, des masses volcaniques dont on connaît la date positive, entre autres l'éruption si récente de 1636, sont déjà recouvertes d'une riche végétation ¹.

Une autre difficulté plus grave a été élevée contre l'étendue et le mode de réparation du Déluge, tels que les indique la Genèse. On a objecté que les différents genres de plantes et d'animaux qui peuplent la terre ne paraissent pas du tout s'être reproduits et répandus en partant d'un point unique ; qu'ils sont distribués sur le globe en groupes distincts se confondant rarement ensemble ; qu'ils forment des centres de population bien caractérisés et, à la première apparence, indépendants les uns des autres : ainsi, pour les plantes, on compte plus de vingt provinces botaniques ou bassins particuliers de

¹ Wiseman, p. 195.

production ; pour les animaux, on les classe aussi en plusieurs groupes bien séparés, tels que ceux de l'Europe, de l'Amérique méridionale, de la Nouvelle-Hollande, de l'Asie centrale, de l'archipel Indien, etc.

En présence de cette objection dont nous ne méconnaissions pas la valeur et qui exige quelques éclaircissements, observons tout d'abord avec l'illustre Mabillon, dont l'opinion a été soutenue avec autorité au sein même de Rome, que le déluge, universel pour nos continents et, comme semble l'indiquer la Bible elle-même, pour la terre alors connue, peut très-bien ne pas s'être étendu à toutes les terres et îles non habitées de l'autre hémisphère, et que, dans ces pays inoccupés primitivement par l'homme, quelques espèces ont pu se conserver sur certains hauts plateaux qui n'auraient pas été submergés. D'ailleurs, pour plusieurs espèces animales, pour les animaux ovipares, par exemple, il est facile de concevoir que leurs œufs aient pu se conserver dans la terre malgré le Déluge, de même que les végétaux ont dû aisément se reproduire par leurs racines et leurs semences, comme l'atteste la Bible elle-même dans le récit de la branche d'olivier rapportée par la colombe.

Mais allons plus loin encore et, invoquant de nouveau Cuvier à l'appui de Moïse, établissons avec lui que des espèces propres à certaines contrées, à la Nouvelle-Hollande, par exemple, n'impliquent pas du tout une création spéciale pour ce continent particulier ¹. Les animaux qui l'habitent ont pu y pénétrer, au moment d'une de ces anciennes révolutions qui, tour à tour, réunirent ou séparèrent les continents et qu'atteste la configuration si tourmentée de l'Océanie. Observons, en outre, que certaines races se détruisent tous les jours dans divers pays ; telle par exemple la sarigue dont le genre, aujourd'hui confiné dans le nouveau monde, existait jadis en France, où on la retrouve fossile dans le terrain tertiaire des environs de Paris ². Ailleurs, au contraire, d'autres races rencontrent dans certaines contrées des conditions favorables d'accroissement et de développement ; et, profitant de circonstances dépendantes de la forme et de la nature du sol, de la température et de l'alimentation, elles se reproduisent parfois identiquement les mêmes jusque dans les continents les plus lointains et les plus opposés. Lois curieuses et inconnues qui ont présidé un jour à la distribution

¹ Cuv., p. 136. — ² *Ibid.*, p. 322.

des êtres créés sur le globe ; lois que ces êtres observent avec une remarquable fidélité et qui souvent, en dépit des rapprochements les plus intimes, malgré toutes les facilités de communication et de propagation, les font demeurer dans les limites précises que la main régulatrice du Créateur leur a primitivement et pour jamais assignées. Sachons donc nous élever au-dessus de ces mesquines difficultés ; et, abaissant les hauteurs de notre présomption, contentons-nous ici, comme en bien d'autres rencontres, de nous incliner avec respect devant les œuvres du Tout-Puissant, quand il lui plaît de nous laisser plus ou moins clairement entrevoir ses admirables et mystérieux desseins.

Temps d'arrêt remarquable dans la propagation de la race humaine, le Déluge, qui ramena brusquement l'homme à l'unité primitive, changea en outre toutes ses conditions d'existence, de même qu'il modifia les forces de la nature.

Toutes les observations de la géologie révèlent qu'au moment du dernier cataclysme qui a bouleversé le globe, il s'est opéré une altération profonde dans le climat et les autres agents qui influent sur la vitalité. Sous l'action d'une température plus chaude, la nature avait une bien plus grande

puissance de production. Les végétaux décomposaient et absorbaient plus énergiquement l'acide carbonique dont l'atmosphère était beaucoup plus saturée ¹. Au sein d'une chaleur plus intense et plus également répartie, les animaux doués de plus de force vitale habitaient des climats moins séparés; ainsi dans le dépôt diluvien de quelques cavernes de France, on retrouve mêlés ensemble des animaux dont les semblables habitent aujourd'hui les climats les plus opposés : la hyène tachetée, par exemple, qui vit au Cap et le glouton que l'on rencontre dans la Laponie; le rhinocéros des tropiques et le renne des régions boréales ².

Toutes ces conditions qui produisaient un plus grand développement parallèle chez les animaux et les végétaux, réagissaient également chez l'homme, et nous permettent d'expliquer, par cette puissance supérieure des forces de la nature primitive, la longévité des patriarches antédiluviens. Alors la durée de la vie humaine avait la même proportion qu'elle a encore de nos jours; elle comprenait de même environ sept fois l'âge de la puberté ³. C'étaient les mêmes lois qui nous

¹ Férussac, *Bulletin univ.*, 2^e sect., t. X, p. 193. —

² Cuv., p. 343. — ³ Voir Buffon, Deluc, etc.

régissent aujourd'hui, et qui ne différeraient que dans le mode et le degré de leur application; lois que Dieu semble avoir voulu suivre dans toutes les successions des êtres créés, depuis les plus antiques productions du monde primordial jusqu'aux nouveaux habitants de la terre sortis pour la dernière fois du sein des eaux.

CHAPITRE III.

Unité de l'espèce humaine démontrée par l'histoire naturelle.

Les œuvres de Dieu que la science nous a fait voir si merveilleuses dans les créations antérieures au monde actuel, les œuvres de Dieu qui, immédiatement avant le déluge, se déployaient encore avec tant de puissance ont, dans les conditions nouvelles faites à la terre, conservé sous des proportions peut-être un peu moindres la même simplicité de dessin jointe à la même magnificence d'exécution.

Le livre de la nature porte écrits sur toutes ses pages les faits que la Genèse nous a retracés avec tant de grandeur. Dans tous les phénomènes de la Création se reconnaît la main du maître dont les Livres Saints nous ont révélé l'intervention souveraine. Tout procède de lui; tout doit l'existence à l'acte immédiat de sa volonté. La science lui a

rendu également cet hommage en établissant par les expériences de Swammerdam et de Vallisneri que la théorie des générations spontanées, admise un instant, ne pouvait plus désormais se soutenir. Les animaux qui vivent dans d'autres animaux, les vers qui naissent dans les fruits et dans les chairs ne s'y développent pas sans germe, n'y sont pas formés par la corruption de ces chairs et de ces fruits, mais ont été reconnus manifestement provenir d'œufs, et appartenir eux-mêmes à des sexes séparés ¹.

Le plan de la création, sorti ainsi tout entier de l'acte de Dieu depuis les mondes immenses jusqu'à l'atome imperceptible, se produit à la fois avec une unité merveilleuse et une remarquable diversité. L'échelle des êtres, dans ses innombrables gradations, parcourant toute la succession admirable du souverainement grand à l'infiniment petit, remonte du simple au complexe pour redescendre du plus achevé au moins parfait. Dans toutes les séries des créatures, si étonnantes dans leur multiplicité de grandeurs, de formes, de fonctions, de mouvements, on remarque invariablement, au moins pour quelques-unes de leurs parties, un fonds commun d'orga-

¹ Cuvier, *Règne animal*, t. III, p. 245.

nisation. Il existe un plan général qui, depuis l'homme jusqu'aux derniers animaux, ne varie que par nuances ou se déforme par degrés : « Traits généraux et communs à toute substance organisée, dit Buffon, traits éternels et divins que le temps, loin d'effacer et de détruire, ne fait que renouveler et rendre de plus en plus évidents ¹. »

Mais ce plan, qui a tant d'unité dans l'ensemble, n'offre dans les détails ni mélange ni confusion. Chaque corps, chaque être reste dans les conditions qui lui ont été imposées. Des caractères tranchés et incommunicables diversifient les trois grands règnes de la nature, séparent éternellement les minéraux, les végétaux, les animaux. Et dans chacun de ces règnes, dans le règne animal, par exemple, les espèces renfermées dans des lois propres ne se transmutent point, ne descendent point les unes des autres ; toutes sont primitives, toutes sont immuables ² ; aucune ne cède ni n'emprunte aux espèces, même les plus voisines, un seul de ses caractères constituants.

Ne comprenant pas ce plan du Créateur, des

¹ T. XIV, p. 28. — ² Flourens, *Hist. des trav. et des idées de Buffon*, p. 78 et suiv.

matérialistes, à la vue du système de gradation qu'ils observaient chez les êtres organisés, n'ont pas craint de conclure qu'il a dû y avoir un développement successif par lequel les animaux d'une classe ont pu s'élever à une autre ; et bientôt, dans une triste conséquence, ils en vinrent jusqu'à faire dériver l'homme, par une modification naturelle quoique accidentelle, du singe ou du marsouin ¹. Ils ne remarquèrent pas que la gradation a bien existé sans doute dans le plan du Créateur, mais que, par une autre loi corrélative, elle ne s'est jamais reproduite dans le développement ultérieur de ce plan ; que les végétaux, les animaux, ainsi que l'homme, dès leur origine même, ont été établis pour toujours aux diverses hauteurs de cette échelle graduée ; que jamais historiquement on n'a vu des espèces distinctes se transmuter les unes dans les autres ; qu'ainsi les peintures et les momies des animaux d'Égypte sont, après trois mille ans, aussi parfaitement identiques avec nos espèces, qu'immuables dans leurs qualités caractéristiques. Les animaux les plus industrieux, les abeilles, les fourmis, les castors, n'ont jamais, depuis que les

¹ De Lamettrie, Lamarck, *Philos. zoologique*. Geoffroy Saint-Hilaire.

hommes les admirent, fait aucun changement, apporté aucun progrès à leurs merveilleux travaux ¹. Sans doute, dans la succession des individus isolés, les variétés peuvent se montrer très-nombreuses; mais les différences qui les séparent, en général peu importantes, ne les empêchent pas de revenir bientôt au type primitif et d'offrir, dans l'espèce entière, les caractères les plus remarquables de constance et d'uniformité.

La grande loi qui fixe en histoire naturelle l'immutabilité des espèces et que Buffon le premier de tous a proclamée, est celle de la *fécondité continue*. Tous les individus qui produisent ensemble des êtres pouvant en reproduire d'autres indéfiniment, appartiennent à une seule et même espèce. Ainsi, pour choisir quelques exemples, il y a, dans la taille, la forme, la couleur, les habitudes, la différence la plus sensible entre les diverses variétés de chiens, entre le basset et le lévrier, entre le dogue et le barbet; cependant tous les chiens sont de la même espèce, parce qu'ils peuvent produire ensemble des animaux indéfiniment féconds. Au contraire, il y a la similitude la plus apparente entre le cheval et l'âne,

¹ Wiseman, *Disc. sur les rapports entre la science et la relig.*, 3^e édit., p. 122 et suiv.

entre la chèvre et la brebis ; l'homme s'efforce encore de les rapprocher et les excite constamment à produire ensemble ; cependant ces animaux sont d'espèces différentes, parce que dans les circonstances les plus favorables de climat et de domesticité, leurs produits sont stériles dès la première ou au moins la seconde génération ; et que, si peu éloignés qu'ils nous semblent, ils n'ont jamais pu former, en s'unissant entre eux, une espèce intermédiaire.

Loi remarquable qui, avec l'unité et la réalité de l'espèce, en donne également la constance et la fixité ; loi qui marque de ses caractères inaltérables chaque division de la série des êtres, et lui assigne un droit égal à la création. Les espèces, même les plus voisines, demeurent ainsi séparées par un intervalle que la nature ne franchit jamais ; et, dans chacune d'elles, les premiers individus qui ont été créés ont servi de modèle à tous leurs descendants ¹.

Il sera maintenant facile d'étendre ces principes au genre humain, ou plutôt, Buffon lui-même va nous donner en quelques mots l'application de sa belle loi : « A commencer, nous
« dit-il, par l'homme qui est l'être le plus noble

¹ Flourens, *ibid.*, p. 106.

« de la création, l'espèce en est unique puisque
« les hommes de toutes les races, de tous les cli-
« mats, de toutes les couleurs, peuvent se mêler
« et produire ensemble ; qu'aucun animal n'ap-
« partient à l'espèce humaine ni de près, ni de
« loin, par une parenté naturelle ; que le Blanc,
« le Nègre, le Lapon, si dissemblables de formes,
« de taille, de visage peuvent cependant s'unir
« entre eux et propager en commun la grande et
« unique famille du genre humain, prouvant
« ainsi que leurs taches ne sont point originelles,
« que leurs dissemblances ne sont que superfi-
« cielles et extérieures ¹. »

Laissons donc désormais les naturalistes suivre, dans leurs ramifications diverses, les variétés qui séparent les hommes. Laissons-les, sur la foi de théories plus ou moins ingénieuses, s'efforcer, à toutes les époques, de partager l'humanité en races distinctes : divisions utiles sans doute pour les études spéciales, mais qui ne sauraient porter atteinte au principe de l'unité primitive. Les premiers classificateurs se basèrent sur le signe le plus apparent, sur la couleur de la peau. Camper ensuite prit pour règle la ligne faciale, c'est-à-dire l'angle qu'une ligne tirée du sourcil à la

¹ Buffon, t. IX, p. 9 ; t. XIV, p. 311.

mâchoire fait avec une autre ligne conduite du méat de l'oreille à la base des narines, angle qui, de 70 degrés seulement chez le Kalimouk et le Nègre, est de 80 chez l'Européen. Blumenbach enfin, dans une classification généralement adoptée et établie d'après la couleur des cheveux, de la peau, de l'iris et surtout d'après la forme du crâne, divisa les races humaines en trois familles principales, la Caucasienne, l'Éthiopienne, la Mongole, et en deux intermédiaires la Malaise placée entre les deux premières, et l'Américaine placée entre la première et la troisième. Ces caractères faciles, reconnaissons-le, à saisir et à distinguer dans leur ensemble, se montrent ensuite, dans l'application, si peu absolus et si variables que souvent ils n'offrent ni point exact de séparation, ni limite précise, qu'ils changent de base et de nombre au gré des classificateurs, et que, tandis qu'ils donnent lieu à Camper de distinguer quatre grandes familles et à Blumenbach d'en compter cinq, ils ne permettent plus à Cuvier de reconnaître que trois races distinctes¹.

Mais si, suivant cette loi de l'unité des espèces

¹ Les nuances de transition et l'impossibilité de s'arrêter à un nombre de races fixes, sont des preuves décisives de l'unité de l'espèce humaine.

fondée sur la fécondité continue, il n'y a eu ainsi originairement qu'une seule espèce d'hommes multipliée depuis et répandue sur toute la surface de la terre ¹, comment donc pourra s'expliquer la division ultérieure de cette espèce unique en variétés si dissemblables et si nombreuses? Question difficile sans doute et sur laquelle nous n'avons encore que des inductions plus ou moins plausibles. Plusieurs causes diverses, tantôt en agissant seules, tantôt en combinant leurs effets, ont vu donner naissance à ces variétés qui divisent l'espèce humaine. Quelques-unes d'abord remontent très-probablement à une époque voisine de la dernière révolution du globe, époque où, comme l'ont si bien remarqué Cuvier et Lacépède ², la nature douée de plus d'énergie, agissait avec une plus grande spontanéité. D'autres ont pu, dans un âge postérieur, provenir d'un changement soudain produit dans les auteurs d'une famille par une maladie nouvelle, ou une particularité imprévue : circonstance qui s'est rencontrée chez quelques individus de nos jours, tels que l'homme porc-épic et les hommes à six doigts, qui, nés avec ces signes distinctifs, les ont trans-

¹ Buffon, t. III, p. 529. — ² Cuv., *Tableau élém. de l'hist. des anim.* — Lacépède, *Hist. natur.*

mis à leurs enfants, commençant ainsi une variété de l'espèce humaine que l'on eût vue certainement, sous l'empire de conditions favorables, se perpétuer. Enfin la plupart de ces différences reconnaissent encore pour origine probable une dégénérescence graduelle produite sur les systèmes pileux, nerveux, osseux, par l'influence régulièrement continuée du climat, de la chaleur, de la manière de vivre, de la nourriture, de la civilisation ¹.

Nous voyons tous les jours les mêmes causes amener des résultats identiques chez les animaux et créer dans la couleur, les formes, la taille, les habitudes de quelques-uns d'entre eux, chez les chiens, les chevaux, les bœufs, par exemple ², les différences les plus caractérisées et les plus nombreuses. Dans les races humaines, au contraire, une tête plus ou moins ovale (race caucasienne), des pommettes plus ou moins saillantes (race mongolique), un nez plus ou moins aplati (race éthiopienne), une peau plus ou moins colorée (race américaine et malaise), offrent les points de séparation les plus essentiels ; et encore, une foule de nuances intermédiaires viennent-elles s'interpo-

¹ Buffon, Blumenbach, Wiseman. — ² Wiseman, p. 127.

ser entre ces caractères extrêmes pour les rapprocher et les unir. Ainsi la race à peau foncée comprend tous les degrés du noir au brun, comme la race blanche toutes les gradations du brun au blanc. Bien plus, un naturaliste moderne fait connaître que ces différences les plus tranchées dans la couleur proviennent, chez tous les hommes, d'une cause identique : dans toutes les races indistinctement, la coloration consiste uniquement en une couche de matière sécrétée placée entre le derme et le second épiderme, couche pigmentale qui, noire chez le Nègre, rouge chez l'Américain, se retrouve chez le Kabyle et l'Arabe, peuples d'origine évidemment caucasienne, apparaît même aux mamelons de l'homme blanc et, loin de différencier les hommes, semble au contraire, par ce caractère commun, les lier plus étroitement ensemble ¹.

Si nous demandons maintenant à l'histoire des races la confirmation de ces principes, nous verrons, à des époques connues, des faits précis et curieux nous aider à remonter à la source même de ces modifications. Ainsi certains hommes, par suite des changements survenus dans leurs ca-

¹ Flourens, *Anatomie génér. de la peau. Trav. et idées de Buffon*, p. 189.

ractères physiques, ont passé d'une race à une autre; tels, par exemple, les Tartares et les Mongols que les meilleurs écrivains déclarent sortis originairement d'une même tribu et qui appartiennent maintenant, les uns, comme leur nom l'indique, à la race mongolique, les autres à la race caucasienne. D'autre part, quelques individus et quelques peuplades ont changé de forme ou de couleur, sans cependant sortir de leurs races. Ainsi les habitants de l'Abyssinie, dont la coloration de la peau offre actuellement les nuances les plus foncées, se rangent néanmoins par leur origine dans une famille sémitique, c'est-à-dire dans une famille primitivement blanche. Les Juifs, qui habitent au Malabar, sont devenus complètement noirs, en conservant tous les traits de leur nation. Le docteur Dwight¹ déclare avoir vu dans la Virginie un nègre dont la peau, dans l'espace de quatre ans, avait entièrement blanchi et dont les cheveux mêmes étaient devenus blonds et lisses². Ailleurs, diverses peuplades, telles que celles de l'Océanie, se distinguent par une curieuse tendance à produire des variétés, et dans la même tribu présentent, d'après les remarques de Fors-

¹ *Voyage dans la Nouvelle-Angleterre.* — ² *Annal. de philos. chrét.*, n° 34, p. 293.

ter, les plus singulières et les plus complètes modifications de formes et de couleur¹, tandis que d'autres, au contraire, suivant les observations de Wiseman², semblent s'efforcer de se réunir, et, sorties de races différentes, s'éloignent de leurs types originels pour aller se confondre dans une seule et même famille.

Qu'ainsi donc les races se mêlent ou se séparent, se rapprochent et se divisent encore; qu'elles se dégradent, brusquement ou par des nuances insensibles, pour remonter de nouveau plus ou moins rapidement au type primitif, les relations entre les membres de la famille humaine restent les mêmes, les anneaux d'une chaîne commune relient toutes les variétés entre elles. La race blanche, prise pour centre et pour point de départ, se rattache manifestement à toutes les autres et embrasse de ses ramifications la circonférence entière du monde. Elle se lie à la race mongole par les Finnois qui ont son teint, sa chevelure, la couleur de son iris; par les Hindous qui font partie de son groupe ethnographique; par les Kirghis, les Yakoutes, les Tartares, les Turcs qui rentrent complètement dans son

¹ Lawrence, *Lectures on physiol.*, p. 382, 590. —

² *Disc.*, p. 164.

propre type ¹. Elle se met en rapport avec les Abyssins noirs de peau, mais Européens par les traits du visage ; elle se rapproche des Nubiens par les Arabes de Souakin ; de là elle descend, par des dégradations successives, aux Yollofs et aux Foulahs, de ceux-ci aux Mandingues, enfin aux Cafres et aux Hottentots. Puis, ces mêmes races nègres lui servent de transition pour remonter par une gradation nouvelle à la race Malaise, dans laquelle elle rencontre certains Polynésiens qui, par la couleur aussi bien que par la symétrie des formes, reviennent au type européen central ; et d'autre part enfin, à l'aide de ces habitants de l'Océanie et par un nouveau retour vers les Mongols, elle établit ses rapports avec la dernière race, avec la race Américaine.

En présence de ces considérations et de ces faits, les savants n'hésitent plus à proclamer l'unité du genre humain. Blumenbach ² reconnaît que les variétés innombrables des hommes se confondent insensiblement les unes dans les autres. A. de Humboldt ³ déclare que, plus on étudiera les hommes bruns de l'Afrique et les peuples de l'intérieur et du nord-est de l'Asie, moins les

¹ Wiseman, *Disc.*, p. 163, 164. — ² *De l'unité du genre humain*, p. 281. — ³ *Monuments américains*.

racas caucasienne, mongole, américaine, malaise et nègre paraîtront isolées, et que l'on reconnaîtra dans cette grande famille du genre humain un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues. Et enfin Cuvier conclut que les plus grandes différences qui se trouvent parmi les hommes ne sont que des effets de causes accidentelles, en un mot, des variétés.

Ainsi l'homme est le même par toute la terre. « Blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie, rouge en Amérique, il n'est, dit Buffon, que le même homme teint de la couleur du climat; comme il est fait pour régner sur la terre, que le globe entier est son domaine, il semble que sa nature se soit prêtée à toutes les situations; sous les feux du midi, dans les glaces du nord, il vit, il se multiplie, il se trouve partout si anciennement répandu qu'il ne paraît affecter aucun climat particulier¹. »

Par sa nature donc, l'homme prouve invinciblement la source dont il est sorti, il rend hommage à l'origine que lui attribuent les Livres Saints, il justifie la grande mission que la Bible lui assigne au-dessus de toute créature. Enfin,

¹ Buffon, t. IX, p. 4.

aux preuves physiques de son unité réunissant encore les preuves morales, dans tous les temps où il a vécu, dans tous les lieux qu'il habite, il fait voir les mêmes aptitudes de l'esprit, les mêmes aspirations de l'âme; dans l'Inde, comme dans la Grèce, en Allemagne comme en France, il enfante les mêmes systèmes, il atteint les mêmes résultats philosophiques¹. Partout et toujours il déploie les mêmes vertus, les mêmes passions, les mêmes espérances, les mêmes craintes. Les races les plus éloignées par l'extrême civilisation et l'extrême barbarie se mêlent toutes les fois qu'elles se rencontrent. Elles confondent avec leur sang leurs pensées et leurs affections. Elles montrent les mêmes instincts de morale et de société. Elles possèdent toutes le don sacré de la parole, signe d'alliance et d'immortelle communication entre les hommes. Elles composent, en un mot, une famille unique dont les membres, plus ou moins dégradés, datent tous d'une décadence primitive et sentent tous le besoin d'un secours pour remonter au point de départ de leur ancienne grandeur.

¹ Curieux rapprochements de la philosophie hellénique avec les écrits originaux des bouddhistes, dans Abel Rémusat, vol. II, p. 418.

CHAPITRE IV

Identité primitive, puis séparation des langues prouvées par l'ethnographie.

Fort du témoignage de l'histoire naturelle qui proclame avec lui l'unité de la création de l'homme, Moïse, ensuite, nous déclare que, dans l'origine, la race humaine n'avait qu'un langage (*labii unius et sermonum eorumdem*), langue commune et universelle qui, au jour où Dieu confondit les desseins des habitants de la terre s'élevant contre les vues de sa providence, fut divisée en une foule de dialectes différents, cause première de la dispersion des peuples.

Apparue seulement de nos jours, l'ethnographie linguistique, après de longues et minutieuses recherches, s'est à son tour chargée de conclure ce que, tant de siècles auparavant, avait annoncé la Genèse.

A l'époque des premiers travaux de la science, les linguistes, croyant à une langue primitive qui avait dû survivre à toutes les modifications que la suite des temps lui avait fait subir, la cherchèrent dans un des idiomes connus qu'on regardait alors comme les plus anciens. Ils s'adressèrent tour à tour au celtique, au flamand, à l'hébreu, etc. Ces tentatives échouèrent. Il était impossible de rattacher toutes les langues à un seul point de départ; et, à chaque nouvel idiome que l'on découvrait, la souche originelle se perdait dans une confusion plus grande.

Cependant, au milieu de ces recherches, les études linguistiques se perfectionnaient de jour en jour. A mesure qu'on abordait des langages inconnus, qu'on publiait des grammaires et des dictionnaires, qu'on faisait des collections de phrases et de mots, on commençait à apercevoir des affinités entre des langues qui semblaient, dans l'origine, totalement séparées par la géographie et par l'histoire. Ces affinités, quand une comparaison attentive les eut fait apparaître plus certaines et plus distinctes, permirent bientôt de combiner en groupes homogènes des idiomes entre lesquels on n'apercevait aucune connexion antérieure.

Réunissant alors dans un résultat commun les études des deux écoles, l'une, l'école lexicque, qui s'appuie sur la seule similitude des mots, l'autre, l'école grammaticale, qui cherche l'affinité des langues dans leur grammaire, l'on en vint à former naturellement sept ou huit grandes familles qui, dans les mots principaux dont elles se composent, aussi bien que dans leurs inflexions grammaticales et leur syntaxe, présentent chacune un caractère indépendant et séparé.

1° On trouva d'abord que le latin et, par suite, ses nombreux dérivés avaient des points de contact remarquables avec les idiomes russes et slaves ; que les dialectes teutoniques recevaient une vive lumière de leur comparaison avec le langage persan ; que certaines théories de la grammaire grecque avaient de curieux parallèles dans les grammaires indienne ou sanskrite¹ ; et l'on en vint bientôt à conclure avec certitude qu'une seule langue, dans l'acception la plus générale du mot, renfermant en un même centre d'unité les nations les plus dissemblables par leurs

¹ Wiseman, *Disc. sur les rapports entre la science et la relig.*, 3^e édit., p. 27. — Nous empruntons à cet excellent ouvrage une partie des détails que nous donnons ici.

institutions, leur religion, ou même leur physiologie et leur couleur, embrassait une vaste portion de l'Europe et de l'Asie, et s'étendait, par une large zone, des bords du Gange aux rivages de l'Islande. Cette langue, ou plutôt cette famille de langues, qui a reçu le nom d'*Indo-Germanique* ou *Indo-Européenne*, compte parmi ses principaux membres le sanskrit ou langage ancien et sacré de l'Inde, les dialectes modernes parlés dans l'Indoustan, le perse ancien et nouveau, le germanique avec ses deux principales divisions le teutonique et le gothique, le grec, le latin avec ses nombreux dérivés¹. A ce groupe remarquable par la similitude de ses racines, de ses déclinaisons et conjugaisons², de récents et minutieux travaux ont rattaché des langues qui avaient jusque-là résisté à toute classification, l'ossète ou alain, l'arménien, l'afghan³, et surtout les divers dialectes celtiques, tels que l'érse parlé encore en Écosse et en Irlande, le gallois ou kymrique en usage dans le pays de Galles, le celtique proprement dit conservé avec quelque altération dans la basse Bretagne, dialecte dont le docteur

¹ Wiseman, p. 28. — ² Malte-Brun, *Géogr. univers.*, liv. XLVII. — ³ Klaproth, *Voy. au Caucase*, vol. II, p. 448, *Asia polyglotta*, p. 57 et suiv.

Prichard ¹ vient de mettre hors de doute l'affinité lexicque et grammaticale avec les langues indo-germaniques.

2° A côté de cette grande famille, parmi les autres langages indépendants et originaux, se place le groupe des langues *Sémitiques* ou Araméennes, qui offrent les unes avec les autres les rapports les plus intimes : ce sont l'hébreu, le phénicien dont le punique est la branche la plus célèbre, le chaldéen, le syro-chaldaïque, l'arabe, le mauresque, l'abyssinien.

3° Vient ensuite le groupe des langues *Scythico-sarmatiques* ou Ouraliennes, dont on aperçoit au nord-est de l'Europe les débris épars; c'est le finnois avec l'esthonien et le livonien, le lapon, le permiaque, le hongrois.

4° Les langues *Tartares* qui s'étendent dans l'ouest, le nord et le centre de l'Asie, comprennent le turcoman, le boukhare, le mongol, le mandchou, le coréen, le japonais ².

5° Le groupe *Transgangétique* qui se distingue par sa composition monosyllabique et son absence de formes grammaticales, ainsi que de règles de syntaxe, renferme toutes les lan-

¹ *Orig. orient. des nations celtiques.* — ² Malte-Brun, liv. XLVII, p. 570.

gues parlées dans l'Asie orientale, le thibétain, le chinois, le birman, l'annamitique, le siamois.

6° Après ces langues vient le Malais ou mieux le *Polynésien*, remarquable également par une grande tendance à la forme monosyllabique et le rejet de toute espèce d'inflexion : immense famille qui s'étend depuis Madagascar jusqu'aux îles de la Société et comprend un grand nombre d'idiomes parlés dans l'archipel Indien, le javanais, le bugi, le malayu, le taïtien, etc. Entre les langues de ce groupe qui, ici, dans une seule île comme à Sumatra, se fractionnent en une multitude étonnante de dialectes, là, au contraire, dans des pays situés à de très-grandes distances, comme à Madagascar et aux îles Philippines, se confondent en un seul langage, existe parfois une telle similitude de mots et de structures, qu'elles présentent des déviations à peine plus sensibles que celles observées souvent dans les dialectes d'un même royaume ¹.

7° Les langues *Africaines*, jusqu'ici peu étudiées, offrent également dans chacune des grandes divisions de l'Afrique des connexions remar-

¹ Crawford, *Hist. de l'archipel Indien*, vol. II, p. 78. Marsden, *Hist. de Sumatra*, p. 200.

quables qui s'étendent et s'éclairent à mesure que leur étude se développe ¹.

8° Enfin les langues *Américaines*, qui forment un nombre de dialectes presque incroyable, se rangent aussi, par suite de la structure qui leur est commune, dans un seul groupe et forment une famille indépendante unie dans toutes ses parties par le lien complexe et puissant de l'analogie grammaticale. G. de Humboldt leur a donné un nom de famille indiquant qu'elles conjuguent leurs verbes par ce qu'il appelle agglutination. Ce groupe s'étend sur les deux grandes divisions de l'Amérique, et embrasse également, au milieu de toutes les subdivisions et affinités établies par les missionnaires aussi bien que par les ethnographes, tous les idiomes parlés à la fois sous la zone torride et sous le pôle par les tribus les plus civilisées, comme par les peuplades les plus sauvages ².

Ainsi toutes les langues de la terre se divisent en un petit nombre de groupes principaux qui sembleraient au premier abord avoir été, dans l'origine, le patrimoine isolé d'autant de familles d'hommes distinctes. Mais bientôt, quand on étu-

¹ Prichard, *Recherch. sur l'hist. physique de l'homme*.
—² Wiseman, p. 84, 85.

die et que l'on compare ces groupes eux-mêmes, des affinités nouvelles se font apercevoir entre les grandes divisions ethnographiques : les langues indépendantes, les souches originales diminuent ou disparaissent; on remarque, dans l'ensemble des familles aussi bien que dans certains de leurs dérivés, des connexions de plus en plus frappantes qui les rapprochent et les relient toutes entre elles.

Citons quelques exemples de ces rapports. Un assez grand nombre de mots primitifs qui forment des racines et n'ont pu être introduits par emprunt, se retrouvent communs à la fois à plusieurs idiomes des familles Indo-européenne et Sémitique ¹. Le copte ou ancien égyptien que des études récentes ne permettent plus de considérer comme une langue isolée, présente par des liaisons intimes entre les alphabets, par les racines pronominales, par les figures et l'accord des noms de nombre, des points extraordinaires de contact avec les deux familles Sémitique et Indo-européenne, et semble remplir vis-à-vis d'elles le rôle d'intermédiaire pour les rattacher de plus près l'une à l'autre ². Le sanskrit et l'hébreu qui appartiennent à des groupes différents

¹ Wiseman, p. 59. — ² *Ibid.*, p. 68.

offrent aussi, d'après la remarque du docteur Lepsius ¹, plusieurs ressemblances aussi frappantes qu'ingénieuses, indices au moins très-probables d'un germe commun quoique non développé. L'ancien pehlwi qui se range, surtout par sa grammaire, dans la famille Indo-européenne, a presque tous ses mots sémitiques ². Ainsi encore le lithuanien forme la connexion du groupe Scythique dont il fait partie et des idiomes Indo-germaniques avec lesquels il a d'incontestables rapports ³. De même une langue de l'archipel Indien, le kawi, se rapproche du sanskrit par des analogies remarquables ⁴, tandis qu'une langue du groupe Africain, l'amharique, imite toutes les inflexions des idiomes Sémitiques ⁵. D'autre part encore, les langues Transgangétiques se rapprochent tellement dans leur structure grammaticale du groupe Polynésien que quelques auteurs, tels que le docteur Leyden, semblent ne vouloir faire de ces deux divisions qu'une seule et même famille ⁶. Enfin ces analogies se continuent jusque

¹ *Paléographie*, p. 28. Berlin, 1834. — ² *Asiat. Researches*, vol. II, p. 52. — ³ Malte-Brun, liv. XLVII. — ⁴ *Asiat. Researches*, t. XIII, p. 161. — ⁵ Wiseman, p. 58. — ⁶ Sur le langage et la littérature des nations indo-chinoises, *Rech. asiat.*, vol. X, p. 162.

dans les langues Américaines. Dans quatre-vingt-trois de ces idiomes examinés par Barton et Vatter¹, on trouve, dit A. de Humboldt², cent soixante-dix mots dont les racines semblent les mêmes : trois cinquièmes de ces mots ressemblent au mandchou, au tongouse, au mongol; deux cinquièmes se retrouvent dans les langues celtique, biscayenne, copte et congo³.

Outre cette similitude grammaticale et lexique dont on pourrait donner un bien plus grand nombre d'exemples, et que l'histoire philosophique des peuples ainsi que les études ethnographiques développent chaque jour davantage⁴, l'écriture elle-même, cette partie si essentielle du langage, apporte aussi à cette même discussion des documents curieux. Abel Rémusat et le chevalier de Paravey ont constaté, par exemple, que l'écriture chinoise hiéroglyphique a des traits sensibles de ressemblance avec les hiéroglyphes d'Égypte et même avec l'écriture cunéiforme babylonienne. Herder va plus loin encore : frappé des analogies remarquables que présentent les alphabets des divers peuples, il conclut qu'à bien approfondir les choses, il n'y a propre-

¹ Mithridates, l. III, ch. II. — ² *Vues des Cordillères*, t. I. — ³ Wiseman, p. 82. — ⁴ A. de Humboldt apud Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 6.

ment qu'un seul alphabet pour toutes les langues ¹ ; et G. de Humboldt, dans son *Essai sur l'origine des formes grammaticales*, semble aussi admettre une souche commune pour les signes graphiques usités chez toutes les nations.

Mais, en même temps que les divers idiomes étaient ainsi rapprochés par des liens incontes- tables, on ne signale rien, d'autre part, dans les langues, qui fasse croire à un développement naturel. Aucune des familles principales ne peut prétendre à une prééminence d'antiquité ². Il n'est pas permis, dit Klaproth, de chercher des filles et des mères, il ne faut voir que des sœurs dans les diverses langues qui existent sur la surface du globe. Nous n'avons remarqué en aucun lieu que les peuples aient formé eux-mêmes, sciemment et par raisonnement, leur langage. Nulle part, dit F. Schlegel avec l'autorité de sa science, nulle part, le langage que l'homme n'inventa jamais, ne fut amené à une perfection graduelle par le travail ou l'expérience des générations successives; il forme au contraire un tout avec sa structure, ses raci-

¹ *Nouv. mém. de l'Acad. roy.*, Berlin, 1781, p. 413. — Malte-Brun, l. XLVII.

nes, sa prononciation, son caractère d'écriture ¹.

Les langues ne sortent donc pas d'un premier germe accru d'après la loi d'un développement progressif. Elles sont comme jetées en moule tout à coup par un procédé inexpliqué, et souvent revêtent leur forme la plus accomplie dès le principe. Il est impossible de leur assigner une marche régulière et mécanique qui les traînerait peu à peu depuis le commencement le plus grossier jusqu'à leur perfection, dit G. de Humboldt ², qui aime mieux rapporter leur origine à un fait immédiat de la divinité, que de leur accorder le pouvoir de se produire d'elles-mêmes.

Si donc il est prouvé, d'une part, qu'il existe, entre les dialectes d'une même famille et même entre les grandes divisions des groupes indépendants, de nombreuses affinités qui tiennent au caractère même et à l'essence de chaque langue, et si, d'autre part, il est démontré que ces langues ne sont pas des rejetons les unes des autres, mais ont pris naissance par un procédé indépendant et spécial, on arrive forcément à conclure : 1° qu'il a dû exister primitivement un langage unique dont chaque idiome a tiré ses

¹ *Traité sur les langues et la science des Indiens.*
— Wisem., p. 73. — ² Lettres à Abel Rémusat.

éléments communs et essentiels ; 2° que ces langues, n'ayant pu se former à part par une séparation raisonnée ou un développement individuel, ont dû tenir leur origine d'une cause violente, extraordinaire et subite qui les a instantanément détachées de la langue primitive, donnant par là même l'explication du fait si curieux des points de rapport et de dissemblance qu'elles offrent en même temps les unes avec les autres ¹.

Remarquables conclusions qui, l'une et l'autre, justifient d'une manière merveilleuse les récits de Moïse : la première, en établissant l'unité du point de départ des langues comme de la race humaine ; la seconde, en démontrant la dispersion subite des peuples et la division du langage primitivement unique en une variété innombrable de dialectes. Ce résultat des études linguistiques, si curieux et à la fois si précis dans ses conséquences, est mis désormais hors de toute discussion par les ethnographes eux-mêmes qui se sont chargés de le déduire, en prenant la science seule pour règle et pour but de leurs efforts.

Ici, c'est l'Académie de Saint-Pétersbourg qui, se rangeant à l'avis du comte Goulianoff, défenseur ardent de l'unité des peuples basée sur

¹ Wiseman, p. 70.

le rapprochement de leurs idiomes, conclut que toutes les langues peuvent être considérées comme les dialectes d'un langage maintenant perdu ¹. Là, c'est Jules Klaproth qui, tout en refusant sa créance à l'histoire biblique de la dispersion, n'en admet pas moins l'affinité universelle des langues, regarde tous les idiomes, malgré la différence de leurs traits et de leurs caractères, comme appartenant aux mêmes parents, et ne trouve d'autre explication à ce fait que l'hypothèse où des fragments d'un langage primitif existeraient encore dans toutes les langues de l'ancien et du nouveau monde ². C'est, ensuite, le savant Herder qui, d'après ses recherches grammaticales sur la structure des divers idiomes, affirme que la séparation des langues a dû être subite, non pas en tant que les hommes aient changé volontairement leur langage, mais comme s'ils avaient été violemment et soudainement séparés les uns des autres ³. Abel Rémusat, reconnaissant la concordance de l'ethnographie philologique avec la narration sacrée, déclare également que les langages offrent les traces visibles de la confusion qui leur a donné naissance

¹ *Bull. univ.*, vol. I, sect. VII, p. 380. — ² *Asia polyglotta*. Préface. — ³ *Mém. de l'Acad. roy. de Berlin*, p. 411, 413.

et que tant de vains efforts n'ont pu expliquer ¹. Le savant Niébuhr assure, de son côté, que ceux qui font descendre les hommes d'un couple unique doivent admettre le prodige de la confusion des langues pour expliquer l'existence d'idiomes de structures si différentes et si variées. Et enfin Balbi, résumant les derniers travaux et les faits acquis par l'ethnographie moderne, proclame que non-seulement rien, dans cette science, n'infirmes les récits de Moïse, mais qu'au contraire, ils sont d'accord, de la manière la plus remarquable, avec les résultats obtenus par les plus savants philologues ².

¹ *Recherches sur les langues tartares*, vol. I, p. 9. —

² *Atlas ethnographique du globe*. Paris, 1826.

CHAPITRE V.

Filiation des peuples et dispersion du genre humain sur toute la terre.

A mesure que se développent l'étude de l'homme et l'histoire de la terre, les récits de la Genèse s'illuminent d'un plus vif éclat. Appuyée sur le déluge comme point de départ, ayant l'unité de race pour base, la comparaison des langues pour guide, une nouvelle science va désormais mettre hors de doute la communauté d'origine et la solidarité absolue entre tous les peuples du globe. Que les races se mêlent ou se séparent, que les idiomes se confondent ou se divisent, le but ne peut plus tromper nos efforts. De même que tous les hommes sont sortis d'un même père, toutes les nations sont issues d'une seule famille : dispersées ensuite dans le monde, elles ont laissé leurs traces plus ou moins distinctes depuis le point central, d'où elles sont toutes

descendues, jusqu'aux régions les plus éloignées où elles aient pu atteindre. Les marques de leur itinéraire, les signes de leurs diverses étapes sur le globe, c'est l'ethnographie qui les recueille, ce sont les caractères de race qui les transmettent, c'est surtout, comme le prétend Abel Rémusat¹, l'étude historique du langage qui les fait connaître. A l'aide de ces indices, l'origine des divers peuples, leur alliance avec d'autres nations, la souche à laquelle ils se rattachent, se montreront plus ou moins visiblement à nos regards. Et, de similitude en similitude, de rapprochements en rapprochements, il nous sera permis de remonter jusqu'au berceau du genre humain par une suite de déductions et de faits qui, là encore, donneront une remarquable confirmation aux récits de la Bible.

Sans doute, dans ces recherches tentées pour suivre la filiation des peuples, plus d'un obstacle vient par intervalle arrêter les efforts. Ici, ce sont des migrations successives, colonisatrices ou conquérantes, qui se croisent en tous sens, bouleversent tous les rapports de langues et de races, confondent, mêlent, divisent au gré d'une multitude ou d'un chef, et rendent les caractères pri-

¹ *Recherches sur les langues tartares*, vol. I, p. 9.

mitifs presque impossibles à saisir. Ailleurs, c'est l'état de barbarie où sont descendus certains peuples, et qui les a privés à la fois d'histoire, de monuments, de tous les liens fournis par la civilisation. Ces peuplades, même celles qu'on sait avec certitude avoir été réunies originairement, divisées bientôt par la jalousie, par l'amour immodéré de l'indépendance, résultat de l'état sauvage, en sont souvent arrivées à offrir les caractères les plus différents, à parler les dialectes les plus multiples. Mais leur diversité même, nous pouvons le dire, est encore une preuve de l'unité d'origine des nations qui ne sauraient avoir produit le plus grand nombre de races indépendantes, précisément dans les contrées les plus sauvages, les moins habitées, et parfois en même temps les plus voisines.

Aussi loin que l'on remonte dans les souvenirs de l'histoire, on voit des liens remarquables unir entre eux les premiers peuples de l'ancien monde. Si près, sans doute, d'un berceau commun, ils n'avaient pu oublier leur alliance et leurs primitives relations. Les Égyptiens, les Éthiopiens, les Indiens, les Chinois, se mêlent ensemble, à l'origine des temps¹. A ces

¹ *Recher. asiat.*, t. II.

époques reculées, les Hindous et les Arabes communiquaient entre eux. On connaît, dit expressément William Jones ¹, de très-anciennes communications entre l'Égypte, d'une part, et, de l'autre, l'Inde et peut-être la Chine. D'après la commission d'Égypte dont le témoignage ne saurait être suspect ², il existait dans les temps antiques, entre les divers peuples de l'Orient et surtout entre ceux de l'Inde, de l'Égypte et de la Perse, des relations qui avaient pour objet la religion, les sciences, le gouvernement, le commerce : la mer Rouge était alors le grand canal de ces communications. On a cru, dit Abel Rémusat ³, les nations civilisées de l'ancien monde beaucoup plus isolées et plus étrangères les unes aux autres qu'elles ne l'étaient réellement. Les relations si anciennes entre l'Égypte, la Phénicie et la Grèce ne peuvent également être révoquées en doute, non plus que celles qui s'établirent un peu plus tard entre la Perse, la Grèce et Rome, avec le commencement même de ce dernier empire. En même temps et par les mêmes voies, se répandaient les arts et les lettres. De nouveaux colons apportaient ici les caractères de l'alphabet,

¹ *Mém. de la société asiat. de Calcutta.* — ² *Antiq.*, t. I. Préface histor., p. xv. — ³ *Mél. asiat.*, t. I, p. 98.

là les signes du calcul. Ainsi, après s'être montrées d'abord en Égypte, les figures numériques paraissent, d'après l'accord et la comparaison des chiffres, avoir passé dans l'Inde, d'où elles ont été transportées par les Arabes qui leur donnent le nom d'indiennes, par la même raison que nous les appelons arabes ¹.

Toutes ces communications, signes à la fois et conséquences d'une civilisation antique, devront nous guider dans la recherche de la filiation des peuples. Elles nous aideront à reconnaître que les nations les plus anciennement civilisées furent celles qui restèrent dans les lieux où tous les témoignages placent leur berceau, tandis que les tribus qui s'éloignèrent pour aller coloniser les autres parties du globe laissèrent, aux diverses étapes de leur route, des débris de toutes les primitives connaissances qui sans doute s'étaient transmises, à travers le déluge, au monde renouvelé. L'histoire et la science nous conduiront ainsi à un point commun, à la contrée même que la Bible assigne comme point de départ à l'homme, à ce pays de la Chaldée, foyer de la civilisation primordiale qui, émanée de ce centre unique, rayonnera

¹ *Lettres du docteur Lepsius au chevalier de Bunsen.*

bientôt de proche en proche sur tout l'univers.

Les premiers peuples, en effet, qui se présentent à nous avec un haut degré de puissance sont les monarchies de l'Asie occidentale, ces florissants empires de Ninive et de Babylone, aussi grands dans les arts de la paix que dans la science de la guerre, peuples qui n'ont pas d'enfance, dont les premiers essais révèlent une force prodigieuse, et qui, dans les plus anciens souvenirs de l'histoire, nous apparaissent avec les marques d'une civilisation qu'on peut appeler antédiluvienne.

Non loin d'eux se développent également de bonne heure, d'une part, les Syriens, les Phéniciens, les peuples de l'Asie Mineure, si admirablement placés pour la navigation et le commerce, si favorisés par le climat pour mettre à profit toutes les traditions des arts; de l'autre, les Égyptiens qui jettent si tôt les fondements d'une monarchie puissante. Chez tous ces peuples, les connaissances naturelles, les arts, l'astronomie, la physique, se montrent tout d'abord avec un remarquable développement. Partout on retrouve chez eux des monuments d'une civilisation antérieure à la barbarie. Tels sont les gigantesques splendeurs de Babylone et de

Ninive, les travaux du lac Mœris et les pyramides en Égypte, les belles ruines de l'Asie Mineure, ces tombeaux qui semblent défier la puissance de la mort, ces peintures et ces sculptures qui ont résisté à l'impression de l'air pendant trente siècles, ces masses de pierres soulevées à 600 pieds de hauteur par une force qui effraie toute la science de la mécanique moderne. L'art n'a pas ici de commencement. En Égypte, il était déjà dans sa perfection 2000 ans avant Jésus-Christ, et depuis lors il n'a plus fait que décliner ¹. Preuves remarquables de la puissance qu'avaient conservée les hommes primitifs ! Exemples qui nous apprennent aussi que l'espèce humaine, si fière de ses progrès, a dans les âges postérieurs retrouvé bien plus qu'elle n'a réellement créé !

Si, continuant notre course à travers le monde, nous nous avançons vers l'Asie orientale, nous trouvons d'abord les Perses, qui, sous le nom d'Élamites, nous ont transmis quelques traces confuses d'une antique organisation. Puis nous arrivons bientôt aux Indiens que nous voyons composer, dans l'origine, une simple agglomération de principautés séparées, indiquant, dit Eug.

¹ Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 3.

Burnouf ¹, par leur différence de langues, de physionomies, de mœurs, qu'elles avaient été formées par l'arrivée successive de plusieurs tribus conquérantes. Entre ces tribus venues plus récemment de l'Ouest et les Indiens primitifs, on est conduit facilement, assure le colonel Tod, à établir un rapport historique, et les témoignages de la philologie comparative semblent leur assigner à toutes une origine commune. Les Hindous eux-mêmes, ajoute cet auteur, placent le berceau de leur nation vers l'Occident, et probablement dans la région du Caucase. A diverses époques, les tribus sorties de cette partie occidentale de l'Asie, et désignées sous le nom de Scythes, suivirent la route tracée par la première émigration, descendirent de nouveau dans l'Inde, y formèrent diverses dynasties de conquérants, sources probables de différentes castes, et y laissèrent pour traces de leur invasion la similitude qui existe encore entre les nations de la Scandinavie et celles de l'Inde ².

Remarquons, en outre, que tous les peuples d'une civilisation si antique, les Chaldéens, les

¹ *Revue des deux Mondes*, 1^{er} fév. 1833. — ² Colonel Tod, *Annales des antiquités du Rajasthan*, t. I. — Wiseman, p. 276.

Égyptiens, les Indiens, présentent historiquement de tels rapports par leur tempérament, leur constitution politique et religieuse, leur division en castes, le privilège de leur race sacerdotale chargée du dépôt de la religion, des lois, des sciences, en possession d'un langage allégorique et d'une doctrine secrète, que Cuvier n'hésite pas à regarder comme très-naturel de leur supposer à tous une origine identique ¹.

La Chine, d'après les indications les plus plausibles, a été, de même que l'Inde, peuplée par l'Occident. Ces deux pays, privés l'un comme l'autre du génie d'invention et d'initiative, n'ont pas, de toute évidence, fait surgir de leur propre sol leurs premiers habitants. Moins remarquables par ce qu'ils ont donné que par ce qu'ils ont reçu, ils n'ont rien communiqué de grand et de sérieux au monde des anciens; et ils en sont restés pour eux-mêmes aux traditions primitives, aux souvenirs des mystérieux spectacles de la création et du déluge dont la grandeur imposante, agissant sur leurs imaginations faibles et timides, les a fait trop facilement dériver vers le panthéisme. Les premiers habitants du Céleste Empire, dont la paléographie nous aide à suivre

¹ *Discours sur les révolut.*, p. 184.

l'origine, formaient une peuplade primitivement nomade, plus ou moins policée, n'ayant encore ni ville, ni temple, ne possédant même qu'un très-petit nombre d'animaux et de végétaux ¹. Le chef des premiers Chinois n'avait avec lui, suivant l'opinion la plus générale, que cent familles, quand il vint s'établir dans ces contrées ². La première population de la Chine est désignée par les Chinois eux-mêmes sous le nom des Cent Familles, et elle s'est accrue plus tard par de nouvelles tribus de l'Occident, par des émigrations venant de la Tartarie ou du Thibet. Ces diverses peuplades, qui se superposèrent l'une à l'autre, formèrent d'abord plusieurs petits royaumes indépendants ; et ce fut seulement vers les premiers siècles avant notre ère qu'ils se réunirent en un vaste empire gouverné par un seul monarque.

Tous ces peuples de l'Asie orientale, qu'ils appartenissent ou non à la même famille territoriale ³, avaient ensemble d'incontestables rapports. Entre les annales fabuleuses et primitives des Indiens et l'origine à laquelle prétendent

¹ Abel Rémusat, *Mél. asiatiques*, t. II, p. 41. —

² *Biographie universelle*, art. *Fo-hi*. — ³ Wiseman, p. 277.

les Mongols et les Chinois, le savant colonel Tod signale des coïncidences si curieuses qu'elles peuvent établir historiquement leur souche commune et prouver, comme les recherches philologiques l'ont déjà fait, que ces nations séparées par des caractères, des traits, des langages différents, n'ont été primitivement qu'une seule et même famille, sortie d'un point de départ identique. Cette communauté d'origine des peuples, cette similitude dans leur mode de propagation, sont proclamées également par Abel Rémusat. La Chine, peuplée par l'Occident, nous dit-il, a reçu à une époque très-reculée des émigrations tongouses, mongoles et turques ; ses tribus étaient liées d'origine avec les nations thibétaine et mongole ; et, à son tour, elle a envoyé des colonies dans les contrées plus reculées qu'elle, dans les îles de Sumatra, Java, Bornéo, Formose, au Japon, en Corée, sans cesser cependant de communiquer avec l'Inde et les pays situés sur la route de l'Occident d'où lui était venue sa première population ¹.

Tandis que l'Orient, par sa fertilité et son heureux climat, attirait ces anciennes tribus, d'autres peuplades remontaient vers le Nord et

¹ *Nouveaux mémoires asiatiques*, t. II, p. 68.

formaient la souche de plusieurs familles qui sont encore distinctes de nos jours. Telles sont les nations de souche ouralienne qui ont porté ou portent le nom de Finnois, Hongrois, Huns, Avars. Descendues, comme leur nom nous l'apprend, du mont Oural, ces tribus, à l'époque de la grande migration des peuples, ont été poussées vers le Nord et vers l'Ouest par les Goths qui venaient de ce point commun de l'Asie, berceau de l'humanité entière ¹. C'est aussi une route parallèle qu'ont suivie les premières races germaniques. Le savant Herder ², d'après la comparaison de leurs langues, au moins dans les débris qui en restent, d'après la connaissance de leurs anciennes migrations, de leurs coutumes et de leurs mœurs, rapporte à une origine commune les Goths, Esclavons, Lapons, Germains, Celtes et Cimbres. Ces nations, venues des pays situés sur les bords de la mer Caspienne et de la mer Noire, ont occupé une même place dans l'immense étendue de l'Asie ; et, poussées les unes par les autres, s'avancant de proche en proche, elles ont peuplé successivement les différentes contrées européennes,

¹ Léouzon Leduc, *La Finlande*, Introduction. — T II, p. 231.

où l'on retrouve encore aujourd'hui leurs noms, leurs langues et leurs races. C'est également à l'arrivée et à la fusion successives des colonies indo-germaniques que Klaproth, dans ses études sur les nations, attribue l'ancienne population de l'Europe, si l'on en juge, dit-il, par les traces indo-germaniques qu'on remarque dans l'Albanais et dans les idiomes gaëlic et kymri.

Soumise aussi à la loi commune qui a tout fait rayonner du point central proclamé par Moïse comme le berceau du genre humain, la Grèce devait recevoir sa population de l'Orient. Ce sont, en effet, des colonies venues de l'Égypte et de la Phénicie qui, en lui amenant ses habitants, lui ont communiqué, avec presque tout son alphabet, la plus grande partie de ses institutions religieuses et civiles. La Grèce, et Rome ensuite, ces deux nations si policées et si illustres, restées à leur origine dans une assez longue barbarie, parce qu'elles étaient à une trop grande distance du point de départ primitif, eurent besoin, à diverses reprises, de recevoir de l'Orient une nouvelle émission de civilisation et de science, avant de développer par leur caractère personnel et dans leur liberté ces premiers germes qui, plus tard, devaient si magnifique-

ment grandir pour l'admiration des siècles.

L'Amérique enfin, la dernière venue, historiquement, des parties du monde, et qui cependant n'a point été créée un jour plus tard que les autres, n'a pas échappé non plus à la loi générale d'expansion de la race humaine. Mais, ainsi que l'établissent de Humboldt ¹, Paravey ² et Frédéric Schlegel ³, elle a reçu de l'Asie, par des migrations successives dont les traces sont encore visibles, sa population, ses arts, ses institutions et ses mœurs. La route que ces migrations ont suivie est facile à reconnaître. Au nord des deux continents asiatique et américain, le détroit de Behring ne forme qu'un canal de 25 lieues, et les îles Aléoutiennes relient par une chaîne presque ininterrompue le monde ancien au nouveau. Chez les habitants des deux côtés de ce détroit, si facile à franchir, on trouve similitude de races et d'usages; comme on rencontre une ressemblance remarquable et, parfois, une identité complète entre les diverses espèces d'animaux et de plantes que les deux pays contiennent.

Des témoignages authentiques établissent, d'ailleurs, que, dès le dixième siècle, les Islandais

¹ *Monuments américains.* — ² *Origine des chiffres.* —
³ *Langue et philosophie des Hindous.*

avaient pénétré dans le Groënland et y avaient fondé des colonies, ne faisant sans doute que suivre la voie tracée par de précédentes émigrations. D'après les connexions géographiques entre les langues asiatiques et américaines, Malte-Brun assure que des tribus alliées avec les familles finnoise, ostiaque, caucasienne, passant le long de la mer Glaciale et traversant le détroit de Behring, se sont répandues, en différentes directions, vers le Groënland et sont descendues jusque dans le Chili; que d'autres tribus appartenant aux Japonais, aux Chinois, aux Kouriliens, ont pénétré, en longeant la côte orientale, dans le Mexique, et qu'une autre colonie, en relation avec les Ton-gouses, les Mantchous et les Mongols, a suivi la chaîne de montagnes des deux continents et atteint la même destination. Outre l'invasion de ces grandes tribus dont quelques-unes, tombées depuis dans l'état sauvage, ont laissé, dans des fortifications et des tombeaux, des souvenirs de leur primitive puissance, le même auteur suppose, d'après un certain nombre de mots malais, javanais et même africains existant dans les langues de l'Amérique, qu'il dût encore y avoir plusieurs autres moins importantes émigrations ¹.

¹ Tableau de l'enchaînement géographique des lan-

Ces données ethnologiques sont confirmées par les Américains eux-mêmes qui attribuent leur propre origine à un peuple émigrant, primitivement venu des régions du Nord-Ouest. L'histoire mexicaine également nous signale les Toltèques, les Tchetchenèques, les Aztèques, comme des nations successives arrivant à Anahuac ou Mexico. Quant aux Aztèques en particulier, les peintures hiéroglyphiques les représentent traversant une étendue de mer qui n'est sans doute que le golfe de Californie. La civilisation de ces contrées recut, depuis, encore quelques nouveaux développements par l'arrivée de colonies plus récentes que les Aztèques et sorties de même de l'Asie orientale, si l'on en juge par le grand nombre de mots mongols et manchous mêlés aux dialectes américains ¹. La tradition fait connaître également que le fondateur de la dynastie et de la religion des Incas, Manco-Capac, était un chef émigré venu de la Tartarie ou du Thibet.

Ainsi, à différentes époques, s'établirent des communications répétées entre les Américains d'une part, et de l'autre les Malais, les Mongols et les Manchous. Des tribus, en effet, qui, pour peuples américaines et asiatiques (*Géographie univers.*). Paris, 1821. — ¹ Wiseman, p. 87.

pler les îles océaniques, ont accompli sur de vastes mers des pérégrinations de plus de 500 lieues, de Taïti par exemple à la Nouvelle-Zélande, ont bien pu de la Chine et du Japon venir aborder aux rivages de l'Amérique orientale. Ces races d'hommes, d'ailleurs, comme l'observe de Humboldt, sont, par leurs caractères physiques, par la conformation de leur crâne, leurs cheveux lisses et plats, la couleur de leur peau, l'extrême rareté de leur barbe, les races les plus voisines que l'espèce humaine puisse offrir¹. De plus encore, les données chronologiques, la nature de la religion, les cosmogonies, les hiéroglyphes, les monuments, tels que les pyramides colossales et orientées, présentent parfois, de l'un et de l'autre côté du grand Océan, les analogies les plus remarquables. La méthode de compter les époques, la division du temps en grands cycles d'années, subdivisés en plus petites portions ayant chacune un nom spécial, se retrouvent à peu près exactement les mêmes chez les peuples de l'Asie orientale et chez ceux qui formaient l'an-

¹ De Humboldt, *Planches comparatives, Vues des Cordillères*, t. II. — Michel Chevalier, *Le Mexique avant Fernand Cortez (Revue des deux Mondes)*. — Wiseman, p. 88.

cien empire du Mexique. Le zodiaque particulièrement et l'usage des figures d'animaux, pour distinguer les mois et les jours, offrent chez plusieurs des différents peuples de l'Amérique et de l'Asie des signes identiques, quoique tout à fait arbitraires et ne reposant sur aucune aptitude naturelle.

En présence de ces rapprochements et de ces inductions, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il n'a jamais existé qu'un seul grand tronc généalogique pour toutes les branches de la famille humaine. Les savants modernes proclament à l'envi ce résultat de leurs derniers travaux.

Le docte William Jones, embrassant d'un seul coup d'œil presque toutes les nations, déclare que les anciens Persans, les Éthiopiens et les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Étrusques, les Scythes ou Goths et les Celtes, les Chinois, les Japonais et les Péruviens sont, aussi bien que les Hindous, des colonies successives d'un peuple primitif, sorties toutes d'une région commune et centrale ¹.

Abel Rémusat, arrivant à la même conséquence générale par l'étude de la question spé-

¹ *Recherch. asiatiques*, t. I, p. 519.

ciale du langage, établit comme un fait pris pour base par tous les étymologistes modernes que l'origine des idiomes les plus anciens de l'Europe occidentale, et celle, par suite, des nations mêmes qui les parlaient, doivent être reportées dans les contrées du centre de l'Asie ¹.

Le savant de Paravey est amené également à conclure qu'il n'a existé qu'un seul centre de connaissances et un foyer unique d'expansion pour toute la terre, et que tous les peuples ont puisé leur civilisation à la même source et dans le même pays où la Genèse place la famille de Noé après le déluge, c'est-à-dire dans cette terre d'Assyrie d'où sont venus à la fois les chiffres et les lettres, les antiques éléments des sciences, les anciennes écritures et les systèmes hiéroglyphiques ².

Ainsi, toutes les recherches de la science font remonter l'humanité entière au point de départ qui lui est marqué par les Livres Saints. Mais la démonstration devient plus évidente encore quand la Genèse assigne ensuite aux peuples et aux fondateurs des nations les noms mêmes qui se re-

¹ T. II, p. 311. — ² *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des lettres et des sciences de tous les peuples. Annal. de philos. chrét.*, t. II, p. 289.

trouvent dans l'histoire profane et que leurs descendants, depuis, ont constamment conservés. Elle attribue, par exemple, l'Occident en partage à Japhet. Et c'est celui-là que la mythologie grecque indique comme le premier homme, père de Prométhée ; c'est celui-là sous le nom duquel le poète désigne la race européenne, qui lutta audacieusement contre les dieux¹. Elle appelle Javan ou Ioun le chef des Ioniens, fondateurs eux-mêmes de plusieurs colonies grecques ; et cet Ioun se retrouve avec la même qualification dans l'histoire grecque et jusque dans les inscriptions hiéroglyphiques d'Égypte. La ville qu'elle déclare bâtie par Sidon, fils de Chanaan, se nomme encore aujourd'hui comme son fondateur. Sabéus, Aram, Assur, chefs de diverses nations, ont laissé dans toutes les histoires la marque gravée sur eux par les Livres Saints². La Bible nous dit encore que Chus fonda une colonie d'Éthiopiens ; et ces peuples étaient appelés Chuséens dans toute l'Afrique. Enfin l'Égypte, peuplée, suivant le récit sacré, par Mesraïm, fils de Cham, est désignée sous le premier nom par les Arabes et, au té-

¹ Horace, *Audax Japeti genus*, lib. I, od. III. — ² Pour tous ces détails, voir Fl. Josephé, *Antiq. judaïques*, liv. I, ch. VI.

moignage de Plutarque, s'appelait autrefois Chemia. MM. Champollion nous apprennent également que le nom naturel de l'Égypte est, suivant les divers dialectes, Chemi, Chimi, Chame.

Ainsi, c'est bien évidemment par les fils de Noé qu'a été repeuplée la terre. C'est jusqu'à eux que toujours et partout il nous faut remonter. Pour se répandre, dès l'origine même des âges, à travers le monde, sans doute ils ont dû, aussitôt après le déluge, se multiplier avec une assez grande rapidité. Mais cette propagation elle-même s'explique, quand on remarque que la vie de l'homme était alors plus longue, les institutions plus vigoureuses, les mœurs plus simples et plus pures qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Les calculs les moins favorables, faits par quelques savants modernes, établissent que, 700 ans après le déluge, la population de la terre devait déjà s'élever à plusieurs millions d'habitants. Quelques exemples récents pourront nous aider à comprendre cette rapide propagation. Les États-Unis habités, il y a 60 ans, par trois millions d'hommes seulement, en contiennent plus de vingt millions aujourd'hui ; et l'île de Pinès, occupée en 1589 par cinq naufragés anglais, dont un seul

homme , était peuplée, après 80 ans, de 4000 individus.

Disons-le donc, la filiation des peuples ne peut plus désormais être contestée. Sortis tous de l'Asie occidentale, issus de la famille du Patriarche restaurateur de l'espèce humaine, ils se sont répandus à travers le monde, emportant avec eux, comme symbole de l'unité primitive, des croyances, des institutions, des connaissances communes, précieux héritage dont la plupart se montrèrent malheureusement trop peu fidèles à conserver le dépôt.

CHAPITRE VI.

Nouveauté des empires établie par la discussion des monuments historiques et astronomiques des anciens peuples Grec, Indien, Chinois, Égyptien, etc.

Dispersées sur la terre par la mission providentielle qui les destinait à peupler le monde, distribuées ensuite en corps de nation, souvent à de grandes distances, les premières tribus, après avoir perdu, en se multipliant, le souvenir précis de leur origine, voulurent cependant un jour se reconstituer une histoire primitive. Les unes, donnant libre carrière à leur orgueil et à leurs prétentions jalouses, s'entourèrent de générations et de siècles innombrables. Les autres tantôt évoquèrent, au milieu des nuages du mystère et de l'ignorance, les traditions antédiluviennes et prirent pour leurs annales particulières les annales mêmes du monde, tantôt forgèrent, dans les jeux de leur imagination, une série de créations absur-

des et fantastiques. Dédale de folies et d'erreurs où allèrent se perdre tout d'abord ces savants qui aimaient mieux ajouter foi aux fables de l'Égypte ou aux rêveries de l'Inde qu'aux récits de la Bible, et s'en rapporter aux témoignages incertains de quelque inscription mal interprétée qu'aux faits les plus concordants et les plus positifs ! Mais bientôt la science en appela de ces jugements prématurés. Elle vérifia avant de décider en dernier ressort ; et elle reconnut qu'en dépit de leurs inventions et de leurs erreurs, les chronologies, les monuments et les annales des nations venaient, en s'inclinant à leur tour devant les faits bibliques, confirmer l'époque véritable de la formation des empires et, par suite, l'âge même du monde.

Aussi loin, en effet, qu'on remonte dans les souvenirs historiques de chaque peuple, partout on s'arrête, sans pouvoir rien rencontrer au delà, à une époque qui ne dépasse point la limite des temps fixés par Moïse. Les peuples les plus anciens, les plus connus, les plus civilisés, les seuls dont on puisse accepter le témoignage, s'accordent tous par leurs livres sacrés et profanes, par leurs annales dégagées de toute interpolation, avec la chronologie des Juifs. Aucun, même en s'appropriant les

âges antérieurs au déluge, ne remonte par des dates un peu positives au delà de 4000 ans avant l'ère chrétienne. Et, d'un autre côté, si l'on prend pour base les calculs donnés par la version des Septante, version qu'il est d'ailleurs facile, malgré quelques divergences, de concilier avec les deux autres textes hébraïque et samaritain, on est amené à reconnaître que l'intervalle de la création au déluge doit être environ de 2242 ans, celui du déluge à Jésus-Christ de 3100, et que, par conséquent, le point de départ général peut remonter jusqu'à 5342 ans avant notre ère.

Appuyés sur ces bases, nous examinerons désormais avec certitude la chronologie des divers peuples, et nous demanderons à chacun d'eux son âge et les circonstances de sa durée.

Les Grecs, auxquels nous en appellerons d'abord, n'offrent dans leurs historiens aucune trace d'une haute antiquité. Hérodote, qui se présente le premier de tous, ne vivait que 440 ans avant Jésus-Christ. Les écrivains antérieurs qu'il a pu consulter, et qui semblent d'ailleurs fort peu dignes de foi, ne datent pas d'un siècle avant lui¹. Homère lui-même, le plus ancien poète dont les

¹ Cuvier, *Disc. sur les révolut. du globe*, 8^e édition, p. 171.

réécits soient arrivés jusqu'à nous, ne parut qu'environ 500 ans avant Hérodote ; et au delà de ce prince de la poésie primitive, on ne rencontre plus que traditions héroïques, que souvenirs fabuleux, guides incertains et trompeurs de ces âges reculés.

Autant qu'on peut remonter au berceau de la Grèce et à l'enfantement de sa civilisation, ce fut à peu près à l'époque où le peuple hébreu sortait de l'Égypte, vers le quinzième ou seizième siècle avant Jésus-Christ, que les premiers colons égyptiens ou phéniciens abordèrent dans la Grèce, lui apportant l'art d'écrire et les premiers principes du commerce et de la navigation. Suivant la chronologie d'Ussérius, Cécrops, l'Égyptien, descendit dans l'Attique en 1556 ; Cadmus, le Phénicien, arriva à Athènes en 1493 ; Danaüs à Argos en 1485 ; Dardanus s'établit sur l'Hellespont en 1449. Loin pourtant encore que ces dates soient certaines et incontestées, loin même qu'avec ces chefs de nation commence une histoire régulière et suivie, longtemps après, les chroniques redisent des événements mythologiques, des aventures de dieux et de héros. C'est au milieu des ténèbres profondes de ces âges que se produit la catastrophe de l'Atlantide, qu'apparaissent, tantôt

séparés, tantôt réunis, les déluges d'Ogygès et de Deucalion, débris altérés de la création et du déluge, dont les époques indécisées ne remontent pas encore assez haut, dit Cuvier, pour ne point s'accorder, dans tous les calculs possibles, avec les annales des Juifs.

Les Perses ne nous offrent pas plus que les Grecs de signes précis d'antiquité. Leur empire, d'après Fréret, date de 1769 avant l'ère chrétienne, tandis que, d'autre part, suivant Hérodote, ils n'auraient commencé que 800 ans avant Jésus-Christ ¹.

Les annales des Chaldéens ne nous ont laissé également aucun ancien témoignage revêtu d'un caractère authentique. Les historiens ne s'accordent sur aucun de leurs principaux rois, ni sur Ninus, ni sur Sémiramis, ni sur Nabuchodonosor. Hérodote ne donne à la monarchie des Assyriens que 520 ans de durée avant la révolte des Mèdes, et en fait remonter l'origine première seulement à une période de 800 ans². Suivant Ctésias, l'établissement du grand empire des Assyriens ne daterait que d'environ 1760 ans avant notre ère. Les observations astronomiques des

¹ L'abbé Maupied, *Essai sur l'origine des principaux peuples anciens*, p. 19. — ² Clio, cap. xcvi.

Chaldéens, envoyées par Callisthènes à Aristote, embrassaient une période de 1903 ans depuis la fondation de la monarchie babylonienne jusqu'à Alexandre : espace de temps qui donnerait à cet empire une antiquité de 2237 ans avant Jésus-Christ, et le rendrait encore postérieur de 400 ans à l'époque où la Bible place la fondation du royaume de Babylone par Nemrod ¹. Toutes ces dates réfutent victorieusement les récits fabuleux de l'annaliste babylonien Béroze qui, démenti d'avance par des documents nombreux qu'il n'a pas connus et qu'il n'a pu par conséquent ni éclaircir ni contrôler, a emprunté, pour le développement de son histoire, des centaines de milliers d'années qu'aucun écrivain postérieur n'a même eu ensuite la hardiesse d'adopter ².

L'Inde, cette terre antique et mystérieuse où la nature est si puissante et l'humanité si immobile qu'elles ont paru à quelques rêveurs se confondre avec la puissance et l'immutabilité même de Dieu, ne présente non plus, ni dans ses annales, ni dans ses monuments, aucun fait avéré qui infirme la véritable époque de la fondation des empires. Devant les recherches modernes, les

¹ Maupied, *Essai sur l'origine des peuples anciens*, p. 15. — ² Cuvier, p. 212.

fables qui s'enveloppaient de la nuit des temps ont disparu, les siècles qui s'enfonçaient dans des espaces infinis se sont rapprochés. Un investigateur qui se déclare lui-même peu disposé à admettre, sans discussion, les récits de la Bible, William Jones, a porté la lumière au sein des livres sanskrits, des Pouranas ¹. Dans le précis qu'il en a extrait sur la chronologie Indienne, il passe d'abord, sans s'y arrêter, par-dessus les âges des races divines, races exemptes des lois qui limitent la durée des dynasties mortelles. Il ne rencontre les traces un peu précises de l'empire Indien que vers l'année 1800 avant notre ère, c'est-à-dire à peu près vers le temps d'Abraham, temps durant lequel, suivant la Genèse, l'Égypte était constituée en monarchie et la Phénicie déjà florissante dans les arts et le commerce. Les longues listes de rois, Cuvier le déclare également ², les longues listes de rois, avec leur règne d'une immense durée, que les Pandits ou docteurs indiens ont prétendu avoir compulsées d'après les Pouranas, ne sont que de simples catalogues sans détails, remplis, ils l'avouent eux-mêmes, de noms imaginaires, ou mêlés d'absurdes récits. L'aurore de l'histoire indienne ne sort des téné-

¹ *Recherch. asiatiques*, t. II, p. 2, 145. — ² P. 187.

bres de l'allégorie et des mythes où étaient relégués les âges antérieurs, et ne commence réellement à poindre que trois ou quatre siècles avant J.-C. C'est vers cette époque que Sacya ou Sisak, qui précède d'environ 200 ans Vyasa, importe dans l'Inde l'hérésie des anciens Bouddhistes. Peu d'années avant le commencement de l'âge actuel, apparaît Vyasa lui-même qui, recueillant les débris des antiques traditions, rédige et fait connaître les Védas, ou les livres sacrés révélés par Brahma à l'origine du monde. Ces livres, marqués, aux yeux de tous les Indiens, des signes de la plus grande authenticité, démentent, par leurs caractères intrinsèques, l'antiquité qu'on leur attribue. Leurs récits mêmes ne remontent qu'à 3200 ans en arrière pour aller correspondre à peu près avec l'époque de Moïse et reproduire, par une concordance remarquable, l'image primitive du temps et des mœurs des anciens patriarches. C'est aussi au siècle de Vyasa que se rapporte l'ère d'après laquelle les Indiens commencent leur histoire et comptent leurs années, ère qui porte le nom du célèbre prince Vicramaditja ou Bickermadjit et ne remonte qu'à 57 ans avant Jésus-Christ ¹.

¹ Cuvier, p. 188, 189.

Ces dates elles-mêmes, qui ne sont que conjecturales, varient encore suivant le point de vue de l'érudit qui, tantôt fait de l'histoire probable, tantôt prétend écrire de l'histoire positive, ici établit avec certitude, et là enfin ne procède que par induction. Ainsi, un savant laborieux, Heeren, après des études profondes sur les antiques institutions et le premier État politique des Hindous, arrivant aux conclusions de William Jones, admet que la région du Gange a été le siège de royaumes importants et de villes florissantes, plusieurs siècles et probablement 2000 ans avant Jésus-Christ. « Au lieu, nous déclare-t-il, de 6000 ans avant Alexandre, date adoptée par quelques écrivains sur la foi d'Arrien, au lieu des millions d'années supputés d'après les fables des Brahmes, nous trouvons que le temps d'Abraham est l'époque historique la plus ancienne d'une organisation politique dans l'Inde ¹. » Ainsi d'autre part, bien moins hardi que ses collègues de la Société Asiatique, un autre orientaliste, Klaproth, découragé par les fictions si évidentes de l'histoire Hindoue et les fraudes si bien constatées des Pandits qui ne se sont fait, en aucun temps, scrupule d'altérer leurs propres annales, re-

¹ *Rech. asiatiques*, t. VIII, p. 272.

cule beaucoup plus tard encore le commencement de la véritable chronologie indienne ¹.

Les inscriptions, les médailles, les monuments, qui d'ordinaire survivent à la ruine des livres et des traditions, n'assignent non plus à l'histoire des Indiens de dates suivies et précises que vers le cinquième ou sixième siècle avant Jésus-Christ. Les plus anciennes inscriptions et médailles découvertes par la Société Asiatique de Calcutta, ne remontent guère qu'à cette époque : un petit nombre atteint la date de 800 ans avant l'ère chrétienne ². Les temples superbes, les immenses pagodes élevées avec tant de magnificence par les Brahmes, et qui sembleraient avoir été les témoins de la puissance primitive de ces peuples, n'ont également transmis jusqu'à nous aucun souvenir d'une haute antiquité ³.

Les écrits et les travaux astronomiques des Indiens, sur lesquels se sont appuyés plusieurs savants et entre autres Bailly, pour prêter aux nations du Gange une ancienneté fabuleuse, ne remontent non plus, par aucune preuve positive, à des époques très-reculées. D'après les Indiens eux-mêmes, le plus ancien de leurs écrivains en

¹ *Rech. asiatiques*, t. VIII, p. 412. — Wiseman, p. 272. — ² Maupied, *Essai sur l'orig.*, p. 21. —

³ Cuvier, p. 189.

astronomie est Varaha-Mihira qu'ils placent au troisième siècle de l'ère chrétienne ; et encore cet écrivain n'a-t-il laissé aucun travail qui soit parvenu jusqu'à nous, tandis qu'un autre astronome très-célèbre, portant le même nom, est désigné positivement par Colebrooke, d'après les tables du docteur Hunter, comme ayant vécu vers la fin du sixième siècle. C'est ainsi également qu'Aryabhata, le père et l'inventeur de l'algèbre dans l'Inde, florissait vers le cinquième siècle de l'ère chrétienne et que, un des plus anciens mathématiciens qui aient laissé des écrits, Brahmegupta, est signalé par le même Colebrooke qui a traduit plusieurs de ses traités, comme ne pouvant être antérieur au septième siècle de l'ère moderne ¹.

L'ancienneté de plusieurs millions d'années, que les Brahmes donnaient à leur ouvrage astronomique, le Surya-Siddhanta, regardé par eux comme le fruit de l'inspiration divine, s'est aussi facilement évanouie devant les recherches de la science contemporaine. Examinant ce traité en lui-même et comparant avec les tables de Lalande la position du ciel qu'il décrit, le savant anglais Bentley a reconnu que les observations du Surya-

¹ *Algèbre avec arithmétique et mesurage*, tirés du sanskrit. — Wiseman, p. 260.

Siddhanta , et par suite le traité lui-même , ne remontent pas à plus de 7 ou 800 ans au delà de l'époque actuelle ¹ ; et contrôlant par un semblable procédé la date d'un autre célèbre ouvrage hindou, le Vasishta-Siddhanta, auquel les Indiens accordaient aussi une antiquité d'un ou deux millions d'années, le même orientaliste est parvenu également à établir qu'on ne peut en reporter l'origine plus haut que le dixième ou onzième siècle de l'ère chrétienne.

Déjà antérieurement et dans le but de vérifier les calculs de Bailly , l'illustre astronome Montucla avait examiné les résultats astronomiques laissés par les Indiens, et comparant leur manière de supputer les grandes périodes de temps avec celle des Arabes, il avait conclu que l'astronomie indienne, loin de pouvoir se vanter d'une antiquité aussi merveilleuse qu'on l'avait imaginé , n'était pas même originaire de l'Inde et avait été empruntée aux peuples de l'Asie occidentale ².

Une seule observation astronomique des Indiens, la plus ancienne qui nous soit offerte par leurs annales, remonte à environ 1416 ans avant Jésus-Christ. Entre les périodes postérieures par

¹ *Rech. asiatiques*, t. VI. — ² *Hist. des mathématiques*, t. I. p. 429.

lesquelles les savants ont divisé l'histoire de l'astronomie dans l'Inde, l'ère la plus importante, celle de Rama, qui a été établie d'après la position des planètes au moment de la naissance de ce héros des épopées indiennes, n'a pu commencer qu'à l'année 961 avant l'ère moderne, époque pendant laquelle a dû se produire l'état du système céleste tel qu'il est décrit¹.

En présence de ces résultats et de ces travaux, Schaubach, se rapprochant des opinions de Montucla, affirme que « toutes les connaissances astronomiques des Hindous leur sont venues des Arabes et qu'elles appartiennent par conséquent plutôt à la science moderne qu'à l'ancienne². » Laplace prétend que « les tables des Indiens supposent, il est vrai, des études avancées en astronomie, mais qu'il y a tout lieu de croire que ces tables ne peuvent réclamer une très-haute antiquité; il ajoute que les observations les plus anciennes sur lesquelles elles s'appuient, n'ont pas été faites réellement, attendu que les conjonctions qu'elles supposent ne peuvent avoir eu lieu³. » Enfin Klaproth, et avec lui, Cuvier, déclare que

¹ Bentley, *Examen hist. de l'astron. indienne.* —

² Wiseman, p. 268. — ³ *Exposition du système du monde*, 6^e édit., p. 427.

« ces mêmes tables astronomiques qu'on avait voulu faire remonter à des millions d'années, ont été construites dans le septième siècle de l'ère vulgaire, qu'elles reposent sur des erreurs d'observations et de faits et ont été reportées à des époques antérieures par des calculs faits après coup ¹. »

Pas plus que les Hindous, les Chinois ne s'étendent réellement au delà des bornes de la chronologie biblique, et les millions d'années qu'ils réclament également ne sont que le produit de leur imagination égarée par la vanité. Le plus ancien historien de la Chine, Confucius, vivait 4 ou 500 ans avant Jésus-Christ. Dans un ouvrage célèbre, appelé le *Chou-King*, il a relaté les annales de sa nation depuis le temps d'Yao jusqu'à l'époque où lui-même a rédigé ses écrits. Cette ère d'Yao paraît remonter à 2557 ans au delà du commencement de l'époque moderne. Cependant, sur le propre témoignage de Confucius, William Jones établit qu'il n'existait pas de manuscrits historiques antérieurs à la troisième dynastie, environ 1100 ans avant l'ère chrétienne ². De plus, l'histoire même de Confucius ne nous est pas parvenue telle qu'il l'a composée. 200 ans après la mort de

¹ *Mém. relat. à l'Asie*, p. 397. — Cuvier, p. 190-238.

² *Rech. asiatiques*, t. II, p. 409.

cet illustre philosophe, l'empereur Chi-Hoan-Ti, de la dynastie des Tsins, poursuivant d'une haine furieuse la classe entière des lettrés, proscrivit tous les ouvrages de l'historien de la Chine et les fit partout rechercher pour être livrés aux flammes et détruits. Ce ne fut que plusieurs années après la mort de cet empereur, sous la dynastie suivante, qu'une partie du Chou-King fut rétablie sous la dictée d'un vieillard, dont la seule mémoire en avait conservé les récits. Après le Chou-King, que les Chinois regardent comme la base de leurs annales et de leur législation, le premier ouvrage historique qui se présente dans l'ordre des temps fut, suivant Abel Rémusat, écrit par Ssema-Thsian, vers le premier siècle avant Jésus-Christ¹. Ce Ssema-Thsian commence à établir quelques dates positives et suivies seulement vers l'année 841. Au delà de ce temps, les sources lui manquent ; il ne procède plus que par induction, quoiqu'il fasse remonter le commencement de son récit jusqu'au règne de Hoang-Ti, 2697 ans avant Jésus-Christ. C'est à peu près cette même date qui est donnée par les tables chronologiques publiées en 1769, par ordre de l'empereur Kien-Long. D'après ces tables, la soixante-

¹ *Nouv. mél. asiatiques*, art. Ssema-Thsian.

unième année du règne de Hoang-Ti, époque d'où part le premier anneau du cycle chinois, correspond à l'année 2637 avant l'ère chrétienne. Et en ajoutant à cette date, établie par simple probabilité, les temps incertains qui touchent aux fables et qui, d'après les plus habiles historiens de la Chine, embrassent encore une période d'environ 300 ans, on arrive à la limite la plus extrême qu'atteigne l'histoire, à l'an 2953 avant notre ère, première année du règne, suivant toute apparence fabuleux, de Fo-Hi, fondateur de la monarchie chinoise ¹. D'accord à peu près avec ces données, Abel Rémusat, qui avait indiqué l'époque de 800 ans comme le commencement de l'histoire certaine des Chinois, incline à faire remonter leur histoire probable à 2200, et toute tradition plausible jusqu'à 2637 ans avant Jésus-Christ, antiquité qu'il est très-facile encore de faire concorder avec les récits de la Bible ². Mais pourtant, remarquons-le, le P. Ko, missionnaire, Chinois d'origine, est moins hardi que l'orientaliste français : « Il n'y a pas de lettré, assure-t-il, qui ne sache qu'il y aurait de la démence à ne pas voir que notre chronologie ne remonte d'une manière,

¹ Maupied, *Essai sur l'orig. des peuples anciens*, p. 24. — ² *Nouv. mélang. asiat.*, t. I, p. 61.

je ne dis pas certaine, mais probable et satisfaisante, que jusqu'à l'an 841 avant Jésus-Christ ¹. » Et conformément à cette dernière opinion, Klaproth se refuse à admettre « l'existence de toute certitude historique dans le Céleste Empire antérieurement à l'année 732, époque où Rome sortait de ses fondements et où la littérature hébraïque touchait déjà à son déclin ². »

Les Japonais, qui doivent tout à la Chine, population, arts, sciences, civilisation, ne présentent également d'annales plausibles que vers l'année 660 avant Jésus-Christ, date de l'avènement de leur dynastie des Daïris ³.

Reste enfin l'Égypte, terre des allégories et des symboles, peuple qui a été une énigme à lui-même, nation à qui certains savants prêtaient une chronologie de siècles innombrables, où Volney plaçait la fondation de collèges sacerdotaux 13,300 ans avant Jésus-Christ, où les monuments mystérieux, les colossales images à demi ensevelies, les temples transformés en souterrains, les ruines astronomiques, attestaient une antiquité d'origine et de civilisation bien au delà de

¹ *Mém. concernant l'hist. des sciences*, par les missionnaires de Pékin, t. 1. — ² *Mém. relat. à l'Asie.* —

³ Wiseman, p. 282.

tous les calculs de l'homme ! Cette nuit, avec ses ombres et ses prestiges, va s'évanouir à son tour devant les faits, et les siècles infinis disparaîtront également devant l'autorité de nos Livres Saints.

Aucune date précise ne fixe les premiers temps de l'histoire égyptienne. Les illustres Grecs qui allèrent visiter les temples de l'Égypte et demander à ses prêtres les secrets de leurs annales et de leur science, n'en rapportèrent que des récits confus et contradictoires. Hérodote, Platon, Diodore de Sicile nous transmettent sur ce qu'ils y ont appris des narrations de tous points divergentes. Les prêtres, historiens de l'Égypte, écrivant sur des renseignements obscurs et inexacts, inventant à plaisir pour flatter par une antiquité indéfinie la vanité de leur nation, tantôt imaginaient des listes de rois sans fin, que précédaient encore les milliers d'années du règne des dieux (30,000), tantôt additionnaient, à la suite l'une de l'autre, des dynasties collatérales qui existaient simultanément à l'époque où les petites principautés indépendantes ne s'étaient pas encore réunies en un seul royaume. Ainsi le prêtre Manéthon, le plus célèbre des historiens de l'Égypte, remplit ses récits de tant d'absurdités et de fables, qu'il est impossible de les concilier avec ceux que

des prêtres plus anciens avaient transmis à Solon et à Hérodote, et que des prêtres postérieurs redirent à Diodore et à Ératosthènes¹. Ajoutons, en outre, que toutes les circonstances de temps, d'époque et de durée des règnes que Manéthon nous a fait connaître, présentent encore, même entre elles, de graves et nombreuses contradictions. Inférieurs sous ce rapport aux Indiens, les Égyptiens n'avaient pas même des fables suivies et convenues. Ils n'expliquaient que d'une manière traditionnelle et incomplète les inscriptions hiéroglyphiques que leurs principaux souverains avaient fait graver sur leurs temples et sur leurs magnifiques tombeaux. Leur histoire, à proprement parler, n'existe pas jusqu'à l'époque de la dix-huitième dynastie, celle qui chassa les rois pasteurs et qui la première a laissé quelques traces de son existence dans les monuments. Aussi, après une comparaison attentive des récits et des traditions, les modernes en sont-ils arrivés assez unanimement à conclure que l'époque la plus reculée qu'on puisse assigner à la chronologie égyptienne ne dépasse pas 2000 ou 2400 ans avant l'ère chrétienne.

Depuis, les hiéroglyphes, en révélant leurs

¹ Cuvier, p. 194 et suiv.

mystères, les hiéroglyphes, ces symboles éfrayants d'un passé inconnu, ont confirmé de tous points les résultats donnés par la science historique. Quand Champollion fut venu jeter au milieu des alphabets égyptiens une éclatante lumière, il distingua, tout d'abord, les trois sortes d'écritures égyptiennes : la démotique ou vulgaire, l'hieratique ou sacerdotale, l'hiéroglyphique ou sacrée. Après avoir établi que cette dernière écriture était composée tantôt de lettres alphabétiques, tantôt de signes symboliques, il en donna la clef pour les noms propres d'une manière si simple et si précise, que chacun, en étudiant ces sortes de noms, put soi-même en vérifier aisément l'application¹. Dès lors, utilisant sa découverte au profit de l'histoire, il essaya de rétablir la succession chronologique des rois égyptiens. Il avait lu, dans une série de tableaux hiéroglyphiques du temple d'Abydos, les prénoms d'un certain nombre de rois placés dans un ordre régulier. Comparant ces prénoms avec des désignations identiques, découvertes sur d'autres monuments où elles étaient accompagnées des noms propres, il fut alors facilement amené à en déduire une succession régulière de rois, dont les séries se sont trou-

¹ Wiseman, p. 296.

vées concorder avec celles données par Manéthon à sa dix-huitième dynastie, la même qui chassa les rois pasteurs vers 1910. C'est là l'époque la plus haute à laquelle toutes les découvertes sérieuses sur les monuments aient permis de remonter.

Quant à la science astronomique des Égyptiens et aux résultats qu'elle nous a laissés, Cuvier par ses remarquables réflexions, Champollion par l'étude continuée des faits, vont encore ici se réunir pour dissiper les ténèbres que des mains audacieuses avaient voulu étendre autour des époques primitives de l'humanité.

En effet, s'il fallait en croire une classe téméraire de savants, le zodiaque considéré soit comme invention seule, soit comme application réalisée sur les temples de la haute Égypte, remonterait aux temps les plus reculés.

Pour répondre victorieusement à cette allégation, la science moderne a établi qu'avant le docte Grec Hipparque qui précède de deux siècles Jésus-Christ, l'astronomie, loin d'avoir fait chez aucun peuple des progrès qui supposassent de longues études, n'offrait que ténèbres, incertitudes, erreurs grossières; qu'il est complètement impossible de retirer un résultat vraiment sérieux de tous les travaux des Égyptiens, aussi bien que

de ceux des Chaldéens, Hindous, Chinois, quoique ces peuples aient étudié de bonne heure l'astronomie, et qu'elle ait toujours été en honneur parmi eux ; et qu'enfin , lorsque les philosophes de la Grèce vinrent étudier les sciences en Égypte, ils n'y trouvèrent et n'en rapportèrent rien qui indiquât des connaissances astronomiques tant soit peu développées. La précession des équinoxes et la véritable année tropique de 365 jours $1/4$, loin d'avoir été découvertes par les Égyptiens , n'étaient pas même connues d'eux. Et, quant au zodiaque, Cuvier ¹ le déclare, aucun témoignage ne révèle que son existence doive remonter à une haute antiquité, et tout fait croire, au contraire, que la division de ses signes ne représente pas l'état du ciel au moment où on les a dessinés.

Ignorant ces faits ou ne voulant pas en tenir compte, les partisans de l'école sceptique, quand furent découverts les fameux zodiaques des temples de Denderah et d'Esneh, s'empressèrent d'y chercher un argument pour établir des dates remontant à 7, à 4 ou au moins à 2000 ans avant l'ère chrétienne. Pour arriver plus sûrement à leur conclusion , ils avaient commencé par admettre comme prouvé que la division de ces zodiaques

¹ P. 240.

avait un rapport déterminé avec un certain état du ciel, dépendant de la précession des équinoxes, qui fait faire aux colures le tour du zodiaque en 26,000 ans, et que l'état du ciel représenté était précisément celui qui avait lieu à l'époque où le monument avait été construit ¹. Dès lors, ils en déduisirent l'âge de ces mêmes monuments, sans se demander s'il n'était pas plus vraisemblable que la division du zodiaque marquât, soit le thème astrologique du moment de l'érection des monuments, soit celui du prince pour le salut duquel ils avaient été votés, soit tel autre instant analogue relativement auquel la position du soleil aurait été importante à noter ² : supposition qu'il eût été légitime d'admettre dans tous les cas, et qui s'est trouvée depuis remarquablement vérifiée par plusieurs découvertes, entre autres par une momie qui date de la dix-neuvième année de Trajan et qui offre un zodiaque divisé au même point que ceux de Denderah ³.

Mais ces indications ne devaient pas suffire dans leur simple probabilité. Il fallait que la certitude matérielle apparût. Aussi bientôt, par l'examen des inscriptions grecques gravées sur les

¹ Cuvier, p. 245. — ² *Ibid.*, p. 270. — ³ *Ibid.*, p. 269.

monuments, et surtout au moyen de la clef que Champollion donna des inscriptions hiéroglyphiques, fut-il reconnu de la manière la plus positive que les temples dans lesquels existent ces zodiaques ont été construits sous la domination romaine. L'inscription grecque placée au frontispice du temple de Denderah, et qui avait d'abord échappé à l'observation, fait connaître, en termes exprès, que ce monument fut consacré au salut de Tibère; et sur le planisphère du même temple on lit en caractères hiéroglyphiques le titre d'Autocrator, titre qui appartient en propre à Néron et que cet empereur prend sur les médailles égyptiennes qu'il a fait graver. De même, le petit temple d'Esneh dont on voulait faire remonter l'origine jusqu'à 3000 ans avant Jésus-Christ, porte sur une de ses colonnes la date de la dixième année d'Antonin (147 de l'ère chrétienne), date peinte et sculptée dans le même style que le zodiaque placé auprès¹. Et enfin, quant au zodiaque du grand temple d'Esneh, Champollion, d'après les dessins exacts qui lui en furent remis, a également découvert que la dédicace de ce monument avait eu lieu, non pas sous le règne de quelque

¹ Letronne, *Recherch. pour servir à l'hist. de l'Égypte*, p. 186-456.

Pharaon perdu dans la nuit des temps, mais sous l'empereur romain Commode ¹.

Ainsi tombe la prétendue antiquité des recherches astronomiques. Ainsi s'éclaire l'époque véritable des monuments et des temples. Bien plus, les travaux de Montucla et de Letronne semblent avoir récemment démontré que le zodiaque lui-même, loin d'aller se perdre dans les mystérieuses profondeurs de l'Égypte et de l'Inde, est tout simplement d'origine grecque, et que probablement les zodiaques orientaux ne sont que des copies du zodiaque d'Hipparque qui leur aura servi à tous de modèle ².

La science des nations primitives, on peut le dire, est maintenant jugée. « Les inductions tirées d'une haute perfection de l'astronomie chez les anciens peuples, dit expressément Cuvier, ne sont pas plus concluantes en faveur de l'excessive antiquité de ces peuples que les témoignages qu'ils se sont rendus à eux-mêmes ³. » Nulle part n'existe de monument, d'emblème, d'histoire qui puisse faire attribuer à un seul d'entre eux une ancienneté ou des connaissances incompa-

¹ Wiseman, p. 314. — *Annal. de philos. chrét.*, n° 28, p. 265. — ² Desdouits, *Soirées de Montlhéry*, p. 400 et suiv. — ³ Cuvier, p. 240.

tibles avec les bornes de la chronologie sacrée. Chez toutes les nations, on retrouve une époque au delà de laquelle il est impossible de remonter. Toutes les annales, même en admettant comme vraies leurs dates incertaines, s'arrêtent devant une barrière infranchissable et, par la plus remarquable des coïncidences, ne dépassent pas une limite qui concorde à peu près exactement avec l'ère fixée par le Déluge. En outre, loin que les dates antiques qui nous paraissent un peu précises, soient dues aux recherches des anciens, ce sont, tout au contraire, les modernes qui ont été obligés eux-mêmes de les restituer à l'aide de la critique et de l'induction. « Car il n'y avait pas, « nous dit encore Cuvier ¹, d'histoire ancienne à « Babylone et à Ecbatane, non plus qu'en Égypte « et aux Indes ; et, au lieu de porter, comme Evhe- « mère et Banier, la mythologie dans l'histoire, on « est très-souvent forcé de reporter une grande « partie de l'histoire dans la mythologie. »

Au milieu de toutes ces incertitudes et de ces difficultés, la chronologie de Moïse est restée la seule à laquelle les modernes n'aient pas dû toucher. Bien plus, ils ont été contraints par les faits de la prendre pour base et pour point de compa-

¹ P. 213.

raison de tous leurs calculs ; et, dégageant l'âge du monde des myriades d'années qu'avaient inventées les ères indienne, chinoise ou égyptienne, ils sont arrivés à conclure un fait que la Bible avait établi plusieurs siècles avant eux, à savoir : que les empires sont récents sur la terre, et que toute la science du monde, même en lui faisant traverser la catastrophe qui a bouleversé le globe, n'a pas dépassé quelques milliers d'années. « Est-il possible, s'écrie ici Cuvier, résumant en quelques mots toute cette discussion, est-il possible que ce soit un simple hasard qui donne un résultat aussi frappant et qui fasse remonter à peu près à quarante siècles l'origine traditionnelle des monarchies assyrienne, indienne et chinoise ? » et toutes les recherches sur des peuples si différents de langue, de religion, de lois, s'accorderaient-elles sur ce point, si elles n'avaient évidemment pour base la vérité ?

CHAPITRE VII.

Preuves des faits bibliques tirées des traditions et coutumes
des peuples.

A ces dates qui, retrouvées dans l'histoire et les monuments, viennent si remarquablement étayer l'édifice des récits de la Bible, se joignent encore des inductions puissantes tirées des traditions éparses et des coutumes dégénérées des anciens peuples : traditions et coutumes qui s'accordent également avec nos Livres Saints pour reproduire sous une forme différente des lois semblables et des phénomènes identiques. La même histoire du monde, en effet, qui se lit en caractères distincts, dans la Genèse, est retracée en fables, en souvenirs confus, en débris, chez les peuples que n'ont point éclairés les Révélations. Mais ces fables ont un tel rapport avec la vérité, ces souvenirs confus se rapprochent

tellement des faits réels, ces débris dispersés rappellent si bien le monument primitif, que l'unité du point de départ demeure incontestable et qu'il n'y a bien évidemment qu'une source unique d'où, par des chemins divers, sont descendus des courants plus ou moins égarés.

Nous ne reviendrons point ici sur ce que nous avons dit ailleurs du secours que ces traditions apportent au côté moral et religieux de la nature humaine. Nous nous contenterons de les envisager à leur point de vue scientifique et matériel. Et, dans des considérations restreintes à ces seules limites, nous ferons voir comment les livres sacrés, les mythologies, les fables, les histoires, les inscriptions, les monuments de presque toutes les nations, reproduisent tour à tour la création, l'origine de la semaine, le souvenir des patriarches, le déluge, l'arche libératrice, sous des traits merveilleusement ressemblants à ceux qui nous sont offerts par la Bible.

La connaissance de la véritable formation du monde se trouve indiquée avec des détails remarquables dans les plus anciens auteurs grecs, dans Linus, Orphée, Hésiode. Le chantre des poésies Orphiques prend à témoin cette première parole que le Père de l'univers prononça lors-

que, par un commandement, il fonda le monde entier ¹. Hésiode décrit le Chaos et l'Èrèbe, le jour né de la nuit, l'homme formé du limon de la terre. Plus tard, Platon nous apprend que la femme a été tirée de l'homme. Virgile et Plutarque citent le chaos comme préexistant à l'univers. Ovide, suivant dans ses descriptions l'ordre même de la Bible, représente les éléments débrouillés par l'intelligence suprême, les astres suspendus à la voûte des cieux, les animaux de toute espèce peuplant le ciel, la terre et les eaux, et enfin l'homme créé pour régner sur la nature, l'homme ouvrage du grand artisan de toute chose et fait à l'image des dieux.

Dans la théogonie phénicienne, source où la Grèce, en souvenir de sa propre origine, a largement puisé, Sanchoniaton parle du Très-Haut qui tira le ciel et la terre du chaos ténébreux, ainsi que de l'esprit qui l'agite et l'échauffe, des deux premiers êtres humains nés de la voix et de la bouche de Dieu, c'est-à-dire formés de son souffle et placés par lui dans le jardin d'Aden ou d'Éden ².

Les Égyptiens, d'autre part, appliquant exclu-

¹ Clement. Alexand. *Stromates*, lib. V. — ² L'abbé Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. I, p. 367.

sivement la création humaine à leur pays si favorisé de la nature, faisaient sortir l'homme du limon du Nil. Les Chaldéens croyaient qu'il n'y avait eu dans le principe qu'un seul homme formé par le Créateur et que le Dieu suprême, unissant une intelligence à de la matière, en avait ainsi composé le corps de ce premier homme ¹. Les Perses de même, au témoignage de Voltaire, reconnaissent au commencement des choses un seul homme et une seule femme, dernier ouvrage de la création et premiers parents de l'espèce humaine, placés par leur auteur dans un délicieux jardin ².

Au milieu de leurs souvenirs confus sur la formation de l'univers, les Indiens et les Birmans parlent des créations et des destructions de mondes sans nombre, magnifiques jeux de la toute-puissance du Créateur ³.

Dans les Védas, révélés par Brahma aux Me-nous, esprits émanés de lui, le Tout-Puis-sant apparaît comme la cause première, la vérité, la destruction, l'immensité. Ses trois grands

¹ Freret. Guénée, t. I. p. 368. — ² Guénée, t. I, p. 370. — ³ *Hindu Laws*. London, 1825. — *A description of the Burmese empire*. Rome, 1833. — Wiseman, p. 199.

attributs, créer, conserver et détruire, sont désignés par Brahma adoré par les Brahmes dans le sanctuaire des temples, par Vichnou et par Schiva qui descendirent jadis sur la terre sous différentes formes, appelées incarnations ou avatars, et prises elles-mêmes par le vulgaire pour de nouveaux dieux. L'Être éternel ayant créé des anges qui se révoltèrent contre lui, établit pour eux, par le ministère de Brahma, des globes de purification, tels que la terre, et les fit ensuite passer successivement par de nombreuses épreuves dont fait partie la forme humaine.

Au milieu de ces débris épars de vérité, le nom même d'Adam s'est conservé dans la mémoire des peuples. Suivant le témoignage de Maïmonide et de Prideaux, ce nom se retrouve dans les livres des anciens Zabiens et des anciens Perses. Les Arabes modernes prétendent qu'il n'était pas ignoré de leurs premiers écrivains. Si l'on en croit également les traditions de l'Inde, le premier homme fut Adima qui, en sanskrit, signifie premier ou seigneur, et la première femme fut Procrita, nom qui, de même que celui d'Ève, veut dire la vie ¹. D'après l'une des théogonies philosophiques des Indiens, Adima, le premier homme, se

¹ L'abbé Guénéé, t. I, p. 375.

voyant seul, n'éprouvait aucune joie ; il souhaita l'existence d'une autre que lui ; tout à coup son propre être se divisa en deux, il devint homme et femme, et par l'union des deux sexes furent engendrés les hommes ; puis ils se métamorphosèrent tour à tour, l'un dans tous les animaux mâles, l'autre dans tous les animaux femelles ; ils devinrent successivement tous les êtres de la nature, et toutes les espèces naturelles furent enfantées, depuis l'éléphant jusqu'à la fourmi ¹.

La mémoire de nos premiers parents, ainsi que la tradition de leur mystérieuse infortune, ont été encore retrouvées à Ceylan², dans la Sénégambie³, à Java, ⁴, en Amérique, à Brownsell, sur des sculptures enfouies qui, par les ruines de végétation dont elles étaient entourées, ont été reconnues remonter bien avant la découverte du nouveau monde ⁵.

L'histoire de Caïn et d'Abel s'est également conservée jusque chez les insulaires de Tonga, dans la mer du Sud ⁶.

La semaine, divisée en sept jours, selon l'œu-

¹ *Annal. de philos. chrét.*, t. II, p. 415. — ² *Lettres édif.*, t. VII. — ³ *Annal. de phil. chrét.*, t. III, p. 432. — ⁴ *Asiatic journal*. Juin 1832. — ⁵ *Annal. de la littérat. et des arts*, t. X. — ⁶ *Foi et lumières*, Société de Nancy.

vre de Dieu retracée dans la Genèse, est demeurée d'un usage général chez les peuples ; elle s'était maintenue chez les anciens Grecs et Romains, ainsi qu'il est attesté par Josèphe ¹, Philon, Hésiode, Tibulle, Lucien ; et elle avait vu sa tradition se propager jusque parmi les Indiens et les Celtes. L'usage du repos du septième jour existe également encore, dit Marcel de Serres ², chez tous les peuples de l'Amérique. Frappé de cette coutume presque universelle, le savant astronome Laplace la signale en termes formels ³ : « La semaine, dit-il, depuis la plus haute antiquité dans laquelle se perd son origine, circule sans interruption à travers les siècles et se mêle aux calendriers successifs des différents peuples. Il est très-re marquable qu'elle se trouve la même par toute la terre ; c'est peut-être le monument le plus ancien et le plus incontestable des connaissances humaines, et qui paraît indiquer une source commune d'où elles se sont répandues. »

Les anciens patriarches, ces pères du monde primitif, n'ont pas péri non plus tout entiers dans le souvenir de leurs descendants. Volney, dont le témoignage n'est pas suspect, en fait

¹ *Contre Appion*, liv. II, ch. IX. — ² T. II, p. 425. —

³ *Système du monde*, p. 18, 19.

expressément l'aveu ¹. L'annaliste chaldéen Béroze, d'accord avec Moïse, place dix générations avant le déluge de Xisuthrus qui fut le dixième roi, comme Noé fut le dixième patriarche. Les Indiens remplissent les temps antérieurs au Déluge par dix avatars qui répondent aux dix patriarches antédiluviens. Sanchoniaton, l'historien de la Phénicie, parle de dix générations de dieux ou de demi-dieux placés entre Uranus et la race présente des mortels. Les Tartares et les Arabes ont également conservé le souvenir de dix générations ; et, malgré la distance qui les sépare, ils se réunissent pour donner à plusieurs des patriarches antédiluviens, aussi bien qu'à leurs successeurs immédiats, les mêmes noms sous lesquels la Genèse les désigne.

Et non-seulement l'existence des anciens patriarches, mais leur longévité même est demeurée dans la mémoire des peuples. Les traditions de l'Égypte, de l'Inde et de la Chine, comme celles de l'Amérique, font vivre certains hommes plusieurs centaines d'années. Et Fl. Josèphe citait aux Grecs leurs écrivains Hésiode, Hécatée, Nicolas de Damas affirmant que les

¹ *Recherch. sur l'hist. ancienne*, t. I, p. 127, 146, 179.

hommes primitifs vivaient jusqu'à mille ans ¹.

De tous les événements anciens, celui qui a dû graver après lui les traces les plus profondes, le déluge, cette grande catastrophe qui fit recommencer le monde, se retrouve écrit en caractères frappants à l'origine historique de toutes les nations. Les circonstances, le temps, les lieux, les hommes qui y jouèrent le principal rôle, ont laissé une empreinte plus ou moins fidèle dans tous les souvenirs.

Boulanger² le déclare : « Parmi les faits qui sont dans la tradition des hommes, aucun n'a des monuments plus généralement attestés que la fameuse révolution physique qui a renouvelé la société humaine et est devenue la véritable époque de l'histoire des nations : fait, ajoute-t-il, qui se justifie et se confirme par l'universalité des suffrages, puisque la tradition s'en retrouve dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde. » Toutes les mythologies, celle des Grecs comme celle des Scandinaves, retracent, avec des détails plus ou moins précis, cette antique révolution. Elle était rappelée dans les hydrophories d'Athènes comme dans les fêtes funèbres de

¹ Josèphe, *Antiq. jud.*, l. I, ch. III. — Desdouts, *Soirées de Montlhéry*, p. 153. — ² *Antiquité dévoilée*.

Rome, sur les vases antiques de l'Italie comme sur les peintures de l'Amérique.

Quelques-unes même des circonstances particulières que Moïse assigne au déluge se retrouvent avec des détails presque identiques dans les souvenirs des peuples. Ici, c'est l'époque du cataclysme qui paraît coïncider d'une manière remarquable avec la date qu'a fixée Moïse. Écoutons à cet égard les observations de Klaproth¹. « Tandis, remarque-t-il, que le déluge de Noé eut lieu, suivant le texte samaritain, l'an 3044 avant Jésus-Christ; le déluge indien arriva l'an 3101, le déluge chinois l'an 3082, dates qui, on le voit, se rapprochent singulièrement et donnent en terme moyen 3076, nombre précis d'années qui s'écoula, d'après la supputation du même auteur, entre le grand déluge et la naissance de Jésus-Christ². » Les Chinois, dit Cuvier, assignent à leur révolution diluvienne à peu près la même époque que nous, et une date semblable est également rappelée dans les poèmes sacrés de l'Indoustan. Ailleurs, c'est l'arche libératrice dont les traces sont restées imprimées sur tous les monuments, comme dans toutes les histoires, et qui de tout

¹ Mémoire intitulé : *Inondations et déluge*. — ² Klaproth, *Asia polyglotta*. Paris, 1823.

temps a été particulièrement célèbre en Chaldée, en Mésopotamie et dans quelques autres contrées de l'Orient.

Si l'on en croit Plutarque ¹ racontant la mythologie égyptienne qui rappelle plusieurs traits du déluge, Osiris avait été contraint par Typhon de se renfermer dans l'arche, le dix-septième jour du deuxième mois, le même jour du même mois que Moïse assigne également à l'entrée de Noé dans l'arche.

Le Chaldéen Béroze rapporte une histoire diluvienne qui paraît textuellement copiée dans la Genèse. « Kronos, dit-il dans ce curieux fragment traduit par Volney, ayant apparu en songe à Xisuthrus (nom qui, comme celui de Noé, veut dire repos, consolation), l'avertit que le 15^e du mois Dæsius, les hommes périraient par un déluge. En conséquence, il lui ordonne de construire un navire, d'y embarquer ses parents, ses amis, et de s'abandonner à la mer. Xisuthrus obéit, prépare toutes les provisions, rassemble les animaux, quadrupèdes et volatiles, fabrique un navire long de cinq stades sur deux de largeur, y fait entrer sa femme, ses enfants, ses amis et tout ce qu'il avait préparé. Le déluge vint, et, après qu'il eut

¹ *De Isi et Osir.*

cessé, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux qui, faute de trouver où se reposer, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, il les renvoya encore à la découverte. Cette fois, les oiseaux revinrent ayant de la boue aux pieds. Lachés une troisième fois, ils ne reparurent plus. Xisuthrus, comprenant que la terre se dégageait, fit une ouverture à son vaisseau ; et, comme il se vit près d'une montagne, il y descendit avec sa femme, ses fils et le pilote ; il adora la Terre, éleva un autel et fit un sacrifice. »

Les livres de l'Inde aussi contiennent sur le déluge des détails analogues à ceux de la Genèse. Un de ces livres, le Matcham, qui compte parmi les dix-huit Pouranas, renferme la doctrine enseignée par Vichnou aux huit personnes qui échappèrent au désastre universel. Dans un autre passage des livres sacrés, Vichnou dit au prince ami de la justice qu'il voulait sauver de la mort : « Dans sept jours, un déluge universel détruira toutes les créatures qui m'ont offensé. Mais tu seras mis en sûreté dans un vaisseau merveilleusement construit. Prends-donc des herbes et des graines de toute espèce, et entre dans l'arche avec les sept personnages recommandables par leur sainteté, ainsi qu'avec leurs femmes et des couples de

tous les animaux ¹. » Les Chinois ont aussi leur Peyroun, mortel ami des dieux, qui se sauve dans une barque de l'inondation générale². Et le Chou-King, le livre le plus authentique de la Chine, commençant l'histoire de ce pays par l'empereur Yao, nous le représente occupé à faire écouler les eaux qui s'étaient élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines moins élevées et rendaient les plaines impraticables³.

Les traditions grecques ne sont pas moins expresses. Lucien⁴ dit que, les hommes antérieurs à la race actuelle s'étant attiré par leurs crimes de grands malheurs, Deucalion, père d'une seconde race de mortels, fut conservé seul à cause de sa sagesse et de sa piété. Les traditions du déluge, citées par le même auteur, représentent Deucalion faisant une arche ou un coffre dans lequel il se retira avec sa femme, ses enfants et un couple de chaque espèce d'animaux ; ils voguèrent dans cette arche aussi longtemps que dura le déluge. Plutarque ajoute que ce fut le retour

¹ *Recherches asiatiques*, t. II. — ² Kempler, *Histoire du Japon*, liv. III, chap. III. — ³ Cuvier. — ⁴ *De deo Syrd.*

d'une colombe qui annonça à Deucalion que les eaux s'étaient retirées.

Des traditions analogues existaient chez tous les anciens peuples, Phrygiens, Perses, etc. On retrouve aussi chez les nations septentrionales, dans l'Edda, le souvenir de la barque conservatrice du genre humain. Chez les Américains, on a remarqué des peintures du déluge où un homme, nommé Coxcox ou Tezpi, est représenté dans une arche, flottant sur les eaux avec sa femme, ses enfants, des animaux, plusieurs sortes de graines. Un vautour, envoyé hors de l'arche quand les eaux se retiraient, trouvant facilement à se nourrir avec les corps des noyés, ne reparut pas. Plusieurs oiseaux furent ainsi relâchés successivement. Enfin l'oiseau mouche, envoyé à son tour, revint portant une branche verte dans son petit bec¹.

Le lieu même où l'arche s'arrêta est resté dans le dépôt général des souvenirs primitives. Les peuples de l'Asie Mineure et de l'Asie occidentale désignaient dans l'Arménie les montagnes des Cordiens, ou le mont Ararat, comme l'endroit où elle s'était reposée. Les Arméniens, dit Flav. Jo-

¹ De Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. II, p. 65, 66.

sèphe¹, ont nommé ce lieu Descente, ou Sortie, et les habitants y montrent encore quelques restes de l'arche dont les débris s'y sont conservés pendant de longues années. Telle était également la tradition des Chaldéens, d'après Bérose; celle des Phéniciens, d'après Hiéronyme, Égyptien; celle des Syriens, d'après Nicolas de Damas². Les Chinois et les Indiens prétendent, de leur côté, que l'arche s'arrêta sur une montagne à l'occident de leur pays.

Ces grands événements du monde primordial, tour à tour réunis ou épars, forment, sous des voiles plus ou moins transparents, comme la première histoire des nations. Ici, c'est le restaurateur du genre humain qui est reproduit sous des traits d'une ressemblance remarquable. Là est indiqué le nombre exact de personnes qu'il sauva avec lui. Ailleurs ce sont ses trois fils dont la descendance forme les trois grandes divisions de races encore si distinctes de nos jours³. Ces trois patriarches, la sibylle Béroisienne les désigne par leur nom : Sim, Titan, Yapetosthe. Après s'être séparés, dit Moïse de Chorène, ils se partagèrent le monde. D'autre part, c'est l'arc-en-ciel qui est appelé un

¹ Liv. I, chap. III. — ² Josèphe, *Ibid.* — ³ Volney, Francynet, *Rapport à l'Académie des sciences.*

signe mémorable par Homère ¹, l'arc-en-ciel dont les Chinois entourent la mère de leur Fo-Hi, chef de famille, semblable sous plus d'un rapport à Noé, l'arc-en-ciel qui est encore en grande vénération chez les Péruviens. Enfin, on trouve également retracés les récits de la tour de Babel et de la confusion des langues. Josèphe ² et Volney ³ citent deux traditions des Gentils, données par deux sibylles, où l'érection d'une tour que les hommes voulaient élever jusqu'au ciel, sa destruction par l'effet de la colère divine, la confusion des langues, la dispersion des travailleurs, sont marquées en termes si exprès qu'il semble que ce soit le récit même de la Bible. Dans la mythologie des anciens, si pleine d'allégories transparentes où la vérité apparaît parfois à peine cachée sous les fables, l'entreprise téméraire des descendants de Noé n'est-elle pas visiblement représentée par la tentative des géants pour escalader le ciel ⁴, comme elle est reproduite dans l'Edda par la lutte grandiose que les gigantesques héros engagent contre les dieux ⁵ ?

Les Indiens de Cholula, au rapport de M. de

¹ *Iliade*, XI, 27, 28. — ² *Hist. des Juifs*, l. I, ch. 1v. — ³ *Recherches sur l'hist. ancienne*. — ⁴ A. Nicolas, *Étud. phil. sur le Christ*, t. I, p. 426. — ⁵ Voir pour tout ce

Humboldt ¹, possèdent sur ces faits une tradition remarquable : « Lorsque, racontent-ils, les eaux de la grande inondation, qui eut lieu 4008 ans après la création du monde, se furent écoulées, un des sept géants qui s'étaient échappés construisit, sous forme de pyramide, une colline artificielle, en mémoire de la montagne où il avait trouvé un asile avec six de ses frères ; il fit fabriquer des briques et disposa une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues ; irrités contre l'audace du géant, ils lancèrent du feu sur la pyramide, et l'ouvrage ne put être continué. » D'après une autre tradition américaine, le Wodan des Chiapoïs, petit-fils de celui qui avait été sauvé avec sa famille dans un radeau, coopéra à la construction du grand édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux. L'exécution de ce projet téméraire fut interrompue ; chaque famille reçut dès lors une langue différente, et le grand esprit commanda à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac. Ailleurs encore, sur des peintures hié-

qui a trait aux rapports frappants de la mythologie scandinave avec la Bible, les *Annales de philos. chrét.*, n. 56, p. 132. — ¹ *Monuments américains*, t. I, p. 383.

roglyphiques, décrites par le même savant ¹, est figurée la dispersion de l'espèce humaine : les hommes reçoivent chacun une langue d'une colombe perchée sur un arbre, et les familles, au nombre de quinze, se répandent ensuite vers les diverses contrées du globe.

Bien d'autres faits bibliques sont restés dans la mémoire des peuples, tels que l'embrâsement de Sodome, rappelé plus ou moins clairement par Diodore de Sicile, Pline et Strabon ; tels que la circoncision, établie de toute antiquité chez les peuples que la Bible fait descendre d'Abraham, chez les Ismaélites et les Iduméens, aussi bien que chez les Hébreux, la circoncision, ce rite étrange, qu'en dépit de l'éloignement et de la douleur physique, du danger, des insultes même, les enfants du grand Patriarche ont si fidèlement conservée comme le titre précieux de leur descendance et le gage impérissable des promesses de leur Dieu.

Enfin, il serait impossible, disons-le, d'énumérer chacune des traditions de ce genre qu'on rencontre dans tous les continents, parmi les peuples les plus civilisés, comme parmi les tri-

¹ *Vues des Cordillères*, t. II, p. 63, 66.

bus les plus barbares, jusque, par exemple, chez les Yolofs, de souche éthiopienne, où l'on retrouve les aventures et le sens étymologique du nom du législateur des Juifs ¹.

Ces traits de ressemblance ont frappé de surprise et d'admiration tous les savants qui ont étudié les antiques traditions des peuples. Bailly, dans ses *Éclaircissements sur l'astronomie ancienne* ², avait déjà reconnu que « les tableaux rapprochés des traditions des Chaldéens, des Égyptiens, des Chinois, des Indiens, présentent un accord démonstratif d'où il résulte évidemment que ces peuples sont issus d'un peuple antérieur, et que l'histoire de ce peuple primitif, défigurée par la tradition, forme les antiquités de tous les autres. » William Jones et les illustres membres de la Société Asiatique ont remarqué dans les livres sacrés, les liturgies et les divinités des Brahmes, des traits si ressemblants aux personnages et aux faits dont parle Moïse, qu'ils reconnaissent que ces copies grossières et altérées ne permettent pas de se méprendre sur le modèle auquel on doit les rapporter ³. Le major Reunell,

¹ *Foi et lumières*. — ² P. 299. — ³ *Mythologie des Hindous*, par Will. Jones. — *Annales de philos.*, t. II, p. 59.

un des collaborateurs les plus éminents de la même Société Asiatique, déclare également qu'après avoir comparé avec une grande attention les doctrines des Chrétiens et des Indiens, les ressemblances qu'il a trouvées entre elles lui font affirmer sans aucune hésitation que l'histoire et les antiquités de l'Inde confirment tout ce qui est dit et avancé dans les Livres Saints ¹; et le savant Anquetil du Perron, si versé dans les anciennes langues des Perses et des Mèdes, le zend, le pehlvi, le parsi, après dix années de séjour dans l'Orient, arrivait, par rapport aux traditions et aux plus anciens livres de ces peuples, aux mêmes conclusions ².

Quelle preuve plus convaincante de véracité pour la Bible que d'être ainsi, à la fois, le résumé des usages communs et des traditions générales ! le centre de vérité qui rayonne d'une extrémité de l'Asie à l'autre, de l'Afrique à l'Europe, et pénètre jusqu'en Amérique ! le point de départ qui explique tous les traits curieux de ressemblance remarqués entre les cosmogonies ! le dépôt des souvenirs qui, suivant le degré même de leur conservation, élève plus ou moins le niveau des

¹ *Biographie des vivants*, Michaud, art. *Reunell.*, 1817. — ² *Préface du Zend-Avesta.*

peuples ! l'arsenal dans lequel ont puisé les annales de tous les pays et de toutes les nations ! le miroir, enfin, où se reflète tout ce qu'il y eut dans l'antiquité de vrai, de sérieux, de divin !

CHAPITRE VIII.

Confirmation des récits de la Bible par les travaux et les résultats de la science dans les autres branches des connaissances humaines : Archéologie , Géographie , Numismatique.

A mesure que nous avançons dans ces études , nous sentons le sol s'affermir sous nos pas et nous offrir le plus inébranlable appui. Rassemblés en groupes ou épars , tous les travaux et les résultats de la science semblent , par une mission providentielle , se réunir à la fois pour servir de piédestal à la vérité ; et les objections tombent les unes après les autres devant l'imprévu d'une découverte , la justesse d'un calcul ou l'exactitude d'une observation. Au milieu de tous les faits que les autres branches des connaissances humaines vont encore nous présenter , nous serons forcé de n'en choisir qu'un petit nombre. Notre marche irrégulièrement arrêtée , ici par une donnée scien-

tifique, là par un monument, une médaille ou une inscription, ne pourra s'assujettir à suivre d'autre règle que l'ordre même des temps.

Tout d'abord, c'est un savant marin, le vice-amiral Thévenard, qui, se chargeant de rétablir la possibilité de l'existence de l'arche, calcule avec ses connaissances spéciales les proportions que la Genèse donne à cet immense vaisseau. Il conclut que, si le fait a eu lieu avec l'arche dont les dimensions sont exprimées dans les Livres Saints, ce vaisseau était encore d'un tiers plus vaste qu'il ne fallait pour contenir la famille de Noé avec les vivres et tous les animaux ¹.

Plus loin, c'est un docte naturaliste, Marcel de Serres ², qui explique l'apparition nouvelle de l'arc-en-ciel après le déluge. Il établit qu'antérieurement, ce phénomène n'était pas naturel à cause de la grande quantité d'eau alors disséminée dans l'atmosphère, comme on en peut juger par ce qui se passe encore dans les régions équatoriales où les pluies ne présentent jamais assez de finesse pour donner lieu à la production des arcs-en-ciel supplémentaires.

Puis, dans le domaine particulier des sciences

¹ *Mém. relat. à la Marine*, t. IV, p. 253. — ² Tome I, p. 191.

archéologiques, c'est le nom même de Noé qui a été trouvé gravé sur les médailles impériales de la ville d'Apamée en Phrygie. Ces médailles représentent des scènes du déluge tout à fait analogues à celles de la Bible; elles offrent cette particularité remarquable que, d'après les livres sibyllins, Apamée ou Célène était située auprès du mont Ararat sur lequel s'est arrêtée l'arche ¹.

Ce sont surtout les travaux récents sur l'Égypte qui ont fourni les preuves les plus curieuses de la véracité et de l'exactitude des récits de la Bible. Ainsi on avait prétendu que Moïse n'avait pu écrire le Pentateuque à une époque où n'existait encore aucun procédé graphique. Des actes originaux qui se trouvent dans la collection des Papyrus de Turin, et dont l'un remonte au règne de Touthmosis III, établissent que l'usage de l'écriture courante et sur cette sorte de papier existait 200 ans avant la naissance de Moïse ².

On avait également reproché à l'histoire des Juifs d'avoir désigné la vigne et le vin comme appartenant au sol et aux usages de l'Égypte, tandis que Hérodote assurait qu'il n'y avait pas

¹ Wisem., p. 331. — ² *Bulletin des sciences historiques*, t. II.

de vignes dans ce pays, et Plutarque prétendait que les Égyptiens abhorraient le vin. La réfutation des deux auteurs grecs n'a pas tardé à se produire, sous l'auspice des faits les plus convaincants. M. Costaz, dans la description de l'Égypte, publiée après le retour de l'expédition française ¹, trace, d'après les peintures qui se trouvent dans l'Hypogée ou souterrain d'Éilithyia, le tableau détaillé de la vendange égyptienne, depuis la taille de la vigne jusqu'à l'extraction du vin. Un autre savant, M. Jomard ², signale des restes d'amphores trouvés dans les ruines des anciennes villes d'Égypte et encore imprégnés du tartre que le vin y a déposé. Et enfin dans les peintures de certains sacrifices, où, parmi les offrandes, sont représentés des flacons remplis d'un liquide rouge, Champollion ³ a lu, tracé en caractères hiéroglyphiques, le mot qui en cophte signifie vin ⁴.

Les découvertes obtenues par la science des hiéroglyphes, et qui feront la gloire éternelle de Champollion, ont en particulier rendu à la science religieuse des services éminents. « En adoptant,

¹ *Descript. de l'Égypte antique*. t. I, p. 62. — ² *Bulletin universel*, t. IV, p. 78. — ³ *Première lettre à M. le duc de Blacas*, p. 37. — ⁴ *Wisem.*, p. 343.

dit cet illustre archéologue , la chronologie et la succession des rois , données par les monuments égyptiens , l'histoire égyptienne concorde admirablement avec les récits sacrés. Ainsi , par exemple, Abraham arriva en Égypte vers 1900 , c'est-à-dire, sous les *rois pasteurs*. Des rois de race égyptienne n'auraient pas permis à un étranger d'entrer dans leur pays. C'est également sous un *roi pasteur* que Joseph est ministre en Égypte et y établit ses frères; ce qui n'eût pu avoir lieu sous des rois de race égyptienne. Le chef de la dynastie des Diospolitains , dite la dix-huitième, est le *rex novus qui ignorabat Joseph* de l'Écriture sainte, lequel , étant de race égyptienne, ne devait pas connaître Joseph, ministre des rois usurpateurs. C'est celui qui réduisit les Hébreux en esclavage. La captivité dura autant que la dix-huitième dynastie ; et ce fut sous Rham-sès V, dit Aménophis , au commencement du quinzième siècle, que Moïse délivra les Hébreux. Ceci se passait dans l'adolescence de Sésostris qui succéda immédiatement à son père, et fit ses conquêtes en Asie , pendant que Moïse et Israël erraient quarante ans dans le désert. C'est pour cela que les Livres Saints ne doivent pas parler de ce grand conquérant. Tous les autres rois d'É-

gypte nommés dans la Bible, se retrouvent sur les monuments égyptiens, dans le même ordre de succession et aux époques expresses où les Livres Saints les placent; et même, la Bible en écrit mieux les noms que ne l'ont fait les auteurs grecs ¹.

Coïncidence bien remarquable, avouons-le, entre les événements arrivés aux Hébreux pendant leur séjour en Égypte et l'état de ce pays au moment où y vinrent les enfants d'Israël! Ainsi s'explique d'une part l'entrée facile des Hébreux étrangers avec leurs troupeaux sous le règne des Hyk-shos ou pasteurs, étrangers eux aussi, mais forts du droit incontestable de la conquête; ainsi, d'autre part, se comprend l'oppression de ces mêmes Hébreux, quand leurs protecteurs eurent été chassés et remplacés par une dynastie égyptienne. Alors, regardés comme les alliés des ennemis de l'Égypte, ils furent condamnés aux plus rudes travaux; ils bâtirent ces magnifiques édifices de Karnak, de Luxor, de Médinet-Abu, auxquels, d'après le témoignage de Diodore de Sicile ², les rois d'Égypte se vantaient qu'aucun Égyptien n'eût travaillé, prétendant que des étrangers seuls les avaient construits. Et comme confirmation nouvelle de ces faits, une peinture égyptienne

¹ Wisem., p. 301, 302. — ² Lib. 1, 66.

décrite par Rossellini ¹, nous montre les Israélites assujettis à pétrir des briques sous la verge des Coptes.

Voici un fait plus remarquable encore et qui signale la plus curieuse concordance contemporaine avec les récits de l'Exode. Des papyrus historiques, transcrits par des scribes royaux de la cour des rois de la dix-huitième dynastie égyptienne, existent au Musée britannique ². Ces textes primitifs, traduits tout récemment par MM. Heath et Lenormant, retracent de la manière la plus formelle et sous des images orientales semblables à celles de la Bible « les plaies
« dont fut frappée l'Égypte, la puissance de
« l'homme habile dans l'art d'écrire, qui accom-
« plit ces choses par des sortilèges et arracha une
« race maudite au culte des dieux égyptiens ;
« puis, le désastre fatal de la submersion dans
« l'abîme ; la destruction du souverain, du maître
« des peuples ; la perte de la fleur de la jeunesse ;
« la désolation de la nation ; le triomphe de l'es-
« clave au moment où il allait être atteint ; la

¹ *Monumenti civili d'Egitto*, t. II, p. 254. — ² Ils proviennent des deux précieuses collections particulières de MM. Sallier et d'Anastasi. Voir le *Correspondant* du 25 fév. 1858, art. de M. Fr. Lenormant.

« victoire de l'enfant, sauvé dès le sein de sa
« mère, qui délivra son peuple tombé en esclavage et obligé à faire les transports pour toute
« espèce de constructions. » Les scribes égyptiens vont plus loin encore. Après avoir raconté l'autorité qu'avait sur son peuple cet homme qu'ils appellent Mosou, ils décrivent « les cérémonies religieuses du camp des Israélites, la purification
« avec l'hysope, les parfums brûlés matin et soir sur l'autel devant le tabernacle, l'éclat surnaturel de la figure de Moïse, le voile qu'il était
« obligé de porter sur son visage, et même la colonne de feu qui demeurait au-dessus du camp. » Textes irrécusables dont le sens, manifesté après tant de siècles, apporte à la véracité des Livres Saints une éclatante confirmation !

Une autre conformité non moins curieuse du récit de la Bible avec l'histoire égyptienne, révélée par les monuments, est celle qui a rapport à Shishak ou Sésonchis, que Manéthon désigne comme le fondateur de la 22^e dynastie. Tout d'abord, par un synchronisme remarquable, les monuments égyptiens établissent que ce Shishak, vainqueur des Juifs, commença son règne l'an 971, époque précise où Rossellini et les autres chronologistes placent la 5^e année de Roboam, au temps

où Jérusalem fut prise par les armées d'Égypte ¹. Voici ce que disent les Livres Saints : « Shishak, roi d'Égypte, s'avance contre Juda avec une quantité innombrable de chariots, de cavaliers, de fantassins ; il s'empare des villes fortes de la Judée et marche contre Jérusalem ; alors le roi et le peuple s'humilient devant Dieu qui les prend en pitié, et leur déclare qu'il ne les exterminera pas, mais qu'il les livrera aux mains de leur ennemi pour être ses esclaves. » Voyons maintenant ce que retracent les monuments. Dans la grande cour de Karnak sont représentés en détail les exploits de Shishak, le restaurateur de la puissance égyptienne. Sur cette peinture est figuré Shishak au milieu des peuples vaincus par lui. D'une part sont ceux sur lesquels sa main droite se lève et qu'il va exterminer ; de l'autre se groupent, les mains liées derrière le dos, la foule des captifs auxquels il laisse la vie. Du côté de ces captifs, suivant la promesse de Dieu, est placé Roboam, reconnaissable à son type de figure juive parfaitement caractérisé ; il porte, comme les autres monarques vaincus, un bouclier sur lequel est gravée, en caractères hiéroglyphiques, une

¹ 3^e liv. des Rois, xiv, 25 ; 2^e des Paralipom., xii, 2.

inscription avec ces mots : Roi de Juda ¹.

C'est parfois dans leurs moindres détails et jusque dans leurs expressions mêmes que se trouvent justifiés les récits de la Bible. Ezéchiël ² et Jérémie ³ avaient déclaré que Dieu donnait Pharaon et la terre d'Égypte à Nabuchodonosor et qu'il n'y aurait plus de prince de la terre d'Égypte ; et cependant Hérodote et Diodore parlent, après cette époque, d'Amasis, comme roi du pays du Nil. Les monuments d'Amasis, publiés par M. Wilkinson ⁴, expliquent la contradiction qui se rencontre entre les prophètes hébreux et les historiens grecs et donnent encore gain de cause à la Bible. Sur ces monuments, Amasis n'est jamais désigné par les titres attachés à la royauté en Égypte : au lieu d'un prénom, il a le titre mixte de Melek, titre dont la signification, déterminée par les explications historiques, indique clairement qu'Amasis ne commandait que pour le compte d'un maître étranger, et qu'il n'avait que l'autorité d'un simple vice-roi ⁵.

On pourrait citer beaucoup d'autres exemples où la découverte d'une médaille, d'une inscription, d'un fragment inédit est venue prêter aux

¹ Wiseman, p. 349. — ² C. XXIX, v. 19-20. — ³ C. XLIV, v. 30. — ⁴ *Matières hiéroglyphiques*. — ⁵ Wisem., p. 310.

faits de la Bible un appui aussi sûr qu'imprévu. Ainsi le livre des Machabées ¹ appelle Alexandre celui qui fut le premier roi parmi les Grecs. Cette assertion paraissait, au premier abord, en opposition avec les données historiques. Eh bien ! l'archéologie numismatique nous apprend qu'aucun des prédécesseurs d'Alexandre, quelle qu'ait pu être son autorité, ne prit sur ses monnaies le titre de *Basileus* ou roi ; que l'inscription monétaire portait seulement le nom propre du souverain : Amyntas, Archélaüs, etc. ; et que le fils de Philippe fut le premier qui fut désigné sur ses monnaies par la dénomination de roi Alexandre.

Si nous voulions conduire plus loin ces études, et suivre, par exemple, Érasme Frohlich dans son précieux et savant ouvrage numismatique des annales des rois et des événements de la Syrie, nous verrions, particulièrement en ce qui regarde l'époque des Machabées, la Bible emprunter aux preuves contemporaines fournies par les médailles et les monuments, la confirmation la plus éclatante de ses récits. C'est elle qui, pour l'ordre et les époques des événements, a toujours raison, en cas de divergence, contre les allégations des histoires profanes.

¹ Liv. I, ch. vi, 2.

Une autre branche des travaux archéologiques, les études et observations faites sur les lieux mêmes rendent également à la Bible un incontestable témoignage. La géographie des contrées de l'Asie occidentale retrace encore les antiques événements rapportés dans les Livres Saints.

Ainsi, les archéologues ont signalé l'emplacement de la tour de Babel sur l'une des rives de l'Euphrate, tandis que sur l'autre on a élevé la tour de Bélus, imitation de la première. « Après
« que le feu du ciel ou de la terre, dit Raoul Rochette ¹, eut détruit la tour de Babel, sur la
« rive droite de l'Euphrate, et l'eut réduite en
« un amas de scories vitreuses, on la rebâtit
« de l'autre côté du fleuve, à peu près avec la
« même forme et avec une magnificence dont
« l'âge n'a pu effacer le souvenir ni les vestiges. »
Sur le second fleuve qui marquait les limites de la fertile Mésopotamie, sur le Tigre, s'élevait la rivale de Babylone, la puissante Ninive. Ses palais, retrouvés au village de Khorsabad par M. Botta, proclament son immense étendue, sa prospérité, sa grandeur qu'a si souvent retracées la Bible, en attendant que la découverte de la valeur des signes de son écriture cunéiforme donne gain

¹ *Cours d'archéologie*, 2^e et 3^e année.

de cause à tous les faits de son histoire elle-même¹.

Ces deux capitales des deux antiques monarchies Assyriennes ont eu chacune en partage le sort que d'avance la Bible leur avait assigné. Babylone, suivant Isaïe et Jérémie, devait être renversée de fond en comble et servir de retraite aux bêtes féroces. La malédiction divine a répondu aux menaces des prophètes ; elle s'est étendue sur le sol de la cité orgueilleuse, a changé sa fertilité en un désert inhabitable pour l'homme, et s'est acharnée sur ses débris, dont les immenses monceaux ne sont plus même des ruines. Ninive, suivant le prophète Sophonie², sera rendue aride comme le désert, et les troupeaux se reposeront dans son enceinte. Et dès le deuxième siècle après Jésus-Christ, au témoignage de Lucien, il ne restait

¹ Cette écriture cunéiforme commence à se laisser déchiffrer, et déjà elle présente les résultats attendus. Ainsi, dans une inscription babylonienne, dite de *Borsippa*, Nabuchodonosor qui en est l'auteur déclare, en parlant de la tour inachevée qu'il fit rebâti : « Les hommes l'avaient abandonnée depuis les jours « du déluge, en désordre proférant leurs paroles. » L'inscription d'un prisme en argile, actuellement à Londres, parle également des guerres du roi Sennachérib en Judée, nomme le roi Ézéchiass et cite la ville de Jérusalem. (Lecture faite à l'Académie des Beaux-Arts par M. Jules Oppert.) — ² Ch. II, 13-14.

aucune trace de la ville maudite ; et, aujourd'hui même, les troupeaux des Arabes paissent dans l'intérieur de ses murs, dont la grandeur se reconnaît à peine à ses derniers débris.

L'Égypte, comme l'a dit Ezéchiel¹, livrée pour jamais à la main des étrangers, subit encore la peine qui lui a été imposée. Tyr est devenu un rocher nu et stérile où les pêcheurs font sécher leur filets². Les pays d'Ammon, de Moab, d'Édom, au rapport des voyageurs modernes, Volney, Burckhardt, les capitaines Irby et Mangles, gémissent encore de nos jours, chacun sous la désolation particulière qui lui a été prédite.

Tous les récits de la Bible vivent sur les lieux mêmes. Les usages indiqués par elle ont traversé les âges sans disparaître. Les noms qu'elle a donnés sont restés aux villes, aux monuments, aux tombeaux. Le sens et l'étymologie de ces noms sont chaque jour vérifiés et reconnus par les découvertes modernes³. Ici, c'est la pierre célèbre de Méribah au mont Horeb, qui, suivant les voyageurs L. de la Borde⁴ et le P. Sicard⁵, garde les traces indubitables de l'eau jaillissante qu'elle

¹ Ch. xxx, v. 12, 13. — ² Ezéchiel, ch. xxvi, v. 5, 14. — ³ Wiseman, p. 404. — ⁴ *Voyage dans l'Arabie pétrée*. — ⁵ *Lett. édif.*

versa il y a 3300 ans. Là, c'est la mer Morte qui rappelle sous des formes si saisissantes les effets de la malédiction divine. Ailleurs, sur la montagne d'Hébron, on montre encore le tombeau d'Abraham, comme sur le mont Hor les Arabes vous font voir la place du sépulcre d'Aaron ¹. Dans la vallée de Mambré reposent les cendres de Caleb. La tradition indique auprès de Jérusalem le tombeau d'Ézéchias.

Les promesses et les bienfaits de Dieu, non moins que ses punitions et ses vengeances, se lisent écrits en caractères indélébiles dans les anciennes descriptions du territoire de la Judée, comme dans l'état de son sol actuel. Terre jadis couverte d'habitants et de moissons, ainsi que nous l'ont appris les historiens grecs, romains et juifs ², elle est aujourd'hui triste, aride et inhabitée. Il semble que sur ses lugubres solitudes ait bien réellement passé le souffle de la colère céleste. Devant l'aspect désolé de la Jérusalem moderne, on croit entendre encore les lamentations de Jérémie. « Tous les tableaux de l'Écriture sont là, dit « Chateaubriand ³ ; chaque nom renferme un « mystère ; chaque grotte déclare l'avenir ; cha-

¹ L. de la Borde, *Voyage dans l'Arabie pétrée*. —

² L'abbé Guénéé, *Dissert.*, t. IV. — ³ *Itinér.*, t. I.

« que sommet retentit des accents d'un prophète¹. » Oui, reconnaissons-le en un mot, Dieu a encore gravé ici pour nous l'empreinte visible de sa sainte et éternelle vérité.

¹ Voir, pour les souvenirs de la terre sainte, Chateaubriand, Mémoires mis en tête de *l'Itinéraire*.

PREUVES SPÉCIALES A L'ÉVANGILE.

CHAPITRE IX.

L'Évangile en regard de plusieurs recherches scientifiques et en particulier des études orientales.

Plus rapproché de nous, aussi incontestable que l'Ancien Testament, l'Évangile ne pouvait manquer à son tour de recevoir la consécration de la science ; et tous les travaux, toutes les découvertes qui se rapportent aux faits de l'ère chrétienne ne devaient pas offrir un moins éclatant hommage au Dieu descendu du ciel pour se manifester en personne à l'humanité.

C'est d'abord le prodige de l'obscurcissement du soleil arrivé au moment de la mort de Jésus-Christ, qui se trouve confirmé par les rapprochements scientifiques les plus curieux. Les écrivains païens du premier siècle qu'ailleurs nous avons déjà cités, Phlégon et Thallus signalant les

ténèbres qui couvrirent la face de la terre en plein midi, constatent ce phénomène extraordinaire comme inscrit dans les registres publics de Rome et le rapportent à l'an IV de la 402^me olympiade, dix-huitième du règne de Tibère, époque qui a été reconnue pour être l'année même de la mort de Jésus-Christ ¹. Or, toutes les tables astronomiques qu'on possède établissent qu'il n'y a pas eu d'éclipse solaire naturelle pendant cette quatrième année de la 402^me olympiade. De plus, l'époque où ce phénomène arriva était l'époque de la Pâque juive, moment pendant lequel la lune est en opposition ; et chacun sait, les plus simples notions d'astronomie apprennent, que, pendant l'opposition ou la pleine lune, une éclipse de soleil est impossible.

De plus encore, les Évangélistes rapportent que la terre fut couverte d'épaisses ténèbres depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, c'est-à-dire pendant trois heures ; et la science la plus élémentaire enseigne que le soleil ne peut rester totalement éclipsé pendant plus de cinq minutes. En outre, par une coïncidence singulière, on retrouve dans les annales de la Chine la confirmation complète du prodige raconté dans l'Évangile. Il est dit dans

¹ Voy. Bullet, *Hist. de l'établiss. du christianisme.*

l'histoire chinoise qu'une éclipse de soleil inattendue et qui excita l'attention générale eut lieu la septième année du règne de Kouang-ou-Ti, le trentième jour de la troisième lune, indication qui répond avec une exactitude précise à l'année et même à l'époque de l'année (le mois de mars), où arriva la mort de Jésus-Christ ¹.

Après le prodige de l'obscurcissement du soleil, c'est la mort même du Sauveur que le témoignage de la science vient constater. La médecine reconnaît et proclame que toutes les circonstances de la passion et des souffrances du Christ ont dû s'accomplir telles qu'elles sont racontées dans l'Évangile. Puis, elle établit, malgré les suppositions contraires des incrédules, que Jésus-Christ n'a pas dû survivre au supplice de la croix, et que le coup de lance qu'il a reçu dans le côté a dû nécessairement le faire mourir. Car l'eau qui est sortie de sa blessure n'a pu provenir que du péricarde ou enveloppe du cœur ; et quand le péricarde est ainsi atteint, tous les médecins déclarent que la mort est infaillible.

L'histoire ecclésiastique des premiers siècles voit également quelques-uns de ses faits princi-

¹ *Histoire génér. de la Chine*, t. III, p. 309 ; *Foi et lumières*, p. 312.

paux confirmés par les découvertes archéologiques. Ainsi, les inscriptions des catacombes, examinées avec toutes les ressources de la critique moderne, ont prouvé contre l'allégation de quelques écrivains, que ces vastes souterrains étaient connus de l'Église naissante, et que dans leurs profondeurs ont été ensevelis par les soins des premiers fidèles un nombre immense de martyrs de tout âge, de toute condition, de tout sexe, héros chrétiens dont le sang versé rend à leur foi un irrécusable et immortel témoignage ¹. Les cryptes antiques livrent tous les jours aux archéologues leurs secrets et redisent dans leurs monuments funèbres, dans leurs sculptures, dans leurs peintures sacrées, l'histoire primitive de l'Église.

Il est encore bien des inscriptions et des monuments épars qui pourraient être rassemblés pour la défense du Christianisme. Telle, entre autres, l'inscription d'Autun, qui date du troisième siècle, c'est-à-dire d'une époque antérieure à Constantin, et sur laquelle se lit un distique grec, renfermant en termes sacramentels l'énonciation la plus expresse du mystère de l'Eucharistie ². Tels encore les sarcophages chrétiens du Vatican qui sont an-

¹ Wiseman, p. 337. — ² *Annal. de philosophie chrét.*, t. XIX, 195; XX, 165; XXIV, 165.

térieurs à l'hérésie de Nestorius, et où néanmoins la Vierge est représentée avec les mêmes attributs sous lesquels elle est aujourd'hui exposée à la vénération des fidèles ¹. Tel, en dernier lieu, un des faits rapportés par les Évangélistes, la rencontre de l'apôtre Philippe avec l'eunuque éthiopien qui, du pays de la reine Candace, vint, dans les premiers temps du Christianisme, à Jérusalem pour la solennité de la Pâque. Ce fait, depuis que les Portugais ont pénétré chez les Abyssins, a été confirmé avec les mêmes circonstances et plus de détails encore que n'en donnent les Actes des apôtres : Bruce a rapporté de son voyage en Éthiopie un exemplaire de la chronique d'Axum, qui en contient le récit et témoigne de l'existence d'une colonie juive au milieu de l'Abyssinie depuis près de 3,000 ans ².

Les études sur l'Orient, en augmentant d'une manière considérable le dépôt des connaissances religieuses et historiques, ont aussi pour leur part puissamment contribué à servir la cause de l'Évangile. Dans ces antiques contrées on ne voit point les hommes et les institutions subir de brus-

¹ Raoul Rochette, *Disc. sur l'art du Christianisme*, p. 347. — ² Balbi, *Abrégé de géog.*, p. 845. — *Annal. de ph. chrét.*, n° 34, p. 271.

ques et périodiques changements ; l'anneau qui relie le passé au présent n'est pas aisément brisé ; les peuples n'y font aux nations étrangères que de bien rares emprunts, et toujours ils gardent fidèlement la trace de ce qu'ils en ont reçu. Cette immutabilité de traditions et de mœurs a éclairé plus d'une fois les assertions de l'Évangile. Plus d'une objection contre le Christianisme a été mise au néant par le souvenir exactement conservé d'un vieil usage ou d'une antique doctrine.

Ainsi, dans le premier chapitre de son Évangile, l'apôtre saint Jean établit avec insistance que le Père n'a eu qu'un Fils auquel Jean-Baptiste est venu rendre témoignage, et que ce Fils est à la fois la vie, la lumière, le Verbe, le seul engendré. Ce passage a été remarquablement expliqué par la découverte, faite assez récemment aux environs de Bassora, d'une secte d'anciens gnostiques, disciples de Jean-Baptiste, qui croyaient au système des émanations et posaient en principe dans leurs livres sacrés (le *Codex nazareus*, le *Divan*) que leur maître, désigné par eux comme la lumière et la première émanation de Dieu, était supérieur au Christ à qui ils refusaient le titre d'auteur de la vie ¹.

¹ Wiseman, p. 409.

De même, la connaissance récente qu'on a obtenue de la croyance religieuse des derniers Samaritains existant encore à Nablous, et de leurs poèmes conservés dans la bibliothèque Bodléienne, établit d'une manière irrécusable la vérité de la parole du Christ disant à la Samaritaine, que ses compatriotes, quoique divisés profondément d'avec les Juifs, et ne recevant que les premiers de leurs livres sacrés, attendaient comme eux le Messie ¹.

D'autre part, une des plus graves objections qu'on eut élevées contre le Christianisme, se fondait sur ce que l'on avait retrouvé dans les religions et dans les philosophies de l'Orient beaucoup de ses doctrines, de ses usages et de ses pratiques. Ici les dogmes, là les cérémonies, plus loin les noms mêmes des sectes asiatiques offraient avec ceux de la religion chrétienne la plus curieuse et la plus inexplicable analogie. Le culte religieux du Thibet se rapprochait particulièrement, jusque dans quelques-uns de ses symboles extérieurs, des rites les plus spéciaux au Christianisme. On retrouvait dans le culte du grand Lama, comme dans celui de l'Église romaine, un pontife élu par un conseil de Lamas supérieurs,

¹ Wieseman, p. 412.

réunis en conclave, des patriarches chargés du gouvernement spirituel des provinces, des couvents de moines et de religieuses, des prières pour les morts, le jeûne, les processions, l'eau lustrale ¹. S'emparant de cette similitude qu'ils s'efforçaient même d'exagérer, les sceptiques s'en faisaient une arme contre la divine origine du Christianisme. Au lieu de conclure que les enseignements chrétiens avaient pu, à une époque donnée, se répandre jusqu'au centre de l'Asie, ils admettaient comme démontré, que notre culte n'était qu'une émanation perfectionnée et rendue pratique des doctrines qui existaient en Orient avant même la venue du Christ, et que c'était sur le modèle ancien et primitif du Bouddhisme que notre établissement religieux s'était postérieurement formé. Mais là encore est apparue la vérité. Les faits désormais reconnus, les études et les recherches récentes sur l'Asie, refutent victorieusement cette objection. Il a été établi que, comme dans les anciens temps, c'était la tradition des révélations primitives faites au premier homme et à Moïse qui s'était conservée et répandue dans l'Orient, de même dans les âges plus modernes, c'était bien le Christianisme qui,

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*.

loin d'avoir rien reçu des peuples de l'Asie, leur avait transmis au contraire les enseignements qui chez eux se rapprochaient de la doctrine de son divin fondateur.

On peut, en effet, guidé par les recherches historiques, suivre aisément la marche des idées et des doctrines chrétiennes au sein des pays de l'Orient. Dès l'origine même du Christianisme, saint Thomas s'était avancé assez loin dans l'Asie; et, au rapport d'Eusèbe ¹, saint Barthélemy avait pénétré jusqu'à l'extrémité des régions du Gange. Dans les siècles suivants, plusieurs missionnaires et évêques se rendirent encore dans l'Inde qui possédait dès lors des exemplaires, en texte original, de l'évangile de saint Matthieu. Plus tard, quand l'Église fut divisée par la grande hérésie de Nestorius, les Nestoriens, chassés de l'empire grec, furent accueillis par les monarques Persans. Ces réfugiés établirent plusieurs sièges épiscopaux d'une grande importance. L'évêque de Séleucie, entre autres, eut le titre de patriarche de Babylone. A l'époque des califes, ce patriarche était à la tête de soixante-quinze archevêques. Sa communion s'étendait de la Chine à Jérusalem, et l'on va jusqu'à assurer que le nombre de ses ad-

¹ Lib. V, ch. x.

hérents surpassait, avec les Monophysites , celui des membres réunis des églises grecque et latine. Suivant Gibbon ¹, le Christianisme fut, au sixième siècle, prêché avec succès aux Bactriens, aux Perses, aux Mèdes, aux Huns, aux Indiens. Les églises barbares s'étendaient en nombre infini du golfe Persique à la mer Caspienne. La côte de Malabar et les îles de l'Océan, Socotora et Ceylan, étaient peuplées d'une multitude croissante de chrétiens. Dans un siècle postérieur, le zèle des Nestoriens, dépassant ces limites, poursuivait les tribus errantes, depuis Balkh et Samarcande jusqu'aux vallées de l'Imaüs et aux rives du Sélanga, et conservait en même temps des établissements fixes en Tartarie ².

Un monument chinois très-remarquable, l'inscription de Si-an-Fou, dont l'authenticité, en dépit de toutes les assertions contraires, a reçu récemment une démonstration complète, fait connaître que le Christianisme a été importé en Chine dès l'année 635. A cette époque, d'après le témoignage de l'inscription, O-lo-Pen, qu'on croit nestorien, venant de l'empire romain ou de la Judée, fonda une église avec la permission d'un

¹ Ch. XLVII. — ² L'abbé Maupied, *Essai sur l'origine des peuples anciens*.

empereur de la dynastie des Thang, et établit des prêtres dans la capitale même de l'empire Chinois¹.

Toutes ces tentatives des écoles chrétiennes durent nécessairement répandre, dans les régions centrales de l'Asie, les doctrines et les formes extérieures du Christianisme. Quelques auteurs mêmes ont cru retrouver dans les différentes transformations religieuses de l'Orient la trace par époque de l'introduction successive des idées et des cérémonies de notre culte². Plus tard encore, l'histoire nous fait connaître que des religieux français et italiens envoyés par le pape et par saint Louis furent chargés de missions importantes à la cour des Khans. Ils célébrèrent leur culte en présence des princes tartares surpris et charmés de la pompe des cérémonies chrétiennes. Ils élevèrent, dans l'enceinte même des palais royaux, des chapelles ornées de tableaux et de peintures. Un archevêque italien, accomplissant une mission qui lui avait été conférée par Clément V, établit son siège dans la capitale même du Thibet, et y érigea une église où le son des cloches appelait les fidèles aux offices³.

Le Christianisme ayant ainsi pénétré dans ces

¹ *Annal. de philos. chrét.*, n° 20. — ² Maupied, *Essai*, p. 173. — ³ *Nouveau journal asiatique*, 1829, p. 138.

contrées y fit des prosélytes. Quelques membres de la famille impériale se convertirent secrètement ; on crut même parfois que toute la cour du Mogol embrasserait la religion chrétienne. Les cérémonies, les usages, la hiérarchie catholique, y restèrent toujours entourés de respect ; et plus d'un Tartare mêla les pratiques chrétiennes aux pratiques de son propre culte. Doit-on s'étonner que, sous de telles influences, plusieurs de nos institutions et de nos doctrines religieuses aient pu définitivement s'introduire dans le culte de ces peuples ? que les Lamas se soient approprié une partie de nos usages liturgiques et quelques-unes de ces pompes étrangères qui charmaient la multitude ? Ceci même n'est plus aujourd'hui une conjecture. Abel Rémusat, par un curieux fragment conservé dans l'Encyclopédie japonaise, nous a révélé la véritable histoire de la hiérarchie lamaïque et l'époque exacte de sa formation. Elle ne peut plus désormais faire remonter son origine à quelque divinité perdue dans la nuit des âges. Ce fut Gengis-Khan qui, dans le treizième siècle, affranchit les représentants du dieu Bouddha de la dépendance chinoise. Et le petit-fils de ce conquérant plaça définitivement la souveraineté sur la tête du chef de sa religion, assigna, pour gou-

vernement, au Bouddha qui vivait alors, le Thibet dont ce représentant du dieu indien était originaire, et lui donna pour capitale religieuse de son royaume Poutala dans laquelle il prit pour la première fois le nom de Lama ou prêtre¹. Et cette transformation du culte bouddhique, cette érection du grand siège lamaïque qui devait être bientôt appelé à exercer en Asie une immense domination, arriva, comme le remarque Abel Rémusat en termes exprès², à l'époque précise de l'introduction, au Thibet et chez les Tartares, des doctrines et des cérémonies chrétiennes³.

Ainsi se trouve constatée définitivement la priorité du Christianisme. Ainsi il devient établi pour tous que la hiérarchie du Thibet, loin de pouvoir se vanter d'une antiquité fabuleuse, n'apparaît au contraire que comme une tentative d'imitation de notre culte, et que les Lamas se calquèrent sur les moines nestoriens ou catholiques, comme sans doute, aux époques antérieures du Bouddhisme, les sectateurs du dieu indien avaient tour à tour puisé dans les traditions primitives et reproduit plus ou moins exactement, par suite de leurs communications avec

¹ Wisem., p. 427. — ² *Mél. asiat.* — ³ *Nouv. journal asiat.*, oct. 1829, p. 273. — *Ann. de ph. chrét.*, n° 32.

les Juifs, les colléges des prophètes de la Judée¹.

Une conclusion tout aussi irrécusable a été donnée par la science dans une circonstance analogue où l'on voulait également convaincre de plagiat le Christianisme. Il s'agissait d'une légende indienne qui rappelait, dans le détail de ses récits, toute l'histoire et le nom même du Christ. Le héros de cette légende, Krishna, était représenté comme un *avatar*, ou incarnation de la divinité. A sa naissance, des chœurs de Devantas chantent des hymnes en son honneur, des bergers entourent son berceau. Pour éviter la colère d'un tyran auquel il avait été prédit que cet enfant causerait sa perte, ils s'enfuient avec ses parents dans un pays lointain. Il reste quelque temps, dans l'obscurité. Puis il commence sa vie publique; il prêche la doctrine la plus parfaite; mais à la fin il succombe devant la puissance de ses ennemis. Cloué à un arbre par une flèche, il prédit avant de mourir les maux qui doivent arriver quelques années après lui. Cette légende, qui semblait raconter la vie même du Dieu des chrétiens et présentait avec le récit évangélique tant de coïncidence que l'une des deux histoires devait avoir été la source de l'autre, remontait, suivant les premiers auteurs qui la fi-

¹ L'abbé Maupied, p. 173.

rent connaître, à une haute antiquité et avait son origine bien au delà des temps d'Homère. Mais voici qu'un savant anglais, M. Bentley, se procure le Jananpatra, ou livre de Krishna, dans lequel se trouve indiquée la position des planètes au moment de la naissance du demi-dieu¹; et par une circonstance remarquable, d'après les calculs astronomiques faits par ce savant académicien, les cieux ne peuvent avoir offert l'état décrit dans le Jananpatra que le 7 août de l'an 600 de notre ère. Ici donc il faut encore conclure, avec M. Bentley lui-même, que la légende n'est qu'une imitation du Christianisme mise au jour dans un but plus ou moins facile à concevoir, mais sans aucune déduction fâcheuse contre l'origine de la religion chrétienne².

Enfin, un dernier exemple va réfuter également l'opinion qui s'appuyait sur les livres indiens pour placer dans les pays du Gange la source première des idées que nous revendiquons comme notre patrimoine religieux. Dans le dix-huitième siècle, un ouvrage sanskrit dont les doctrines étaient essentiellement chrétiennes, avait été publié par Sainte-Croix, sous le nom d'Ezour-Vedam. Ce livre fut regardé aussitôt comme en

¹ *Rech. asiat.*, t. VIII. — ² Wiseman, p. 268.

droit de prétendre à une antiquité prodigieuse. On le supposa composé par quelque Brahme des anciens jours, contemporain des primitives vérités. Des recherches minutieuses avaient été faites parmi tous les sanctuaires de la presqu'île indienne dans le but de se procurer des renseignements sur le Brahme et sur son livre. Enfin, après bien des efforts inutiles, en examinant les manuscrits de la bibliothèque catholique des Jésuites, qui n'avait pas été dérangée depuis que ces religieux avaient quitté l'Inde, on retrouva, au milieu de plusieurs autres, ce même ouvrage, écrit en deux langues, en sanskrit et en français. Il fut démontré immédiatement et jusqu'à l'évidence que l'original, le texte sanskrit, avait été composé en 1630 par le savant missionnaire Robert Nobili, neveu du cardinal Bellarmin, avec l'intention expresse de préparer dans ces contrées le développement du Christianisme¹. Et là encore, comme elle l'a fait tant de fois ailleurs, la science put apporter à la défense de la religion des instruments d'attaque préparés par d'imprudents et aveuglès ennemis !

¹ Wiseman, p. 421.

PREUVES COMMUNES A TOUS LES LIVRES SAINTS.

(ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT.)

CHAPITRE X.

Confirmation des Livres Sacrés par l'Exégèse et l'Herméneutique. Conclusion.

Il ne suffisait pas à la science d'avoir établi par tant de preuves l'authentique vérité des faits consignés dans nos Livres Saints ; il fallait encore qu'elle répondît aux attaques qui, sapant par la base le résultat tout entier de son travail, prétendaient renverser le texte même, contredire le sens et la lettre des mots, obscurcir dans leurs passages les plus essentiels les prédictions, les enseignements, la doctrine. Deux branches d'étude, nouvelles au moins dans leur appellation, l'exégèse et l'herméneutique se sont chargées de cette dernière tâche. Née de ces recherches, la

critique sacrée s'est enquis tour à tour des véritables mots de chaque texte envisagé à part, et de leurs significations diverses. Elle a examiné les différences qui se rencontrent entre chacun de ces textes pour choisir celui qui était démontré préférable. Elle a généralisé ensuite le résultat de ce travail sur l'exactitude du volume sacré pris dans tout son ensemble.

Depuis qu'avec l'ère moderne l'esprit de discussion, appuyé sur la publicité et l'imprimerie, s'est donné le plus vaste essor, un grand nombre de savants, se mettant intrépidement à l'œuvre, reproduisirent à l'envi le texte hébreu, publièrent de belles éditions critiques, de nombreuses bibles polyglottes de plus en plus épurées et correctes. Croyants et incrédules ont fait à cet égard, dans des buts divers, les recherches les plus minutieuses et les plus infatigables. On a laborieusement comparé les manuscrits de tous les siècles et de tous les pays. On a pénétré dans la poussière de toutes les bibliothèques. On a été dans la Syrie comme dans l'Inde chercher les documents les plus authentiques. On a demandé aux anciens Samaritains, retrouvés après tant de siècles à Nablous, leur Pentateuque qui remonte

au jour de la séparation des dix tribus ¹. On a rapporté de l'Inde un manuscrit à lettres tracées sur des peaux teintes en rouge, manuscrit dont se servaient les Juifs de race noire, privés depuis un temps immémorial de toute communication avec leurs frères des autres parties du monde ². Entre autres efforts d'érudition et de patience, le savant Kennicott parvint à compulsier plus de 500 manuscrits hébreux ; et le professeur de Rossi, plus heureux encore, porta à 680 le nombre de ceux qu'il put consulter et réunir.

Comme les Livres Sacrés, dans les anciens temps où l'on connaissait peu les signes distinctifs de l'écriture, étaient le plus ordinairement sans titre et sans sommaire, qu'ils se suivaient sans aucune division par chapitre, sans aucun intervalle entre les phrases et même les mots, sans ponctuation d'aucune sorte, on comprend qu'il se soit produit une multitude de leçons différentes, selon les diverses manières de diviser les mots et les phrases. On a dépensé un temps précieux, on a déployé des talents considérables à réunir les différentes variantes dont le nombre, fixé d'abord à 30,000, s'accroît encore chaque jour. Tout, dès lors, a été dit et objecté successivement

¹ *Annal. de phil. chrét.*, n° 22. — ² *Ibid.*, n° 20, p. 124.

contre les caractères avec lesquels ont été écrits les Livres Saints, contre les détails de noms et de pays qu'ils renferment, contre le style et l'exactitude de leurs auteurs.

« Eh bien ! dit Wiseman ¹, quoique chaque
« source où l'on puisse parvenir ait été épuisée,
« quoique les éclaircissements de textes donnés
« par les Pères de tous les siècles aient été recueil-
« lis ; quoique les versions de toutes les nations
« arabe, syriaque, cophte, arménienne et éthio-
« pienne aient été mises à contribution pour leur
« manière d'interpréter le sens ; quoique les ma-
« nuscrits de tous les pays et de chaque siècle,
« depuis le seizième, en remontant jusqu'au troi-
« sième, aient été mille fois compulsés par des
« essais de savants, jaloux d'enlever leurs trésors ;
« quoique des critiques, après avoir épuisé
« les richesses de l'Occident, aient voyagé en na-
« turalistes dans des contrées éloignées, pour
« découvrir de nouveaux témoignages ; quoiqu'ils
« aient visité, comme Scholz ou Sebastiani, les
« profondeurs du mont Athos ou les bibliothèques
« encore inconnues des déserts de l'Égypte
« et de la Syrie ; malgré tout cela, on n'a rien dé-
« couvert, non ! pas même une seule version qui

¹ P. 363, voir tout le 10^e discours.

« ait pu jeter le moindre doute sur aucun des passages considérés auparavant comme certains et décisifs, en faveur de quelques points importants de la doctrine sacrée. Les différences de texte presque sans aucune exception laissent intactes les parties essentielles de chaque phrase, et n'ont rapport qu'à des points d'importance secondaire, tels que l'insertion ou l'omission d'un article ou d'une conjonction, l'exactitude plus ou moins grande d'une construction grammaticale, enfin, la forme plutôt que la substance des mots. » Le P. Fabricy, savant dominicain, affirme, de son côté, que l'examen libre et complet du présent texte hébreu fournit à la Religion des armes infaillibles pour confondre l'erreur fondamentale des incrédules sur l'état actuel du texte hébreu, et que l'inspection des manuscrits hébraïques, comparés avec notre texte vulgaire et avec les plus anciennes versions, offre la certitude positive que notre divine Écriture est essentiellement exempte de corruption ¹.

La pureté du texte grec, d'autre part, a été également reconnue. C'est même sur ce texte, en grande partie, que saint Jérôme, autorisé par le

¹ Fabricy, *Des titres primitifs de la révélation*, t. I, p. 3.

pape Damase, a corrigé l'ancienne Vulgate et fait la version que l'Église a universellement adoptée. Sans doute, à diverses époques, et en particulier dans certains manuscrits du Nouveau Testament, il se rencontra, le fond restant toujours intact, des fautes de détail provenant des explications, éclaircissements, passages parallèles des autres évangélistes, que quelques copistes avaient écrits en marge ou dans les interlignes, et qui ensuite, par ignorance et défaut de soin, passaient dans le corps même du volume. Mais ces erreurs légères purent être collationnées et relevées sur quelques anciens manuscrits qui se sont conservés purs jusqu'à nos jours, tels que le manuscrit célèbre de la bibliothèque Britannique, dit Alexandrin, parce qu'on croit qu'il fut écrit à Alexandrie, et qui date du milieu du cinquième siècle; le fameux manuscrit du Vatican, de la fin du quatrième; les manuscrits de Cambridge et de la bibliothèque Bodléienne, des septième et huitième siècles ¹. Les résultats de ces études comparatives sur les diverses sources de l'Écriture Sainte ont été si généralement admis par tous, les différences mêmes qui existent entre les meilleurs manuscrits et ceux qui sont les moins

¹ *Annal. de philos. chrét.*, n^o 34, p. 315.

estimés, ont été reconnues si peu importantes que ceux qui cherchaient, dans ces travaux, des armes contre la religion, en ont été profondément découragés. Ils ont compris leur défaite. Et l'intégrité complète de l'histoire inspirée a été mise définitivement à l'abri de toute discussion et de toute atteinte.

Bien plus, par la manière tout expérimentale dont les savants commentateurs du Nouveau Testament, tels que Michaélis, Griesbach, Scholz, ont établi des classifications parmi les manuscrits aujourd'hui existants, on a obtenu une garantie pour ainsi dire infaillible contre la découverte des documents à venir qui pourraient troubler le résultat actuel de la science. En effet, l'on est remonté aux différentes sources d'où les manuscrits pouvaient sortir, et l'on a remarqué que, suivant leur origine et les lieux où ils étaient particulièrement en usage, ils pouvaient se rapporter tous à trois ou quatre familles distinctes : l'Alexandrine, l'Occidentale, l'Asiatique, et la Constantinopolitaine. Si dès lors on rencontre un manuscrit nouveau, on recherche à quelle famille il se rapporte. Lorsqu'on aura reconnu sa famille, ce qui n'a encore jamais manqué d'avoir lieu, si ce manuscrit ne se trouvait pas, en deux ou trois points, exactement conforme à ceux de la même classe,

il ne serait pas besoin d'un nouvel examen pour comprendre que c'est lui seul qui a dû subir une plus ou moins grande altération. De la sorte, un manuscrit isolé n'a plus d'autorité qui lui soit personnelle ; et l'on tient compte, désormais, des classes et non plus des exemplaires séparés ¹.

Parmi les versions des diverses familles, le texte actuel que nous suivons, celui de la famille Constantinopolitaine est, d'après les preuves les plus positives, le texte original presque dans toute sa pureté. Il est tiré directement des autographes ². C'était celui qui était destiné au culte, qui servait pour les usages liturgiques. C'était celui qui venait des saints et illustres évêques de la Grèce et de l'Asie, celui que les églises conservaient avec le soin le plus religieux, que la métropole de Constantinople imposait rigoureusement, et avec la plus grande uniformité ³. Il différait, sous ce rapport, du texte de la deuxième grande classe, de la famille Alexandrine : celui-ci avait été souvent altéré par les commentaires que les grammairiens d'Alexandrie ne craignaient pas d'y introduire, par les gloses des Pères et les notes marginales qui faisaient bientôt corps avec le

¹ Wiseman, p. 367. — ² Dr Scholz, *Voyage critico-biblique*. — ³ *Annal. de ph. chr.*, t. II, p. 187.

récit lui-même. Depuis le quatrième siècle, où eut lieu définitivement la séparation de ces deux premières classes, toute altération un peu importante de l'une et de l'autre simultanément, est devenue impossible. Leur authenticité est donc assurée jusqu'à cette époque. Et même, en remontant au delà, on peut suivre encore le texte Constantinopolitain, le faire voir comme présentant les plus grandes garanties d'exactitude et d'authenticité, par le consentement des églises, des évêques, des anciens Pères et des commentateurs modernes, par l'accord remarquable qu'il montre entre tous ses manuscrits, par sa séparation complète avec les textes altérés de l'école Égyptienne, et, d'époque en époque, le conduire ainsi dans toute son intégrité jusqu'au temps des Apôtres ¹.

Les mêmes études, qui ont eu pour but le texte de la Bible, ont été également dirigées, et même l'avaient été plus tôt, vers l'interprétation de ce texte. Ce n'est pas, en effet, seulement de nos jours qu'a été appliquée l'herméneutique. Il a été reconnu par les travaux modernes que la véritable interprétation n'a jamais manqué dans l'Église. Les anciens Pères, saint Ephrem, saint Augustin, saint Jérôme, etc., quoi qu'ils aient sacrifié, par-

¹ *Annal. de phil. chrét.*, t. II, p. 192.

fois, au goût du temps pour les allégories et les explications des mystères, n'en ont pas moins donné, dans leurs traités, les premiers et les meilleurs principes d'interprétation biblique, et leurs commentaires sont restés comme l'application la plus claire et la plus judicieuse de l'herméneutique sacrée ¹. Les commentateurs du moyen âge et de la renaissance ne se sont pas montrés non plus infidèles à ces exemples.

Parmi les herméneutiques modernes, quelques-uns, il est vrai, sortis plus ou moins directement de l'école rationaliste protestante, se sont appliqués à dénigrer les saintes Écritures ; à représenter les miracles comme des allégories, des visions ou des événements naturels, revêtus de l'exagération orientale ; à nier plus particulièrement les prophéties ; à torturer la forme et le sens du texte ; à s'attaquer surtout au texte hébreu qui, par la difficulté des règles de la langue, se prêtait davantage aux équivoques et aux erreurs ; à mettre, enfin, les écrivains sacrés en contradiction avec eux-mêmes, avec la géographie, avec l'histoire.

Ceux-ci, comme le docteur Paulus, Bahrdt, Venturini, expliquent tous les récits des Livres Saints par l'ordre ordinaire de la nature, et, ne voulant

¹ Wiseman, p. 382.

voir de prodige nulle part, scindent les témoignages, séparent les circonstances, remanient les faits pour en faire sortir, au point de vue de leur scepticisme, des conséquences qui seraient plus merveilleuses que les faits eux-mêmes.

Ceux-là, prenant le contre-pied de l'école rationaliste pure pour arriver aux mêmes conclusions, ne nient plus que le fait soit un prodige, mais nient que le prodige soit un fait. Ils n'accusent plus les Livres Saints d'imposture et de mensonge ; ils en perdent la réalité dans les illusions, ils n'y voient plus que des figures et des rêves.

D'autres, ne s'attachant qu'à la lettre, se refusent à toute interprétation qui n'est pas matérielle et aperçoivent des contradictions là où la moindre explication suffit pour tout simplifier et tout éclaircir.

D'autres enfin, voulant se rendre une raison humaine de tous les mots, de tous les faits, de toutes les pensées des Livres Saints, se font sur la naissance, sur la vie, sur la mort, sur les moindres actions du Sauveur, de la sainte Vierge ou des Apôtres, des questions que les réponses du simple bon sens ne sauraient contenter, et refusent de croire, parce que, dans leurs exigences

sans bonne foi et sans justice, ils ne trouvent pas toutes les explications à leur guise.

Citons quelques exemples de ces attaques dirigées à des points de vue si divers et souvent si contradictoires.

Ici, on incrimine la véracité de l'Évangile en raison de la contradiction, grave en apparence, qui existe entre les deux généalogies du Sauveur données par les Livres Saints. On s'arrête au fait seul, et l'on ne remarque pas que cette différence a son explication dans les coutumes des Juifs. On a tracé une double généalogie à saint Joseph et, par suite, à Marie qui était sa parente très-rapprochée, parce qu'on a compté dans la série de leurs ascendants tantôt le père naturel, tantôt le père légal, en raison de la loi des Juifs qui obligeait le plus proche parent à épouser la veuve et, dans ce cas, maintenait souvent au premier mari la parenté légale du second mariage ¹.

Là, on argue contre le caractère que l'Église attribue à la sainte Vierge, de ce que l'Évangile donne plusieurs fois le nom de frères de Jésus à diverses personnes de sa famille. Et l'on ne fait pas attention que le même Évangile, dans d'au-

¹ Voir, pour ces détails et beaucoup d'autres, Wallon, *De la croyance due à l'Évangile*.

tres endroits, nomme expressément leur père et leur mère qui ne sont ni Marie, ni saint Joseph ; que leur généalogie a été faite et est connue d'une manière indubitable ¹ ; qu'ils n'étaient que les cousins germains de Jésus, et que c'était l'usage, chez les Juifs comme chez plusieurs autres peuples, de qualifier les parents à ce degré du nom de frères.

Ailleurs, on accuse saint Luc de falsification historique, parce qu'il appelle *dénombrement de Cyrinus* celui qui obligea la sainte Vierge à aller se faire inscrire à Bethléem, et que le procureur Cyrinus ne vint en effet en Judée que dix ans après cette époque. Mais l'on ne considère pas que ce dénombrement pouvait être connu sous le nom de Cyrinus, parce que ce gouverneur romain l'avait terminé, que le texte grec peut même s'interpréter dans ce sens, et que, de plus, les monuments romains eux-mêmes constatent l'existence de ce premier dénombrement fait sous Auguste.

Ainsi encore le fait du tétrarchat de Lysanias dans l'Abylène, cité aussi par saint Luc, avait été vivement contesté ; on croyait avoir prouvé qu'il n'y avait point eu de tétrarque de ce nom, et on

¹ Voir le P. Ventura, *Les femmes de l'Évangile*.

avait tiré de là les conséquences les plus extrêmes. De nouvelles recherches historiques ont fait reconnaître la parfaite exactitude de l'indication du texte sacré ; et elle s'est retournée en preuve au profit de la vérité évangélique ¹.

Ainsi enfin, parce qu'on trouve dans le Pentateuque pour désigner Dieu les deux mots différents Elohim et Jehova, un des critiques allemands les plus célèbres, M. Ewald, a prétendu déduire de ce seul fait que le Pentateuque n'était pas d'un auteur unique, n'était pas par conséquent de Moïse; qu'il y avait dans sa composition deux éléments de provenance diverse, des fragments Elohistes et des fragments Jehovistes sortis de mains différentes, juxtaposés par un travail de compilation qui exclut l'œuvre personnelle et directe du législateur des Juifs. Comme si le même auteur ne pouvait se servir alternativement de deux mots pour exprimer la même idée, par exemple, en français, le Très-Haut et l'Éternel ! comme si d'ailleurs, pour détruire d'avance cette étrange objection, on ne rencontrait parfois dans le texte hébreu ces deux expressions employées dans la même phrase et même jointes ensemble ;

¹ Voir Wallon, *De la croyance due à l'Évangile*.

tel que dans ce passage : « *Jehova-Elohim* crée le ciel et la terre ¹ ! »

Tels sont les procédés de ces rationalistes, de ces critiques allemands, entre autres, qui, dans leur incroyable témérité, établissent sur un seul mot, sur un seul fait presque toujours mal interprété, tout un système à qui ne manque que la raison d'être et la base.

Mais heureusement ils n'ont pas donné le dernier mot de la science, ni posé les bornes de l'interprétation exacte et impartiale. Avant eux comme depuis eux, la vérité a maintenu ses droits.

De nos jours particulièrement, et avec une autorité supérieure, des commentateurs mieux éclairés et plus consciencieux ont ramené l'interprétation à ses vrais principes. Dépouillant toute hostilité systématique, et ç'a été leur honneur, des savants de toute nation et de toute croyance en ont appelé aux seules études historiques et grammaticales. L'école catholique en particulier s'est mise en possession du rang qui devait légitimement lui appartenir. Les passages controversés furent dès lors, comme nous venons de le voir

¹ Genèse, II, 4 ; dans l'Hébreu ; voyez aussi Genèse, VII, 16, etc., etc.

par quelques exemples, rendus à leur véritable sens ; les obscurités disparurent ; les incertitudes se dissipèrent ; les contradictions que les rationalistes d'Allemagne avaient habilement accumulées s'expliquèrent tour à tour ¹. Les passages rendus à leur interprétation naturelle par la connaissance des mœurs, des langues, des sciences orientales prouvèrent qu'il en serait bientôt de même du petit nombre de ceux qui restaient encore controversés ². L'explication du texte reçut de ces études impartiales sa sanction définitive, comme le texte lui-même avait vu consacrer son intégrité entière ; et la même science, dit Wiseman ³, qui s'était efforcée pendant quelques instants de ruiner la cause de la Religion, est devenue un des instruments les plus efficaces de son triomphe.

Ainsi appuyée sur ce vaste ensemble de recherches et de travaux qui embrasse toutes les branches des connaissances humaines, la science universelle donne raison à nos Livres Saints dans

¹ Glaire, *Introduct. critiq. et histor. au liv. de l'Ancien et du Nouveau Testament*, t. I, p. 42. — ² Tholuck, *Essai sur la crédibilité de l'hist. évangélique, en réponse au Dr Strauss*. — ³ P. 391.

tous les grands faits accomplis sur notre globe, dans la formation primitive de l'univers comme dans l'ordre même de la création, dans les six jours d'où est sortie la semaine comme dans les dix générations de patriarches, dans la rapidité, la généralité, la date même du déluge comme dans la confusion des langues et la dispersion des peuples sous trois familles principales, enfin dans l'existence des grands empires de l'Asie et de l'Égypte comme dans l'histoire même du peuple Hébreu.

Ainsi à travers les exigences les plus minutieuses d'une critique souvent indifférente et parfois ennemie, se développe l'histoire véritable de la religion et de l'humanité. Ainsi s'affermissent les seuls récits que le temps n'a fait que confirmer. Ainsi une lumière à laquelle ne peut se dérober aucun regard se répand sur nos Livres Sacrés : monument unique et incomparable contre lequel en vain, suivant les remarques de Bullet ¹, des antagonistes habiles se sont efforcés « d'ac-
« cumuler et de réunir les conjectures de la
« critique, les obscurités de la chronologie,
« les fables des anciens peuples, les récits des

¹ Bullet, *Établiss. du Christianisme*.

« écrivains profanes, les inscriptions des mé-
 « dailles, les incertitudes de la géographie des
 « premiers temps, les découvertes de l'histoire
 « naturelle, les expériences de la physique, les
 « observations de la médecine, les recherches de
 « la philologie, les relations des voyageurs, les
 « calculs de la géométrie, les procédés de tous
 « les arts. » Instruments redoutables d'attaque
 rendus désormais impuissants ! que dis-je ? armes
 glorieuses et irrésistibles que la Religion a retour-
 nées victorieusement contre ses imprudents ad-
 versaires !

Encourageons donc la science à suivre la voie
 féconde qu'elle s'est si noblement ouverte et
 dans laquelle chacun de ses pas est marqué par
 de nouveaux succès. Ce sera l'honneur et en
 même temps le bénéfice de notre âge d'avoir re-
 cueilli et apporté au Christianisme ce riche tribut
 de découvertes et de faits. Les convictions un in-
 stant ébranlées en seront raffermies. L'esprit de
 doute qui avait envahi plus d'une intelligence
 d'élite se retirera, en avouant sa défaite et en re-
 connaissant, suivant la pensée de Ballanche ¹, que
 « les sciences sont venues confirmer la Bible au

¹ *Palingénésie sociale*, prolégomène, 1^{re} partie.

moment même où l'on pouvait croire que la foi ne suffisait plus. »

Mais, grâce à Dieu, toutes ces preuves scientifiques, qui sont pour quelques-uns une introduction à la vérité, n'apparaissent au grand nombre des autres que comme un supplément et un surcroît. La foi est encore assez puissante pour permettre aux esprits intelligents d'admirer et de comprendre la démonstration intrinsèque du Catholicisme ; et les preuves dogmatiques vont nous faire rentrer de nouveau dans l'essence même de cette religion, qui se montrera toujours plus grande et plus vraie à mesure que l'on pénétrera plus avant dans ses magnifiques profondeurs.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

INTRODUCTION	1
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE.

PREUVES NATURELLES.

CHAP. I. — Loi naturelle, ou première révélation, prouvée par la nature de l'homme et la tradition du genre humain.....	13
CHAP. II. — Nature de l'homme suffisante théoriquement pour lui faire admettre quelques principes de vérité et de morale, mais impuissante en réalité pour lui faire tirer le vrai de lui-même et pratiquer le bien	21
CHAP. III. — Tradition du genre humain, contenant le dépôt de la vérité.....	28
CHAP. IV. — Traditions générales : Dieu, l'âme, devoirs de l'homme, peines et récompenses d'une autre vie.	44
CHAP. V. — Traditions se rapportant plus spécialement au dogme catholique.....	57
Art. I. — Chute de l'homme, traces de la faute primitive.....	58
Art. II. — Besoin d'une expiation. — Sacrifices.	64
Art. III. — Attente d'un libérateur.....	78

CHAP. VI. — Dégénération du monde malgré toutes ces premières vérités et par suite de la perte de la tradition.....	85
Art. I. — Dégénération du sens intellectuel.—Ténèbres du paganisme. — Philosophie antique, ses variations, ses erreurs.....	89
Art. II. — Dégénération du sens moral : Corruption du monde antique. — Barbarie et civilisation. — Résumé.....	112

DEUXIÈME PARTIE.

PREUVES HISTORIQUES.

PRÉAMBULE.....	129
CHAP. I. — Moïse.....	131
CHAP. II. — La Bible.....	145
CHAP. III. — Le Peuple juif.....	158
CHAP. IV. — Les Prophéties et les Figures.....	171
CHAP. V. — Événements qui préparent la venue de Jésus-Christ.....	191
CHAP. VI. — Jésus-Christ : sa réalité historique, son caractère, sa vie, sa doctrine.....	201
CHAP. VII. — Les Miracles.....	223
CHAP. VIII. — Les Apôtres.....	234
CHAP. IX. — L'Évangile.....	245
CHAP. X. — Propagation du Christianisme dans tout l'univers en dépit de tous les obstacles.....	259
CHAP. XI. — Les Juifs depuis l'Évangile.....	280

TROISIÈME PARTIE.

PREUVES SCIENTIFIQUES.

PRÉAMBULE.....	291
----------------	-----

TABLE DES MATIÈRES.

491

PREUVES SPÉCIALES A L'ANCIEN TESTAMENT.

CHAP. I. — La Création en regard des sciences.....	296
CHAP. II. — Le Déluge prouvé par la géologie.....	317
CHAP. III. — Unité de l'espèce humaine démontrée par l'histoire naturelle.....	336
CHAP. IV. — Identité primitive, puis séparation des langues, prouvées par l'ethnographie.....	352
CHAP. V. — Filiation des peuples et dispersion du genre humain sur toute la terre.....	367
CHAP. VI. — Nouveauté des empires établie par la dis- cussion des monuments historiques et astronomiques des anciens peuples Grec, Indien, Chinois, Égyptien.	389
CHAP. VII. — Preuves des faits bibliques, tirées des tra- ditions et coutumes des peuples.....	416
CHAP. VIII. — Confirmation des récits de la Bible par les travaux et les résultats de la science dans les autres branches des connaissances humaines : Archéologie, Géographie, Numismatique.....	437

PREUVES SPÉCIALES A L'ÉVANGILE.

CHAP. IX. — L'Évangile en regard de plusieurs recher- ches scientifiques et en particulier des études orien- tales.....	452
---	-----

PREUVES COMMUNES A TOUS LES LIVRES SAINTS.

CHAP. X. — Confirmation des Livres Sacrés par l'Exégèse et l'Herméneutique. — Conclusion.....	469
--	-----

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

